

JOURNAL

DE LA

DOCTRINE

HAHNEMANIENNE.

COSSON, imprimeur de l'Académie royale de médecine,
rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

2000 171
JOURNAL

DE LA

DOCTRINE

HAHNEMANIENNE,

PUBLIÉ

PAR LE DOCTEUR MOLIN.

Similia similibus curentur.

(HAHNEMANN, Organon.)

TOME PREMIER.



PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17;

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT STREET.

Et chez tous les principaux Libraires de France et de l'étranger.

—
1840.



JOURNAL

DE LA

DOCTRINE HAHNEMANIENNE.

INTRODUCTION.

Il y a six ans que douze ou quinze médecins se réunirent à Lyon pour y fonder la société homœopathique gallicane, dont les bases avaient été arrêtées l'année précédente à Genève. Quoiqu'ils fussent peu nombreux, ils ne doutèrent pas un instant d'eux-mêmes ni de la cause à laquelle ils vouaient leur existence. Pleins de courage et de confiance dans les vérités publiées par Hahnemann, tous promirent de se consacrer à leur propagation ! plusieurs sont morts à la peine ; pas un n'a manqué à sa parole.

Deux ans plus tard, groupés autour de Hahnemann, ils se retrouvèrent à Paris. Mais déjà leur nombre s'était considérablement augmenté, et des hommes recommandables par leur savoir et leur caractère honorable, venaient ajouter une nouvelle importance à cette réunion, si belle déjà par la présence du vénérable créateur de l'homœopathie.

Depuis ce jour cette doctrine n'a cessé de marcher, constamment progressive et envahissante. Entraves, injustices, calomnies, rien n'a pu l'arrêter un instant ; et quand aura lieu une nouvelle réunion, on y verra accourir de tous les points de la France un nombre considérable de médecins plus ou moins avancés dans la pratique de l'homœopathie, mais tous convaincus de sa vérité.

Cette doctrine, à laquelle on affectait il y a quelques années de ne pas même prendre garde ; qui tantôt (au dire de ses adversaires) se mourait, tantôt était morte ; contre laquelle on ne daignait employer que quelques plaisanteries souvent fort insignifiantes, quand toutefois on ne descendait pas au mensonge et à la calomnie, cette doctrine préoccupe maintenant de la manière la plus vive le monde médical.

Des hommes du plus rare mérite parmi nos adversaires ont réfléchi ; ils commencent à comprendre que tant de partisans de la médecine de Hahnemann ne sont pas tous sans talent et sans expérience ; qu'ils ne se dévouent pas à de nouvelles études, qu'ils ne recommencent pas, pour ainsi dire, leur éducation médicale, sans la conviction que des travaux si pénibles tourneront au profit de l'humanité, et qu'ils seront récompensés par la satisfaction d'avoir dignement accompli leur devoir. Si même nous sommes bien informés, le sanctuaire est menacé et les écoles ne se sont pas conservées pures de toute atteinte !...

Depuis l'établissement de l'homœopathie à Paris,

trois journaux ont successivement existé, et chacun d'eux a rempli la mission qu'il s'était imposée. *Les Archives* nous ont fait connaître les travaux allemands ; le *Journal de la Médecine homœopathique* a exposé les premières idées théoriques de la doctrine ; Enfin, les *Nouvelles Archives*, suivant la même voie, ont servi de complément à cette seconde publication. Ce dernier journal, rédigé par deux hommes d'esprit et de science, rendait de véritables services ; il est fâcheux que les exigences d'une nombreuse clientèle aient forcé les auteurs à en interrompre la publication.

Nous entreprenons de continuer cet ouvrage , si bien commencé, persuadé qu'un zèle consciencieux et persévérant suffit à son utilité qu'il est impossible de contester.

Nous ne suivrons cependant pas la même voie que ceux qui nous ont précédé ; nous en déduisons les raisons.

Il existe pour tous les médecins qui se livrent à la pratique de l'homœopathie , trois phases bien distinctes : d'abord un enthousiasme sans bornes au début ; les premiers faits sont si beaux, si en dehors de tout ce qu'on est habitué à voir en médecine, qu'on se laisse entraîner avec délices à l'idée qu'il en sera toujours ainsi. Puis arrivent les mécomptes, les insuccès. L'application de l'homœopathie devenant plus fréquente, les cas difficiles , et qu'une longue pratique peut seule mettre à même de traiter avec succès se multiplient. On échoue souvent , et

au lieu de s'en prendre à sa propre faiblesse, on préfère accuser l'insuffisance de la doctrine. C'est dans cette seconde période que souvent on regrette une partie des agens allopathiques auxquels on avait renoncé d'abord.

Mais chaque jour resserre le cadre des difficultés; ce qui avait paru indispensable pour assurer les résultats de la pratique homœopathique, n'est plus au bout de quelque temps que d'une utilité problématique, puis finit par être regardé comme dangereux. Enfin au bout d'un certain nombre d'années on est tout surpris en découvrant que cette doctrine ne laisse rien à désirer au médecin praticien. Elle n'a pas changé pourtant, mais le temps nous a métamorphosés et a fait de nous de véritables homœopathes.

C'est à ce point de vue que nous nous plaçons; c'est après avoir éprouvé tout ce qu'éprouvent encore bon nombre de nos confrères, que nous venons leur dire après dix années de pratique homœopathique: Voilà où nous en sommes, voilà ce que nous pensons: plus tard, vous penserez de même; et nous serons heureux, si nous pouvons abrégé d'un jour pour vous, ce temps d'épreuve si long et si pénible.

L'on se tromperait étrangement, si l'on pensait d'après ce qui précède, que nous avons la prétention de trouver en nous-même les ressources nécessaires pour remplir convenablement l'espèce de programme que nous venons d'indiquer; telle n'est pas

notre prétention, nous connaissons trop notre insuffisance. Mais nos liaisons avec tous nos confrères, nous donnent en quelque sorte la possibilité de résumer leurs opinions sur les points les plus controversés ; et les fréquentes occasions que nous avons eues et que nous avons encore de voir pratiquer Hahnemann, nous offrent des ressources dont nous tâcherons de profiter. Heureux si nous pouvons être de quelque utilité, et payer ainsi notre tribut à la cause que nous avons embrassée !

Ici, se trouve naturellement placée notre réponse aux deux objections principales qui nous aient été faites.

Vous vous constituez-donc, nous a-t-on dit, l'écho de Hahnemann ? Votre journal sera donc en quelque sorte le sien, et les homœopathes purs, seuls y auront place ?

Libres de toute espèce d'engagement, complètement indépendant par position et par caractère, nous serons l'écho de tout le monde et de personne en particulier ; tout ce qui nous paraîtra bon et utile nous le dirons, quelle que soit la source où il faille puiser ; et jamais l'amitié ou l'admiration ne nous feront parler favorablement de choses dont la vérité et l'utilité ne nous paraîtraient pas constatées. Comme nous l'avons dit dans le prospectus de ce journal, nous ouvrons nos colonnes à toutes les opinions ; mais quand tout le monde se jette à corps perdu dans les discussions, quand tant de gens cherchent à rabaisser le génie qui nous sortit des ténè-

bres, nous ne voyons pas pourquoi nous ne ferions pas comme les autres, et ne dirions pas ce que nous pensons de Hahnemann et de sa pratique. Nous savons qu'il faut moins de courage pour critiquer que pour approuver; nous devons du moins le croire, puisqu'on voit tant de gens s'ériger en Aristarques et si peu savoir même être justes. Ce courage, nous l'aurons, mais sans croire, pour cela, que les bornes de la science aient été posées. Qu'on nous montre des travaux vraiment utiles, et non des mots et des théories plus ou moins oiseuses, nous serons les premiers à bénir la main à laquelle nous les devons. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, tant qu'on ne fera que critiquer les travaux de Hahnemann, sans rien faire pour la science (nous entendons science pratique) qu'on nous permette de garder notre opinion, et de considérer comme vraiment utile ce qui nous sert, ainsi qu'aux autres homœopathes, de seul et unique guide dans la pratique.

Voici maintenant ce que nous pensons de la division des homœopathes en purs et impurs : nous regardons comme homœopathe *pur* tout homme qui, bien convaincu des vérités de l'homœopathie, en fait l'application autant qu'il est en lui ; si en présence d'un grand danger, il dévie des préceptes du maître, nous lui dirons (ce qu'on pourrait nous adresser à nous-même) : vous n'êtes pas encore homœopathe, travaillez à le devenir ; et nous ne le répudierons pas pour cela. Mais s'il était parmi les homœopathistes des hommes pour lesquels l'homœo-

pathie ne fût qu'un moyen, et qui, ne se confiant pas plus dans cette doctrine que dans une autre, fussent prêts à pratiquer celle qui servirait le mieux leurs intérêts, à ceux-là honte et mépris ; car ils sont vraiment *impurs*.

La seconde objection ou plutôt le second reproche qu'on nous a adressé, est de n'avoir pas donné à notre journal le titre de *Médecine spécifique* au lieu de *Doctrine hahnemaniennne*. Ici encore nous croyons être dans le vrai : Hahnemann est le créateur de l'homœopathie, à lui seul l'honneur de cette découverte ; c'est donc bien la *doctrine hahnemaniennne*. D'ailleurs pour nous il n'existe pas encore de médecine spécifique. Qu'entend-on en effet par spécifique ? c'est un médicament qui guérit à lui seul une maladie d'une manière sûre et durable. Ainsi l'on fait de la médecine spécifique quand on traite une syphilis par le mercure, la gale par le soufre, la sycose par le thuya, etc. Mais dans la plupart des maladies où l'on emploie plusieurs remèdes succesivement pour arriver à la guérison, je nie qu'on fasse de la spécificité. Je sais bien qu'on a regardé comme une spécificité relative, les diverses modifications heureuses qu'une maladie éprouvait jusqu'à sa guérison, par l'emploi de plusieurs médicamens administrés les uns après les autres ; mais je ne crois pas qu'on doive, pour arriver à la justification d'une théorie, étendre et torturer les faits et les explications qui en découlent. Nous croyons bien que l'avenir appartient à la doctrine de la spécificité, mais c'est un

avenir encore tellement éloigné, qu'il est difficile de pressentir quand il se réalisera. En attendant, restons unis sous le drapeau qui porte pour devise : *similia similibus*.

Ceci entendu, disons un mot de l'état de l'homœopathie à Paris.

Il serait difficile de fixer, même d'une manière approximative, le nombre des médecins homœopathistes, surtout à raison de ceux qui exercent l'homœopathie sans oser l'avouer. Ce qui eut lieu dans les premières années du physiologisme, se renouvelle aujourd'hui pour l'homœopathie. Nous connaissons tel de nos confrères allopathes, qui, après avoir tonné contre nous quand il en trouve l'occasion, envoie furtivement chercher pour ses malades des médicamens dans nos officines, tout comme autrefois il faisait appliquer des sangsues et boire de l'eau de gomme. Du reste, ce nombre tend à s'accroître tous les jours, car les médecins en sont arrivés à ce point de subir la loi et non de l'imposer : triste conséquence de ce manque de foi qui fait qu'agissant sans principes, on tourne et varie au gré du caprice et de la mode du moment. Or, comme depuis quelques années les malades, d'autant meilleurs juges dans leur propre cause qu'ils y sont plus intéressés, se sont mis à vouloir de l'homœopathie, force est bien à nos confrères d'en essayer. On le fait d'abord d'assez mauvaise grâce, mais comme bientôt on obtient quelque succès, on y prend goût et on continue.

.. Une forte et nouvelle impulsion semble agir sur les homœopathes , et tout fait espérer que cette année sera féconde en résultats heureux.

Le docteur Mure, si connu pour son dévouement à l'homœopathie, vient renouveler à Paris les efforts qu'il a tentés avec tant de succès à Palerme et dans toute la Sicile , convertie par lui à l'homœopathie ; puissent d'aussi heureux résultats que ceux qu'il a obtenus dans ce premier apostolat le payer de ses travaux ! Nos vœux lui sont bien dus, et nous serons heureux de tenir nos lecteurs au courant de ce qu'il entreprendra pour la cause à laquelle il a consacré sa vie et sa fortune.

Par ses soins un dispensaire vient de s'ouvrir ; les malades indigens y recevront les secours et les médicamens dont ils auront besoin. Une bibliothèque est mise à la disposition des étudiants qui voudront lire les ouvrages publiés sur l'homœopathie.

Le docteur Jahr, auquel tous les homœopathes doivent un manuel si précieux, fera, dans ce dispensaire, un cours sur l'histoire de l'homœopathie. Ces travaux ne l'empêcheront pas de presser vivement la publication d'une édition nouvelle de son manuel, pour laquelle il a mis à contribution les derniers travaux publiés sur la doctrine.

Enfin le docteur Croserio, pour guider les premiers pas de ceux qui voudront se livrer à l'étude pratique de l'homœopathie, fera chaque semaine plusieurs leçons de clinique.

Un second dispensaire est encore ouvert aux étudiants et aux médecins qui veulent étudier la nouvelle médecine. MM. les docteurs Petroz, Laburthe, Simon, Libert et Molin y donnent journellement des consultations. Le docteur Petroz y fait chaque semaine une leçon de clinique, et le docteur Simon un cours de pathologie générale. Ce dernier va en outre reprendre son cours d'homœopathie à l'Athénée.

Il est permis d'espérer que, grâce à cette réunion et à ces dispositions, la doctrine homœopathique acquerra cette année un développement remarquable, surtout si, pour seconder cette heureuse impulsion, nous ne cessons de nous rappeler que l'union, la persévérance produisent la force ; et que nous ne pouvons vaincre qu'en frappant ensemble et en frappant sans relâche.

MOLIN.

CLINIQUE MÉDICALE,

Par le docteur CHARGÉ , de Marseille.

Le nommé Germain Courvoisier, demeurant plaine Saint-Michel, 11, issu d'une mère qui a toujours été bien portante et d'un père qui a eu deux fois la gale, jouit d'une bonne santé jusqu'à l'âge de six ans; tandis que ses frères et sœurs ont tous présenté dans leurs premières années des croûtes à la tête et des ganglions engorgés autour du cou. Dans le courant de l'été de 1833, à la suite d'un refroidissement général occasioné par l'immersion de tout le corps dans l'eau froide, il fut pris dans les lombes de douleurs vives qui persistèrent quelque temps sans fixer sérieusement l'attention de sa famille.

Feu le docteur Reymonenq, dont tout Marseille a pleuré la mort prématurée fut le premier médecin dont on réclama les conseils. Il fit appliquer des sangsues à plusieurs reprises, des topiques émolliens, et conseilla des bains de mer. Bientôt une courbure des vertèbres lombaires, concave en dedans et convexe en dehors, vint fixer d'une manière sûre son diagnostic; mais le choléra, qui pendant trois fois vint sévir sur nous et qui enleva notre excellent confrère, fut cause peut-être qu'une médication plus énergique ne fut pas employée.

Quoi qu'il en soit, en 1836 seulement, des caustères furent appliqués sur les parties latérales des vertèbres par les soins d'un médecin fort estimé de cette ville. Celui-ci prescrivit un régime tonique, une tisane amère, et fit appliquer en outre un corset qui devait soutenir la colonne vertébrale en prenant un point d'appui sur les os du bassin. Ce traitement, tout rationnel qu'il était, ne produisit aucune amélioration, et sous son influence, la carie continua à suivre sa marche; la gibbosité lombaire devint de plus en plus saillante, et vers le mois de juillet 1838, le médecin traitant reconnut à la partie supérieure et postérieure de la cuisse gauche un abcès symptomatique. Cet abcès était très-volumineux et occupait non seulement toute la partie supérieure et postérieure de la cuisse, mais toute la région du grand et petit trochanter, et la fosse iliaque externe du même côté étaient le siège d'une vaste collection de pus.

On pratiqua immédiatement au dessus du grand trochanter, une ponction avec un trocart, et il s'échappa par la canule une assez grande quantité de pus; mais il s'en fallut bien que l'abcès fût vidé par cette première ouverture; le lendemain on plonge le bistouri dans la partie postérieure de la cuisse, à l'endroit le plus déclive de la tumeur. Cette incision, large de plusieurs lignes, donna issue à une très-grande quantité de pus épais, jaune et contenant beaucoup de matières granuleuses. Aucun accident ne survint; seulement le foyer étant vidé,

il devint facile de constater un décollement très-étendu qui permit à son tour de s'apercevoir que le grand trochanter du côté gauche, mis à nu et baignant précédemment dans le pus, était beaucoup plus volumineux que celui du côté opposé. Par ce motif, sans doute, le médecin en ayant soin d'entretenir deux cautères sur les parties latérales de la gibbosité, jugea convenable d'en appliquer deux autres aux environs du grand trochanter.

Bientôt l'incision faite par le bistouri se changea en ouverture fistuleuse ; en même temps, il survint par un amincissement toujours croissant des tégumens, une ouverture nouvelle à deux pouces environ au dessus et en dehors de l'incision ; là il resta une plaie fistuleuse. Les cautères établis au voisinage du grand trochanter subirent aussi la même transformation, à tel point que les pois dont on les recouvrait, venaient presque toujours s'échapper par la première ouverture existant à la partie la plus postérieure de la cuisse et la plus déclive de la tumeur.

Cependant l'enfant marchait (il ne devait pas y avoir de paralysie des extrémités inférieures, puisque la courbure de l'épine ne s'était pas faite à angle droit et que dès-lors la moëlle épinière ne pouvait pas être comprimée). La poitrine ne donnait aucun signe bien évident de souffrance ; le tube digestif était en bon état. Mais la gibbosité devenait tous les jours plus considérable, et les ouvertures fistuleuses laissaient échapper constamment du pus.

Au bout de quelques mois deux esquilles, dont

une notamment de la grandeur d'un sou , aplatie , à bords frangés , sortirent à travers la plus grande ouverture , et le malade rendit un jour par les selles un verre de pus sans en être averti par aucun symptôme et sans en ressentir après aucune incommodité.

Pendant que toutes ces choses se passaient , des cautères étaient entretenus et renouvelés sur les deux points déjà cités et à la région lombaire et au voisinage du grand trochanter ; des injections d'eau de goudron étaient pratiquées par les points fistuleux , la tisane amère était à l'usage , une alimentation succulente était conseillée et suivie ; et pourtant quand arriva le mois de mai , loin d'éprouver de l'amendement , la maladie ne fit que suivre sa marche ; ainsi , à dater de cette époque la station devint pénible et douloureuse , la progression impossible ; la colonne vertébrale ne pouvant plus supporter le poids du tronc , le malade pouvait à peine faire quelques pas , même avec le secours de deux béquilles. Des douleurs très-vives se firent sentir à la gibbosité , un gonflement se manifesta des deux côtés des apophyses épineuses , le grand trochanter et le corps du fémur dans son tiers supérieur , qui jusques-là n'avaient pas encore été douloureux , devinrent aussi le siège de vives douleurs ; l'appétit diminua sensiblement , l'amaigrissement se prononça d'une manière rapide , une toux sèche se déclara , la fièvre survint avec ses irrégularités et ses exacerbations habituelles , etc.

Tous ces symptômes étaient arrivés à un haut degré d'intensité, quand, vers les derniers jours de septembre dernier, à la suite d'une causerie fortuite mais intime, le médecin qui donnait des soins à ce malade, me fit l'honneur de m'inviter à essayer dans ce cas de l'homœopathie, afin de lui fournir l'occasion de voir de ses yeux si nos médicamens avaient en réalité quelque action.

J'ignorais le cas dont il s'agissait, car tout ce que je viens de dire m'a été fourni plus tard par le récit de la famille du malade, et du malade lui-même, et aussi par une note que le médecin eut la bonté de me remettre, écrite de sa main, avant que je commençasse le traitement. Néanmoins, j'acceptai avec empressement la proposition tout amicale de mon confrère, et dès le lendemain nous allâmes ensemble et en compagnie d'un étudiant en médecine, visiter le malade, et voici dans quel état nous le trouvâmes.

Il était alité depuis près de deux mois, et comment? le décubitus sur le dos lui étant rendu impossible par le siège de la maladie, il était accroupi sur le ventre, le bassin relevé par la demi-flexion des cuisses, la tête, le cou et la poitrine penchés et inclinés à droite de telle manière que la colonne vertébrale présentait une déviation concave à droite, convexe à gauche; tout mouvement pour l'arracher à cette position était si douloureux, qu'il ne pouvait l'exécuter de ses propres forces; les apophyses épineuses et transverses des cinq vertèbres lombaires formaient une gibbosité régulière, arrondie, suivant

l'axe de la colonne vertébrale; sur les parties latérales et surtout du côté droit de la gibbosité, s'offrait à la vue une vaste tumeur où la fluctuation n'était pas appréciable, située qu'elle était sous les aponévroses des muscles tranverse grand et petit oblique, mais qu'il était impossible de ne pas admettre comme formée par une collection de pus.

Au devant du thorax existaient deux cicatrices, l'une à droite, l'autre à gauche, derniers restes de deux abcès froids. Le pli des muscles fessiers du côté gauche était entièrement effacé. On voyait à la partie postérieure de la cuisse, quatre ouvertures fistuleuses dont une, la plus inférieure, reste de l'incision faite par le bistouri; une deuxième provenant de l'usure naturelle de la peau et deux autres en dehors et en dedans du grand trochanter, occasionnées par les cautères. Ces quatre ouvertures n'avaient jamais cessé de laisser écouler du pus, et fournissaient encore au moment de notre visite une suppuration qui nécessitait deux pansemens par jour. Elles communiquaient librement entre elles, et cette communication fournissait elle-même la preuve de l'étendue du décollement des tégumens. Le grand trochanter et la portion du fémur qui lui est subjacente étaient douloureux au toucher; amaigrissement extrême, facies altéré, jaune, terreux; fièvre hectique, peau sèche, toux brève, sèche, plus fréquente la nuit; la nuit, la douleur du grand trochanter et du corps du fémur dans son tiers supérieur, lui arrache des plaintes et des cris, etc.

A cet ensemble de symptômes, le diagnostic et le pronostic à établir n'offraient pas grande difficulté : carie portant sur le corps des vertèbres lombaires ; abcès au siège même de la carie : abcès symptomatique communiquant avec le point carié par un trajet fistuleux ; carie du grand trochanter.

Tel fut mon diagnostic, qui, je me plais à le répéter, ne me coûta pas grand' peine, puisque je l'acceptai tel qu'il m'était donné. Quant au pronostic, il était nécessairement fâcheux, et nous n'eûmes à cette époque, mon confrère et moi, aucune discussion à ce sujet. Les ressources de la thérapeutique habituelle avaient été jusqu'à présent employées sans résultat ; que pouvait-on franchement en espérer encore, quand le dénouement était si proche ?

Je ne me dissimulai pas tout ce que le cas présent offrait de difficulté et de danger pour servir d'épreuve à la thérapeutique homœopathique ; mais comme j'agissais de concert avec un confrère ami, qu'il était bien convenu d'ailleurs que l'insuccès de ma part serait loin de fournir une preuve décisive de la nullité d'action de nos remèdes ; que, d'un autre côté l'espérance me disait que je pouvais faire quelque chose, quand la science de l'école ne pouvait plus rien, et que je me flattais que mon confrère me tiendrait compte avec justice de toute amélioration, quelque légère qu'elle fût, pourvu qu'elle fût prononcée et quelque temps maintenue, j'ajouterai encore, comme le tube digestif, malgré l'émaciation du malade, était encore en bon état, et que, sauf la

toux, la poitrine ne me parut pas compromise, je n'hésitai plus; et, après avoir reçu des mains de mon confrère la note dont j'ai déjà parlé, je conseillai et je donnai silice 2/24 en 4 onces d'eau, à prendre une cuillerée à bouche tous les matins. Inutile de dire que je fis renoncer à tout autre moyen médicamenteux, on ne mit plus de pois sur les cautères, on se contenta de les recouvrir avec un morceau de diachylum.

Le médicament fut pris exactement dès le 23 septembre et continué les jours suivans :

24, 25, 26, point de changement;

27, 28, l'enfant vomit les alimens;

Le 29, la toux augmente, les vomissemens d'alimens continuent; le soir, il crache un peu de pus.

Le 30, le matin, il expectore du pus en grande quantité. Pendant toute la journée, par intervalles, afflux en abondance de pus dans la bouche; il le rejette comme avec des efforts de vomissemens.

Le 31, il n'expectore plus que des crachats purulens qui disparaissent le lendemain.

A dater de ce moment, une amélioration notable se manifeste. (L'emploi de la silice est continué.) La fièvre s'éteint, l'enfant prend un peu de gaieté, demande des alimens, la colonne vertébrale reprend sa direction verticale; l'écoulement de pus par les ouvertures fistuleuses diminue de jour en jour; les forces reviennent, la toux cesse complètement, les douleurs du grand trochanter ne se font plus sentir. (On continue toujours la silice à la même dose.) Le

vaste décollement qui existait à la partie postérieure de la cuisse et à la région du grand trochanter disparaît ; un travail de cicatrisation s'établit et marche rapidement de dedans en dehors dans les plaies fistuleuses. Enfin, au moment où j'écris, 20 novembre, six ans et demi après la première manifestation de la maladie, 61 jours après ma première visite, 59 jours après l'administration de la silice, l'enfant a presque de l'embonpoint ; il marche sans béquilles (1). Il monte, il descend ; il mange et digère bien ; il n'a pas la toux la plus légère, les deux plaies qui avoisinaient le grand trochanter ont fait place à une cicatrice de bonne nature, déprimée à son centre et adhérente à l'os ; la plaie fistuleuse de la partie postérieure de la cuisse, résultat de l'incision du bistouri, est entièrement fermée ; l'ouverture intermédiaire offre aussi une cicatrisation complète qui a marché comme dans les autres points de dedans en dehors ; seulement ici, comme il y a eu à la peau, par suite de son amincissement progressif qui a fini par l'ulcération, une plus grande perte de substance, cette plaie a été la dernière à se cicatriser ; et même je dois ajouter que sa cicatrisation n'a été complète qu'après que le médecin traitant l'a touchée plu-

(1) Hier, 19 novembre, il a rempli le devoir de tout malade reconnaissant ; il est allé, se servant à peine d'une canne, faire une visite de remerciement au médecin qui lui donnait des soins depuis au moins quinze mois. D'un endroit à l'autre le trajet est assez long, et il n'en a pas été incommodé.

sieurs fois avec le nitrate d'argent. Peut-être trouvera-t-on que ceci avait peu d'importance, et pourtant je devais bien me garder de n'en pas faire mention. La critique sévère et trop souvent injuste que nous avons à combattre, nous oblige à tenir compte de la circonstance, du fait le plus léger, le plus insignifiant, sous peine de nous taxer de vouloir mentir à la vérité.

J'ai dit comment avait débuté la maladie du jeune Courvoisier, ce que mes confrères ont fait pendant plus de six ans pour la combattre, pour en arrêter la marche, pour la guérir; j'ai dit l'état où était le malade le 23 septembre dernier, celui où il est aujourd'hui 20 novembre.

Voilà le fait. Il n'est au pouvoir de personne qu'il soit autre que je l'ai raconté. Maintenant, élevons-nous à quelques considérations.

Cette guérison est-elle l'œuvre de la nature? Certes, je ne suis pas de ceux qui soutiennent sans raison que l'organisme n'est pas essentiellement actif dans la maladie. Je reconnais comme une vérité éternelle qu'il existe dans tout être organisé vivant, et notamment dans l'homme, objet exclusif de mes études, une propriété essentielle : celle de manifester à la suite d'influences extérieures une activité qui lui est propre et de pourvoir à sa conservation dans la plupart des cas. Oui, je sais qu'il est dans l'organisme une force intérieure assez puissante pour maintenir l'équilibre et l'harmonie au milieu des causes nuisibles qui nous environnent; assez puissante pour

suffire, à elle seule, à la guérison des maladies quelles qu'elles soient, et cela souvent à notre insu, souvent malgré nous : non seulement je l'admets, cette force médicatrice de la nature, mais je pense et je soutiens qu'elle est avant tout nécessaire pour arriver à la guérison des maladies; que si elle répugne, tout ce que nous pouvons faire devient inutile; à elle, à elle seule, nous devons nous en rapporter pour l'entretien de la santé et la disparition entière de la maladie; sans elle, que peuvent tous nos arsenaux thérapeutiques? nous ne pourrions pas plus enlever le mal sans elle, que nous ne sommes puissans pour donner à volonté la vie à un atome inorganique.

Natura morborum medicatrix, et c'est précisément pour cela que je repousserai toujours une thérapeutique qui n'imposera pas pour première loi d'agir dans le même sens que la force médicatrice de la nature; celle-là peut bien produire des palliations, mais elle ne peut pas guérir dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire amener la disparition complète, radicale, d'un mal qui opprime l'organisme.

Tout ce que je viens de dire sert au moins à prouver que je ne conteste pas la réalité de la force médicatrice de la nature, mais aussi rien ne m'autorise à croire et je ne crois pas en effet, que chez le malade dont j'ai cité l'observation, ce soit cette même force qui ait fait *de son propre mouvement* tous les frais de la guérison.

Que dans le début d'une maladie la force médicatrice réagisse aussitôt, et empêche la maladie de se

développer et de suivre sa marche ; j'en vois des exemples tous les jours : que pendant le cours même avancé d'une maladie, cette même force manifeste son activité et triomphe du mal , c'est encore là un fait d'observation , et je n'ai pas compris autrement ces mouvemens critiques qui jugent si bien , et si souvent des maladies graves ou désespérées. Mais quand l'organisme est profondément altéré dans tous les élémens qui le constituent ; quand le marasme, la fièvre hectique, une longue déperdition de sang, occasionnée par la douleur ou par une abondante suppuration, ont presque tari les sources de la vie ; oh ! alors la force de réaction est bien faible par elle-même, et l'on ne me citera pas d'exemple où *seule, spontanément*, elle ait guéri d'une manière aussi rapide que dans mon observation, sans compter tout ce qu'il y aurait de bizarre dans le caprice de cette force , qui serait restée près de sept ans sans énergie, pour se réveiller précisément au moment où je commençai une médication nouvelle, et pour produire ni plus ni moins que les effets que j'étais en droit d'attendre de cette médication.

Mais n'anticipons pas ; avant de justifier notre thérapeutique , besoin est de nous arrêter encore sur les détails du fait du jeune Courvoisier.

Le pus résultant de la carie du corps des vertèbres était venu former un abcès à la partie postérieure de la cuisse à travers l'échancrure sciatique ; le siège même de cet abcès symptomatique est déjà digne de remarque, parce que le plus ordinairement,

en pareil cas, le pus fuse à travers la gaine des muscles psoas pour venir faire saillie sous l'arcade crurale, à la partie supérieure et interne de la cuisse ; mais ce qui est encore plus remarquable, c'est que, la poche prévertébrale n'ayant jamais cessé d'avoir une libre communication avec le foyer symptomatique par un trajet fistuleux, bien organisé, puisqu'il était formé depuis plus de quinze mois, le pus ait encore pu s'amasser autour de la carie en très-grande quantité. Ce fait s'explique tout naturellement ; mais seulement si l'on considère la position que le malade n'avait cessé d'affecter dans son lit : il avait le bassin relevé, la tête et la poitrine inclinées, en avant et en bas, le tronc dévié fortement à droite, et dans cette position l'ouverture de la poche prévertébrale ne pouvait plus être située à la partie la plus déclive du foyer, et ne devait plus par conséquent laisser échapper tout le pus qui se serait écoulé si la rectitude du tronc avait été maintenue ; d'où il suit qu'il est facile de comprendre la formation d'un foyer à l'endroit même de la carie. Ce foyer s'est ouvert, dans quel point ? dans les grosses bronches. L'issue immédiate du pus après la toux, la persistance du pus dans les crachats pendant quelques jours, ne permettent pas de supposer d'autre siège à l'ouverture par laquelle la matière purulente s'est échappée. Je ne connais pas d'exemple d'abcès lombaire qui soit venu s'ouvrir dans les bronches ; mais ici, dans ce cas, qu'on se rappelle encore la position du corps du malade, et l'on saisira très-bien

la possibilité du travail d'extension nécessaire pour une telle terminaison.

L'ouverture naturelle de la poche prévertébrale peut-elle rendre compte de la guérison ?

Le pus, par son séjour prolongé dans l'économie, devait sans doute contribuer puissamment à aggraver l'état du malade ; mais, loin de constituer la maladie tout entière , il n'en était qu'un des effets , grave si vous voulez, mais toujours secondaire ; et celui-ci évacué, il devait être bientôt remplacé par du pus de nouvelle formation , puisque la carie subsistait, et que c'était la carie qui engendrait le pus. Je n'en veux d'autre preuve que l'histoire de tout ce qui s'est passé chez le malade depuis le mois de juillet 1838, époque de l'ouverture de l'abcès symptomatique. En cette circonstance , l'évacuation de ce vaste foyer a-t-elle tari la suppuration ? Quelqu'un oserait-il me dire qu'elle pouvait la tarir ? — Il y a six mois , le malade a rendu par l'anus une certaine quantité de pus ; là aussi il y a eu ouverture naturelle, évacuation spontanée de pus , et l'état du malade a persisté dans toute sa gravité ; il a même empiré tous les jours davantage. Pourquoi aurait-il été plus heureux cette fois ? L'ouverture dans les bronches n'a pas été plus directe que celle qui s'est faite précédemment, il y a six mois, dans une portion du tube digestif. Celle-là même l'était bien davantage, puisqu'elle était inférieure, et qu'il est plus facile de concevoir une évacuation totale dans ce cas que dans l'autre , où la poche s'est ouverte dans sa portion la plus élevée.

Que si l'on persistait à trouver la raison de la guérison de mon malade dans le fait de l'expectoration du pus, il vaudrait tout autant soutenir que devant un abcès résultant de carie, donner issue au pus, c'est guérir la carie, et alors, comme conséquence nécessaire, besoin serait en pareil cas de plonger le bistouri dans la tumeur. Je laisse à qui de droit la responsabilité d'un pareil précepte !

L'expectoration du pus renfermé dans la poche prévertébrale a bien été, chez le jeune Courvoisier, le premier pas de l'amélioration. Je dirai plus : elle en était le premier pas nécessaire ; le pus étant ainsi ramassé, il fallait bien qu'il fût rejeté au dehors. Je rends grâce à la nature d'en avoir ainsi préparé, facilité la sortie sans danger pour la vie du malade ; mais la guérison est survenue après l'évacuation du foyer, et non par l'effet même de cette évacuation.

Je veux bien un instant consentir à ce que ce soit l'ouverture de l'abcès placé au siège de la carie qui ait amené la guérison de la carie vertébrale, et avec elle l'oblitération des trajets fistuleux, mais la carie du grand trochanter (1). Mais le décollement énorme qui existait à la partie postérieure et supérieure de la cuisse ; toute cette surface qui mêlait au pus qui lui arrivait d'en haut le produit de sa propre exhalation ; mais ces douleurs nocturnes qui arrachaient

(1) En vain voudrait-on nier la carie du grand trochanter : la sortie de deux esquilles larges, aplaties, et la cicatrice qui reste déprimée à son centre, et adhérente à l'os, l'attestent suffisamment.

des cris , mais ce marasme , etc. , tout cela n'existe plus, et l'on ne voudra pas torturer la raison au point d'en attribuer la disparition toujours à l'expectoration du pus par les bronches.

Un point reste encore à décider , et c'est à dessein que j'en ai différé jusqu'ici la discussion. Cette ouverture, si heureuse dans ses résultats , n'a-t-elle pas été provoquée et décidée par la médication employée ?

Je n'hésite pas à répondre par l'affirmative , et voici les motifs de mon affirmation : dès le deuxième ou troisième jour de l'emploi du médicament , l'enfant vomit , lui qui ne vomissait pas auparavant. Pourquoi ces vomissemens ? Le remède employé n'aurait-il pas pour effet primitif de soulever les contractions de l'estomac , de produire des vomissemens ? Il est facile de m'en assurer , puisque les effets primitifs de ce remède ont été constatés , étudiés d'une manière positive. J'ouvre donc la *Matière médicale*, où je lis en toutes lettres (1) : *Nausées et vomissemens continus ; vomissemens chaque fois qu'il a bu, vomissemens successifs après chaque repas*. J'en conclus que les vomissemens de l'enfant peuvent bien avoir été provoqués par le remède que j'ai employé avec tout autant de raison que si je vois survenir chez un malade soumis à l'action de la belladone une dilatation de la pupille, je n'hésite pas à regarder cette dilatation comme un effet pathogénétique de la belladone. Or, rien n'était plus propre à déterminer la rupture de la poche

(1) Antipsoriques de Bonninghausen.

prévertébrale que des efforts de vomissemens ; et s'il est vrai que les vomissemens soient l'effet du remède, pourquoi ne dirai-je pas que le remède a provoqué l'ouverture de la tumeur ?

Dans une amygdalite terminée par suppuration, des médecins donnent *ipéca* pour arriver à l'ouverture de l'abcès, et réussissent. C'est le même mécanisme que me paraît avoir employé, dans ce cas, la force médicatrice de la nature, sollicitée d'une manière convenable par le remède (1). Dailleurs, ceci a peu d'importance, et le nœud de la question n'est pas là. Le voici tout entier : Le jeune Courvoisier a guéri ; or, je crois avoir démontré que sa guérison n'était pas l'effet de la nature abandonnée à elle-même. Je suis donc bien obligé de me rejeter tout entier sur le seul remède qui ait été donné, et ce remède est la *silice* que l'expérimentation à l'état sain, jointe à la connaissance clinique *ab usu in morbis*, m'avait appris être parfaitement homœopathique à l'état de mon malade ; ou mieux, je dirai *spécifique* pour le trop grand nombre de médecins que le nom seul d'*homœopathie* effarouche et tient éloignés de nous.

En vain me dira-t-on que la *silice* est inerte. Je demanderai sur quoi est fondée cette assertion, que je trouve énoncée dans tous nos livres modernes de matière médicale, mais qui n'est prouvée nulle part.

(1) Personne, j'espère, ne se méprendra sur la part d'action que j'accorde au remède dans l'ouverture de l'abcès dans les grosses bronches ; je dis qu'il peut l'avoir provoquée, déterminée : rien de plus.

Sur ses qualités physiques et chimiques? Mais assez long-temps nous avons prouvé que la connaissance des propriétés physiques, chimiques des corps était ou stérile ou mensongère. Quant à la détermination de leurs propriétés thérapeutiques, il n'y a qu'un moyen de démontrer si tel agent est ou n'est pas médicamenteux; c'est de soumettre l'organisme à son influence. Les effets sont-ils nuls? il faut rayer cet agent de la classe des médicamens. Mais la silice, préparée comme le veut l'école homœopathique, est-elle inerte? Pouvez-vous me répondre avec assurance, et pour cela l'avez-vous essayée? Nous vous fournissons, nous, des faits qui attestent son action, vous la niez; mais votre dénégation est tout aussi insignifiante que le serait notre affirmation sans preuves. Fournissez-nous, à votre tour, des faits; alors au moins nous serons à armes égales; jusquelà, l'avantage est à nous.

Vous ne comprenez pas l'action de la silice! pitoyable raison! Est-ce là le premier mécompte que vous ayez à essuyer dans votre orgueil scientifique? Dans la thérapeutique y a-t-il quelque chose à comprendre? Tout n'est-il pas à voir? Or si vous persistez toujours à vouloir comprendre, et que vous ne consentiez jamais à voir, il n'y a pas lieu d'espérer que vous vous détachiez de votre système d'opposition, ce qui ne doit pas nous empêcher de marcher et d'affirmer d'après les faits que l'action des médicamens homœopathiques, pour être dynamique, n'en est pas moins réelle. Elle est extraordinaire, d'accord;

mais l'extraordinaire n'est ni l'extravagant ni le ridicule, la médiocrité seule peut les confondre.

OBSERVATION CLINIQUE.

M. J.-B. D... , commerçant, âgé de quarante-quatre ans, tempérament sanguin, de constitution forte et athlétique, doué d'une prodigieuse activité, vivait depuis deux ans sous le poids de grandes préoccupations d'intérêt. Depuis environ six mois, sa santé continuait à être bonne en apparence; j'observais seulement une plus grande irritabilité de caractère et une assez rapide altération des traits de la face, altération qui s'effaçait du jour au lendemain, lorsque M. ... éprouvait quelque satisfaction.

Le 9 décembre 1839, le malade m'accusa un douleur lancinante très-vive qu'il indiquait avoir son siège dans la région correspondant à la rate et au rein, du côté gauche. Cette douleur, que le malade jugeait être rhumatismale, durait depuis deux jours sans qu'il eût songé à réclamer aucun secours.

Les antécédens de M.... , qui m'étaient bien connus, et le tableau des symptômes relatés plus bas, ne me permirent pas de partager cette opinion.

Dans le cours de longs voyages d'outre mer, M. ... contracta une fois la gale et eut plusieurs

blennorrhagies. Ces différentes maladies furent traitées allopathiquement.

Revenu en Europe, vers 1830, sa santé paraissait excellente. L'hiver, il était sujet à contracter quelques bronchites aiguës qui n'avaient aucune importance. Vers 1831, il fut atteint d'une *néphrite calculeuse*, et, à cette époque, il rendit un petit calcul qu'on jugea être composé d'*oxalate de chaux*. Au mois d'octobre 1835, il contracta une blennorrhagie très-aiguë dont je le guéris homœopathiquement.

Lorsque M. ... me consulta pour la première fois, indépendamment des symptômes propres à la blennorrhagie aiguë, il m'accusa une douleur lombaire lancinante très-vive qui l'obligeait à marcher courbé en deux. Il me dit que, depuis plusieurs années, cette douleur, que ses médecins avaient jugé être un *lumbago chronique*, lui revenait quelquefois tous les quinze jours, quelquefois de trois en trois semaines; qu'elle durait un jour ou deux, et disparaissait sans laisser la moindre trace. Sous l'influence de *cannabis*, *thuja*, *sulphur*, *lycopodium*, la blennorrhagie guérit complètement, et depuis sa guérison jusqu'au jour de l'invasion de la maladie actuelle, les douleurs néphrétiques ne reparurent plus; et de 1835 à 1839, M.... ne fut pas arrêté un seul instant.

Le 9 décembre, j'observai les symptômes suivans :

1° Douleur lancinante dans la région du rein gauche, s'étendant ou paraissant s'étendre jusque dans la région de la rate. La pression, la marche et même

les différens mouvemens du tronc n'aggravaient pas cette douleur, qui était continue.

2° Langue couverte d'un enduit blanchâtre très-épais, sans rougeur à ses bords et à sa pointe; altération très-vive, inappétence portée jusqu'au dégoût ;

3° Constipation opiniâtre depuis trois jours. (Ce symptôme arrêta d'autant plus vivement mon attention que, dans son état habituel, M... avait régulièrement deux garde-robes par jour.) Du reste, la région abdominale était souple et absolument indolente dans tous les points; le malade n'y indiquait aucune douleur;

4° Urines rares, d'un rouge assez foncé, et ne déposant aucun sédiment; leur émission n'était ni difficile ni douloureuse ;

Les organes thoraciques n'offraient alors aucun symptôme appréciable;

5° Sans que les fonctions cérébrales offrissent de lésion manifeste, cependant l'œil était fixe, morne, et un peu hagard; la parole brève et très-fréquente; insomnie depuis deux jours, sans aucun délire;

6° Extrémités froides, frisson général, face pâle et traits grippés; irritabilité nerveuse portée à un très-haut degré.

J'appris que quelques jours auparavant le malade s'était refroidi. Je ne considérai cependant le refroidissement que comme cause accidentelle dont les effets étaient fort intenses, en raison de l'état moral du malade.

Mon choix se fixa sur *bryonia alba*, 1 gl. 24^e d. Le caractère lancinant des douleurs, l'état de la langue, la nature des urines et le frisson général, furent pour moi les symptômes déterminans; la diète et une décoction d'orge sucrée complétèrent ma prescription.

Le 10, la douleur du rein avait complètement disparu; le malade se tenait droit, n'accusait que de la faiblesse et un peu de froid.

Cependant le *facies* conservait le même caractère que le jour précédent; le poulx restait enchaîné; la langue était dans le même état; il y avait toujours constipation, altération et dégoût.

Je laissai le malade sans médicament, afin de ne point arrêter l'effet de *bryonia alba*, qui me parut être salulaire. Je recommandai de se tenir chaudement, de prendre un peu de bouillon si le besoin s'en faisait sentir, et surtout si la réaction continuait à s'opérer. Le malade me dit qu'il se sentait bien, et que s'il avait besoin de moi, il me ferait prévenir.

Le 11, il ne me fit rien dire, et je conclus de son silence que la réaction était complète.

Le 12, il vint me trouver, me disant qu'il croyait s'être refroidi de nouveau, en allant à la cour d'assise, déposer en qualité de témoin. Je l'examinai le soir, et j'aperçus que la scène avait changé.

1^o Le frisson était revenu plus fort que jamais; les traits étaient encore plus tirés qu'auparavant; la face plus pâle; le malade accusait des douleurs d'é-

lancement assez vives à la région frontale; même caractère des urines, même constipation, même état des fonctions digestives.

2° Douleur très-vive et élançante, occupant la partie inférieure du sternum, et s'étendant sur les deux côtés de la poitrine, à sa base, en avant et en arrière comme une ceinture; orthopnée considérable; toux rare, mais très-pénible, qui arrachait des cris au malade, une expectoration rare aussi et purement muqueuse; grande excitabilité du système nerveux; le malade criait, chantait, s'agitait dans son lit.

3° Matité incomplète dans tout le lobe inférieur du poumon droit, plus forte en arrière qu'en avant, et obscurité légère du son à gauche; la respiration pénétrait partout, mais elle était très-obscur dans tous les points correspondans à ceux qui donnaient de la matité à la percussion; son un peu plus clair dans la région du péricarde, que dans tout autre point; pouls fort, fréquent, mais serré.

L'agitation extrême du malade, l'état fébrile, et les symptômes évidens d'un commencement de pleurésie fixèrent mon choix sur l'*aconit* 24, 2 gl, dans un verre d'eau, à prendre par cuillerées de deux en deux heures.

Le 13, nuit fort agitée, insomnie complète; la respiration s'entendait mieux à droite, et il n'y avait presque plus de matité de ce côté; le malade accusait cependant une douleur très-vive en ce point, et prétendait ne rien ressentir du côté gauche, où ce-

pendant la matité était complète, et le bruit respiratoire à peu près nul. Cependant, le froid avait cessé, la figure s'était un peu colorée, et une légère moiteur était survenue à la peau. S. L., afin de laisser à l'*aconit* le temps de décrire toute sa sphère d'action. A midi, quelques rares crachats hémoptoïques, que le malade n'obtenait qu'à très-grande peine et avec des efforts qui amenaient parfois des nausées; toux un peu plus fréquente, un peu moins d'agitation, légère garde-robe obtenue à l'aide de plusieurs demi-lavemens. Du reste, même état. Je répétau l'*aconit* 12 dil., administré de la même manière que la veille.

Le 14 au matin, la famille prit l'alarme, et je fus loin de la dissiper. Elle m'annonça qu'elle désirait une consultation avec des médecins allopathes; je suspendis toute médication jusqu'après la consultation, sachant bien que la question se poserait, de savoir si l'homœopathie serait ou non continuée.

A 6 heures, je me réunis à MM. Molin, Andral et Leroy d'Etiolles. Le malade fut jugé atteint d'une double pleurésie, occupant les deux lobes inférieurs des deux poumons, avec commencement d'épanchement à droite. L'absence de tout râle et la nature des crachats, qui n'étaient ni visqueux ni rouillés, mais franchement hémoptoïques, firent écarter la question de l'existence d'une pneumonie.

La famille résolut de suivre désormais l'allopathie, et alors MM. Andral et Leroy d'Etiolles décidèrent une saignée de 4 palettes, la diète, des

boissons délayantes et une potion gommeuse avec addition de sirop diacode. M. Molin et moi, nous nous retirâmes; et je ne vis plus le malade qu'en qualité d'ami.

Le 15, le malade s'agitait moins dans son lit, tous les autres symptômes étaient les mêmes; le pouls avait faibli; l'orthopnée n'avait pas diminué; les crachats étaient de même nature. J'examinai le sang : il n'y avait pas de couenne inflammatoire, et le caillot était presque sans aucune consistance. A trois heures, on pratiqua une nouvelle saignée de 4 palettes; comme la langue devenait fuligineuse, on supprima la potion avec le sirop diacode. Le soir, vers huit heures, les accidens augmentant encore, ces messieurs résolurent d'appliquer un vésicatoire sur le côté gauche, postérieur et inférieur de la poitrine, de promener des sinapismes sur les extrémités inférieures, et on en vint à l'administration de l'émétique selon la formule de Rasori.

Le 16, nuit mauvaise, très-agitée, sommeil de deux heures au plus. Le caillot de la seconde saignée est encore plus diffluent. Je n'ai plus revu le malade, qui fut toujours s'affaiblissant, et dont on essaya en vain de relever les forces avec le sulfate de quinine. Tels sont les seuls renseignemens qui m'ont été transmis par M. Leroy d'Étiolles.

Le 17, à huit heures du matin, mort.

Autopsie, vingt-huit heures après la mort.

La famille ne pensa qu'un peu tard à réclamer l'autopsie, et nous dûmes la faire rapidement; car

déjà , nous étions en présence des embaumeurs et des plombiers qui attendaient que nous eussions fini pour procéder à l'embaumement et à l'ensevelissement. Aussi , n'avons-nous examiné que les organes supposés malades pendant la vie. L'autopsie fut faite en présence de M. Leroy d'Étiolles , de M. Louis Éverat , de M. Piet , médecin , chargé de constater les décès, et de moi.

La tête ne fut point examinée.

Poitrine. Inflammation à droite , en avant et en arrière, de la plèvre costale, avec adhérences de nouvelle formation ; à gauche , également inflammation de la plèvre costale sans aucune adhérence , mais avec un léger épanchement. De ce côté , la pleurésie était circonscrite à une hauteur de trois travers de doigt environ. Quelques noyaux d'hépatisation rouge , très-nettement circonscrits et très-denses , occupant le milieu des deux poumons. Engorgement sanguin nettement circonscrit des deux lobes inférieurs. Sous le scalpel , le tissu pulmonaire paraît induré , et son tissu semble avoir été déchiré , entièrement désorganisé par la violence du mouvement hémorrhagique ; la partie engorgée est de couleur rouge-noir très-foncé , et en tout semblable à celle d'un caillot de sang veineux. La surface des incisions était granulée comme dans la simple hépatisation rouge.

Péricarde sain. Hypertrophie assez considérable de l'oreillette et du ventricule gauches, sans rétrécissement ni ossification des orifices du cœur.

Abdomen. Foie jaune, gras, granuleux et un peu plus volumineux que dans l'état normal. La vésicule biliaire est fixée à l'extrémité du lobe gauche du foie, au lieu d'occuper la face inférieure du lobe droit.

Le tube digestif proprement dit parfaitement sain. Le rein droit réduit à un si petit volume, qu'il paraît complètement atrophie. Le rein gauche, couleur lie de vin, offre trois cavernes renfermant un peu de pus. Ces cavernes assez considérables, à peu près vidées de pus, laissent à supposer que pendant la vie il y a eu résorption du pus sécrété. La vessie un peu rétrécie, mais saine. Faible rétrécissement du canal de l'urètre à cinq pouces environ.

RÉFLEXIONS. § I.

Je regrette, je le repète, que le temps n'ait pas permis d'examiner le cerveau et ses enveloppes; car je ne serais pas surpris que nous y eussions rencontré des altérations inattendues.

Depuis cinq ans, je suivais ce malade, et je puis affirmer qu'aucun symptôme appréciable, si léger qu'on le suppose, ne pouvait mettre sur la voie de l'existence d'une maladie du foie et d'une hypertrophie des cavités gauches du cœur. M. D... mangeait beaucoup, et, comme il le disait lui-même, jamais il ne sentait son estomac. Il urinait souvent, abondamment et avec facilité. Depuis que je l'avais guéri homœopathiquement de sa dernière blennor-

rhagie , il n'avait pas eu le moindre ressentiment de ce qu'il appelait ses douleurs lombaires, douleurs qui n'étaient probablement dues qu'à des néphrites passagères. Depuis plus de sept ans, il n'avait rendu ni graviers ni petits calculs, et même ses urines ne déposaient aucun sédiment. Était-il possible de supposer l'existence d'une atrophie du rein droit ? Doué d'une prodigieuse activité, le malade marchait beaucoup et vite ; il allait parfois à la campagne, et marchait presque toute la journée sans être fatigué, n'avait jamais eu de palpitations ni d'étouffemens ; rien , en un mot , qui dénotât l'existence d'une maladie du cœur.

§ II.

Cependant l'autopsie nous a décélé l'existence de plusieurs altérations organiques , qui, dans ma pensée, ont précipité la mort du malade, et jeté beaucoup d'obscurité sur le diagnostic de sa dernière maladie.

Les inquiétudes de la famille vinrent de celles que j'avais moi-même manifestées, et des craintes exprimées par M. Leroy d'Étiolles, qui, pendant les deux premiers jours, ne rendait à M. D. que des visites d'ami.

Lorsque nous nous rencontrâmes le 14 au matin, M. Leroy d'Étiolles et moi, tombâmes d'accord que la gravité de cette maladie se tirait plus de l'état général que de l'état organique. La pleurésie par nous constatée l'inquiétait peu ; il pensait qu'une

saignée en triompherait , et je lui répétais que l'*aconit* aurait mieux fait encore que la saignée , s'il n'existait qu'une pleurésie. Il me manifesta la crainte de voir survenir un état *ataxo-adynamique*, et cette crainte me paraissait justifiée. Lors de la consultation avec MM. Molin et Andral , les mêmes opinions furent émises , et on se sépara dans la persuasion que la nuit apporterait de nouvelles lumières. Elles ne sont pas venues , car le malade est mort sans qu'on pût soupçonner autre chose qu'une double pleurésie avec épanchement à gauche.

Les connaissances anatomo-pathologiques ont été d'un bien faible secours dans ce cas-ci. Sans faire ici d'injustes récriminations contre l'auscultation et son insuffisance, je crois pouvoir expliquer les nombreuses difficultés du diagnostic.

L'atrophie du rein droit , la maladie du foie , et l'hypertrophie des cavités gauches du cœur , constituaient trois maladies chroniques qui se réveillèrent sous l'influence de l'état aigu ; manifestèrent des symptômes , chacune à sa manière , et s'opposèrent à ce qu'aucune d'elles eût une marche bien franche. L'état saburral et limoneux de la langue , pendant les premiers jours , peut être considéré comme symptôme de l'affection du foie. Mais ce dernier était absolument indolent , et n'offrait aucun symptôme local. Il ne faut pas s'en étonner ; car l'état pleurétique semblait tout attirer à lui , et faisait une diversion nécessaire aux douleurs qui , sans cela auraient été ressenties au foie. Il en est de

même des symptômes propres à l'hypertrophie du cœur. Reste donc l'inflammation du rein gauche accompagnée de suppuration, maladie qui offrit des symptômes au début, symptômes qui cédèrent à une dose de *bryonia alba* pour ne plus reparaître. Mais l'*apoplexie pulmonaire* et la *pleurésie* masquaient encore et nécessairement les symptômes de la néphrite.

Quoi qu'il en soit, aucune médecine au monde ne pouvait guérir, selon moi, une semblable maladie.

§ III.

Cette observation me paraît remarquable, en ce qu'elle justifie trois vérités enseignées par l'homœopathie, et qui ont valu bien des critiques imméritées à Hahnemann. L'une de ces vérités se rapporte à l'étiologie, l'autre au diagnostic, et la troisième est du ressort de la thérapeutique.

A. — M. D... avait eu la gale au Brésil, et avait contracté plusieurs blennorrhagies, traitées allopathiquement, à l'exception de la dernière. Ces deux ordres de maladies me paraissent être l'origine de l'affection du foie, de celle de la rate et de l'atrophie du rein droit. On conçoit maintenant que le rein gauche fonctionnant à lui seul depuis plusieurs années, ait acquis une grande irritabilité, et soit devenu plus susceptible de ressentir les effets du refroidissement, que tous les autres organes. Mais le refroidissement ne fut ici que l'accident qui

mit en jeu les différens organes atteints de maladie chronique; ces derniers s'opposèrent à ce que le malade pût réagir contre l'action primitive du froid, et le défaut de réaction amena ces congestions aiguës qui furent nommées pleurésie et apoplexie pulmonaires, congestions qui n'étaient point de véritables phlegmasies, comme on l'a vu d'après l'état du sang.

L'état moral du malade, ses grandes préoccupations d'intérêt, et l'ardeur avec laquelle il poursuivait son but, ont dû ajouter aux causes accidentelles précédemment énumérées. Je ne serais pas surpris qu'elles aient suffi à développer la maladie du foie. Depuis neuf mois, environ, M. D.... m'annonçait toujours qu'il prendrait mes conseils lorsque ses grandes entreprises seraient organisées; et comme les obstacles se multipliaient sous ses pas, il ajournait toujours le moment où il s'occuperait de lui-même.

B.—Hahnemann nous enseigne de prendre l'universalité des symptômes d'une maladie, pour base de notre diagnostic. Ce fut ma règle de conduite, et je me servis de l'auscultation et de la percussion dès le début, bien plus pour m'éclairer sur la nature et la gravité de la maladie, que sur la thérapeutique à employer.

Qu'ont appris plus tard, ces moyens jugés si souverains? Rien, que l'existence de la double pleurésie, contre laquelle l'aconit avait échoué, il est vrai, sans que la saignée ait produit le moindre soulagement.

Je ne suis pas de ceux qui croient à l'inutilité de l'anatomie pathologique et des connaissances diagnostiques qu'elle procure, même en homœopathie. Je crois même que, sans ces connaissances, nous ignorions le plus souvent jusqu'à quel point la vie de nos malades peut être menacée. Nous croirions souvent aussi avoir triomphé de graves altérations, lorsqu'en définitive, nous nous serions trouvés en présence de cas fort simples.

Je ne tirerai pas non plus argument contre l'anatomie pathologique et l'auscultation, de l'obscurité de cette maladie. Il existait ici tant de complications, qu'il n'y eut aucune marche franche. Il manquait plusieurs des symptômes indicateurs de l'apoplexie pulmonaire, et la pleurésie elle-même semblait plus légère qu'elle ne l'était en effet.

Je dirai seulement que, sous le rapport thérapeutique, les moyens diagnostiques propres à l'allopathie ont égaré ses sectateurs. Certes, la saignée était allopathiquement contre-indiquée. Elle a affaibli le malade sans le soulager. Et cependant, qu'aurait fait l'allopathie si elle n'avait pas tiré de sang, en présence d'une double pleurésie par elle constatée?

La *médecine organique* a été en défaut, non pour guérir, la guérison était impossible, mais pour fixer sa thérapeutique. Elle ne pouvait non plus s'attacher à recueillir l'universalité des symptômes, comme le recommande Hahnemann; car, en l'absence des connaissances fournies par la *matière médicale pure*, ce

précepte ne l'aurait conduite à aucune application pratique.

Toutefois, il faut reconnaître la supériorité du précepte homœopathique sur les données de l'allopathie. M. Molin et moi étions arrivés à fixer notre choix sur *bryonia alba*, déjà donnée à l'origine. J'avais pensé à faire succéder l'*arnica*. Mais je crois fermement que tous les moyens connus et à imaginer auraient été insuffisants.

§ IV.

Il me semble qu'on peut conclure de ce fait ; 1° que les données de l'anatomie pathologique, bonnes en elles-mêmes, nous éclairent sur la gravité d'une maladie, qu'elles ont et doivent avoir une valeur de symptômes; et qu'ainsi, nous pouvons, sans être infidèles à la loi homœopathique, faire rentrer tout le diagnostic allopathique dans l'homœopathie; 2° que dans le traitement des maladies aiguës, les saignées sont bien loin d'être toujours efficaces et même indiquées; pour nous elles ne le sont jamais(1); 3° que les moyens homœopathiques sont plus directs et par conséquent plus positivement curatifs, ce qui ne veut pas dire qu'ils guériront dans tous les cas; 4° enfin, que, comme moyen diagnostique, il n'est encore aucune base plus certaine à prendre, que l'universalité des symptômes par lesquels une maladie se manifeste.

LÉON SIMON.

(1) Pour nous elles ne le sont jamais, M.

NOUVEL ORGANE DE LA MÉDECINE SPÉCIFIQUE,

OU EXPOSITION DE LA MÉTHODE HOMŒOPATHIQUE DANS SON
ÉTAT ACTUEL ;

Par le docteur RAU. — ANALYSE.

Comme je l'ai dit dans l'introduction, nous ne sommes pas arrivés au point d'avoir une médecine spécifique, et quant à changer le nom de la médecine de Hahnemann, je n'en vois pas la nécessité.

Je ne releverai pas ce qu'a de ridicule la prétention du docteur Rau, croyant pouvoir se placer comme créateur d'une médecine, en accordant à la découverte de l'homœopathie le nom de méthode seulement.

Pour exposer avec quelque vérité l'état actuel de la nouvelle doctrine, il eût fallu, non pas prendre pour base seulement ses idées personnelles, mais pouvoir formuler les opinions le plus généralement admises au moins parmi les hommes qui ont assez long-temps étudié et pratiqué l'homœopathie, pour asseoir leur jugement sur les difficultés qu'elle présente.

Je ne sais quel accueil l'ouvrage du docteur Rau a reçu en Allemagne, mais je doute qu'il éveille beau-

coup de sympathies dans notre pays. Peu d'hommes seront disposés à s'associer aux idées de l'auteur et à partager son injustice envers le créateur de l'homœopathie.

Nous allons essayer de faire connaître à nos lecteurs cet *organe de la doctrine spécifique*, dans lequel tout ce qui est bon appartient à Hahnemann, est la suite de ses travaux, souvent même la traduction littérale de ce qu'il a dit il y a long-temps. Quant à ce qui appartient en propre à l'auteur, il se réduit à bien peu de chose, quoiqu'il fasse pour grossir son mince bagage personnel.

Dès le début de son introduction, monsieur R... parle de sa reconnaissance pour Hahnemann, et l'on doit croire cette reconnaissance bien vive en la voyant ressembler si bien à certaines grandes passions qui ravagent le cœur, sans que jamais rien ne vienne les trahir au dehors, ou seulement faire soupçonner leur existence.

(P. 27.) Après avoir cité Zimmermann, qui voyait sans cesse des obstructions viscérales et prescrivait toujours le pissenlit; d'autres médecins poursuivis par l'idée d'affections larvées de la rate, ou d'humeur goutteuse, etc., etc., l'auteur ajoute :

« D'autres encore, Hahnemann à leur tête, dirigent presque exclusivement leur attention sur une psore latente. » De sorte que pour lui l'existence de la psore n'est qu'une sorte d'aberration semblable à celles qu'il vient de citer.

(P. 35.) Pour défendre la révulsion, il lui fait jouer

un rôle bien pompeux, et que peu de médecins, même parmi les allopathes, voudraient accepter comme article de foi. « C'est ainsi, dit-il, qu'on a » sauvé des milliers d'individus par les frictions, les » ventouses, les sinapismes, les vésicatoires, les ul- » cères artificiels, les frictions irritantes sur la peau, » les bains de pieds, les clystères, etc., etc. »

Je ne pense pas, quoi qu'en dise l'auteur, qu'il ait, jusqu'à ce jour, pris à personne la fantaisie de ranger parmi les remèdes héroïques, les bains de pieds, les clystères, les frictions, etc., et que quel-qu'un puisse se rappeler beaucoup d'individus arrachés à la mort par leur intervention ; mais disons un mot de la révulsion en général.

Quand on a longuement pratiqué la médecine, et qu'on revient avec attention sur sa carrière médicale, on trouve bien peu de raisons pour approuver cet éloge pompeux des révulsifs. Si l'on se rappelle quelques guérisons toujours chèrement achetées par les malades, on peut se demander si elles ont eu lieu à cause de la révulsion ou malgré son emploi. Quoique l'on puisse être tenté, en présence d'un grand danger, de recourir à l'usage de ces agens, *que je regarde comme de simples adjuvans n'appartenant pas plus à l'allopathie qu'à l'homœopathie* ; il faut bien convenir que leur effet est au moins très-problématique. Ne voyons-nous pas tous les jours des hommes d'une haute expérience, craindre l'emploi des vésicatoires ou des sinapismes dans les inflammations aiguës, à cause de leur action trop

forte sur le cerveau, action qui tend souvent à augmenter les accidens qu'on les destinait à combattre; d'autres rejeter les exutoires, cautères, sétons, etc., dans les maladies chroniques, comme devant affaiblir le malade sans aucun résultat heureux. Tous les malheureux phthisiques traités par l'allopathie, ne portent-ils pas un, deux, trois exutoires, sans que pour cela un seul échappe à la fatale terminaison que leur réserve cette terrible maladie?

(P. 45.) « Si l'homœopathe suivait à la lettre les
» prescriptions de Hahnemann, il encourrait le re-
» proche du péché d'omission, et l'on serait en droit
» de l'accuser de l'inefficacité d'une partie de son trai-
» tement, parce qu'il aurait négligé ces moyens ac-
» cessoires qui, outre le seul examen des symptômes,
» peuvent nous conduire à la connaissance exacte des
» maladies. »

Si l'on pouvait adresser un reproche à Hahnemann, ce ne serait certes pas celui d'omission, mais bien au contraire celui d'une recherche trop minutieuse. Il est difficile qu'un traitement dirigé strictement d'après les indications qu'il donne, ne réunisse pas tout ce qui peut en assurer le succès, et j'en trouve la preuve dans les observations citées par l'auteur, page 216 et suivantes. Chez tous ces malades les premiers soins furent toujours administrés sans succès, et la guérison n'eut lieu que quand, par un examen plus approfondi, on eut découvert des symptômes concomitans inaperçus d'abord et qui servaient à caractériser le remède vraiment cura-

tif, en un mot quand on se fut conformé aux préceptes de Hahnemann.

(P. 61.) L'auteur s'élève contre la division des maladies en aiguës et en chroniques, et contre l'origine donnée à ces dernières.

Ce n'est pas Hahnemann qui a établi cette division; elle est dans la nature, et je ne vois pas trop qu'il fût possible de ne pas l'admettre; car enfin, vous ne ferez pas qu'une fluxion de poitrine ressemble à une phthisie pulmonaire, ni qu'un catarrhe vésical ressemble à une cystite aiguë. Quant à l'explication qu'Hahnemann donne des maladies chroniques, bien que la psore soit pour vous, monsieur R..., un véritable cauchemar, j'avoue qu'elle me satisfait plus que vos dyscrasies.

Hahnemann n'est pas seul à penser que l'opiniâtreté des maladies chroniques dépend d'un miasme particulier, auquel elles doivent cette presque incurabilité qui les caractérise. Plus on avance dans la pratique homœopathique, plus on peut se convaincre du rôle immense que la psore, surtout par voie de transmission, joue dans les maladies chroniques, et les faits se multiplient tellement pour qui sait observer, qu'il devient difficile de se refuser à leur évidence. Comment expliquez-vous le fait suivant? sera-ce simplement par les prédispositions?

Une dame de 32 ans, bien constituée, d'un tempérament sanguin, n'ayant jamais été malade, mariée à 18 ans, a eu de ce mariage un enfant âgé aujourd'hui de 10 ans et qui n'a jamais éprouvé que

de légères indispositions. Veuve au bout de trois ans, elle se marie de nouveau ; cette seconde union dure huit ans, après lesquels son mari succombe à la suite d'une phthisie tuberculeuse ; elle a eu de ce second mariage quatre enfans. Un est mort à deux ans du carreau ; des trois autres l'aîné a des tubercules pulmonaires qui commencent à se ramollir ; un autre est scrofuleux ; le troisième plus heureux est couvert de dartres farineuses. Je vous sou mets ce fait et vous demande si les dyscrasies l'expliquent d'une manière satisfaisante. De bonne foi ces diverses formes d'affections chroniques n'ont-elles pas une origine commune dans la phthisie du père, et puis qu'un germe de maladie, en passant d'un individu à ceux qu'il procrée, peut s'altérer au point de revêtir quatre formes diverses, qu'y a-t-il donc de si extraordinaire aux changemens que, suivant Hahnemann, le miasme psorique aurait éprouvés par son passage à travers les siècles ? *Quant à moi, je demeure convaincu, jusqu'à preuve du contraire, que la psore et les deux autres miasmes, syphilis et sycose, sont les générateurs de toutes les maladies chroniques.*

(P. 67.) L'auteur, sans doute, comme preuve de ses tendres sentimens pour Hahnemann, s'exprime ainsi :

« Hahnemann paraît avoir reconnu la faute qu'il » avait commise, en n'ayant aucun égard à l'existence » des états dyscrasiques, et en ne parlant que d'une » influence spirituelle dynamique sur la totalité de

» la vie animale sensible. L'inefficacité d'un traitement, qui laissait de côté ces différences matérielles, l'engagea à faire un pas en arrière, quoique peut-être il ne se l'avouât pas à lui-même. *Il a préféré en imposer* avec la prétendue nouvelle découverte que l'opiniâtreté des maladies chroniques dépend de quelque chose d'étranger établi dans l'organisme d'un miasme. »

Certes, je ne voudrais pas oublier, comme monsieur Rau, qu'une discussion médicale ne doit pas ressembler à un pamphlet; je ne puis cependant m'empêcher de lui dire que c'est oublier toutes convenances que d'employer de semblables expressions envers celui qui nous a tirés du borbier où, sans lui, nous croupirions encore. Hahnemann, comme tout autre homme, pourrait se tromper, mais jamais en imposer aux autres.

Et si, en rendant compte de votre ouvrage, M. le docteur R., je disais que c'est un tissu d'impostures et de faussetés; que vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites; que sciemment vous cherchez à nous tromper, etc., etc. Que pourriez-vous répondre alors que vous ne feriez que subir les représailles de votre conduite envers un homme dont on peut bien ne pas partager les opinions, mais dont on doit respecter le caractère, honorer et bénir le génie. Mais je m'arrête, il est des choses qu'il faut savoir taire.

(P. 79.) » On trouve un grand nombre de fautes, surtout dans les rangs élèves de la société où règne une grande propreté, et où le contact

» avec d'autres est moins fréquent, qui n'ont jamais
» eu la gale. Cela n'empêche pas que ces familles
» soient atteintes de maladies chroniques, et si
» Hahnemann prétend que cela vient de ce que ces
» malades ont été il y a long-temps en contact avec
» un galeux, sans remarquer les suites de l'infection,
» nous voyons de suite quel vaste champ on ouvre à
l'imagination en prenant la vraisemblance pour
» base d'une hypothèse. »

La vraisemblance, dites-vous ! mais où est-elle ? Certes, quand vous prêtez à Hahnemann de semblables idées, ce n'est pas avec l'espérance qu'on les trouvera vraisemblables ; vous pensez, et avec juste raison, qu'on en saisira de suite l'absurdité, et c'est un témoignage de plus de gratitude que vous lui adressez. Mais à chacun ses œuvres, monsieur ; à vous cette ineptie, à Hahnemann l'explication qu'il donne des cas que vous citez par l'hérédité de la psore.

(P. 111.) S'élevant contre l'importance des symptômes extérieurs, et cherchant à prouver qu'il existe des maladies, même très-grave, sans symptômes, M. Rau oite le fait suivant : « Il y a plusieurs
» années qu'en disséquant un homme qui, bien portant et vigoureux, était constamment en voyage à
» pied ou à cheval, *et deux jours* avant sa mort avait
» fait une partie de chasse sans se sentir incommodé,
» mais qui, attaqué subitement d'un asthme avec
» accès de suffocation, avait succombé le *cinquième*
» jour de maladie ; je trouvai tout le *poumon droit for-*

» *mant un sac plein de pus*, désorganisation qui n'a-
» vait pu s'opérer dans le peu de temps qui s'était
» écoulé depuis sa maladie, pendant laquelle on n'a-
» vait remarqué aucun signe d'inflammation. »

Je ne comprends pas comment cet homme qui, *deux jours* avant sa mort, fait une partie de chasse sans en éprouver la moindre incommodité, succombe *au cinquième* jour d'une maladie ; il y a là une confusion qu'on ne peut expliquer.

Tout le poumon droit formant un sac plein de pus ! Et pas le plus petit symptôme ! Pas même un peu de gêne dans la respiration ? Et le malade courait à pied et à cheval ! vraiment l'on n'a jamais rien imaginé de semblable, surtout en s'adressant à des médecins ! Certes, je suis partisan des travaux anatomo-pathologiques, mais j'avoue que si j'en rencontrais souvent de cette force, ils seraient suffisants pour me guérir du plaisir que je trouve à leur étude et de l'utilité que j'en puis retirer. Il faut convenir qu'Hahnemann a bien fait de ne rien écrire de semblable.

Mais je veux bien avouer avec vous que souvent les symptômes sont trompeurs ; ceci ne diminue pas leur extrême importance ; c'est au médecin à les étudier, et à savoir distinguer ceux dont il doit tenir compte, de ceux qui, uniquement sympathiques, ne méritent que peu ou point d'attention. S'il est vrai, comme vous le dites, que le stéthoscope (dont j'apprécie l'utilité comme diagnostic), ne nous mette pas lui-même à l'abri de l'erreur, c'est unera-

son de plus pour attacher la plus haute importance aux lésions de sensibilité, qui, elles, trompent rarement.

Jamais des médecins instruits ne négligeront de rechercher les circonstances qui peuvent avoir quelques relations avec le caractère de la maladie, telles qu'une disposition héréditaire, le tempérament, la constitution, etc., etc. Rau, p. 78; Hahnemann, pag. 180 et suivantes de l'Organon.

Après avoir parlé des effets nuisibles que peut produire l'abus de certains médicamens, l'auteur ajoute (p. 122) : « Je ne m'en rapporte pas à la » Matière médicale de Hahnemann, d'après laquelle » la camomille produit 462 symptômes morbides » bien distincts, ce qui tendrait à faire croire que » quelques tasses d'une infusion de cette plante sont » suffisantes pour empoisonner. »

Ce que vous dites *tendrait à faire croire* que vous êtes encore bien peu avancé en homœopathie puisque vous comparez l'action d'une substance dynamisée à celle de cette même substance à l'état brut. Je ne m'y trompe pas cependant, et sais bien que cette erreur n'est qu'apparente et que ce n'est pas sans intention que vous semblez la commettre; ce serait bien le cas de dire ici : M. R*** en impose; mais il est convenu que je ne serai pas toujours vrai, afin de pouvoir conserver les dehors de la politesse.

(P. 128.) « L'examen d'une maladie ne doit pas » commencer par la tête et finir par les pieds, selon » la marche que recommande Hahnemann. »

Qu'en allopathie on ne se soumette pas à cette minutieuse investigation et qu'on ne tienne pas note de ce qu'on observe, je le conçois. Là, en effet, toujours la saignée de la veille amène les sangsues du lendemain, qui, elles-mêmes, sont suivies presque invariablement des vésicatoires ou des sinapismes; nul besoin d'entrer dans de plus grands détails, de faire de grands frais d'observation pour suivre une route si constamment la même. Mais en homœopathie, où toujours la maladie actuelle diffère de la maladie précédente, où individualiser est un devoir, une nécessité, une condition sans laquelle il ne peut pas y avoir de médecine bien faite, où chaque jour amène un nouveau travail et de nouvelles recherches, il est impossible de s'en rapporter à la mémoire seule, quelle que soit la méthode qu'on adopte pour la rendre plus sûre.

Il est encore une autre raison qui rend indispensables les notes les plus minutieuses, c'est l'étude de l'action des médicaments, ce point si essentiel, que je n'hésite pas à le regarder comme un des plus importants et des plus difficiles de la pratique homœopathique, bien que ce soit un de ceux sur lesquels on s'appesantit généralement le moins. Là, comme toujours, Hahnemann est d'une supériorité vraiment extraordinaire; la moindre action médicamenteuse lui est à l'instant connue, rien ne lui échappe, et c'est à cette minutie dans ses notes, à cette étude si approfondie des moindres symptômes que vous critiquez (sans du reste pouvoir en con-

naître l'utilité, puisque vous ne l'employez pas), qu'il doit cette sûreté de coup d'œil qui le caractérise.

Après toutes les critiques que M. Rau a faites de la manière d'agir de Hahnemann, il cite (p. 217) l'observation d'une dame sujette depuis long-temps à de fréquens cauchemars, qu'il crut devoir attribuer à des congestions. Congestions de quoi et vers quel organe? pas un mot. Cette supposition, en parlant des principes de Hahnemann est purement hypothétique, et nulle pour le choix du médicament; mais d'après les idées de l'auteur, au contraire, elle est d'une importance extrême pour prouver un bon diagnostic, ce qu'il appelle un diagnostic complet. Voyons donc le parti qu'il en tire. Pendant deux mois il traite cette malade sans succès et n'obtient aucun effet des remèdes qu'il lui administre; mais qu'importe? il a pour se consoler de cet échec le plaisir de se dire qu'il existe là une congestion, et que s'il parvient à deviner et sa nature et l'organe qu'elle menace, sa guérison deviendra alors sûre et facile. Quelles furent les substances employées? L'auteur n'en dit rien.

Lassé enfin d'un traitement qui, quoique parfaitement rationnel selon lui, ne produisait aucun résultat heureux, il revint, en désespoir de cause, à ces idées si exagérées qu'il blâmait tout à l'heure; il fit un instant de la médecine de Hahnemann, et soumettant sa malade à une rigoureuse investigation, il apprit : « qu'elle était souvent tourmentée par un

violent prurit entre les épaules , et qu'un exanthème avait paru sur le dos. »

A ce symptôme répond *kali carb.* , qui convient également au cauchemar ; le problème était résolu et cinq jours après la malade était guérie.

Vraiment je ne conçois pas qu'un homme qui ne cesse de s'élever contre Hahnemann et sa médecine publie des observations semblables ! mais vous ne comprenez donc pas que le lecteur, malgré toutes vos critiques , tirera nécessairement de ces faits la conséquence, que livré à vos propres forces vous ne pouvez rien , absolument rien , et que vous n'avez quelque puissance qu'en ayant recours à ce que vous a appris cet homme que vous cherchez à rabaisser, mais dont il ne vous est pas donné de pouvoir ternir la gloire.

(P. 147.) L'auteur, arguant du bon effet des eaux minérales dans quelques circonstances , ne veut pas qu'on renonce aux mélanges et compositions pharmaceutiques.

Jusqu'ici la doctrine spécifique avait été l'homœopathie toute pure , et l'auteur avait sans peine et sans travail présenté comme siens tous les travaux de Hahnemann ; mais dans cette proposition se trouve la différence entre les deux doctrines. Il est vrai que seule elle établit un abîme qui les sépare à jamais et que pas un homœopathe ne sera tenté de franchir. Eh quoi ! vous voulez nous ramener vers cet épouvantable farrago dont Hahnemann nous a tirés ! et quand les médecins allopathes, dégoûtés de

la nuit profonde dans laquelle ils s'agitent en vain, tout en restant sourds aux vérités que nous proclamons, préfèrent une expectation dangereuse, à une médication plus dangereuse encore, vous voulez que nous allions ramasser les haillons qu'ils sont forcés d'abandonner pour les rattacher à notre belle doctrine!... Libre à vous; mais à ce prix, je ne veux pas de la médecine spécifique.

(P. 164.). En parlant de l'expérimentation pure :

« L'expérimentation des médicamens sur des personnes bien portantes est d'une haute importance.

» Les expériences doivent être renouvelées souvent.

» Les médicamens doivent être expérimentés sur des personnes des deux sexes.

» Les expériences doivent être renouvelées sur des individus d'âges différents, etc. »

Qui de nous n'a pas lu et relu ces préceptes si sagement tracés par Hahnemann? Cependant M. Rau, sans être retenu par aucune espèce de pudeur, les donne comme de lui. Vraiment c'est par trop fort! qu'on dépouille les morts, rien de plus naturel; c'est reçu dans le siècle où nous vivons. Mais attendez; Hahnemann n'en est pas là, il n'y viendra même jamais : je le crois immortel.

Rejetant la saignée dans les cas de pléthore comme ne pouvant pas remédier à cet état suite d'une sanguification trop active, l'auteur voudrait qu'elle fût employée dans les congestions graves du cerveau et de la poitrine.

Sans vouloir entrer dans des développemens que

ne comporte pas l'examen auquel je me livre, je me demande si on peut se promettre une utilité positive reconnue, des saignées dans l'apoplexie. Dans les cas peu graves où elle réussit, n'eût-on pas obtenu un résultat plus prompt et plus sûr des médicamens homœopathiques? Dans les cas extrêmes quel effet produisent les saignées? à quoi sont-elles utiles? le nombre des individus qui survivent à des épanchemens considérables est nul, et cependant tous ont été saignés et ressaignés. Je sais bien que les homœopathes qui penchent pour la saignée dans les cas dont il s'agit, disent à l'appui de leur opinion, qu'en diminuant la compression du centre sensitif, elle rend un peu de ressort à l'organisme, le met à même de percevoir l'action des médicamens et d'opérer les réactions nécessaires à la guérison. Mais cette explication n'est-elle pas plus spécieuse que vraie, et ne faut-il pas plutôt craindre qu'en affaiblissant le sujet on ne favorise de nouvelles congestions auxquelles il ne pourra pas résister? J'ai vu, dans l'établissement thermal que j'ai dirigé pendant plusieurs années, un grand nombre de congestions cérébrales tantôt mortelles, tantôt susceptibles de guérison, *et je suis demeuré convaincu du peu d'utilité des évacuations sanguines dans ces affections.* Nous ne pouvons parler de la saignée sans penser à Morgagni, qui saignait ses malades, mais qui ne voulut jamais être saigné *tant il avait horreur de la saignée*; ce qui du reste, ne l'empêcha pas de prolonger sa carrière jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

Nous avons vu dans le cours de cette rapide analyse le docteur Rau s'élever sans cesse contre les médecins qui, suivant les préceptes de Hahnemann, se livrent à une minutieuse investigation, pour chacun des malades qu'ils ont à soigner. Nous l'avons vu préconisant sans cesse la médecine qui prend pour seul guide les lésions des organes et tient peu de compte des lésions de sensibilité. Nous le voyons (p. 215) revenir à d'autres idées :

» Je conseille, au risque même de favoriser l'irrationalisme, d'employer un traitement purement symptomatique, dans tous les cas urgents, etc., etc.

Ainsi dans les cas graves, quand il s'agit de vie ou de mort, vous abandonnez votre étude des lésions, que vous nous vantiez comme le seul vrai guide qu'on dût suivre, et vous revenez aux préceptes posés par Hahnemann ; vous voulez alors qu'on fasse choix du médicament dont les symptômes propres s'accorderont le mieux avec le mal qu'il s'agit de guérir ! Mais soyez donc conséquent avec vous-même ! Si cette marche vous paraît rationnelle en présence d'un grand danger, comment peut-elle cesser de l'être dans les cas moins graves ? Ou si elle est irrationnelle dans les affections de peu d'importance, comment devient-elle bonne et utile quand il y a urgence d'agir vite et bien ? de pareilles contradictions ne se comprendraient pas si l'on ne savait combien sont aveugles la passion et l'esprit de dénigrement.

Je releverai une dernière erreur ; l'auteur dit :

- C'est précisément la crainte de ces exacerbations
- qui a déterminé Hahnemann à n'administrer pen-
- » dant quelque temps que les plus petites doses ;
- » mais il est revenu ensuite sur ses pas. »

Bien loin de rétrograder, Hahnemann, de plus en plus éclairé par l'expérience, s'est avancé bien plus encore dans cette voie de diminution des doses, et les médecins qui le suivent dans cette pratique n'ont pas lieu de s'en repentir. Je me propose au reste de traiter ce point dans un prochain numéro.

En parlant de l'ouvrage de M. Rau, je n'ai rien dit du style et de cette philosophie si démesurément diffuse, que l'attention succombe à vouloir en suivre les raisonnemens; le fond seul m'a occupé, et je l'ai trouvé trop important pour m'attacher à la forme. Le rêve de l'auteur de la médecine spécifique, c'est la fusion des deux médecines; alliance impossible, que peut seul proposer l'homme qui n'a qu'imparfaitement étudié l'homœopathie, qui ne la connaît pas et qui n'a pas au cœur ce qu'il faut pour avancer dans une croyance nouvelle, la conviction. Cependant, c'est le même homme qui écrivait il y a quatre ans :

« Il (Hahnemann) ne lui était pas possible de porter toutes les branches de la thérapeutique homœopathique au dernier point de la perfection. *En continuant à suivre la voie qu'il a tracée, nous nous rapprocherons de plus en plus du but.....* »

Passant rapidement sur quelques mots peu ou point français, tels que décolorisation, macrocos-

miques, métagématisation, etc., je dirai au traducteur, que, quand on s'associe à une œuvre pareille à celle du docteur Rau, qu'on l'outrepasse même en soulignant les passages les plus acerbes, que l'auteur lui-même n'avait pas distingués du corps de l'ouvrage, on se rend solidaire de ses attaques, et qu'alors on doit avoir au moins le courage de ses opinions et ne pas se cacher sous le voile de l'anonyme.

Pour résumer ce que j'ai dit sur l'organe de la médecine spécifique, je pense que M. Rau est encore loin d'avoir établi sur des bases solides sa nouvelle école; et tant qu'il ne trouvera pour l'appuyer que les trois lois homœopathiques, action des semblables, dynamisation des médicaments et leur étude sur l'homme sain, peu de personnes se laisseront prendre au changement de titre, et beaucoup, après avoir lu son ouvrage, penseront qu'il a fait à la fois un mauvais livre et une mauvaise action.

MOLIN.

DISCOURS DU DÉPUTÉ WOLFF, ETC.

Le gouvernement hessois, exauçant le vœu des deux chambres, qui n'avaient elles-mêmes été que les interprètes d'une fraction notable de la population du grand-duché, arrêta, le 5 octobre 1833, que les médecins homœopathes jouiraient désormais du droit de dispenser eux-mêmes leurs médicaments.

Au commencement de l'année 1839, le bruit se répandit, dans le public, qu'il était question de revenir sur cette mesure.

Aussitôt le député Wolff déposa sur le bureau de la seconde chambre, une proposition dans laquelle il demandait le maintien du décret de 1833, et prononça, à cette occasion, un discours que nous croyons devoir faire connaître.

Messieurs,

Si les développemens dans lesquels je vais entrer sortent peut-être des limites accoutumées, quoique je me flatte cependant qu'ils ne fatigueront pas votre attention, soyez persuadés que j'ai puisé uniquement ma conviction dans la haute importance du sujet, et dans l'intérêt toujours croissant qu'il m'inspire depuis bien des années.

Les motifs de cette proposition ne paraissent pas avoir été bien saisis par le comité de la chambre. Le bruit s'était répandu qu'en conséquence de craintes manifestées par les autorités médicales supérieures et d'une consultation de la Faculté de Giessen, le gouvernement songeait à retirer l'autorisation qu'il a accordée aux homœopathes de dispenser eux-mêmes leurs médicamens. Rien ne peut donc m'être plus agréable aujourd'hui que la déclaration du comité, d'après laquelle ces bruits sembleraient n'avoir aucun fondement, puisqu'autrement le commissaire du gouvernement n'aurait pas manqué de donner à entendre, dans sa réponse, qu'il pourrait bien y avoir en effet quelque projet de réforme. Je crois donc pouvoir être parfaitement rassuré à cet égard. Mais je ne m'en sens pas moins obligé, tant dans l'intérêt de la chose publique, que pour ma propre justification, et pour montrer qu'il ne s'agit point ici d'un combat contre des moulins à vent, de me livrer à quelques considérations qui n'ont peut-être point encore été présentées jusqu'ici à aucun gouvernement allemand, par les médecins allopathes admis dans ses conseils.

Jusqu'au commencement de l'année 1790, il y avait un art auquel ses adeptes donnaient le nom très-significatif de médecine rationnelle, et dont les titres à la considération dépendaient surtout de ce que, indépendamment d'un âge qui remontait à plusieurs milliers d'années, les principes constituant ce qu'ils appelaient ses fondemens scientifiques ap-

partenaient à ce vaste empire de l'imagination où l'on sait que chacun peut se croire roi et se promener en toute liberté dans les rians domaines de la manie d'expliquer.

Mais les plus grands maîtres et les plus renommés de ces héros ne différaient des autres promeneurs que parce qu'ils avaient la franchise d'avouer hautement que leur prétendue science n'était qu'un amas d'opinions, de conjectures, d'hypothèses et d'illusions. Leur savoir ne consistait qu'en un petit nombre de fragmens d'observations incertaines, à l'aide desquelles on ne pouvait, nulle part dans la pratique, s'élever jusqu'à une règle, ni bien moins encore à une loi. A cela se réduisait ce qu'ils appelaient connaître les maladies et les médicamens. Malgré tant de belles phrases métaphoriques sur la causalité et la cause finale, sur l'essence et la texture intime, sur les poles oxygène et hydrogène, sur les systèmes ganglionnaire, sensitif et irritable, sur les fonctions de la vie élevées à une puissance supérieure, sur le centre de la vie végétative, enfin sur la spontanéité et la vitalité, couronnement de toutes ces idées, malgré tant d'érudition délayée dans des cargaisons entières d'in-folio et d'in-quarto, il manquait à cette vieille médecine si vantée la condition la plus essentielle de toute action raisonnable, un principe dirigeant. Au lit du malade, elle se laissait guider par le hasard, qui exclut toute intention rationnelle, ou tout au plus par l'à-propos de l'empirisme. Mais la science proprement dite n'était

qu'un véritable jeu tragi-comique d'ombres chinoises. Ce tableau déplorable a été tracé par les meilleurs maîtres eux-mêmes. Car :

Boerhaave dit qu'on doit estimer heureux le médecin qui ne nuit pas , et il ajoute que le genre humain serait incontestablement plus heureux s'il n'y avait pas de médecins au monde.

Pierre Frank , qui jouissait d'une si haute renommée dans la médecine publique , regardait les médecins comme des gens dangereux , et il invitait les gouvernemens à les rendre responsables des milliers de meurtres qu'ils commettent dans le silence de la chambre des malades , ou mieux encore de leur interdire entièrement l'exercice de la profession.

Stahl et son commentateur , blanchis dans la science et dans l'art , évaluent à sept sur dix le nombre des malades qui succombent à des médicamens donnés en temps inopportun ou en trop grande quantité.

Girtanner prétend que l'obscurité qui enveloppe la médecine est trop profonde pour qu'il puisse y pénétrer un rayon de lumière à l'aide duquel il soit permis de s'orienter. La médecine n'était à ses yeux qu'un amas de sophismes. Qui parviendrait , s'écrie-t-il , à découvrir le peu de bon grain perdu dans l'immense fumier que les médecins entassent depuis deux mille ans ?

Paracelse , ce génie réformateur du galénisme , regarde comme un acte de désespoir d'accumuler tant de drogues simples dans une même recette ;

c'est couvrir de la boue avec d'autres ordures, qui la corrompent encore davantage.

Kieser, l'ingénieux philosophe, compare même les mixtures à des épidémies ou à des guerres dévastatrices, et recommande aux malades de se garder des médecins, comme du plus dangereux des poisons.

Mais en voilà assez de ces hautes autorités allopathiques, dont on pourrait citer bien d'autres encore, en voilà assez, dis-je, pour prouver sans réplique ce que la médecine tant vantée a été réellement jusqu'à l'apparition de l'homœopathie, et ce que malheureusement elle est encore aujourd'hui. Plus d'un écrivain, étranger à cet art, en a également signalé les œuvres meurtrières. On peut s'instruire ou s'édifier à ce sujet par la lecture d'Agrippa, de Valesius, de Cardan, d'Arcésilas, de Patin, de Rousseau, de Molière. Mais moi, qui dois n'envisager mon sujet que sous un point de vue sérieux, je me borne à dire avec notre grand poète : Heureux qui peut encore espérer de sortir de cette mer d'erreurs ! on emploie ce que l'on ne sait pas, et l'on ne peut faire usage de ce qu'on sait.

Parmi ceux qui sentaient vivement ce lamentable état de la vieille médecine, se trouvait aussi Hahnemann, que sa conscience poussa cependant au-delà du terme où s'étaient arrêtés ses nombreux prédécesseurs : car il abandonna la pratique, dans laquelle il ne voyait qu'un jeu d'hypothèses et d'éventualités dangereuses pour la vie des hommes, jusqu'au moment où il se sentit en état de pouvoir

se rendre un compte rationnel de la manière dont il agissait au lit des malades. Résignation d'autant plus méritoire, qu'elle le condamna pendant longtemps, lui et les siens, aux angoisses de la nécessité.

Cependant, au fond de la retraite, son génie infatigable parvint à découvrir la loi ; si importante pour la science, et surtout pour l'humanité souffrante, de l'analogie existante entre l'action des médicaments sur l'homme bien portant et leurs effets curatifs sur l'homme malade.

Après s'être pleinement convaincu de cette grande vérité, par des expérimentations assidues, d'abord sur lui-même, puis sur d'autres personnes en santé, il s'empressa de la faire connaître à ses confrères, et de les engager à la vérifier par les mêmes moyens que lui. Mais ses instances et ses prières ne trouvèrent que de sourdes oreilles. La vivacité avec laquelle il avait blessé les faibles de la vieille médecine, en la montrant dans toute sa laideur, lui fut imputée à crime, quoiqu'on n'en eût jamais agi ainsi envers ceux qui avaient marché avant lui dans la même voie. Parce qu'il avait été plus loin que personne, et c'est là ce qui le distingue si éminemment de tous ses prédécesseurs, parce qu'en même temps qu'il signalait tous les défauts de la médecine, il annonçait la nécessité de la reconstruire sur d'autres bases, il fut en butte à la haine et à l'envie, aux calomnies et aux persécutions.

Toute vérité nouvelle, dit Voltaire, a le sort des premiers ambassadeurs que les états civilisés en-

voient à une cour barbare ; elle excite la défiance, l'inimitié et le mépris. Ce sort, l'homœopathie l'a éprouvé plus qu'aucune autre vérité de notre époque. Cependant, tandis que la vieille scolastique et la vieille pratique médicale, dirigeaient toutes leurs armes littéraires contre la doctrine et aussi contre la personne de Hahnemann, seul il combattait pour la chose elle-même, avec une intrépidité et une franchise sans lesquelles sa découverte n'aurait point pris l'extension qu'elle a aujourd'hui. Il laissa glisser sur lui les flèches des passions, et ne lut même pas les comptes-rendus de ses ouvrages, afin de ne point perdre en futiles discussions un temps qui lui était si nécessaire pour poursuivre son grand but ; car la vie est courte et l'art est long.

Ce qu'on a reproché de tout temps aux Allemands, de mépriser les travaux de leurs compatriotes, les collèges et les facultés de médecine l'ont fait, par cupidité, envers Hahnemann. Tandis qu'on accueillait avidement les systèmes venus de l'étranger, par exemple ceux de Brown, de Rasori, de Broussais, on foulait aux pieds la découverte nationale. Aujourd'hui même encore plus d'un orgueil professoral croirait descendre de sa dignité en mettant à l'essai une méthode qui a le tort de s'appuyer sur la seule expérience et de rejeter les hypothèses, les spéculations, passées en habitude.

Des allopathes renommés de l'étranger, Brera entr'autres, ont agi d'une manière plus impartiale et aussi plus honorable. Après avoir parlé des progrès

incessans que l'homœopathie fait sur tous les points du globe , Brera dit : « Quoiqu'elle soit décriée par les uns comme inutile, par les autres comme bizarre, et que beaucoup la trouvent absurde, cependant on ne peut méconnaître qu'aujourd'hui elle tient son rang dans le monde savant, tout aussi bien que d'autres doctrines. Elle a ses livres, ses journaux, ses chaires, ses hôpitaux, ses cliniques, ses professeurs et son public. Bon gré mal gré, ses ennemis eux-mêmes doivent l'accueillir dans l'histoire de la médecine, car sa position actuelle le commande. Puisqu'elle a su conquérir elle-même ce rang, on ne peut pas la mépriser, et elle mérite un examen impartial. Ce qui la rend surtout digne de considération, c'est qu'elle ne propage pas d'erreurs directement nuisibles. Malheur au médecin qui croit qu'il ne pourra point apprendre demain ce qu'il ignore aujourd'hui ! N'entendons-nous pas tous les jours des plaintes sur l'insuffisance et l'incertitude de la médecine ? Et ne sont-ce pas précisément les médecins les plus instruits, ceux qui réussissent le mieux dans la pratique, qui savent douter de la solidité de leurs connaissances ? Ce sentiment dirigeait sans doute la plupart des médecins allemands qui se sont mis à étudier l'homœopathie, lorsqu'ils ont triomphé de la répugnance qu'elle leur inspirait. » Plus loin, Brera confirme la vérité du principe homœopathique et l'efficacité des petites doses de médicaments, d'après des expériences qu'il a faites avec du pus variolique dilué.

L'Allemagne est le seul pays où l'amour du lucre, qui ne domine pas moins chez les adeptes de la science que chez les simples artisans, rende les adversaires de l'homœopathie complètement sourds à la voie de la justice ; et s'il y arrive à un membre d'un collège de médecine, comme au courageux conseiller Muhlenbein, à Brunswick, de renoncer sérieusement à l'allopathie, il se voit forcé de se séparer de ses collègues, pour ne pas renier sa conviction et sa conscience. Plus d'un homme d'honneur, parmi les homœopathes allemands, a dû faire ce sacrifice ; autrement le nombre des partisans de la nouvelle méthode ne serait pas encore aussi grand qu'il l'est en réalité. Mais ces scissions ont peu d'influence sur les collèges et les facultés, si ce n'est peut-être qu'elles font naître la crainte d'une réforme désormais inévitable. Aussi recrutent-ils le plus long-temps possible des personnes qui partagent les mêmes errements ; car ceux qui n'écrivent que des recettes bâties sur des hypothèses mixtes ne veulent cependant pas ni accueil ni tolérance pour les homœopathes, et il ne faut pas espérer de voir jamais tous les membres d'aucun collège se prononcer à la fois en faveur d'idées meilleures. Parce que leur vieille médecine de deux mille ans ne tombe pas encore en lambeaux, beaucoup ne croient point à la possibilité d'une doctrine nouvelle qui soit préférable. D'ailleurs les ignorans savans, parmi les allopathes, sont incorrigibles, et l'esprit de spéculation leur défend de se brouiller, ni avec des parens haut placés, ni avec les

apothicaires. D'autres se trouvent trop bien de leur position, pour souhaiter un changement; d'autres encore, les seuls qui soient conséquens, se sont, par leur précipitation fanatique, fermé toute voie de résipiscence. A tous donc il manque le désir, ou la force, ou la vocation, pour vaincre la répugnance que le nouveau leur inspire, et pour étudier à fond l'homœopathie, tandis qu'à tous il est facile de la blâmer ou condamner aveuglément. Toutefois, ces reproches ne sauraient s'adresser aux honorables allopathes qui, satisfaits du résultat de la manière simple dont ils traitent les maladies, sont détournés par les exigences d'une vaste pratique, par leur âge, ou par d'autres circonstances, de se consacrer à une étude qui exigerait un temps dont ils ne peuvent disposer. Ils les concernent d'autant moins, que c'est principalement parmi eux qu'on trouve les hommes qui jugent avec le plus de modestie et la nouvelle doctrine et ses adeptes.

Tous les doutes qu'on a élevés jusqu'à ce jour contre l'homœopathie, sont, ou des généralités perdues dans le champ immense des raisonnemens, ou de pauvres chicanes sur les explications théoriques de Hahnemann, explications auxquelles ni le fondateur ni les partisans d'une doctrine dont l'expérience a fourni les bases, et continue de donner les matériaux; n'attachent aucune valeur, ou, du moins, n'accordent qu'une importance très-secondaire. Mais personne n'a encore démontré que tel ou tel médicament ne produit pas réellement les effets que les

homœopathes ont reconnu être les résultats de son action sur l'homme bien portant, qu'il n'exerce point une influence curative dans des maladies dont les phénomènes ont du rapport avec les siens, et que, par conséquent, l'analogie entre les symptômes du médicament et ceux de la maladie n'est pas la seule condition que l'expérience assigne à l'application utile des substances médicinales. Ce sont là autant de vérités que confirment chaque jour les nombreux partisans de l'homœopathie, et à l'appui desquelles je citerai le témoignage tout récent d'un écrivain estimé en allopathie, Hauff, de Wirtenberg.

Le principe sur lequel repose l'application des médicamens éprouvés n'a point été réfuté, et il ne le sera jamais. On ne s'est attaché qu'à des choses accessoires, le mode de préparation et les doses, dont, sans respect pour la vérité, on voudrait pouvoir faire le point capital de l'homœopathie, afin d'écarter, par cette indigne manœuvre, la doctrine que l'on déteste. Une foule de prétendus critiques se sont torturé l'esprit pour accabler la nouvelle méthode, et surtout son fondateur, de sarcasmes inconvenans ; mais, loin de nuire ainsi à la chose, ils lui ont été utiles, car la partie éclairée et équitable du public leur a depuis long-temps renvoyé la honte et le mépris qu'ils prétendaient déverser sur autrui. Je démontrerai bientôt par plusieurs faits qui ne seront pas sans intérêt, comment se sont réalisées les prophéties de ceux qui donnaient pour titres à leurs pamphlets *Le tombeau de l'homœopathie* ou *L'ho-*

mœopathie auxaboïs, et qui annonçaient comme *morte*, définitivement morte, cette homœopathie, qualifiée par les uns de *scélérate*, par les autres d'*innocente*.

Mais, tandis que tous les efforts tentés dans la voie littéraire demeuraient stériles, les corporations et les facultés de médecine ne négligeaient pas d'employer leur influence pour porter le coup de la mort à leur jeune sœur, en suscitant des obstacles matériels à son développement. Ainsi le gouvernement autrichien fut poussé à frapper la nouvelle doctrine d'interdit, et par conséquent à empêcher jusqu'aux médecins titrés de la mettre à l'épreuve. Et c'est au dix-neuvième siècle, qu'a été prise cette mesure, dont on ne trouve aucun exemple dans l'histoire de la médecine, si ce n'est quand Rome, à l'époque de sa plus grande splendeur, prit le parti, non de proscrire telle ou telle doctrine, mais de couper le mal à la racine, en chassant tous les médecins de ses murs, afin que les générations à venir ne fussent point énervées, afin qu'elles conservassent la plénitude de leurs facultés physiques et morales ! Rome devait donc avoir déjà des citoyens clairvoyans et probes, qui, pour le bien de l'état, proposèrent une mesure dont les avantages ont été sentis, deux mille ans plus tard, par les grands médecins allemands que j'ai cités. Mais il est probable qu'alors cette grande ville n'avait point encore d'apothicaires comparables aux nôtres, et il est certain qu'elle ne possédait pas d'homœopathes ; car, dans le premier cas, l'expulsion n'aurait point eu lieu, et, dans le second,

le bannissement des médecins homœopathes n'aurait été ni applaudi, ni encore moins encouragé par le peuple. En effet, durant l'épidémie de choléra, c'est sur les allopathes seuls, et jamais sur les homœopathes, que s'est ruée l'aveugle fureur du peuple, non seulement en Russie, en Pologne, en Hongrie, en Autriche, en Prusse, en Italie, mais même en Angleterre et en France, à Londres et à Paris, ces deux capitales de la civilisation et de la courtoisie modernes; phénomène singulier sans doute, mais qui s'explique peut-être par les douze cents hypothèses que l'ancienne école a imaginées uniquement sur la cause prochaine et l'essence du choléra, sans pouvoir trouver aucun moyen de le guérir.

En même temps que cette proscription absolue de la médecine homœopathique, il parut, dans d'autres états allemands, des ordonnances défendant à ses prosélytes de dispenser eux-mêmes les médicaments, ce qui équivalait à la frapper d'interdit, puisqu'il s'agit là d'une question vitale pour elle. Mais les persécutions ne s'arrêtèrent point à ce terme, sur la terre où elle avait été découverte. Elle fut poussée bien plus loin, tant ouvertement que d'une manière occulte, parfois même à l'aide du plus méprisable système d'espionnage, et cela jusque dans des pays qui, plus tard, ont rendu aux médecins l'exercice du droit naturel de dispenser les médicaments homœopathiques. On tenta de rendre l'homœopathie suspecte aux gouvernemens, en la leur peignant comme une innovation réformatrice, ou même ré-

volutionnaire, et odieuse aux peuples, en leur faisant croire que c'était un tissu de déceptions, une véritable œuvre satanique. Voilà pourquoi, même de nos jours, un médecin débutant ou déjà versé dans la pratique, qui n'a point de position indépendante, et qui cherche à s'en créer une, hésite à se déclarer partisan de l'homœopathie : il craint d'inspirer la défiance et de compromettre son avenir. Ces motifs en ont même déjà déterminé plusieurs à quitter leur patrie.

La méthode homœopathique est totalement exclue de la plupart des établissemens publics de l'Allemagne, et là même où elle compte de nombreux sectateurs, comme à Bade, il ne lui est permis de s'y produire qu'à la condition imposée au médecin homœopathe de soumettre préalablement ses indications au contrôle d'un collègue allopathe. Une obligation si humiliante équivaut à une interdiction formelle, car un homme d'honneur, un médecin reçu et titré, ne saurait s'y soumettre.

Je pourrais prouver, par de nombreux faits, jusqu'à quel point la nouvelle méthode a été mise en état de suspicion par quelques allopathes et apothicaires, et cela jusque dans la vie commune, jusque dans la pratique privée, tandis que, chose bien digne de remarque ! les homœopathes, forts de leur bon droit, ne se sont jamais rendus coupables de ces inimitiés, qui ont si souvent dégénéré en révoltantes grossièretés. Si l'histoire de toutes les grandes découvertes ne nous donnait pas malheureusement

trop d'exemples des combats que la vérité est obligée de soutenir contre l'erreur, les préjugés, l'ignorance, l'intérêt personnel et la méchanceté; si nous ne savions pas que Colomb fut réduit à lutter pendant plus de dix années avec ses stupides contemporains, jusqu'à ce qu'enfin son inébranlable persévérance lui procurât les moyens de mettre ses projets à exécution; si nous ignorions la longue lutte du christianisme contre le mensonge, la cupidité et les vices de toutes espèces, l'histoire des persécutions auxquelles l'homœopathie a été en butte dans notre siècle, devrait nous désespérer; on ne pourrait croire, on ne concevrait pas qu'il eût été possible qu'un des plus grands bienfaits dont l'humanité ait été dotée, fût si impunément foulé dans la poussière. Réduite, pendant plus de quarante ans, à ses propres forces, et n'étant pas même tolérée partout dans le pays qui l'avait vue naître, l'homœopathie avait besoin qu'une épidémie de choléra fît pour elle ce qu'une volonté droite et une justice impartiale auraient pu accomplir depuis long-temps. Laissez venir le choléra, disaient ses adversaires, désespérés du peu de succès de leurs mesures oppressives, et elle aura bientôt cessé d'exister. Cependant, dès avant l'arrivée du fléau, Hahnemann, et plusieurs de ses disciples, pleins de confiance en leur art, avaient déjà indiqué hautement le moyen le plus propre à le combattre, et démontré l'inutilité des dépenses occasionnées par les cordons sanitaires. Et quand le

mal fut là, que firent la vieille et la jeune école? D'après des documens dignes de foi, et la plupart attestés par les autorités locales, le nombre des cas de guérison, sur 5434 cas de maladie, donna la proportion suivante, qui fut à peu près la même partout, malgré la différence et l'éloignement des lieux.

I. Sur 100 malades soumis au traitement homœopathique interne simple, sans nul appareil extérieur, il y en eut de guéris,

1° 93 dans les maisons particulières;

2° 67 dans l'hôpital de Vienne, où la plupart étaient déjà très-grièvement atteints, la pauvreté leur ayant fait négliger le mal au début.

II. Sur 100 cholériques traités en ville par le camphre employé homœopathiquement, sans assistance spéciale du médecin, 66 guéris.

III. Sur 100 cholériques traités allopathiquement à Munich, où les résultats furent du reste plus favorables que partout ailleurs, 46 guéris.

Et cependant la méthode allopathique, indépendamment d'une série de 285 médicamens, si l'on en juge d'après la seule pharmacopée anticholérique de Wilhelmi, avait encore à sa disposition une foule de ces mesures que les grandes catastrophes ne manquent jamais de faire imaginer, mais qui, à vrai dire, n'ont d'autre effet, que d'effrayer et de nuire.

Le choléra, disait Fleischmann, directeur de l'hôpital homœopathique à Vienne, le choléra, qui

a tant terni la gloire de la vieille médecine, a sauvé la liberté de l'homœopathie.

Depuis lors, et surtout depuis la mort de Stifft, cette méthode s'est tellement répandue, dans le pays même où elle avait été le plus opprimée, qu'à Vienne, où ses prosélytes osaient à peine se montrer en public, il y a quelques années, on en compte aujourd'hui plus de cent, et qu'en 1839 il y en avait quatre cents dans toute la monarchie autrichienne.

D'après le vœu d'un grand nombre de ses habitans, la ville de Vienne possède aussi, en ce jour, un hôpital exclusivement homœopathique, auquel l'archiduc Maximilien a consacré une somme de trente mille florins. C'est ou ce prince, ou son frère Jean, qui, étant tombé malade, répondit à ceux qui lui disaient que la saignée seule pouvait guérir : la saignée ! elle n'a pas sauvé mes frères François et Antoine ; faites donc venir un médecin homœopathe. Ses ordres furent exécutés, et en peu de jours il avait recouvré la santé. Le même jour que le directeur de l'académie Joséphine, assisté de trois professeurs, obtenait une audience de l'empereur actuel, pour se plaindre des envahissemens menaçans de l'homœopathie, à laquelle il se flattait d'avoir ainsi porté le coup mortel, ce monarque la déclarait libre dans tous ses états. C'était le 8 février 1837.

Messieurs, les faits sont ce qui parle le plus haut, et l'un de nos collègues disait avec raison qu'un seul

a plus de valeur que toute une masse d'argumens *à priori* et d'hypothèses. C'est donc pour cela que je me suis presque borné à vous citer des faits. Permettez-moi, dans cette importante occasion, d'en rapporter encore quelques uns. Tous témoigneront de l'utilité d'une chose qu'on n'apprécie malheureusement pas encore assez, et dont la plupart même se font de très-fausSES idées.

C'est un fait remarquable que le nombre des homœopathes connus, qui s'élevait tout au plus à deux cents avant la première apparition du choléra, est au moins de quinze cents aujourd'hui, après un laps de huit années à peine, quoique l'homœopathie n'ait pas cessé d'être en butte à des persécutions, directes ou indirectes, ouvertes et occultes, que des jours entiers ne suffiraient pas à énoncer toutes.

C'est un fait non moins remarquable qu'aujourd'hui, outre l'académie exclusivement homœopathique d'Allentown, dans l'état de Pensylvanie, et cinq associations dans d'autres états de l'Amérique septentrionale, où l'homœopathie, cultivée en grande partie par des Allemands, jouit d'une pleine et entière liberté, compte aujourd'hui, en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie et en Belgique, trente-cinq à quarante sociétés homœopathiques florissantes, dont chacune possède des hommes de la plus haute distinction.

C'est un fait qu'il y a aujourd'hui des cours publics d'homœopathie dans douze ou quinze universités et académies, dont huit à dix jouissent d'une

grande célébrité en Allemagne, et où plusieurs professeurs, par exemple Martin, à Iéna, font des essais de médicamens sur eux-mêmes et sur leurs élèves.

C'est un fait digne de remarque que l'homœopathie possède depuis long-temps une littérature à elle, et fort étendue, offrant surtout déjà une histoire purement expérimentale des médicamens et des symptômes de maladies telles que la médecine qui date de deux mille ans n'en pourrait présenter une semblable (1). Sur tous les points de la terre où la lumière du savoir et de la civilisation a pénétré, de nombreux journaux, qui ont déjà bien des années d'existence, la propagent dans toutes les langues connues, qui se sont approprié aussi son livre fondamental, l'Organon de Hahnemann. Une polémique décente, qui déjà renferme les élémens d'une loyale opposition, lui procure l'énergie nécessaire à ses progrès, et le commerce de la librairie accueille ses productions au moment même où les anciennes doctrines déplorent le dédain qu'il leur témoigne.

(1) La plus belle page de sa littérature est son histoire : on ne l'y voit jamais ni stationnaire, ni moins encore rétrograde, mais toujours s'avancant d'un pas également sûr dans la science et dans la vie réelle.

(*La suite au prochain Numéro.*)

DE QUELQUES CAS DE GUÉRISON PAR L'OR,

Par le docteur GASTIER.

Il est de par le monde une espèce de gens fort commune dont les prétentions étranges contrastent singulièrement avec l'opinion que généralement on conçoit d'eux : partout vous les voyez poser avec une suffisance ordinairement bien mal justifiée, et trancher du maître sur des questions scientifiques où l'on serait en droit bien souvent de leur contester la plénitude du sens vulgaire. Ce sont ces gens qu'en général on appelle *esprits-forts*. Je connais une dame de beaucoup de sens qui les qualifie, elle, d'*esprits rétifs*, et qui compare la supériorité ridicule dont ils se targuent, ou à laquelle ils aspirent à celle d'un *animal capricieux, rétif*. Ce rapprochement qui au premier abord pourra lui-même sembler bien étrange, n'est toutefois point dépourvu d'analogie, je dirai même d'exactitude. En effet, l'esprit fort n'est le plus souvent qu'un être remarquable par un stupide entêtement, ou par une inconséquence difficile à comprendre, qui, sur la voie la plus large, la moins embarrassée, où tout le monde marche librement, s'arrête lui, et reculerait même plutôt que d'avancer, sans qu'il soit possible dans sa résistance du moment, de rien voir qui se lie à sa ma-

nière d'être ou de faire dans maintes circonstances analogues. L'esprit fort vous dit, et il croit cela très-philosophique : ce n'est pas tout qu'une voie soit droite, large, libre, et bien éclairée pour y marcher d'un pas sûr et confiant, il faut savoir *comment* on y marche, apprécier la nature du sol où l'on pose les pieds, être assuré qu'on n'y rencontrera jamais quelque obstacle ou difficulté imprévue, etc.; que sais-je encore ? Un fait patent n'est rien pour lui si vous ne lui en donnez la raison, et la raison que vous lui en donnez n'aura de valeur qu'autant qu'elle aille à son sens. En un mot, constamment en opposition avec toute croyance qu'une sanction générable semble avoir marquée du sceau de l'immutabilité, on le voit affecter le même éloignement pour toute opinion qui progresse ou qui prend faveur, et cela, non à cause de ces opinions en elles-mêmes, mais à cause du crédit qu'elles acquièrent ou dont elles jouissent. Que s'il se voit pressé, forcé, battu sur tous les points par la logique péremptoire des faits ou par des raisonnemens qui en sont la déduction immédiate, aussitôt il cherche un refuge ou dans la dénégation de ce qu'il voit, ou dans le doute de ce qui est, préférant se condamner à l'immobilité que de suivre le mouvement des autres et de marcher avec eux..... Et c'est de tels hommes dont il faut essuyer les dédains ! de tels fous dont il faudrait subir la loi ! Mais aux conditions que vous exigez pour marcher, comment, leur dirons-nous, avez-vous pu marcher jusqu'à cette heure ? Vos scrupules ou

plutôt vos exigences d'aujourd'hui ne sont-elles pas démenties par votre vie entière ? Et pouvons-nous y voir autre chose que vaines déclamations ou pure inconséquence ?... Vous voulez voir, toucher, comprendre tout ce qu'on présente à votre foi ; non content du fait qu'on vous expose, il vous faut, pour y croire une explication selon votre raison ; et les œuvres de la création ne seront rien pour vous tant qu'on ne vous aura point initié à ses secrets... Tout ceci, au fond est assurément bien ridicule ; mais chercher dans la manifestation de semblables prétentions, un titre de supériorité ! Oh ! cela passe tout ; c'est le comble de la déraison humaine..... Au moindre fait qui heurte vos idées , vous criez aux mystères, aux merveilles et vous dites : Le temps des mystères est passé et les merveilles sont reléguées dans les romans ; on ne croit plus à l'un ni à l'autre... Vous ne croyez point aux mystères ; et, dans le fond réel des choses , *tout* est mystère pour votre intelligence. Vous ne croyez pas aux merveilles ; et vous n'êtes, aujourd'hui comme toujours, entouré que de cela. Condamnez-vous donc à un isolement absolu ; creusez-vous , bien profond , dans les entrailles de la terre , une demeure où toute chose devienne inaccessible à l'action de vos sens. Tâchez encore , en y entrant , d'effacer de votre mémoire toute trace de vos rapports avec le monde. A cette condition , peut-être pourrez-vous vivre sans inconséquence ni contradiction, selon l'esprit de la philosophie à laquelle vous prétendez. Mais , tant que subsisteront

vos rapports avec le monde, et que vous prétendrez pénétrer la nature, sonder les profondeurs des divers objets de ces rapports, dont nos sens ne sont faits que pour en voir, pour en explorer les surfaces; vous sortirez évidemment des conditions de votre existence, vous tomberez immobile dans le chaos et l'obscurité, et si alors, trouvant le signe ou le cachet de la perfection dans la négation de ce qui est, dans l'impossible, vous prétendez toujours que cette immobilité ce chaos, ces ténèbres auxquels vous vous condamnez; que cette vie embarrassée dans l'obscurité profonde des choses enfin, soit préférable à la vie libre, active que nous menons à leur surface éclairée; permettez-nous au moins de crier à l'absurde, ne fût-ce que par compensation, et pour échanger une qualification vraie contre les imputations calomnieuses que vous nous prodiguez : car je ne connais pas de mot exprimant et résumant mieux que celui-là ce qu'il y a de déraisonnable, d'inconséquent et de par trop ridicule dans le sérieux de pareilles prétentions.....

Ne serions-nous point en droit, appliquant ces réflexions générales au sujet qui nous les a suggérées, d'ajouter, en nous adressant aux médecins coupables envers l'homœopathie, des torts que nous reprochions aux esprits forts en général : pourquoi, ne fût-ce que dans un but de pure curiosité, ne vous livreriez-vous pas avec tout le soin et toute l'attention qu'on apporte pour l'ordinaire à l'étude de choses qu'on veut savoir, à l'étude et aux expérimen-

tations qui constituent la nouvelle science médicale?... Est-ce que parmi les sciences dites accessoires à la médecine, et dont l'étude est pourtant obligatoire pour vous, puisqu'elles doivent former en partie, comme la science médicale proprement dite, la matière de vos divers examens? est-ce que parmi ces sciences accessoires, il n'y en aurait pas de moins directe à l'art de guérir que l'homœopathie, et non moins que celle-ci, inintelligibles et merveilleuses dans les expériences et faits divers dont elles se composent; telles que certaines parties d'histoire naturelle, et la botanique, et la chimie et la physique, et les diverses connaissances se rattachant à la matière de l'examen pour l'obtention du diplôme préalable aux études médicales? N'avez-vous jamais perdu votre temps à choses tout aussi futiles et inutiles selon vous à l'art de guérir, que celle que nous vous proposons dans l'étude de l'homœopathie? Que si, affectant ici des scrupules dont nous vos confrères initiés aux diverses pratiques de l'école, nous aurions bien un peu le droit de rire, vous vous retranchiez derrière votre conscience intéressée, diriez-vous dans l'acceptation d'essais capables de compromettre par leur inutilité évidente, les jours de malades que vous assureriez par l'emploi de méthodes de traitemens, usitées et sanctionnées par l'expérience; nous vous rappellerions, nous vous représenterions, quelle que fût la doctrine médicale en honneur que vous professiez, qu'un malade abandonné un moment aux simples ressour-

ces de la nature, n'est point, comme vous pourriez l'entendre, *un malade abandonné* ; que la méthode expectante des *naturistes* a rallié les médecins les plus recommandables dans la pratique de notre art; et qu'au *pis-aller* il n'y aurait pas grand mécompte en général pour vos consciences non plus que pour la santé de vos malades à marcher un moment sur les traces d'Hippocrate, de Stahl, de Duret, de Baillou, de Houllier, de Stots, de Pinel, dans la pratique d'une doctrine destinée, selon Bordeu, à détruire toutes les autres. Il n'y aurait surtout aucune raison de vous y refuser dans quelques affections aiguës au moins, où l'expérience de tous les temps a montré non seulement qu'on pouvait abandonner ces maladies à la nature, mais que cette pratique était encore la plus sûre; et dans ces affections chroniques *véritablement abandonnées* par vous et auxquelles vous avez fini par ne plus opposer que ce que vous appelez un régime doux et la diète. Oui, dans ces cas, faites prendre à vos malades, conformément à l'esprit et aux enseignemens de la doctrine homœopathique, *les riens prétendus*, les agens en rapport avec les divers symptômes que vous présenteront ces maladies; faites-le *avec science et conscience*, et vous jugerez bientôt de tout ce dont sont capables ces prétendus riens, si déplorablement dédaignés par vous jusqu'alors. Que si vous osiez donner pour prétexte à votre rejet de la pratique homœopathique, la crainte de compromettre, par une médication trop active et trop dangereuse à ce titre,

la vie de vos malades , nous vous demanderions si ces scrupules tardifs ne doivent pas paraître bien étranges dans la conduite de médecins qui prescrivent les mêmes substances que celles que nous proposons à leur pratique, et qu'ils prescrivent à des doses monstrueuses, comparées aux préparations homœopathiques , à ces préparations jugées du point de vue où ils les considèrent.

Il y a évidemment derrière ces mensonges , un motif plus réel qu'on n'ose avouer ; motif que nous avons déjà tant de fois flétri en le signalant sous toutes les formes plus ou moins honnêtes et respectables dont on a soin de le parer, mais il n'est pas possible de croire à la durée d'un tel état de choses. Occupez-vous donc de l'étude de l'homœopathie , puisqu'aucune raison sérieuse et vraie ne saurait être pour vous un obstacle à cette étude ; occupez-vous-en même comme simple objet de curiosité, ainsi que vous le faites pour certaines sciences accessoires à l'objet essentiel de vos études médicales. Mais , pour Dieu ! occupez-vous-en. Qu'une fois au moins vous sachiez ce que vous dites quand vous en parlez ; occupez-vous-en pour que nous ayons foi à vos paroles , que nous soyons attentifs au jugement que vous en porterez , et qu'ainsi de nouvelles lumières , répandues par vous sur cette nouvelle science , soulèvent pour nous un coin du voile qui nous en dérobe encore bien des parties. Au nom de Dieu ! trêve aux dénégations stupides , à l'indifférence coupable , aux répugnances absurdes , aux

quolibets ridicules , aux affectations prétentieuses , aux prétextes mensongers , aux misérables allégations de la duplicité ; trêve aux calculs de l'égoïsme enfin. Il est honteux , il est déplorable que ces choses aient tant duré ; il est bien temps qu'elles aient un terme ; que , dépouillant toute espèce de masque et de travestissement , désormais la franchise et la bonne foi éclairent et dirigent votre marche dans la recherche de la vérité ; et celle-ci vous apparaîtra bientôt vive et brillante comme à nous , et nous travaillerons de concert à l'extension et à la fécondation de ses domaines , et nos travaux en commun porteront d'heureux fruits pour l'humanité qui souffre de nos vains et scandaleux débats , et nous aurons accompli envers elle la mission sainte que nous nous sommes donnée ou que nous avons acceptée , et nous sentirons avec délices tout ce qu'il y a de paix dans une conscience satisfaite , tout ce qu'il y a de bonheur dans le sentiment d'un devoir rempli. En attendant que cette heureuse révolution s'opère en vous ; et , s'il se peut , pour en hâter l'instant , je me propose d'offrir ici , non plus à vos dédains , mais à vos méditations sérieuses , une suite de tableaux , non moins curieux , non moins intéressans que ces expériences électro-magnétiques , qui , à juste titre , vous ravissent d'étonnement , et *qui captivent votre attention* EN PROPORTION de l'étonnement qu'elles vous causent ; tableaux tout aussi admirables , tout aussi réels que ces expériences , et , pour vous , médecins , d'un intérêt plus direct et plus palpitant ,

Dans nos expériences à nous , comme dans celles du physicien , ce sont probablement les mêmes forces mises en œuvre , forces dont la diversité d'effets n'est due peut-être qu'à la diversité des conditions dans lesquelles elles opèrent ; et les faits que ces forces nous révèlent , identiques par la source commune qui nous les fournit , sont à ce titre , également vraies , également admissibles , également intéressantes. Or, si parmi les faits divers que ces forcent nous révèlent , il doit sembler difficile de justifier la préférence que l'on voudrait accorder aux uns sur les autres , comment concevoir la prétention étrange de rechercher et d'admettre les uns à l'exclusion des autres ? Ces dispositions inégales , opposées même à l'endroit des mêmes faits , heureusement ne reposent point sur les bases invariables de notre nature , mais tiennent à un état tout-à-fait transitoire et à des conditions essentiellement mobiles. Cette considération nous donne confiance dans un prochain avenir à l'égard du mauvais vouloir actuel de nos confrères aujourd'hui dissidens. Aussi , ne fût-ce qu'à titre de simple curiosité qu'ils nous accordent aujourd'hui un peu d'attention pour des choses qui la réclament bien au moins à ce titre , nous sommes assurés d'intéresser bientôt leur conscience à nos récits et de les amener, par la voie d'une conviction solide , à une complète adhésion à la réforme médicale qui a notre foi.

Ces tableaux , que nous voulons offrir à leur attention , se composeront d'abord de quelques

épreuves de pathogénésie sur la *noix de Galles*, sur le *Rhamnus frangula* et sur le *nitrate d'argent*, et d'un certain nombre d'observations sur quelques uns des nombreux effets pharmacodynamiques des substances déjà éprouvées, constatés ou confirmés par notre propre pratique. Je présente aujourd'hui six observations relatives aux effets curatifs de l'*or*.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Un de ces médecins, la honte de notre art et véritable fléau de l'humanité, appelé auprès d'une malade atteinte d'une hernie étranglée, après de violens et vains efforts pour en opérer la réduction par le taxis, opposait depuis trois jours à ce mal la médication banale de toute irritation : sangsues, cataplasmes, diète, et attendait ainsi dans le calme d'une conscience facile que la mort trop lente de sa malade lui permît de débiter à son ordinaire aux bonnes femmes dont il est l'oracle, *comme quoi* leur voisine venait de succomber à une maladie nécessairement mortelle; que si encore elle n'avait eu que le mal que l'on croyait! mais elle en avait tant d'autres, qu'il n'y avait aucune chance de la sauver, et nullement à s'étonner par conséquent qu'elle fût morte. C'est la justification ordinaire de tous ses délits médicaux. Cependant les cris aigus, incessans de la malade, le récit lamentable que font de ses souffrances des personnes qui l'ont vue, déterminent l'appel auprès d'elle d'un autre médecin, je devrais dire d'un médecin d'une autre sorte. Celui-

ci, jeune docteur de mérite, unissant à beaucoup d'instruction, cette première qualité du médecin, la probité! après avoir, en présence de *l'autre* pris connaissance de l'état de la maladie, jugea instante l'opération du débridement trop long-temps remise. La chose était trop évidente pour être discutée, mais le premier médecin appelé n'opérant pas, et le jeune docteur, depuis fort peu de temps établi ici, ne voulant point y débiter dans la chirurgie par une opération dont l'issue présumable, mal interprétée, pourrait compromettre son avenir, proposa l'appel d'un troisième médecin qui en fut chargé. Ce troisième médecin fut moi. J'arrivai à huit heures du matin auprès de cette malade, qui était une fille de cinquante-trois ans, d'un tempérament lymphatique, qui, sans cause connue, s'était vue prise inopinément depuis quatre jours d'un vomissement coïncident avec l'apparition d'une tumeur herniaire au dessous de l'anneau inguinal du côté droit; ce vomissement, qui, dans le principe, se composait d'alimens et de sécrétions muqueuses et bilieuses, n'offrait presque plus depuis vingt-quatre heures que le produit excrémentiel des digestions. La malade n'était point allée du ventre depuis six jours; l'abdomen était légèrement tendu et généralement douloureux; il l'était surtout beaucoup vers les points rapprochés de l'étranglement, qui supportaient à peine le contact des doigts; une soif des plus vives tourmentait la malade, dont le pouls était petit, fréquent, aisément dépressible, et le facies comme *le moral surtout*,

profondément altéré et triste. Dans cet état on me proposa de l'opérer immédiatement, et mon jeune confrère avait déjà tout disposé pour cela. Je convins que l'opération, bien qu'un peu tardive, pourrait être tentée encore, et que c'était là tout ce que pouvait se proposer dans ce cas la doctrine médicale qu'ils professaient l'un et l'autre; mais que la mienne m'indiquant d'abord des moyens plus doux, aussi sûrs et non moins prompts dans leur action; je le priaï, tout en déplorant bien haut d'avoir été appelé si tard à en faire usage auprès de cette malade, de m'accorder quelques heures pour leur emploi, avant de procéder à l'opération; cette médication préalable étant pour moi la condition d'acceptation de la part qui m'était proposée dans l'opération. Ils y consentirent, et il fut convenu que nous nous réunirions de nouveau à trois heures de l'après-midi pour opérer la malade, si les accidens de l'étranglement persistaient alors. Je préparai aussitôt une fiole à prendre par petites cuillerées, de quart en quart d'heure, composée d'une goutte de *nux* cinquième dilution, dans six onces d'eau filtrée au grès. A la troisième cuiller, sans aggravation remarquable, les vomissemens cessèrent, l'état apparent de la hernie restant le même!!! La situation de la malade était en général plus calme, mais le ventre était toujours presque également douloureux au toucher; le *facies* et le pouls avaient peu changé; des borborigmes continuels s'étaient ajoutés aux symptômes précédens, sans les aggraver autrement que par un

besoin ou un sentiment de besoin d'évacuer *infra*, qui flattait incessamment la malade d'une vaine espérance. Tout en continuant le même remède dont la malade usait déjà depuis trois heures, je prescrivis quelques cuillers de bouillon de viande, auquel je fis ajouter un peu de semoule que la malade prit avec plaisir et qu'elle garda fort bien, à la grande surprise des assistans, auxquels on avait déjà insinué que si la malade ne vomissait plus, c'est que, l'estomac et le ventre étant vides, *elle n'avait plus rien à vomir*. Cependant les choses en étaient là lors de notre réunion à trois heures, auprès de la malade; et mes confrères, d'accord avec les désirs exprimés de la malade et des commères assistantes, convinrent sur ma demande de remettre au lendemain, si, le mieux que la malade éprouvait persistant, les bouillons avec la semoule continuaient à passer, sans que le vomissement reparût. Dès ce moment je remplaçai *nux*, dont on n'avait pas donné depuis deux heures à la malade, et le remplaçai par une goutte d'*or*, huitième dilution, dans cinq onces d'eau, que je fis prendre d'heure en heure par grandes cuillerées. La malade touchait à la fin de sa préparation, dont elle avait déjà pris six cuillers, lorsqu'il survint des borborigmes tumultueux avec un grand état d'angoisse, occasioné ou du moins accompagné d'un besoin de vomir continuel, qui faisait redouter la réapparition des vomissemens. Il était dix heures du soir, et l'état de la malade sembla tel, qu'au lieu de rappeler l'un de nous auprès d'elle, on

jugea urgente et plus convenable la présence d'un prêtre, qui du reste l'avait fort assiduellement visitée dans sa maladie. Pendant l'assistance de celui-ci, et sous ses yeux en quelque sorte, la crise ou la solution de cet état de choses eut lieu : un gargouillement assez bruyant pour qu'il pût l'entendre au milieu des gémissemens de la malade, fut le précurseur de la rentrée spontanée de la hernie et du calme parfait qui lui succéda. La nuit s'acheva bonne et heureuse; la malade goûta plusieurs heures d'un sommeil parfait. Le lendemain matin à sept heures, à notre réunion, mes confrères, silencieux et d'un air tout simplement satisfait, comme s'ils eussent été témoins d'un fait ordinaire, jugèrent comme moi que l'opération, devenue sans objet par ce qui s'était passé depuis notre visite de la veille, devait désormais être mise hors de question. Mais les désordres nés de l'étranglement prolongé, l'état d'irritation des organes de la digestion en général exigeaient maintenant l'emploi de moyens spéciaux; et vous croyez, à la vue d'un succès si beau, qu'on va les demander, ces moyens, à la doctrine à laquelle on le doit! Vous croyez, en présence de tant de motifs qui semblent commander une telle conduite, qu'on va demander à l'homœopathie de continuer à cette malade des soins dont elle avait encore tant besoin! Comment donc? n'était-ce pas trop déjà de l'éclat dont on l'avait bien involontairement, sans doute, fait briller dans cette circonstance; sans lui préparer encore un triomphe, par de nouveaux succès? Et,

au lieu de l'appeler à continuer son œuvre, n'était-il pas plus urgent de chercher à se prémunir vis-à-vis du public, contre les fâcheux effets d'un succès déjà si malencontreux ? D'ailleurs, en m'appelant auprès de cette malade, on songeait bien à l'homœopathie, ma foi ! C'était mon bistouri, non mes globules impertinens qu'on voulait, et il me fut signifié *le soir même* ! que j'eusse pour revenir auprès de la malade, à attendre un nouvel avis, qui ne m'est pas venu ; cela va sans dire. Cependant il y avait encore une entéro-péritonite plus ou moins grave à traiter. Le docteur, premier appelé auprès de la malade, délivré de l'importune nécessité d'une opération, se chargea seul de la suite du traitement ; et la malade, en conséquence, succomba au bout de treize jours, à partir du moment de la réduction spontanée de la hernie, sous l'influence de l'*or*.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Un fort bel homme, cultivateur, âgé de 48 ans, homme fort et jouissant d'une santé parfaite, était depuis sept mois porteur d'une hernie inguinale du côté gauche, qui lui était survenue il ne sait comment, et pour ainsi dire sans s'en être aperçu, mais dans l'exercice sans doute de ses rudes travaux. Cette hernie, facilement réductible, ne lui causait presque pas de douleur ; mais elle lui apportait un sentiment de pression, de compression, de serrement et comme de talure qui l'incommodait vers la région inguinale du côté de la hernie, et qu'il

ressentait même quelquefois un peu du côté opposé, et puis il était devenu depuis quelque temps triste et découragé, comme s'il eût eu réellement de grands sujets de chagrin, toutes choses absolument étrangères à ses dispositions habituelles avant qu'il fût atteint de sa hernie.

Sur la foi d'un de ses voisins, qui, dans le cours d'un traitement dirigé par moi, s'était trouvé guéri par hasard (1) d'une hernie dont il était depuis fort long-temps affecté et qu'il n'avait toutefois pas jugé à propos de me faire connaître, il vint me consulter pour la sienne. Je lui donnai trois prises d'or cinquième dilution, consistant chacune en deux globules dont il devait prendre une de deux en deux jours.

Il avait pris la première sans autre résultats que des borborigmes, des gargouillemens bruyans et presque continuels. Il en prit une deuxième le surlendemain, selon ma prescription, et le lendemain, dimanche matin, outre ces gargouillemens il éprouvait, m'a-t-il dit, vers l'anneau ses serremens habituels plus douloureux, et avec cela un sentiment particulier de *froid* et d'*humidité* vers la même région qui lui faisait un besoin d'y tenir la main con-

(1) C'est, je dois le présumer, sous l'influence d'*acide sulfurique* que ce malade a rencontré le bienfait de la guérison de sa hernie; cette substance étant, parmi celles dont il a usé, la seule connue pour renfermer ce symptôme. C'est ainsi que j'ai vu sous l'action de *tinct. sulf.* employé chez un malade pour le traitement d'une affection interne, trois énormes *fi s* dont il ne m'avait pas parlé, tomber et disparaître sans retour.

stamment. Étant allé à la messe dans cette attitude, il a entendu l'office et s'en est revenu au logis sans songer à sa hernie, et ce n'est que le lundi matin, à son lever, qu'il remarqua que la grosseur qu'elle constituait avait disparu. Quelques mois après, l'ayant rencontré, il me donna, sur les questions que je lui adressai, les détails qu'on vient de lire.

TROISIÈME OBSERVATION.

J'ai vu encore disparaître en quelques jours, par deux globules de la même préparation d'*or*, une hernie facilement réductible chez un enfant à la mamelle, d'une assez belle venue d'ailleurs, mais irritable, impatient, et, à la moindre contrariété, s'agitant, criant, se roidissant. C'est à un âge aussi tendre, où l'impossibilité physique de fixer exactement un bandage et les embarras divers attachés à l'emploi d'un tel moyen obligent pour l'ordinaire à abandonner la hernie à elle-même pendant plusieurs années, qu'il est surtout précieux d'avoir à lui apporter les secours si puissans d'un agent homœopathique.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Un jeune homme de dix-neuf ans, exerçant la profession de tourneur, était fatigué, depuis cinq années, de palpitations, disait-il, *effrayantes*, en ce qu'au lieu d'être comme chez les autres personnes qu'il avait vues en proie au même mal, les siennes consistaient en des *coups violens* et terribles qu'il ressentait parfois vers la région du cœur. Ces

coups , non isochrones aux battemens du poulx, qui demeurait alors régulier et presque calme, ne frappaient pas d'une manière continue, mais à des intervalles plus ou moins éloignés ; ils se reproduisaient chaque jour , en tous temps, surtout quand il se livrait aux efforts , souvent pénibles, de sa profession ; quand il venait de prendre un repas copieux, et par l'émotion d'une surprise de quelque nature qu'elle fût. Ces battemens étaient accompagnés d'un serrement violent, presque au sommet de la poitrine , aussi bien du côté droit que du côté gauche. Ce symptôme, qui semblait même ce qui le fatiguait ou l'inquiétait le plus dans son état , naissait d'une sensation venant du côté du dos , et se dissipait ou s'amendait par quelques rots bruyans, qui étaient toujours pour ce malade d'un heureux augure. Du reste, ce jeune homme était d'une grande taille, il montrait de belles proportions et offrait tous les signes d'une brillante santé par les apparences en lui d'une riche et facile hématoze. Cependant il était dans son lit depuis cinq ans , ayant vainement reçu les soins des médecins de toute sorte de nos environs , voire même ceux du major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, sous la direction duquel il s'était placé, à plusieurs reprises , plus d'une année durant. Son moral , par la considération peut-être de l'insuccès de tous ces soins, mais par le fait aussi de la persistance et de l'aggravation du mal , je veux dire par le progrès de l'altération organique dont les symptômes ci-dessus étaient le produit ou la manifestation ex-

térieure; le moral de ce malade avait beaucoup changé depuis un an surtout. De gai qu'il était naturellement, il était devenu sombre, morose, triste, irritable. Le plus grand découragement s'était emparé de lui; il éprouvait pour le travail de son état surtout, le plus grand éloignement, à ce point, disait-il souvent à son père, que si on le tourmentait toujours sur ce point, il allait en finir une bonne foi en se noyant. Telle était sa situation, quand sa mère le dirigea vers moi. J'abrège ici l'histoire de mes tâtonnemens, je veux dire de l'emploi des diverses substances dont j'usai d'abord pendant près de deux mois, sans succès, et de quelques symptômes nés pathogénétiquement de leur action. L'*or*, que je jugeai enfin être parfaitement approprié à son état, lui fut administré à la fois par olfaction et par ingestion, à la dose de *deux globules*, 8^e dilution, dans cinq onces d'eau, dont il prenait une cuiller chaque matin, tandis que, chaque soir, il flairait un tube contenant également deux globules du même remède. J'insistai ainsi quatre jours. Les battemens, après ce temps, étaient devenus si violens, que j'en eusse conçu de l'inquiétude si je n'eusse pas été rassuré par le malade lui-même, qui n'en paraissait nullement ému. Ses serremens du sommet de la poitrine n'avaient point augmenté d'une manière sensible; le pouls toujours non isochrone aux battemens beaucoup plus pressés, ne participait point des désordres dont le cœur semblait agité. En conséquence, je crus devoir abandonner

le malade aux effets ultérieurs de ce remède, et je ne fis rien pour en réprimer ou en modérer l'action. Elle fut très-longue, quoiqu'à un degré d'intensité beaucoup moindre que celui qui marqua son début. Après un mois, elle subsistait encore à un certain degré. Et à sa cessation complète la guérison fut consommée. Elle ne s'est pas démentie depuis sept ans, malgré la circonstance que je rapporterai tout à l'heure. Ce mode insolite de l'action curative, dans ce cas, a lieu plus souvent qu'on ne le croit. Il est évident, ici, que cette guérison tardive a eu lieu, sous l'influence tout-à-fait spéciale d'un agent exactement approprié; puis qu'en définitive son action a été curative; c'est le fait de l'action pathogénétique du remède qui, dosé moins fortement ou employé avec moins d'insistance, n'eût pas laissé attendre si longtemps son action curative; et je suis persuadé, d'après ce fait et plusieurs autres semblables, observés dans ma propre pratique, que beaucoup de guérisons sont compromises par l'administration intempestive de nouveaux remèdes que semble justifier la persistance des symptômes morbides qui ne sont quelquefois alors que l'expression de l'action pathogénétique d'un remède trop fortement dosé, dont il eût suffi d'attendre complètement le bienfait (1).

(1) Beaucoup de guérisons sont compromises par l'administration intempestive de nouveaux remèdes, mais bien plus fréquemment encore par l'emploi de doses trop fortes. C'est un des plus grands ennemis de la pratique homœopathique, et que les souvenirs allopathiques nous rendent bien difficile à éviter. M.

Une circonstance peu importante pour le fait curatif que je viens d'exposer, mais fort curieuse et digne d'intérêt, à plusieurs égards, est la suivante : Ce jeune homme rendu physiquement et moralement, par cette guérison, à tout le charme d'une vie, pour lui, auparavant décolorée, sans nul attrait, se trouvant compris un an plus tard dans le contingent des conscrits, formant cette année-là la classe des jeunes gens désignés pour le service militaire, se vit réduit à regretter comme un accident malencontreux cette guérison si long-temps attendue et si fort souhaitée alors qu'on n'y comptait guères. Il fit part au maire de Thoissey lui-même de sa déconvenue, en lui demandant si une attestation de son mal passé pourrait motiver sa réforme. Le maire lui dit que, dans tel cas, il n'y a certificat qui vaille; mais, sachant que les remèdes dont je fais usage tenaient leur propriété curative du pouvoir qu'ils ont de produire sur l'homme sain un mal semblable à celui qu'ils ont la puissance de guérir sur l'homme malade, il engagea ce jeune homme, dans une but de simple curiosité, à venir me demander quelques prises du même remède que celui auquel je croyais devoir sa guérison. Je me prêtai d'autant plus volontiers à ses désirs, que ma propre curiosité trouvait aussi son compte dans cette épreuve qui réussit au-delà de toutes nos espérances. Je lui donnai deux prises chacune de deux globules de la même préparation d'or, qu'il prit en deux doses dans l'espace de vingt-quatre heures ;

et, eu égard sans doute à sa grande réceptivité pour cette substance ; à l'état de susceptibilité et de prédisposition où l'avait laissé l'affection ancienne dont il était récemment guéri, ses palpitations furent reproduites avec tant de violence par *ces atômes*, que, presque sans juger nécessaire qu'ils se dépouillât de ses vêtemens, le chirurgien militaire, comme tout le conseil de révision, frappé des fortes secousses dont la région du cœur paraissait malgré ses vêtemens sensiblement agitée, le réforma, convaincu qu'il ne tarderait pas à succomber à une affection du cœur qu'il jugea *évidemment* incurable... Et quelques semaines après, l'action de ces deux doses étant épuisée, le calme et la santé avaient reparu et se sont conservés de même jusqu'à ce jour. Cette épreuve finale a valu un partisan à l'homœopathie dans la personne du maire, étonné d'avoir vu développer une action si puissante à ces globules, auxquels il n'avait accordé jusques-là qu'une vertu imaginaire et auxquels il a dû bientôt lui-même la guérison d'une croûte de mauvaise nature sous le nez, laquelle, après avoir résisté plusieurs années aux tisannes et sirops dépuratifs, secondés de lotions et pommades diverses, a cédé, sans tout cela, à quelques mois d'un traitement homœopathique, malgré des écarts de régime assez fréquens pour nous faire craindre de le voir échouer.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Voici encore, dans un cas différent, parmi ceux en grand nombre qui rentrent dans la spécialité de

l'or, une observation où la répétition de cet agent par simple olfaction, sur un sujet récemment guéri par lui, a immédiatement reproduit en partie les symptômes dont il avait naguères triomphé.

Une dame de cinquante-cinq ans, dans la société de laquelle je vivais depuis six ans, lors du fait que l'on va lire, et dont par conséquent le caractère, les mœurs, les habitudes, la situation morale antérieure à ce fait, et ici importante à noter, m'étaient exactement connus, offrait, sous ces rapports, les conditions suivantes : Brune, maigre ; de ce tempérament désigné ou connu dans l'école par la réunion des deux mots *bilieux-nerveux*, tout était vif en elle, le sentiment et le regard, la pensée et le mouvement ; impatiente, résolue en général, cette disposition était chez elle modifiée dans ses rapports de société, par une obligeance extrême qui lui était naturelle, ou dont elle s'était fait une habitude qui semblait peu lui coûter. Pour toutes les personnes de sa maison, et en particulier pour ses enfans, elle montrait une affection des plus tendres, et cette disposition, chez elle, était portée à ces limites extrêmes où elle cesse d'être une qualité. Après quatre années de mariage, cette dame devenue veuve d'un mari vivant, passa alors de la vie agitée des cours à la vie calme, uniforme, retirée où je l'ai connue. Lors de l'événement inoui qui la condamna à vivre séparée, éloignée d'un homme dont elle était si passionnément aimée et pour lequel elle a toujours conservé elle-même les plus vifs sentimens d'amour, obligée

à d'autres sacrifices encore qui intéressaient surtout la fortune et l'avenir de ses enfans , elle a dû sans doute , sous ces rapports qui remuent le plus fortement le cœur d'une femme , avoir à soutenir de grandes luttes intérieures et de profondes peines à dévorer. Cependant vingt-cinq ans s'étant écoulés depuis ces événemens , elle paraissait , non point avoir oublié les causes de tous ses chagrins , mais en avoir du moins dominé les souvenirs , effacé les influences , soit par l'effet de la résignation d'une raison puissante , soit par cette énergie morale , cette grande force d'âme qui formait chez elle comme le relief d'un caractère dont la douceur et la bonté faisaient le fond. Madame de L.... , au surplus , depuis bien long-temps ne jouissait pas d'une santé régulièrement bonne ; elle éprouvait depuis trois à quatre ans surtout , époque de la cessation de ses mois , de fréquentes irritations bronchiques , et , sous l'influence des moindres écarts de régime , des gastralgies qui jetaient pour un moment un peu de sombre sur ses idées ordinairement gaies , ou qu'elle s'efforçait du moins à montrer telles. Un jour , ayant comme à son ordinaire , déjeuné avec une tasse de café à la crème , sur les trois heures après midi , cinq heures après ce déjeuné , et n'ayant pris depuis aucun aliment , elle est saisie tout à coup d'un état d'inquiétude , d'agitation intérieure avec besoin de changer de position. Elle appelle sa femme de chambre , vieille fille qui lui était fort attachée et qui , depuis vingt-huit ans à son service , était en possession de

son affection et de son entière confiance : Fermez les portes, toutes les portes, lui dit-elle, pour éviter toute visite. Les visites m'ennuient, entendez-vous ; qu'on me laisse seule , je ne veux voir personne. Et puis, prenez garde à vous, ajouta-t-elle, *je couve de mauvais desseins* ; prenez garde pour moi, pour mes enfans ; éloignez-les, éloignez-vous ; ôtez-moi tous les moyens de mal faire. Je sens en moi quelque chose qui m'agite et qui m'effraie et qui me domine au point que je me sens près de perdre la raison. Oh ! mon Dieu ! et elle répète huit à dix fois cette exclamation avec une forte émotion. Je ne puis plus supporter cet appartement. Elle en sort précipitamment , va à son jardin, rentre, veut se fermer ; ses yeux, sa physionomie, ses gestes, attestent l'émotion la plus profonde et la plus grande agitation intérieure, et ses instans se passent ainsi dans une extrême mobilité et dans les plus sinistres préoccupations. Elle était dans cet état depuis une heure environ lorsque j'arrivai auprès d'elle.

Après avoir entendu le récit que je viens de rapporter, et avoir observé moi-même un instant la malade, qui par les mouvemens de sa main semblait me dire ou de ne point m'approcher d'elle, ou que c'était fini d'elle , j'obtins sans peine qu'elle ouvrit la bouche comme pour me montrer sa langue sur laquelle je jetai un globule d'or, VIII^e d. En même temps je plaçai dans l'une de ses narines un petit tube contenant dix à douze globules semblables. L'effet en fut si prompt, que véritablement, ici, en

présence des préventions fâcheuses dont notre admirable médication homœopathique est encore l'objet dans l'esprit de médecins qui ne l'ont point expérimentée, en présence des défiances et des soupçons injurieux avec lesquels ils accueillent nos observations, j'éprouve une sorte d'embarras à dire la soudaineté de cette guérison qui, en vérité, fut instantanée, immédiate. La malade n'avait pas, depuis vingt secondes le petit flacon de globules d'or sous le nez, qu'elle sentit, comme elle me dit, et me l'a souvent répété depuis, se rompre le lien étroit dont son cerveau était comprimé, et tomber le voile épais et sombre qui semblait placé entre elle et tous les objets de ses rapports habituels. Cependant à travers l'expression de son bien-être et de la joie qu'elle éprouvait de sa situation, une légère teinte de mélancolie se montra encore toute la soirée sur ses traits. Mais ses rapports de famille furent immédiatement repris, elle accueillit même deux visites, et, après une assez longue promenade, elle prit quelque part au dîner qu'on pensait n'avoir servi que pour sa famille. Rien n'égalait chez cette dame, son admiration pour le médicament dont elle avait recueilli l'effet prodigieux, si ce n'est la reconnaissance qu'elle conservait d'un si grand bienfait. Comme j'étais à la campagne au moment où elle fut frappée de ce mal, et que ce ne fut que par l'effet du hasard et d'une grande diligence que je pus me trouver sitôt transporté auprès d'elle, elle me pria, quelques jours après cet accident, de lui remettre un petit flacon

semblable à celui qui l'avait si merveilleusement guérie, pour le cas où elle pourrait en mon absence, se retrouver dans une aussi déplorable position. Après quelque hésitation, j'y consentis, mais avec des recommandations si expresses de n'en jamais user qu'en cas pareil, que sa curiosité s'en trouva piquée. Un matin, venant de se lever, environ un mois après son accident, elle dit à sa femme de chambre : Donnez-moi le petit flacon du docteur, je veux le flairer. — Pourquoi? vous n'êtes point malade. — Non, je veux seulement savoir quelle odeur ont ces petits grains. On lui donne le flacon, elle le flaire un long moment; puis en disant qu'elle n'y avait discerné aucune odeur, elle le rendit à sa domestique. Peu de temps après, cependant, elle se sentit saisie d'un état qui, à l'intensité près, lui sembla parfaitement analogue à celui dont le souvenir la glaçait encore d'effroi. Ici, l'imagination frappée de la malade ne saurait venir en aide pour expliquer ce phénomène; ou du moins si l'imagination y est pour quelque chose, ce ne pourrait être que par le souvenir que la vue de ce flacon aurait rappelé à la dame qui jusque-là avait complètement ignoré ce que je ne lui ai dit que ce jour-là; qu'un remède homœopathique ne guérissant un mal que par le pouvoir qu'il a de le produire, ne pouvait être pris utilement qu'en cas de maladie. Cet avis que je lui donnai pour la rendre plus réservée à l'avenir a produit sur elle beaucoup plus d'effet que je n'en attendais. Car, bien que le ressentiment qu'elle a eu de sa

première atteinte ait été si peu de chose, par sa durée au moins, que, rendu auprès d'elle peu d'instans après ce nouvel accident, tout symptôme avait disparu à mon arrivée, elle a conçu par cette épreuve, une telle opinion de l'action de nos globules homœopathiques, que, malgré la reconnaissance qu'elle convient de leur devoir, ce n'est qu'avec la plus grande circonspection qu'elle et les personnes de sa maison consentent, depuis lors, à se soumettre à leur action.

SIXIÈME OBSERVATION.

Un maître bottier atteint, à la suite de plusieurs gonorrhées, traitées sans doute par quelques préparations mercurielles, d'une sorte de squirrhosité du testicule gauche, supportait depuis quatorze ans cette maladie, sans souffrir autrement que par le poids et le volume de la tumeur, et par l'embarras de la contenir dans un suspensoir, lorsque cette tumeur lui sembla devenir plus incommode par son poids et par son volume et encore par un peu de douleur qu'il y ressentait en général. Son origine, correspondant au point d'insertion du cordon spermatique, epididyme, était surtout le siège de quelques élancemens, tandis que la partie inférieure du même organe était en proie à un sentiment de serrement, de compression et comme d'étranglement. Ce testicule avait dès long-temps acquis dans ses plus grandes dimensions quatre pouces d'étendue sur cinq de circonférence et offrait un ovale fort allongé

du poids et de la consistance du marbre. Ces conditions en quelque sorte physiques de la tumeur existaient depuis fort long-temps et dataient presque de son origine ; c'est de douleurs seulement qu'elle était devenue récemment le siège ; et ce n'est également que depuis l'apparition de ces douleurs, que le malade , jusques-là indifférent sur son mal , commença à s'en inquiéter vivement. Il était devenu d'une tristesse et d'un découragement extrêmes, et , comme il disait , aussi dégoûté de la vie qu'il en avait été charmé autrefois. Du reste , à part un teint naturellement pâle et blafard , ce malade , d'un tempérament très-lymphatique , disait et semblait en effet se bien porter. Je le traitais depuis environ deux mois, et lui avais déjà fait prendre sans succès marqué quatre substances différentes ; enfin je venais de lui donner *daphne* et *arnica* , lorsqu'après une heureuse modification opérée par ces deux dernières substances , la dernière surtout , je crois , le mieux observé ne faisant pas de progrès , je me décidai , neuf jours après *arnica* , à donner *aurum* , 5 glob. 5^e dilut. et laissai ainsi le malade que je ne devais revoir que dans sept à huit jours. Au bout de quatre, il me fit appeler pour me faire juger un état de choses qui, malgré qu'il n'eût rien ôté à ses souffrances, semblait lui donner espérance, et l'avait, au moral , soulagé d'un grand poids. C'était un énorme développement du testicule droit qui avait au moins atteint celui du gauche , et une vive et générale sensibilité de tous les deux. C'était un singu-

lier contraste chez cet homme, que tant de mal, tant de souffrance unis à tant de joie ; et c'est dans ce double état de choses que je puisai, moi, toutes mes espérances de guérison par ce remède à l'action duquel j'abandonnai tout-à-fait le malade.

Elles ne tardèrent pas à se réaliser. Les deux testicules , de jour en jour moins souffrants , arrivèrent en quelques semaines à leur état normal ; et, soit que le gauche fût originairement et naturellement plus petit que le droit , ou que celui-ci ne fût pas complètement revenu à son état primitif et naturel, ou qu'enfin la longue altération soufferte par le gauche eût fait subir à ses tissus une sorte d'atrophie qui a pu en rapetisser les formes , ce testicule est aujourd'hui manifestement plus petit que l'autre, qui pourtant n'est pas démesurément gros. Tous les deux, d'ailleurs, sont dans un complet état normal (1).

Je clorai ces observations par une remarque qui m'a offert quelque importance. Ces faits portent sur quatre modifications essentielles de l'organisme par la substance *aurum* , modifications bien diverses si l'on considère la nature différente des tissus affectés et modifiés par elle, les fonctions particulières des organes qu'ils constituent , et la différence des sym-

(1) Sans pouvoir déterminer la part de *daphne* et d'*arnica* à cette cure, je ne saurais nier que ces substances en aient eu une. Seulement la marche rapide de la guérison sous l'action de l'or, l'évidence et la promptitude de ses effets, m'ont fait, à juste titre, lui en attribuer la plus forte part et lui en déferer l'honneur.

ptômes sous lesquels se manifestent ces affections. D'où peut provenir cette prodigieuse diversité d'action sur nos tissus des substances dont les épreuves pathogénétiques nous ont révélé les effets. Ces effets si divers dépendent-ils d'une diversité pareille dans les propriétés de ces substances? Celles-ci, pour bien faire comprendre ma pensée, ont-elles mille petits ressorts en elles, correspondant aux mille effets qu'on leur voit produire? Ou bien est-ce à quelques propriétés générales, fondamentales, communes aux modificateurs puissans de notre organisme, que sont dus et qu'il faut rapporter ces effets ou symptômes qui composent, si l'on peut ainsi dire, les mille voix ou modulations diverses par lesquelles répondent, chacun à sa manière, à ces quelques actions fondamentales, les divers organes ou systèmes d'organe dont notre organisme se compose? Je ne sais; mais si l'on considère, d'autre part, cette multitude de symptômes semblables, nés de l'action d'agens si différens entre eux par les qualités physiques sur lesquelles sont fondés leurs caractères respectifs, n'est-on pas conduit à présumer au fond de cette diversité d'agens médicamenteux produisant tant d'effets semblables ou analogues, sinon unité, identité absolue de principes, du moins analogie de caractère quant à leur action essentielle? Or, si la chose est telle, et qu'on puisse faire servir cette seconde considération à l'interprétation de la première; c'est-à-dire, si la multitude de symptômes nés d'une même substance

au moyen de la diverse manière d'être et de sentir des organes ou systèmes d'organes qui en perçoivent diversement l'action, peut être rapportée au même principe d'action d'où procède l'analogie d'effet de la plupart des substances; qu'on juge à quelle simplification extrême de la matière médicale et de la thérapeutique pourrait conduire un jour la connaissance précise et l'exacte appréciation de cette analogie, quant au caractère essentiel de leur principe d'action! Ce progrès, promis à nos recherches ultérieures, ne saurait se réaliser, que la question de l'analogisme, qui occupe aujourd'hui toutes les têtes, n'ait été épuisée et mise à l'écart pour refaire place à l'antagonisme qui lui survivra. Quoi qu'il en soit, et pour nous renfermer plus étroitement ici dans le sujet des observations que nous avons présentées aujourd'hui, nous signalerons, les quatre lésions différentes sur lesquelles portent ces observations. On remarquera, en effet, que quelque différence qu'aient pu présenter les affections diverses qui, chez ces sujets, ont nécessité nos soins, il y avait, indépendamment de ces affections constituant le mal dont ils réclamaient spécialement la guérison, un symptôme à peu près semblable, qui était commun à ces six sujets; c'était une modification analogue de l'état moral, consistant en une préoccupation fâcheuse de l'esprit; se traduisant, chez l'un, par la tristesse et la morosité; chez un autre, par une grande agitation de l'esprit et du corps, par une mobilité pleine d'angoisses, par un besoin con-

tinuel de changer de position, comme pour échapper aux malaises, à l'ennui de celle où l'on est; chez un autre, le tout jeune enfant, par une agitation et des cris dont l'interprétation suppose ou fait concevoir un état moral analogue. Or, les bons effets d'*aurum* sur ce genre d'affection morale, sont les premiers par lesquels s'est révélée aux observateurs l'action thérapeutique de ce métal; et ce sont aussi les plus saillans, les plus remarquables que nous aient fait connaître de son action sur l'homme sain les expériences pathogénétiques auxquelles on l'a soumis. Est-ce que le rapport du physique avec le moral serait tel que les modifications semblables offertes par celui-ci, aient dans celui-là une racine ou origine commune, quelque diverse que semble cette origine; de telle sorte qu'on pût en inférer qu'un agent modifiant pathogénétiquement le moral de telle manière, pût par ce seul fait, quelque peu apparente que soit d'ailleurs son homœopathicité dans l'espèce, devenir le remède de tous les cas morbides où se rencontre le même état moral, l'analogie de celui-ci pouvant faire présumer réels, bien que peu apparens ou encore inconnus, les autres rapports ou conditions exigés pour l'homœopathicité?.. Sans doute, dans l'état actuel de la science, il est impossible de dire à quel point les symptômes moraux pathogénétiquement produits par l'action des substances médicinales, résument nécessairement les autres effets de ces substances, et en peuvent être considérées comme l'expression abrégée; mais, à

l'égard de ces doutes justifiés au moins par les faits qui me les suggèrent, remarquez dans l'étude physiologique de l'homme le rapport intime et constant du moral avec le physique; et puis, ajoutez à tout cela que ces doutes trouvent un appui dans une opinion de notre maître; opinion trop dédaignée ou trop mal comprise, et que son apparente étrangeté a fait reléguer, comme quelques autres de la même doctrine, au nombre de ce qu'on nomme, sans plus d'examen, les rêves de son auteur, qui, chose remarquable pourtant, semble insister d'une manière toute particulière sur ces diverses parties de son œuvre qu'on juge si légèrement. Hahnemann, en effet, insiste, pour le succès d'un agent homœopathique, sur la nécessité qu'il offre dans ses rapports avec les symptômes morbides auxquels on veut qu'il remédie, la plus grande analogie ou ressemblance d'action, pathogénétiquement parlant, *avec l'état moral du malade*. Ne dirait-on pas que, dans la pensée de Hahnemann lui-même, notre moralité, sous ce rapport, soit le résultat final et, en quelque sorte, le résumé de notre état physique; et que les désordres qui s'y réfléchissent des lésions physiques, comme l'ombre par rapport aux corps dont elle offre les traits, indiquent précisément ces lésions dont ils sont le résultat le plus évident, le plus saillant, le plus remarquable, le plus important à considérer enfin, puisqu'il se montre dans la plus noble partie de notre être, comme si, de cette région plus élevée, devait plus efficacement surgir la lumière qui doit

nous éclairer dans le choix du remède le plus homœopathique, le mieux approprié, le plus sûrement curatif!

COURS DE MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE,

Professé à l'ATHÉNÉE ROYAL DE PARIS,
par le docteur LÉON SIMON.

Discours d'ouverture (1).

MESSIEURS,

Je voudrais consacrer cette première séance à indiquer aussi clairement que possible le but et le *plan* de ce Cours ; car, pour que nous nous comprenions, il est nécessaire que vous qui m'écoutez et moi qui enseigne soyons placés au même point de vue.

Ainsi que vous l'avez vu dans le *programme* de cette année, je vous entretiendrai de la *pathologie* et de la *thérapeutique* homœopathiques, en d'autres termes, je vous dirai comment nous nous y prenons pour déterminer, d'une part, l'*objet* à guérir dans toute maladie, et, de l'autre, la *méthode* à sui-

(1) Le 19 décembre 1839, j'ouvris mon cours à l'*Athénée royal* par ce discours d'ouverture prononcé devant un auditoire nombreux. A l'attention qui m'a été prêtée, j'ai dû juger que le public voyait avec plaisir que je voulusse l'entretenir, bien plus de l'application de l'*homœopathie* que des principes généraux de la doctrine.

vre pour faire une heureuse application des moyens curatifs.

Ce sujet est vaste et difficile à traiter devant un auditoire comme celui-ci ; aussi n'essaierai-je pas d'examiner l'une après l'autre les nombreuses infirmités qui pèsent sur notre espèce , non plus que de vous conduire à travers les mille sentiers dont le domaine de ces deux sciences se trouve parsemé ; je craindrais que vous ne pussiez échapper ni au dégoût ni à l'ennui ; j'aurais à réclamer plus de temps que vous ne pouvez m'en accorder, et il me faudrait descendre à des détails que tout le monde ici ne sait pas entendre. Mais, par bonheur, la *pathologie* et la *thérapeutique* ont fait de tels progrès, qu'il me sera possible d'en discuter les lois sans descendre jusqu'à l'examen détaillé des faits.

Loin d'en diminuer les difficultés, cette simplification de mon sujet semble les agrandir. Il est plus facile, croyez-moi, de dissenter savamment sur un ordre de faits particuliers, que de les grouper entre eux, de les comparer et de s'élever jusqu'à la considération de lois générales ; j'aurais même reculé devant les difficultés d'une pareille entreprise, si je n'avais compté sur votre indulgence, et s'il n'était un peu dans mes habitudes de courir au-devant du danger.

Vous présentez déjà, messieurs, la distance qui séparera cet enseignement des précédens. Il ne s'agit plus d'une exposition des principes généraux de l'homœopathie, mais d'appliquer ces principes à la

connaissance et au traitement des maladies. N'attendez donc pas ces développemens historiques, physiologiques ou philosophiques, auxquels, je l'avouerai sans peine, j'avais plaisir à m'abandonner. Mon sujet étant mieux défini, je devrai mettre plus de rigueur et de précision dans le langage, et éviter ces rapprochemens qui séduisent et entraînent sans toujours assurer les convictions.

Aujourd'hui comme autrefois, je vais où l'événement me pousse, je m'abandonne au flot qui me porte. A l'origine de mes enseignemens, l'homœopathie était si peu connue en France du public médecin et du public non médecin, que je crus utile de poser le problème dans ses véritables termes, et de faire sortir chacun d'eux victorieux d'une discussion approfondie; c'était, à mon sens, le meilleur moyen de venger notre doctrine du ridicule répandu sur elle avec une générosité sans exemple, et de lui rendre son véritable caractère. Ces temps de grossière et misérable plaisanterie sont, grâce à Dieu, loin de nous. Permettez que je m'en félicite, et que, prenant l'opinion du corps médical au point où elle en est arrivée, je me modifie avec elle.

Que nous conteste l'allopathie? nos principes? hélas! non. Sur ce point elle nous fait beau jeu. Notre méthode? Parfois elle essaie de l'attaquer, mais avec une si grande timidité, que nous aurions peine à saisir ses objections. Ses négations portent exclusivement sur les faits pratiques, c'est-à-dire qu'elle nie nos guérisons. A cet égard l'allopa-

thie nous enferme dans un cercle vicieux, difficile à franchir. Lorsque nous guérissons, elle en fait honneur au pouvoir éminemment conservateur de la *force vitale*, oubliant qu'elle se sert d'une arme d'autant plus dangereuse qu'il nous est plus facile de la retourner contre elle; lorsque l'insuccès dément nos efforts, elle crie à l'impuissance, comme si dans une pareille conjoncture, il nous était possible de descendre au dessous de son niveau.

Quoi qu'il en soit, le secret véritable de toutes les critiques qui nous sont adressées, se trouve dans cette seule et unique considération; *dans le traitement des maladies, l'homœopathie emploie les médicaments à doses infinitésimales; amenés à cet état de division extrême, les médicaments n'ont et ne peuvent avoir aucune action sur l'organisme sain ou malade.*

Telle est l'objection spécieuse plutôt que fondée adressée, dès l'origine, à l'homœopathie, objection à laquelle il faut ramener tout ce qui a été dit et écrit contre nous.

Quelle est notre réponse?

Nous disons que l'action des doses infinitésimales, lorsque le médicament ainsi employé a été soumis à la dynamisation (1), est un fait positif que l'expérience confirme et justifie. Nous ajoutons qu'il

(1) Toutes les fois qu'un médicament a été soumis à la trituration prolongée et aux succussions usitées en homœopathie, nous le disons dynamisé. Dans cet état, son action sur l'organisme est soumise à des lois toutes particulières devant lesquels échouent les raisonnemens usités en allopathie.

est d'une mauvaise logique et d'un pernicieux exemple de s'inscrire contre l'expérience, lors même que le raisonnement théorique éprouverait un embarras momentanée à rendre compte des faits. Ceci revient à dire que nous présentons l'action des petites doses comme un fait aussi positif, aussi irréfragable que le fait le mieux avéré et le plus universellement admis dans les sciences d'observation.

Comment vérifier nos assertions? Puisque nous présentons l'action des *doses infinitésimales*, comme un fait expérimental, il est évident que c'est à l'expérience de justifier nos assertions. Je vous l'ai dit : l'expérience peut être faite sur *l'homme sain* et sur *l'homme malade*, c'est ce que précédemment nous avons nommé *l'expérimentation pure*, et *l'observation clinique*. Il n'entre pas dans mon plan de parler cette année de *l'expérimentation pure*. Pour déterminer les médecins et le public à s'occuper des doctrines de Hahnemann, il faut les prendre par le côté le plus saisissant, pour ne pas dire le plus vulnérable. Or, qui peut mieux fixer votre intérêt et celui des médecins, que d'aborder franchement la grande question de l'observation clinique, autrement dit, que de s'occuper de tout ce qui se rapporte à la pathologie et à la thérapeutique?

Une dernière considération a fixé mon choix. Je puis me rendre ce témoignage que tous mes travaux ont été conçus dans l'intention avouée d'amener des médecins allopathes à l'homœopathie. Si je n'avais

pas réussi aussi bien que je le désirais, ni autant que je l'avais d'abord espéré, j'en accuse hautement ma faiblesse. Mais l'insuccès relatif de mes efforts, n'a rien changé à la direction de mes premiers travaux, et n'a point amolli mon courage. A défaut de talent, la persévérance unie au temps, amène souvent de grands résultats. Eh bien! ou je m'abuse étrangement, ou il me semble que *l'observation clinique* est le champ clos où se doit vider le débat ouvert depuis trop long-temps entre l'allopathie et l'homœopathie. L'allopathie, comme je vous le disais à l'instant, nie nos guérisons; que si nous lui apprenons comment un procède en homœopathie, lorsqu'il s'agit de guérir; si nous lui traçons des règles sûres, des méthodes éprouvées; si nous lui faisons connaître la puissance des moyens par nous employés, peut-être ouvrira-t-elle enfin les yeux, et se rendra-t-elle à l'évidence. Ajoutez qu'aux différens points de la carrière, j'aurai à reprendre chacune des méthodes vantées de l'allopathie, chacune des découvertes dont elle se glorifie souvent avec raison et quelquefois à tort; que j'aurai à en discuter l'importance et la valeur, et toujours à les juger; et qu'ainsi je pourrai montrer à l'ancienne école les points où nous nous touchons, ceux où la séparation est absolue, et tracer les conditions d'un traité de paix, mais non d'une conciliation (1). En

(1) Concilier des doctrines opposées dans leurs principes, leurs méthodes et leurs moyens, c'est faire de l'*éclectisme*;

effet, s'il n'est pas de conciliation possible entre une doctrine aussi radicale que l'homœopathie, et les systèmes plus ou moins hypothétiques qui règnent en allopathie, il est juste et de notre devoir, de dégager l'élément de vérité qui a fait la fortune de chacun des systèmes régnans, et de montrer la place qui lui est réservée dans la doctrine de Hahemann (1). Ce sera indiquer les voies transitoires

or, l'éclectisme est un moyen de critique et de destruction ; il n'est point une doctrine ; s'il a puissance de mettre en lumière l'exagération de quelques systèmes, il est impuissant à féconder et à créer quoi que ce soit. Nous ne pouvons donc concilier l'ancienne et la nouvelle école, par cette raison que la vérité et l'erreur se repoussent et ne signent jamais de compromis. Est-ce à dire qu'en allopathie l'erreur soit absolue ? L'erreur absolue aboutirait à l'absurde ; et l'absurdité a pour caractère d'être si palpable aux yeux de tous, qu'un système qui porterait ce cachet ne se soutiendrait pas un seul instant. Il y a donc en allopathie des découvertes de fait à retenir, surtout en physiologie et en pathologie ; il y a aussi à expliquer le mode d'action des méthodes thérapeutiques employées par l'ancienne médecine ; il y a surtout à mettre en évidence l'appât trompeur qu'elles offrent au malade, lorsque par leur action, soit répercussive, soit palliative, elles contribuent à l'induire en une erreur funeste sur son état de santé, lui présentant comme une guérison véritable la suspension momentanée des symptômes morbides.

(1) Absolue dans ses principes, et rigoureuse dans l'appréciation des faits, l'homœopathie ne rejette aucune des découvertes réelles antérieures à la promulgation de sa loi. Certains esprits aventureux lui ont reproché de n'avoir pas de *pathologie*, de négliger certains moyens d'investigation employés

que dans sa marche un peu anarchique, la médecine allopathique est appelée à suivre pour arriver à l'homœopathie.

Comme vous le voyez, mon Cours différera essentiellement du précédent par la nature même du sujet; il en différera aussi par la forme.

Dans le passé, ni le mépris ni l'injure ne nous furent épargnés. Nous demandions une discussion sérieuse, loyale, approfondie; et nos demandes furent repoussées par des raisons indignes de la science, au dessous des convenances les mieux établies. En présence d'une si profonde injustice, l'arme de la critique que vous m'aviez vu manier avec plus d'insistance que je ne l'aurais désiré, était de légitime défense: lorsque chaque jour entendait proclamer notre prétendue défaite, il nous était bien permis de re-

par l'allopathie dans le but de fixer son diagnostic. Ces reproches ne sont pas fondés. L'homœopathie n'a pas encore publié, il est vrai, de *Traité de pathologie ex professo*. Mais les ouvrages de Hahnemann en contiennent le germe, et tracent très-suffisamment le cadre à remplir. Quant aux moyens d'investigation usités en allopathie, comme la *percussion*, l'*auscultation*, le *toucher*, l'examen des malades au *spéculum*, les homœopathes qui les négligent sont dans leur tort; mais je demande si jamais Hahnemann a condamné ces moyens, et s'il a fait de cette condamnation un précepte de sa doctrine. Ceux qui croiraient, du reste, les moyens dont je parle souverains en eux-mêmes, seraient dans l'erreur. Je les crois utiles, et qui plus est, appelés à recevoir une nouvelle consécration de l'homœopathie. Messieurs les critiques, permettez-nous de vieillir un peu.

jeter loin de nous ce froid linceuil dont par anticipation et avec une sorte de pitié dédaigneuse, l'allopathie essayait de nous couvrir !

Tel est, messieurs, le but que je me propose d'atteindre ; parlons maintenant de la marche que je suivrai, du plan par moi indiqué.

Si je ne vous entretiens plus des principes généraux de l'homœopathie, ce sera cependant de leur hauteur que nous examinerons les différentes questions qui se rattachent et à la pathologie et à la thérapeutique.

Lorsque Galien lança sur le monde médical son trop fameux axiôme : *contraria contrariis curantur*, il proclama l'un de ces préceptes qui, selon la belle expression du chancelier Bacon, comme une vaste tour, domine toute la science. Dire que les maladies doivent être guéries par les contraires, c'est résoudre, implicitement au moins, le double problème de la pathologie et de la thérapeutique. En partant du précepte de Galien, à quoi se réduit la pathologie ? A étudier les maladies dans tous les élémens dont elles se composent ; et ces élémens sont : leurs causes, leurs signes et symptômes, leur marche et leur nature (1). C'est ainsi, du moins, que l'ont compris

(1) Je pèse ici les différens termes du problème pathologique tels qu'ils sont admis en allopathie. Je dirai plus tard que pour l'homœopathie, l'histoire des maladies se réduit à deux points, l'étiologie et la *symptomatologie* ; que de la nature d'une maladie nous ne savons rien, et que sa marche n'est pas nécessaire, puisqu'elle varie en raison du traitement

les médecins, jusqu'à Hahnemann. De quoi pourrait-il s'agir en thérapeutique ? De retrouver par l'expérience, les médicamens jouissant des propriétés directement opposées au caractère dynamique et symptomatologique de la maladie. L'entreprise était difficile, impossible même, du moment où on méconnaissait la valeur de l'expérience sur l'homme à l'état sain. En effet, le contraire d'une maladie n'est pas seulement le médicament qui, administré dans une phlegmasie, produira une *sédation* plus ou moins durable, calmera la violence des douleurs névralgiques, suspendra une hémorrhagie, détuméfiera un engorgement glandulaire, arrêtera les accès de la fièvre intermittente. Sur ce terrain, il n'y aurait aucune différence entre les différentes écoles médicales, puisqu'on jugerait des choses par leur résultat, et qu'ici toutes les écoles se ressemblent. Dire que le médicament qui guérit une maladie est le contraire de cette maladie, rien qu'un pitoyable jeu de mots, si on ne veut formuler que le résultat obtenu ; le médicament vraiment contraire à une maladie donnée serait celui qui, ayant été employé sur l'homme sain, aurait développé des effets en sens contraire de la cause, des symptômes, et de la marche de la maladie observée. Prenons un exemple. A la suite d'un refroidissement subit, un homme est

suivi. J'ajouterai que pour l'homœopathie une fois en possession de la cause et des symptômes, il reste à fixer le caractère diathésique de la maladie : c'est l'œuvre du diagnostic. Ceci sera expliqué plus au long dans la 3^e leçon.

atteint d'une pleurésie aiguë, offrant les symptômes ordinaires de cette maladie et son développement habituel. Il faudrait trouver un médicament échauffant pour combattre l'action subite du froid, et que ce médicament échauffant fût en même temps anhémiqne, afin de désenflammer l'organe qui est dans un état d'hyperhémie.

Voilà une contradiction dans les termes, sinon dans la pensée ; car vous n'admettez pas que la saignée remplisse cette double indication : si elle dégorge l'organe enflammé, vous ne lui attribuerez pas le mérite d'établir la réaction ; pour cela, il faut que la force vitale entre en jeu et veille à la conservation du sujet. On cite, il est vrai, quelques guérisons de pareille maladie obtenues par un bol de punch. C'est le véritable contraire du refroidissement ; mais je ne sache pas que les spiritueux soient de puissans antiphlogistiques. Aussi, bien peu seraient tentés de recourir à cette médecine perturbatrice, qui ne triomphe quelquefois de la maladie qu'en portant un défi téméraire à la force vitale.

Quoi qu'il en soit, si l'allopathie peut nous offrir un seul agent thérapeutique qui, employé sur l'homme sain, ait dénoté des propriétés opposées à une maladie quelle qu'elle soit, cette maladie étant envisagée dans sa cause, ses symptômes et sa marche, le précepte de Galien peut être discuté ; jusque-là, ce n'est qu'un véritable non-sens, qui revient à dire que tout moyen qui guérit une maladie est le contraire de cette maladie, ce que l'école a traduit par

cette autre formule : *post hoc, ergo propter hoc.*

(*La suite au prochain numéro.*)

PHTHISIE PULMONAIRE.

Je publiai en 1836, dans les archives homœopathiques, deux observations de phthisies pulmonaires guéries, quoiqu'elles fussent parvenues au troisième degré, qu'il y eût supuration, et qu'une pectoriloquie évidente ne pût laisser aucun doute sur la nature et la gravité de ces affections.

Ces deux observations avaient été recueillies en 1833; chez l'un de ces malades, Mad. D.... La guérison ne s'est pas démentie, et elle jouit encore aujourd'hui d'une excellente santé. L'autre malade, M. R...., a été repris de nouvelle inflammation tuberculeuse, et il est mort il y a environ un an, après six mois d'un traitement allopathique des plus actifs. Evidemment, même dans ce cas, la part qui revient à l'homœopathie est encore fort belle. Si quelquefois la nature ou la médecine révulsive arrêtent une fonte tuberculeuse ce n'est pas pour long-temps, et bientôt une nouvelle inflammation se déclarant, les accidens se réveillent plus intenses, et bientôt arrive la fin de la lutte. Ici, après le traitement homœopathique, le malade jouit de six années d'une parfaite santé, et qui sait si cette seconde maladie, traitée comme la première, n'eût pas encore pu être arrêtée pour aussi long-temps.

J'ai jusqu'à ce jour traité vingt-deux phthisiques, quatorze femmes et huit hommes. De ces vingt-deux malades, sept étaient âgés de seize à vingt ans, treize au-dessous de trente ans, et deux au-dessus de cet âge.

Sur ces vingt-deux malades, quatorze sont morts ou ont cessé le traitement sans amélioration; cinq ont été plus ou moins soulagés, et trois m'ont paru guéris.

Quand j'écris *guéris*, je sens toute la portée de ce mot, mais j'ai besoin d'exprimer ma pensée. Quand je dis qu'un phthisique est guéri, je veux dire que la psore a abandonné l'organe qu'elle avait envahi, mais je ne la considère pas comme détruite. Pour arriver à ce résultat, il faudrait trois ou quatre ans de traitement, et où trouver des malades qui veulent comprendre la nécessité d'une aussi longue persévérance? Le danger est donc toujours là pour l'avenir; mais quand il peut être conjuré pour des années, quand toute trace de mal actuel a disparu, quand il se peut que cette affection ne revienne plus, je regarde le malade comme guéri. S'il était possible, en lui faisant suivre un traitement anti-psorique assez long, d'arriver à la guérison du miasme générateur (et nous croyons à cette possibilité), alors on pourrait dire qu'il est complètement guéri; mais aux cures que nous opérons dans ces terribles affections, il faut en quelque sorte laisser l'avenir.

Malgré les observations de Laurencet, malgré le fait si remarquable publié par le docteur Crépu;

la plupart des homœopathes ont peu de foi dans la guérison de la phthisie tuberculeuse, et je connais tel de nos confrères dont l'opinion a pour moi beaucoup d'importance, qui, dégoûté du peu de résultats heureux obtenus dans ces maladies et des difficultés dont le traitement est hérissé, a renoncé à les traiter.

Pourquoi donc ces maladies seraient-elles plus inaccessibles à nos agens curatifs que tant d'autres tout aussi graves? Nous avons des observations de squirrhes, de cancers même, guéris homœopathiquement, et certes dans ces maladies la difficulté était aussi grande, plus grande même, et cependant on a pu en triompher.

J'insiste sur cette possibilité de guérir la phthisie, car de cette conviction dépend peut-être la vie de bon nombre d'individus. Qui ne sait en effet que si nous sommes bien convaincus de la possibilité de réussir, peine, travail, recherches de tout genre, rien ne nous coûte; tandis qu'au contraire, si nous sommes pénétrés de l'idée que la maladie à laquelle nous avons affaire est au dessus de nos ressources, le découragement s'empare de nous, et, vaincus avant de combattre, nous succombons sans engager la lutte.

Je ne dirai rien de la phthisie, de sa nature variable pour nos adversaires comme toute la médecine; je ne parlerai ni de ses symptômes ni des diverses appréciations qui servent à en établir le diagnostic d'une manière certaine, toutes choses excellentes

dont j'apprécie l'utilité, mais que nous connaissons ou devons connaître tous. Je n'ai dans cet article qu'un but purement homœopathique; c'est celui d'indiquer deux médicamens que je regarde comme très-importans dans le traitement de la phthisie, bien qu'ils aient été rarement employés contre cette maladie. L'un d'eux même, l'ammonium carbonicum, ne l'a jamais été, je crois. Quant au conium, dont j'ai obtenu d'heureux effets, la clinique homœopathique contient deux ou trois exemples de son emploi, et je ne connais que Hahnemann qui s'en serve souvent dans les maladies dont je parle. Je veux aussi dire un mot des effets du soufre dans ces mêmes affections, et prémunir les homœopathes sur les dangers qui accompagnent son emploi dans la phthisie tuberculeuse commençante.

Je voudrais bien que d'autres assertions vinssent se joindre aux miennes sur les effets de l'ammonium carbonicum, quand les tubercules sont encore à l'état cru ou quand ils commencent à s'enflammer et à se ramollir.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Mlle Françoise B...., âgée de dix-sept ans, blonde, d'un tempérament lymphatique, peau blanche rosée, d'un caractère doux, timide, pleureur, a été réglée à seize ans, puis au bout de trois mois les menstrues se sont supprimées sans cause appréciable. Un mois après cette suppression, qui fut traitée par le fer et les sangsues, elle commença à tousser.

Cette toux fut peu de chose d'abord, et l'on n'y fit pas attention; insensiblement elle augmenta; elle était provoquée par une sensation de chatouillement à la gorge comme s'il y avait du duvet. Il s'y joignit un peu de gêne dans la respiration surtout en montant et en marchant un peu vite.

Quand je la vis le 15 mars 1834, elle avait eu quelques jours auparavant une violente hémoptysie qui s'était renouvelée trois fois dans deux jours; les crachats étaient blancs muqueux, ne conservaient pas de traces de sang; la percussion et l'auscultation la plus attentive ne faisaient rien percevoir d'anormal. Cependant la maigreur, la faiblesse, cette gêne de la respiration, cette toux sèche, un peu de chaleur à la peau, surtout dans les mains, revenant tous les soirs, ces symptômes, dis-je, me laissaient bien peu de doute sur l'existence de tubercules dans les pœmons, opinion qui se trouvait fortifiée par les antécédens des parens.

Je donnai pendant quelques jours sans effet l'*aconit*, puis deux glob. de *soufre* 50^{me} dans 8 cuillerées d'eau, à prendre par cuillerées tous les matins. Sous son influence la fièvre se prononça, la toux prit plus d'intensité, et l'on put parfois remarquer dans les mucosités des crachats quelques stries de suppuration tuberculeuse; du reste rien de bien notable à la percussion et à l'auscultation. Forcé d'abandonner le *soufre*, je le remplaçai par le *phosphore*, que j'employai pendans un mois, mais à dose beaucoup plus faible, un gl. 30^{me} dans

vingt cuillerées d'eau, une tous les soirs. Il fit du bien dans les premiers temps, diminua la toux et la chaleur fébrile, rendit un peu d'appétit, mais n'améliora pas la respiration, qui resta toujours courte et précipitée.

Au commencement de mai, la malade prit *ammonium carbonicum* un gl. 30^e délayé dans douze cuillerées à bouche d'eau, une cuillerée à café tous les matins. Au bout d'une huitaine de jours, il y eut une amélioration sensible qui fut précédée d'expectoration plus abondante et mêlée d'assez fortes parties tuberculeuses. A cette époque on retrouvait vers le sommet du poumon gauche une assez forte résonance de la voix, un peu de râle muqueux, et au dessous la respiration était faible et peu nette. Tout ceci diminua, et au bout d'un mois la malade avait repris des forces et un peu d'embonpoint, la nutrition se faisait bien, les règles étaient revenues, même avec assez d'abondance; la toux était considérablement diminuée, ainsi que la gêne de la respiration.

Malheureusement, poursuivi par l'idée de l'importance du *soufre* comme médicament constitutionnel, je fis la faute d'y revenir. Le résultat fut le même que la première fois : l'excitation qu'il produisit fut profonde; elle ramena l'inflammation des tubercules; la toux se ranima, la respiration devint de nouveau courte et précipitée; il y eut de la fièvre chaque soir, et au bout de huit jours de son usage, une violente hémoptysie eut encore lieu. Ce

n'est qu'à ce moment que je fus averti, malgré mes pressantes recommandations. En vain je donnai *arnica*, *aconit*, puis de nouveau, l'*ammonium carbonicum*, qui m'avait bien réussi une première fois, ce fut sans aucune amélioration. Je ne fus pas plus heureux avec *stanum*, *pulsatille*, *calcareea*, *kali* et *sepia*. *Conium* seul parut améliorer un peu l'état de la malade, mais pour quelques instans seulement. Les règles ne parurent plus; les sueurs nocturnes et la diarrhée survinrent. La pectoriloquie, d'abord obscure, devint bientôt évidente; le marasme fit des progrès, et trois mois après la malade succomba.

Doit-on ne voir dans cette facheuse terminaison, que la marche toute naturelle de la maladie, et la médecine n'a-t-elle ici aucun reproche à se faire? je ne le pense pas, et j'ai à regretter d'être revenu au *soufre* après les mauvais effets qu'il avait produits une première fois. Si après l'heureux emploi d'*ammonium carb.* j'eusse avant donné *calcareea*, *china*, *lycopode* et de nouveau *ammonium c.* les résultats eussent probablement été différens. Mais le *soufre* est un médicament si puissant, nous en obtenons si souvent des effets qui tiennent du prodige, que nous sommes facilement portés à en abuser.

On avait dans les commencemens de la pratique homœopathique posé, en quelque sorte, en principe, que l'on doit toujours commencer le traitement des maladies chroniques par le *soufre*, précepte dangereux et qui a bien souvent causé un mal

difficile à réparer. A cette époque je ne connaissais pas toute la pensée de Hahnemann sur son emploi, et combien, après l'avoir entendu, n'ai-je pas regretté l'usage intempestif que j'en avais fait !

Le *soufre*, dit Hahnemann, ne doit jamais être employé au début d'un traitement chez les sujets nerveux très-irritables et qui éprouvent de vives douleurs. Chez ces personnes, si vous en faites usage avant d'avoir par une médication convenable diminué l'irritabilité et calmé les douleurs, vous excitez un orage et une aggravation qu'il vous est ensuite bien difficile de calmer, et qui compromet ou du moins retarde beaucoup le succès du traitement. Ce médicament semble fouiller l'organisme jusque dans ses moindres recoins, et pour lui il y a rarement un terme moyen, s'il ne fait pas un très-grand bien il faut craindre qu'il nuise beaucoup.

Ce que dit Hahnemann des effets généraux du *soufre*, je l'applique aux tubercules. Bon dans une période avancée de la maladie, puissant pour déterger (si je puis m'exprimer ainsi) les ulcérations et en amener la cicatrisation, le *soufre* est extrêmement dangereux dans la première période de la phthisie. Alors ses propriétés excitantes font promptement passer les tubercules à l'état inflammatoire et en amènent la suppuration. J'avais cru pendant quelque temps, pouvoir atténuer ses effets et les renfermer dans des bornes utiles en l'alternant avec l'*aconit* ; mais cette idée purement théorique s'est trouvée démentie par la pratique, et j'ai dû renon-

cer à l'employer, excepté dans la période avancée des affections pulmonaires.

DEUXIÈME OBSERVATION.

M. Charles L.... âgé de 31 ans, d'un tempérament nervoso-sanguin, a eu deux fois la gale, la dernière fois il y a cinq ans. Il a chaque fois été traité par les bains sulfureux. Il fut pris il y a deux ans, à la suite d'une course précipitée, d'un crachement de sang assez violent. Il conserva à la suite de cet accident un peu d'oppression, et une très-grande facilité à s'enrhumer. Cette hémoptysie se renouvela vers la fin d'avril 1835, c'est à cette époque que je fus consulté. Voici ce que j'observai :

Un peu de maigreur, figure pâle fatiguée.

Peu d'appétit, mais mangeant et digérant assez bien.

Toux sèche causée par un chatouillement continu à la trachée. Deux ou trois crachats sangui-nolans dans la journée. Sous le sternum un sentiment de plaie ou d'écorchure assez vif.

Le bruit respiratoire est moins intense à gauche à la partie supérieure du poumon qu'à droite, et il excite dans cette partie un peu de matité. Le pouls est à 90 et assez plein.

Arnica 1/9 dans huit cuillerées d'eau à prendre par cuillerées à café matin et soir, amena dans quelques jours la disparition du sang dans les crachats et fit aussi cesser la sensation d'écorchure. Je

donnai de suite *ammonium carb.*, dont j'avais eu quelques occasions de constater les bons effets. Le malade prit chaque matin une cuillerée d'un mélange d'un gl. 30^e dans vingt cuillerées d'eau. Avant que cette dose fût finie, l'amélioration était notable. Le médicament fût continué pendant deux mois, et sous son influence le malade se rétablit complètement sans qu'il fût besoin de lui donner autre chose.

Je sais bien qu'on me contestera dans ce cas l'existence de la phthisie, même commençante ; on me dira que bien des individus crachent le sang sans être tuberculeux, etc. : j'en conviendrai si l'on veut, bien que je puisse rappeler que le malade était à sa seconde attaque d'hémoptysie ; qu'il avait la respiration courte et difficile ; que le bruit respiratoire était notablement diminué dans une partie du poumon droit seulement, etc., etc. Bref, je passerai, si l'on veut, condamnation sur ces divers points, trop heureux de n'avoir pas la mort du malade à citer à l'appui de mon diagnostic. Je constaterai seulement les bons effets de l'*ammonium carb.* dans une affection de poitrine, qui, si elle n'était pas une phthisie, la simulait au moins complètement.

TROISIÈME OBSERVATION.

M^{lle} de F..... âgée de 28 ans, d'un tempérament lymphatique, ayant perdu son père et un frère à la suite de phthisies pulmonaires ; en proie à de vifs chagrins, était malade depuis près d'un an,

lorsque je fus appelé auprès d'elle, dans le mois de février 1836; voici l'état dans lequel je la trouvais :

Au lit qu'elle ne quitte pas depuis un mois, figure fatiguée, tirée; rougeur des deux pommettes; gêne de la respiration; toux tantôt sèche, arrachante, sans expectoration; d'autre fois plus grasse avec crachats purulens, douceâtres, jaunes, assez abondans le matin. La percussion fait entendre au dessous de la clavicule droite un son plus clair que dans le reste du poumon, et l'on y reconnaît à l'auscultation une pectoriloquie évidente, et ce souffle particulier qui se retrouve dans les excavations pulmonaires. Au dessous la respiration est obscure. Il y a peu d'appétit, et ce que prend la malade ne lui plaît pas. Le ventre est sensible au toucher; chaque nuit il y a une et quelquefois deux évacuations diarrhéiques, contenant quelques parties d'alimens non digérées; elles ont lieu sans coliques. Chaque soir un petit mouvement de fièvre, se terminant par une forte moiteur le matin.

En présence d'un état pareil, le diagnostic, pas plus que le pronostic n'était difficile. D'un côté une phthisie au troisième degré, de l'autre une terminaison prompte et fâcheuse; voilà le présent et l'avenir avec tout ce qu'ils offraient de pénible pour la famille et pour moi, qui étais appelé à lui confirmer ce que lui avait déjà dit le médecin ordinaire de la malade.

Je dus, malgré le peu d'espérance qu'il m'était

permis de concevoir , tenter quelques efforts , si non pour guérir , au moins pour soulager.

Le 20 février , je donnai *china* 1/12 dans huit cuillerées à bouche d'eau ; une cuillerée à café tous les matins. Au bout de cinq ou six jours , le mouvement fébril fut un peu moins fort et les évacuations diarrhéiques cessèrent.

Je donnai alors le *stanum* à la même dose ; il fatigua dès le troisième jour ; il y eut plus de toux et elle fut plus sèche , surtout le soir. Je le suspendis pendant deux jours , puis le recommençai en mêlant une cuillerée à café du mélange primitif dans un plein verre d'eau , et faisant prendre ce verre par gorgées , dans le cours de la journée , ainsi que l'avait conseillé Héring. L'action fut encore trop forte et je fus obligé de descendre jusqu'à une seule cuillerée à café par jour , de ce mélange. A dater de cette époque l'amélioration fit des progrès sensibles , et après six semaines de l'usage de l'étain , la toux avait considérablement diminué ; la fièvre et les sueurs n'existaient plus ; la respiration était moins gênée ; enfin , la malade se levait et mangeait d'assez bon appetit.

Le lycopode fut pris de la même manière , pendant la fin d'avril et une partie du mois de mai. Alors les crachats avaient perdu presque toute trace de pus ; les nuits étaient très-bonnes , la nutrition se faisait bien , la respiration était seulement encore un peu gênée en marchant vite ; lorsque , sans cause appréciable , la fièvre revint ; la toux fut de nouveau sèche et

pénible. Malgré quelques doses d'aconit, et de *calcareo carbonica*, ce travail d'inflammation tuberculeuse continua, et au bout de dix à quinze jours, on revit dans les crachats quelques stries de matière tuberculeuse ramollie, annonce ordinaire de suppuration plus abondante.

La malade se plaignait d'un chatouillement dans la partie inférieure de la gorge ; elle avait la nuit de fortes chaleurs avec des battemens de cœur assez pénibles. Je donnai *ammonium carb.* 1/18 dans vingt cuillerées d'eau, une tous les matins. Il fut bien supporté, et les effets furent remarquables. Au bout d'une vingtaine de jours toute supuration avait disparu ; la chaleur nocturne, les palpitations cessèrent ; la toux devint plus rare et ne fut plus pénible. Le médicament fut continué pendant deux mois, puis remplacé par *kali*, *pulsatille* et enfin le *soufre*.

A la fin de septembre, environ huit mois après le commencement du traitement, la malade était complètement guérie.

Depuis cette époque, je n'ai pas cessé de la voir et jamais sa santé ne s'est démentie un instant. Cependant, cette personne s'est trouvée exposée à toutes sortes d'affections morales vives ; les chagrins les plus violens sont venus fondre sur elle sans que jamais elle ait éprouvé aucun ébranlement de ces chocs ordinairement si puissans sur les organisations faibles et débiles. Notre confrère et ami le docteur Labarthe a pu constater, il y a

peu de temps, l'excellent état et de la constitution en général et de la poitrine en particulier.

Dans ce cas, *stannum* et *ammonium carbonicum* sont les deux médicamens qui ont le plus amélioré l'état de la malade, *stannum* a agi dans le moment où la suppuration était dans sa plus grande intensité quand la malade rendait des crachats purulens en assez grande abondance. *Ammonium*, au contraire, a été utile dans cette recrudescence qui s'annonçait avec tant de force, et je ne mets pas en doute que sans son emploi l'inflammation tuberculeuse et la suppuration qui devaient en être la suite n'eussent acquis beaucoup plus de gravité.

Le second médicament que je recommande à l'attention des homœopathes contre la maladie qui m'occupe est le *conium*; il a en sa faveur d'être souvent employé par Hahnemann, et c'est un grand point, car, encore une fois, de là part toute science pratique. Son emploi répond pour moi à celui de *stannum*, et les indications qui me le font choisir sont à peu près les mêmes : Toux avec chatouillement dans la poitrine, crachats purulens, chaleur générale, sueur, etc. Cependant il est peut-être un peu plus sec (si je peux m'exprimer ainsi), et tiendrait en quelque sorte le milieu entre l'étain et l'ammonium; je voulais citer quelques exemples de son emploi, plus ou moins heureux, mais je crois devoir occuper le lecteur de travaux plus intéressans que les miens, et publier d'abord les documens que l'on a eu la bonté de m'adresser.

Il faut pourtant , avant de terminer , que je dise un mot d'un médicament bien important dans le traitement de la phthisie , et sur le caractère duquel je possède quelques indications qui ne manquent pas d'un certain intérêt pratique.

Le *phosphore* est sans contredit un de nos agens les plus précieux dans le traitement de la phthisie , quand elle s'accompagne ou a été précédée de crachement de sang. Mais ici comme pour le soufre , le mal est bien près du bien , et la plus grande prudence doit présider à son administration ; Hahnemann m'avait averti et l'expérience m'a confirmé , combien , dans les cas dont je viens de parler , il fallait l'employer avec réserve. Souvent il produit pendant quelque temps des effets merveilleux , ensuite , sans que rien puisse le faire prévoir et longtemps avant que sa durée ordinaire d'action soit écoulée , surviennent des effets primitifs violens , et des hémoptysies souvent extrêmement graves. Aussi ai-je pour habitude de le cesser au bout d'une vingtaine de jours , pour y revenir après l'emploi d'un ou de plusieurs autres médicamens ; j'agis ainsi plusieurs fois , et par ce moyen j'obtiens tout ce qu'il peut produire de bien , sans être exposé aux dangers qu'il peut présenter.

Les observations que je viens de rapporter , et les réflexions dont je les ai fait suivre , n'offrent peut-être pas un intérêt imminent ; mais il peut arriver qu'au lit du malade elles acquièrent de l'importance , et il serait à désirer que chacun de nous in-

diquât, comme je le fais, ce que sa pratique particulière lui a appris.

Individuellement nous sommes riches de faits, mais riches comme de véritables harpagons, qui gardent pour eux ce qu'ils possèdent; il ne doit cependant pas toujours en être ainsi. Nous désirons voir s'augmenter le nombre des médecins qui se livrent à l'étude de l'homœopathie; le meilleur moyen de les attirer à nous c'est de leur aplanir la route, de leur rendre moins pénibles les premiers pas qu'ils y feront. N'oublions pas ce qu'ont été pour nous les commencemens, rappelons-nous avec quel bonheur nous recevions alors toutes les indications qu'on nous donnait; combien la moindre idée nouvelle sur un médicament, la manière de l'administrer, les cas où son emploi offrait le plus de chances de succès, etc., etc., étaient pour nous des documens précieux. Maintenant que nous avons surmonté les premières difficultés de la pratique, faisons pour ceux qui nous suivent ce que nous avons été heureux qu'on fit pour nous. Ne nous reposons pas dans une indolence coupable, quand nos travaux peuvent servir la cause que nous défendons, aider ceux qui s'y consacrent, amoindrir et guérir les douleurs auxquelles le corps de l'homme est en proie, autant par les erreurs de la médecine que par la faiblesse de notre nature et par la violence de nos passions.

MOLIN.

DISCOURS DU DÉPUTÉ WOLFF, ETC.

(Suite et fin.)

C'est encore un fait assez intéressant que parmi le grand nombre d'homœopathes , qui tous ont fait leurs études et subi leurs épreuves dans le sein de la vieille école, on ne connaisse encore qu'un seul exemple d'apostasie. Tous déclarent hautement qu'ils aimeraient mieux renoncer à la profession de médecin qu'à la médecine homœopathique.

C'est aussi un fait digne d'être pris en considération que l'existence actuelle d'un grand nombre de cliniques et d'hôpitaux homœopathiques, dont plusieurs sont considérables, et parmi lesquels ceux de Vienne et de Leipsick recoivent aujourd'hui des secours de l'état. Les chambres bavaroises, prenant en considération les beaux résultats de la méthode homœopathique dans l'hôpital des cholériques de Munich , avaient voté aussi une dotation annuelle de quatre mille florins pour la fondation d'un institut homœopathique en cette ville; mais le gouvernement n'a point accepté.

C'est un fait notable qu'on n'ait point encore vu un seul homœopathe jeter à son art les décourageans et désespérans reproches que les plus loyaux d'entre les allopathes n'ont pas épargnés au leur.

C'est un fait dont les gens les plus simples même

ont été surpris, que les allopathes, lorsqu'ils viennent à tomber malades, non-seulement mettent plus de réserve dans l'emploi de leurs mélanges héroïques, de leurs saignées, de leurs cautérisations, etc., mais encore invoquent assez fréquemment l'assistance de l'homœopathie, et trouvent en elle tant de secours, qu'il n'en a pas fallu davantage pour déterminer plusieurs d'entre eux à l'étudier et à se ranger ensuite parmi ses partisans. Il doit avoir été bien rare, au contraire, qu'un véritable homœopathe malade ait perdu confiance en son art et qu'il sesoît adressé aux allopathes, quand il pouvait avoir les conseils d'un de ses confrères.

C'est un autre fait bien significatif que la franchise des homœopathes dans leurs prescriptions, franchise si précieuse dans toutes les circonstances de la vie, et si propre à inspirer la confiance. On ne citerait pas un seul cas où ils ne se soient empressés de faire connaître, soit au malade, soit aux assistans, non-seulement les moyens qu'ils employaient, mais encore les raisons qui dictaient leur choix. Mais qui pourrait exiger de la plupart des allopathes qu'ils indiquent la nature des mélanges prescrits par eux et les motifs de leur détermination? L'homme du monde devrait s'estimer heureux si l'allopathe, piqué au vif, se contentait de lui faire une réponse dilatoire, et de le lancer un peu vertement de sa curiosité indiscrete à s'enquérir de choses qu'il ne comprend point et ne peut comprendre.

C'est un fait remarquable et généralement connu

qu'au grand chagrin des apothicaires, l'homœopathie a déjà exercé sur les partisans des vieilles doctrines une influence qui fait chaque jour de nouveaux progrès. Quoiqu'il soit de règle parmi les allopathes, surtout dans les maladies graves, d'écrire des formules, au besoin rendues illisibles pour les gens du monde, et correspondantes aux complications du mal, qui doivent contenir une base, un adjuvant, un correctif et un excipient, et que chacun de ces moyens puisse être lui-même un composé de plusieurs autres; cependant, malgré cette doctrine rationnelle et malgré l'immensité de ce que l'ancienne école appelle son trésor de médicamens, on remarque aujourd'hui que les allopathes les plus estimés n'emploient plus ces mélanges aussi souvent qu'autrefois. Cette méthode, si contraire à la nature d'agir sur le corps humain comme s'il était de pierre ou de fer, commence heureusement à tomber en désuétude. En effet, où voit-on encore aujourd'hui, surtout dans la pratique privée, car l'ancien régime domine toujours dans les hôpitaux, où voit-on, dis-je, ces amas d'apozèmes, de mixtures et de teintures, d'élixirs et de lavemens, de poudres, de pilules, d'électuaires, de pâtes, de juleps et d'espèces, composée de dix à quinze substances ou plus, qu'on administrait jadis, pendant des semaines et des mois, par cueillerées, tasses ou autrement, toutes les heures ou toutes les deux heures, qu'on faisait prendre de force et avec menaces, lorsque par dégoût et horreur, la nature se mettait en état de révolte? Où voit-on, de nos jours,

ces copieuses émissions sanguines par la lancette, les sangsues et les ventouses, ces vésicatoires, ces calottes de poix, ces onctions avec des pommades à base de mercure, d'émétique et de cantharides, ces effrayans cautères actuels, ces moxa, et tant d'autres instrumens de torture? On n'entend presque plus parler de ces fameux traitemens par la faim, par les purgatifs, ni en général de tous ces moyens héroïques, dirigés, à la vérité, contre la matière peccante, mais dont les malheureux malades se ressentaient souvent bien plus qu'elle, et auxquels les natures les plus robustes ne pouvaient pas toujours résister. Pour peu qu'on soit versé dans l'histoire de la médecine, et c'est une connaissance que chacun doit posséder aujourd'hui, on ne peut s'empêcher d'être convaincu que cette louable modération, qui a du moins l'avantage de prévenir beaucoup de maladies médicamenteuses et d'épargner d'indicibles tourmens, n'est pas le fruit du monstrueux amas d'hypothèses de la médecine allopathique, depuis Galien jusqu'à Broussais, mais qu'elle doit naissance surtout à l'instructif exemple de l'école homœopathique et de la manière dont elle se conduit au lit du malade. Les meilleurs allopathes ne tirent-ils pas gloire, et avec raison, de ce que leurs ordonnances sont maintenant aussi rares et aussi simples que possible? Mais ils ne sont pas pour cela homœopathes, comme ils le prétendent, car ils ne sauraient l'être tant qu'ils continuent de vouloir traiter les maladies en gros, d'après des hypothèses; la différence entre eux et les

homœopathes n'en demeure pas moins celle du forgeron à l'horloger.

Ce qu'un homœopathe plein d'esprit, et qui a long-temps pratiqué la méthode allopathique, Hering, aujourd'hui établi en Amérique, pense de l'essence des deux méthodes curatives, en particulier des hypothèses et de l'expérimentation, est trop significatif pour que je ne le rapporte pas ici. Voici comment il s'exprime :

L'ancienne école est désunie en toutes choses, un seul point excepté, à l'égard duquel elle se montre unanime, sa déclaration que l'homœopathie est la plus absurde de toutes les absurdités. Mais les allopathes se désunissent de nouveau aussitôt qu'il s'agit de dire pourquoi ils ont cette opinion. La nouvelle école est complètement une, quant au point principal ; elle est une en elle-même, et unanime dans les reproches qu'elle fait à sa rivale.

L'ancienne école a cela de particulier, que les meilleurs et les plus loyaux de ses adeptes s'écrient, comme Salomon, que leur savoir est une bien triste chose. La nouvelle triomphe de sa simplicité, de la clarté et de la certitude de sa doctrine.

Voilà sans doute un trait remarquable ; mais ce n'est point encore une preuve suffisante. En considérant les deux écoles dans leur manière d'agir, nous apercevons une différence bien autrement importante.

L'ancienne école rationalise, c'est-à-dire généralise ; la nouvelle individualise. L'ancienne prend les

caractères généraux hypothétiques des maladies , et dirige contre eux les propriétés générales hypothétiques des médicamens. La nouvelle ne s'attache, dans les maladies, qu'à ce qui est particulier, purement expérimental et indubitable, et cherche à le combattre par ce qu'elle sait de particulier, de purement expérimental et d'indubitable sur le compte des médicamens.

La science de l'ancienne école a beaucoup d'hypothèses, dont chacune contredit les autres; mais elle n'a aucun principe, ni dans la nosologie, ni dans la thérapeutique, ni moins encore dans la matière médicale; cependant tout médecin de cette école ne peut se passer, au lit du malade, des hypothèses qu'il a jugé convenable d'adopter. La science de la nouvelle école s'étend d'année en année par de nouvelles découvertes, et elle n'a jamais besoin d'hypothèses au lit du malade, de sorte que là non plus il ne saurait y avoir de dissidence entre ses partisans.

L'ancienne école a, en pathologie, des noms hypothétiques de maladies, et en matière médicale des dénominations hypothétiques; partout, les spécialités disparaissent sous des termes généraux bien ronflans; partout l'observation et l'expérience manquent de certitude et de pureté. La nouvelle école n'exige que des faits spéciaux, des observations pures; elle écarte toutes les hypothèses, quand il s'agit de guérir; elle prend les phénomènes morbides tels qu'ils se présentent, sans y rien ajouter

d'hypothétique; puis, dans chaque cas particulier, elle choisit le médicament dont les symptômes ont le plus d'analogie, et en cela encore elle s'abstient de toute hypothèse.

Ne perdant jamais son but de vue, l'homœopathe se conduit au lit du malade comme le font tous les artistes qui ne prennent pour guide que l'observation et l'expérience pures, sans s'inquiéter d'explications, d'opinions, de conjectures, d'interprétations hypothétiques et d'expérimentations arbitraires. Il ne peut pas y avoir d'observation plus pure que celle de tous les signes de la maladie, jusqu'au plus petit, ainsi celle de tous les symptômes produits par un médicament. L'homœopathe choisit le médicament dont les symptômes ressemblent à ceux de la maladie, parce qu'une expérience préalable l'y autorise, non pas parce qu'il a un grand nombre d'exemples sous les yeux, mais parce que chaque cas, sans exception, atteste la vérité de cette hypothèse, et prouve qu'elle est réellement la loi suprême de la thérapeutique.

La nouvelle école fait aussi des hypothèses et des expérimentations, mais jamais au lit du malade, ou quand il s'agit de guérir dans un cas particulier. De là vient que les guérisons opérées par l'homœopathie sont toujours, quand elles ont lieu, la suite naturelle et nécessaire de la prescription, absolument de même que le laboureur récolte du blé parce qu'il a semé du blé. Au contraire, les guérisons de l'ancienne école sont constamment éven-

tuelles, alors même que l'allopathie suit la voie purement empirique et ne place ses hypothèses qu'en seconde ligne (1).

(1) En voici un exemple. Un malade a la fièvre, une fièvre intermittente; on lui donne du quinquina ou de la quinine, ou mieux encore de la chinoïdine, il guérit. Maintenant on demande,

1° Qu'est-ce que la fièvre? Personne ne le sait. Ici il s'agit d'une fièvre intermittente. En quoi donc consistent l'essence, la nature et les propriétés de la fièvre intermittente? On l'ignore, et c'est précisément pour cela qu'on bâtit des hypothèses à cet égard.

2° Pourquoi a-t-on donné du quinquina au malade? Nous ne le savons pas. C'est un fait connu que le quinquina guérit certaines fièvres. Mais quelles sont ces fièvres? Là dessus nous n'avons que des hypothèses de tout genre.

3° Pourquoi le malade guérit-il? Nous ne le savons pas non plus. Et s'il ne guérit pas, pourquoi n'obtient-il pas guérison? Nous l'ignorons encore. C'est par un pur effet du hasard qu'il a guéri.

L'homéopathe, au contraire, prend tous les symptômes du malade fébricitant jusqu'au plus spécial. Trouve-t-il qu'ils correspondent, même pour la valeur, au quinquina essayé sur l'homme en santé plus qu'à tout autre moyen connu, il donne pour cette raison même du quinquina. L'homéopathe a donc, dans le mode de la fièvre, une indication immédiate et infaillible du remède, qui manque au grossier empirisme de l'ancienne école, et que les hypothèses savantes n'ont pu procurer depuis 1640, époque de l'introduction du quinquina en Europe. Mais ce résultat n'a été obtenu qu'au moyen d'une grande hypothèse, que la sagacité de Hahnemann a trouvée précisément à l'occasion du quinquina, et que ses expériences lui ont ensuite prouvé être une vérité inébranlable; ce

Ce parallèle entre la médecine ancienne et la nouvelle école est frappant de justesse. Il prouve que toutes les arguties seront impuissantes à rien changer aux vérités fondamentales de l'homœopathie; il prouve aussi que les allopathes les plus modérés et les plus simples dans leurs prescriptions, n'ont point encore saisi l'esprit de la nouvelle doctrine, et que ce n'est point elles qu'ils mettent en pratique.

Mais le plus important de tous les faits, c'est le grand retentissement que la médecine homœopathique a trouvé dans le public toutes les fois que l'occasion s'est présentée. Or, ce résultat pratique de la vie journalière est la seule véritable pierre de touche de l'art de guérir. C'est au public qu'appartient naturellement le droit d'apprécier le degré d'utilité d'une méthode curative, car lui seul paie l'écot, trop cher seulement dans beaucoup de cas, où il l'acquitte et de sa bourse et de sa vie.

Hahnemann et ses disciples revendiquent ce droit en faveur du public. L'un des homœopathes les plus distingués a dit dernièrement: « Tout ce qu'on sait en médecine a été appris par le peuple; les médecins n'ont fait que le recueillir, le classer et le gâter. Après l'avoir gâté, ils se sont adressés aux sauvages, pour les sucer également, et c'est ce qui fait qu'on n'emploie plus guère que des médicaments

qu'ont reconnu depuis tous ceux qui ont voulu l'examiner à fond et sans prévention.

exotiques. Mais ces nouvelles acquisitions ont comblé la mesure du mal et fait désapprendre complètement la médecine, que la nature elle-même se plaît à nous révéler. Dois-je le dire ouvertement? C'est parmi le peuple seul qu'il faut chercher le sens commun proprement dit, et non parmi les savans ni parmi les médecins. On nomme savant l'homme qui sait beaucoup, et non l'homme qui a beaucoup de jugement; car celui-ci s'appelle un sage. »

Mais ces expériences dans la vie journalière sont le côté brillant de l'homœopathie. C'est là surtout que, malgré les obstacles et les cabales, elle s'est montrée et se montre encore victorieuse. Partout elle se concilie la bienveillance générale; car le public n'a pas de peine à comprendre que cette méthode, bien appliquée, procure ordinairement une guérison douce, prompte et radicale, qu'il suffit de remèdes doux et faciles à prendre en toutes circonstances, pour arrêter une maladie à son début, et éviter ainsi les commotions profondes que les médicaments impriment à l'économie, les maux que leur action vive et prolongée détermine. Il n'a pas de peine à comprendre que les épidémies et les endémies, surtout, trouvent de prompts et efficaces secours dans l'emploi des moyens spécifiques, que ceux-ci guérissent une multitude de maladies, principalement chroniques, contre lesquelles l'allopathie n'a que peu de pouvoir ou ne peut rien, et qu'ils garantissent d'un grand nombre de maladies.

Il n'a pas de peine à comprendre que les traitemens exigent moins de médicamens, et marchent toute-fois avec plus de rapidité; qu'en conséquence, non seulement les frais sont moins considérables, mais encore le malade se trouve rendu plus tôt à ses occupations; qu'on n'est pas exposé aux inconvéniens de la perte de temps, inévitable quand il faut aller chercher les remèdes chez l'apothicaire, et attendre qu'il les ait préparés; qu'on évite ainsi des mémoires souvent ruineux, et qu'enfin il n'est plus question de cette dictinction entre la médecine du riche et celle du pauvre, qui honore si peu l'humanité. L'influence salulaire de l'homœopathie sous tous ses rapports, l'empressement qu'elle met à secourir les pauvres, sans attendre les ordres de l'autorité, l'embarras qu'elle épargne à cette dernière de se prononcer entre les sentimens d'humanité et les intérêts matériels des communes, les soucis dont elle débarrasse le médecin des pauvres, en effaçant pour lui les considérations secondaires qui, si souvent, entrent en collision avec ses devoirs; voilà ce que les malades privés des dons de la fortune, savent très-bien partout où la nouvelle doctrine peut s'exercer librement.

Rien ne prouve mieux jusqu'à quel point les avantages de l'homœopathie sont appréciés, que les lettres qui m'ont été adressées d'une partie seulement de la sphère d'action de trois homœopathes, dès que le bruit se répandit qu'il était question de retirer à ces derniers le droit de dispenser leurs mé-

dicamens. J'en ai reçu quatre-vingt-seize, contenant les doléances de cinq cent soixante-dix-huit personnes, qui toutes occupent une position honorable dans la société. La seule ville de Giessen m'en a fait parvenir trente-trois. Combien d'autres habitans, qui ont accueilli chez eux la médecine homœopathique, regarderaient comme un pas rétrograde des plus déplorables, comme une atteinte impunément portée aux plus chers intérêts de l'homme, qu'après six années, pendant lesquelles ils ont pu se convaincre chaque jour de plus en plus des bienfaits de cette méthode, surtout envers les nécessiteux et les pauvres, on voulût, par des mesures violentes, les priver du plus naturel de tous leurs droits ! La liberté de choisir entre des secours dispendieux et douteux et des secours désintéressés et vraisemblables, aurait dû être toujours et partout respectée ; elle n'a pu être attaquée que par erreur, quand les gouvernemens s'y trouvaient entraînés par une sollicitude exagérée ou par les passions des autorités médicales. Ne voulant pas m'engager dans de plus amples développemens à cet égard, j'apporterai seulement quelques faits relatifs à la question vitale pour l'homœopathie, la faculté que ceux qui la professent doivent avoir de dispenser eux-mêmes les médicamens.

Il est dit dans le préambule de l'ordonnance du duc de Cobourg-Meiningen, en date du 21 octobre 1835 : « Nous avons pris en considération les progrès incessans de la nouvelle méthode curative connue sous le nom d'homœopathie, et nous ne

voulons pas qu'il soit apporté à aucune doctrine fondée sur la science et l'expérience, d'entraves politiques capables d'en arrêter le développement. »

En Prusse, cette contrée si éclairée, dans laquelle l'homœopathie est plus persécutée peut-être qu'en nul autre pays allemand, sans toutefois y être interdite, la dispensation des médicamens par les homœopathes n'est point formellement permise, et ce royaume n'a point comme nous une charte constitutionnelle. Cependant la Prusse compte un très-grand nombre d'homœopathes distingués, et les tribunaux, lorsqu'ils viennent à être saisis d'une poursuite pour cause de dispensation, comme il est arrivé à Paderborn, à Glogau et ailleurs, renvoient les inculpés de la plainte, d'après la juste interprétation qu'ils font des principes de la police médicale.

Messieurs, s'il est vrai qu'un fait ait plus de valeur que toute une masse de raisonnemens et d'hypothèses, je crois vous avoir démontré, non par un seul fait, mais par des faits nombreux et de poids, quelle est l'importance de la découverte dont le génie de Hahnemann a enrichi la science et doté l'humanité.

Toute vérité est une acquisition précieuse, alors même que, comme la plupart des vérités d'utilité générale, elle a causé beaucoup de rumeur. Mais la vérité de la loi homœopathique est peut-être une des plus grandes que l'histoire ait à enregistrer. Comme le christianisme, elle a renversé dans la poussière l'ancienne et déplorable doctrine qui s'était entée sur un grossier matérialisme, et par-là ouvert la voie

à des idées plus pures, plus en harmonie avec la nature. Elle a, et ceci mérite attention, dans un temps où les intérêts matériels semblent avoir acquis une incalculable prépondérance, elle a réveillé la croyance à un empire des forces où la raison humaine ne peut plus découvrir aucune liaison avec la matière. Et cependant il ne s'agit là ni de foi implicite ni de superstition. Le principe dirigeant de l'homœopathie se montre au sens commun de l'homme comme le résultat de l'observation pure de la nature, et, soigneux d'éviter tout excès, il marche dans la vie ordinaire, accompagné de la simplicité et de la modération. Il ne peut donc manquer d'exercer aussi une influence des plus salutaires sur la moralité. Bien différent des dogmes positifs des diverses religions, il est un et indivis, il appartient à tous les pays, il s'étend à tous les peuples, il ne fait acception d'aucune croyance religieuse. Aussi la lumière de la civilisation en répandra-t-elle également et partout les bienfaits.

A la vérité, l'homœopathie n'a point encore eu partout occasion de montrer ce qu'elle peut faire dans les établissemens publics, ceux d'aliénés surtout, tant pour rendre des bras utiles à l'état, que pour diminuer les dépenses. Cependant elle n'en a pas moins continué de faire des progrès rapides, non seulement dans son propre cercle intérieur, mais encore dans le public, et le philanthrope peut dire avec plaisir qu'elle a su déjà se procurer une popularité à laquelle nulle autre découverte moderne n'est arrivée. Comme

elle porte en elle-même les fondemens de cette vraie popularité, il ne pouvait manquer d'arriver que beaucoup de gens du monde, notamment parmi les jurisconsultes, en devinssent les apôtres et les défenseurs. L'ancienne médecine allopathique en peut-elle dire autant ? Non ; et, bien qu'elle compte encore tant de praticiens honorables, la popularité qui lui échoit en partage n'est qu'une popularité purement passive, fondée sur l'espérance ou sur une confiance traditionnelle et exclusive de tout examen approfondi. Nul homme du monde instruit, nul publiciste, nul jurisconsulte, ne s'est levé en sa faveur ; elle n'a été défendue non plus dans aucune chambre des états d'Allemagne. Mais une foule de médecins et de gens du monde ont de tout temps signalé les lacunes qu'elle n'a point encore comblées de nos jours, et assurément elle ne pourra espérer aucun secours actif de leur part, tant que des dogmes mystiques la rendront inabordable à la saine raison.

Après ce discours, et à la suite de la discussion à laquelle il donna lieu, la chambre décida que le décret de 1833 serait maintenu.

MALADIES VÉNÉRIENNES,

Par le docteur LABURTHE.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Rochefort, hussard au 4^e escadron, d'une constitution nerveuse, est atteint depuis dix-huit mois d'affection vénérienne, pour laquelle il a subi de longs et inutiles traitemens.

Son dernier séjour à l'hôpital de la Charité fut de plus de sept mois; voyant son état s'aggraver, il demanda à rejoindre le corps.

Le lendemain de son arrivée au régiment, le 13 novembre 1855, R.... entra à l'infirmerie et présenta l'état suivant :

Tumeur squirrheuse des glandes de l'aîne du côté gauche.

Plaie fistuleuse dans l'aîne droite, avec décollement, amincissement et rougeur de lie de vin, de la peau qui recouvre les points fistuleux.

Suppuration sanieuse et séreuse.

Le malade ne souffre pas dans l'état de repos, mais la marche lui est impossible.

La première indication qui se présentait était tracée pour le médecin homœopathe, dans le choix des antidotes du mercure.

L'usage de plusieurs doses d'*aurum*, d'une d'a-

cide nitrique et d'*hepar sulphuris*, pris à la trentième atténuation, suffirent pour produire la cicatrisation de la plaie de l'aîne que j'avais agrandie en enlevant la peau amincie sous laquelle séjournait le pus, et pour faire dissoudre l'engorgement lymphatique de l'aîne.

Après six semaines de séjour à l'infirmerie, et trente-sept de traitement, le malade rentra à son escadron en parfaite santé.

Le premier médicament que j'employai n'obtiendra pas peut-être l'assentiment des lecteurs; si nous avons égard aux observations des praticiens, qui nous ont devancés, et surtout, à ce que dit Hahnemann, à la fin de l'historique des effets et du mode de préparation du mercure, dans le troisième volume de sa Matière médicale, nous devons aussi prendre en considération notre propre expérience.

En effet, je fus d'autant plus porté à faire choix d'*aurum*, qu'en 1834, dans une semblable circonstance, étant chargé du traitement de près de deux cents vénériens, à l'hôpital militaire de Versailles, j'obtins, par son emploi (1), la guéri-

(1) Aidé des conseils du docteur Doin, auquel je me plais à rendre ici un témoignage de gratitude et de reconnaissance, pour l'empressement qu'il mit à venir voir ce malade, en traitement dans mon service depuis quatorze mois, et que je considérais comme devant succomber dans quelques semaines. Douze à quinze globules, imbibés de la 30^e dilution d'or, le guérèrent complètement dans l'espace de deux mois.

son d'un jeune militaire (1), atteint pour la première fois de la syphilis, qu'un traitement allopathique de plus d'un an n'avait pu même soulager, le mal faisant des progrès à chaque nouvelle tentative.

Il était évident que la majeure partie des symptômes présentés par R.... étaient plutôt le résultat de l'abus du mercure que de l'infection elle-même. C'était parmi les antidotes du mercure que le médicament devait être choisi. L'*acide nitrique* et l'*hepar sulphuris* répondaient assez bien à la plupart des symptômes; mais ils ne convenaient point à la constitution ni au tempérament du malade. Ce fut à l'*or* que je donnai la préférence.

Ce fut à la guérison de *Thib.* et de plusieurs autres malades que j'obtins dans mon service spécial à l'hôpital militaire de Versailles en 1834, que je dus ma conversion, et l'abandon complet de la médecine des contraires.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Syphilis chronique.

Le 17 novembre 1835, Boch, hussard au 5^e escadron, sort de l'hôpital de la Charité, où il était depuis près de quatre mois, soumis à un traitement mercuriel pour une affection vénérienne.

Le 20 du même mois, il entre à l'infirmerie et présente l'état suivant :

(1) Du suc de persil dans le traitement de l'urétrite, par le docteur Doin et Labarthe. Paris, 1835, 56^e observation.

Plaie fistuleuse donnant une suppuration sânieuse, avec amincissement et décollement de la peau qui recouvre un engorgement de l'aîne gauche.

La santé du malade est altérée par un séjour de plusieurs mois dans une salle encombrée de malades, mal tenue, où la température est élevée, l'air vicié, rarement renouvelé, et par l'abus du mercure.

La plaie est tenue proprement, pansée matin et soir avec de la charpie sèche et des compresses, le tout maintenu par un bandage triangulaire.

Dans cette observation comme dans la précédente, nous nous décidâmes pour l'*or*, donné aux plus hautes atténuations. Son usage opéra les trois quarts de la guérison, qu'*acide nitrique* et *hepar sulphuris* complétèrent dans l'espace de quarante-un jours.

Le malade rentra à son escadron bien portant, après être resté cinq mois et demi à l'hospice de la Charité et à l'infirmerie du régiment.

Boch, ainsi que Rochefort, continuaient à se bien porter en mai 1838, époque à laquelle j'ai quitté le régiment.

ÉTUDES SUR LA MATIÈRE MÉDICALE,

OU ESSAIS SUR LES MOYENS D'ÉTABLIR LE CARACTÈRE
DISTINCTIF ET LE DIAGNOSTIC DES MÉDICAMENS HOMŒO-
PATHIQUES ;

Par G.-H.-G. JAHR.

Introduction. — *Sur la meilleure manière d'étudier la
matière médicale homœopathique.*

I. Parmi tous les médecins qui se sont seulement un peu occupés de la pratique de l'homœopathie, il n'en est peut-être pas un seul qui ne soit pas entièrement convaincu de la haute supériorité de cette doctrine sur la thérapeutique de l'ancienne école. Et, en effet, il ne faut qu'avoir eu l'occasion de voir disparaître, sous l'influence de nos doses infinitésimales, les affections les plus graves, comme par une sorte d'enchantement, pour se déclarer partisan d'une médecine qui produit de pareils résultats. C'est pourquoi nous voyons parfois les adversaires les plus acharnés, changer subitement en enthousiastes déclarés, aussitôt qu'ils ont obtenu eux-mêmes les premiers succès dans les essais qu'ils ont entrepris. Souvent même ils ne se sentent plus de joie, croyant pouvoir maintenant tout guérir, prévenir toute espèce de mal, et rendre tout le

monde aussi bien portans que nos premiers parens au paradis. Tout le fatras de l'ancienne école n'a plus aucune valeur pour eux ; tout ce qu'ils rêvent, tout ce qu'ils cherchent à étudier, ce n'est que l'homœopathie, ce ne sont que les écrits de Hahnemann et ceux des coryphées de notre école. C'est un état d'ivresse, mais qui malheureusement ne dure souvent pas plus que celle-ci. Voyant que tout n'est pas aussi facile qu'ils croyaient au commencement, et que maint cas se présente dont ils ne sauraient se rendre maîtres, ils perdent patience, et si toutefois ils ne mêlent pas les deux médecines ensemble, ils se contentent de dire que l'homœopathie, malgré son excellence et sa supériorité sur l'ancienne école, n'est pourtant pas encore arrivée au degré de perfectionnement où elle devrait être. Beaucoup d'entre eux s'en prennent alors à la matière médicale, en l'accusant, les uns, d'incertitude et de contradiction, les autres, de confusion et de manque de principes pathologiques. Même les meilleurs parmi eux, ceux qui s'occupent encore assez de son étude, sont souvent de l'opinion que nous serions beaucoup plus avancés, si, en faisant les expérimentations sur l'homme en santé, on avait cherché à bien constater la lésion organique qui était au fond des symptômes ; c'est de cette manière qu'ils croient que nous pourrions arriver à avoir une médecine vraiment spécifique, dans la pratique de laquelle le médecin n'aurait qu'à bien établir le diagnostic pour avoir trouvé en même temps le seul remède infallible. D'autres

encore, qui ajoutent toute valeur aux observations pratiques et à quelques symptômes soi-disant caractéristiques, pensent qu'il faut purifier la matière médicale de tout ce qui n'est ni décisif en lui-même, ni constaté par l'expérience, ou faire ressortir *le symptôme saillant* qui puisse constamment indiquer le médicament, et découvrir des *rapports particuliers entre les médicamens et les maladies*. Il y en a encore qui espèrent voir remplies les prétendues lacunes par la découverte de plusieurs nouveaux spécifiques, afin d'en avoir un de particulier pour tout nom pathologique de l'ancienne école, et les partisans de cette idée ne sont peut-être pas les moins nombreux.

Toutes ces plaintes et opinions, relativement aux perfectionnemens de notre art, mériteraient certainement d'être prises sérieusement en considération, si elles ne portaient, toutes sans exception, d'un faux point de vue qu'on ne saurait assez souvent combattre. Ce point de vue, c'est l'idée d'une spécificité *absolue* des médicamens contre certaines lésions organiques, ou même contre des phénomènes symptomatiques, voire même contre des symptômes isolés. Mais jamais l'homœopathie, fût-elle même arrivée au comble de son perfectionnement, n'aura des spécifiques dans ce sens, ni pourra en avoir, par la simple raison que ni les lésions organiques en elles-mêmes, ni la plupart des affections dynamiques, ne sont des maladies *sui generis*, comme le sont par exemple la syphilis, la gale, la scarla-

tine, la petite-vérole, et toutes les maladies qui sont dues à l'action d'une cause miasmatique ou quelque autre agent pathogénétique, et qui présentent ou peuvent présenter, chacune, tout un ensemble de lésions organiques. Et même ces maladies n'ont ni ne peuvent avoir des spécifiques entièrement absolus; vu les petites aberrations de forme qu'elles peuvent subir suivant les différens organismes dans lesquels elles se manifestent (1). Comment donc une lésion organique, qui, à elle seule, n'est jamais qu'une partie d'un état morbide général de l'économie vitale, et qui peut dépendre des altérations vitales les plus différentes, comment celle-ci saurait-elle jamais avoir un spécifique qui la guérit dans toutes les combinaisons dans lesquelles elle se présenterait? Il en est de même de toutes les affections dynamiques, et, à plus forte raison encore, des symptômes, et ceux qui attendent le perfectionnement de l'homœopathie de cette manière, peuvent l'attendre jusqu'à la fin du monde; il n'arrivera jamais pour eux. Car, enfin, le perfectionnement de notre art

(1) Nous croyons que l'auteur est ici beaucoup trop explicite, et qu'il est impossible de préjuger ce que l'avenir a réservé à la spécificité. En effet, combien de pneumonies aiguës guéries par l'aconit seul! combien d'affections graves, suites de lésions externes, guéries par l'arnica seul, de panaris avortés par pulsatille ou hepar seuls, etc., etc. ! Voilà dans des cas analogues à ceux dont parle l'auteur de la véritable spécificité; et qui pourrait dire que ce ne sera pas un jour la seule?.. M.

n'est pas chose à venir ; il est là pour tous ceux qui veulent le voir et peuvent le comprendre ; les spécifiques pour tous les cas de maladie *existent* , et ne sont autre chose que les médicamens qui , par leurs symptômes caractéristiques , répondent le mieux aux symptômes caractéristiques du cas donné. Tout ce dont il s'agit , ce n'est que de savoir les trouver chaque fois qu'on en a besoin , et pour cela nous ne manquons point de moyens. La *matière médicale* de notre école est un musée qui , dans l'ensemble de ses innombrables observations , contient tous les élémens et tous les matériaux nécessaires pour se procurer des instrumens propres et des armes redoutables contre toutes les maladies. Savoir mettre à profit ces matériaux , se rendre maître absolu de cet arsenal , de manière qu'il n'y ait aucune arme dont on ne connaisse pas toutes les qualités , et dont on ne sache pas se servir de toutes les manières : voilà ce qu'il faut pour arriver au comble du perfectionnement en homœopathie.

Ce n'est donc point l'homœopathie , ni la matière médicale qui ont besoin de se perfectionner , c'est le *médecin homœopathe* qui doit le faire *par l'étude de cette science* , et encore faut-il qu'il ne se contente pas d'en savoir quelques indications générales ; il faut qu'il porte le perfectionnement au point de connaître tous les médicamens dans toutes leurs nuances , sous tous les rapports , et suivant toute leur sphère d'activité , tout-à-fait , comme par exemple un diplomate ou un intrigant habile cherche à connaître

à fond toutes les qualités et toutes les nuances de caractère des personnes qui doivent le servir dans ses projets. Que dirait-on d'un chimiste qui, pour faire des analyses ou des compositions précieuses, se servirait de substances dont il ne connaîtrait que quelques qualités saillantes en ignorant toutes les autres ? Et c'est pourtant là ce qui arrive presque tous les jours en homœopathie, que bien des médecins pratiquent sans connaître seulement à demi les instrumens qu'ils emploient. Il y en a même qui, par dessus, accusent encore leurs confrères d'un esprit peu scientifique, parce que ceux-ci, s'occupant de matière médicale ne publient pas de travaux d'anatomie pathologique, comme si la matière médicale n'était pas également une science médicale qui méritât d'être cultivée et étudiée *à sa manière*.

Jusqu'ici, il est vrai, notre matière médicale n'est point encore une science *systématique* ; mais elle est néanmoins *science*, tout aussi bien que l'anatomie et la botanique, puisqu'elle contient des faits ; faits qu'on pourra analyser, combiner, comparer, distinguer les unes des autres, et retourner de toutes les manières pour les connaître sous tous les rapports, et arriver par-là à la connaissance du caractère particulier et au diagnostic du médicament. C'est là ce qu'a fait *Hahnemann* pendant 50 ans, et c'est là ce qui, outre ses nombreuses observations, lui a donné cette haute supériorité sur nous tous, que tout le monde admire. Et de tous ses

disciples qui , après lui , se distinguent par leurs vastes connaissances dans notre art , il n'est aucun qui n'ait consacré un temps considérable à l'étude de la matière médicale. Même le docteur *Hering* , le plus distingué des homœopathes après Hahnemann , celui auquel nous devons des observations précieuses sur le venin des serpens , ne connaît point d'autre manière de se perfectionner en homœopathie que cette étude. Dans la préface de son travail sur le *lachesis* , il a même donné un aperçu de la meilleure manière de faire ces études ; aperçu dont nous avons profité nous-même beaucoup , et dont nous exposerons , dans le courant de cet article , les principaux traits d'après notre propre manière de voir et avec les changemens et amplifications que notre expérience nous y a fait introduire. Mais auparavant nous dirons encore quelques mots : 1° *sur les différentes manières de connaître les médicamens , en général* ; 2° *sur le texte qui doit servir de base aux études*. Et ayant alors exposé 3° *la méthode à suivre dans les études* , nous terminerons par faire entrevoir 4° *les avantages pratiques que promettent ces études*.

I. La méthode que suivent ordinairement les commençans , pour arriver à des notions précises sur l'emploi des médicamens , est de chercher *tous les cas de maladie dans lesquels un médicament s'est montré efficace*. Cela n'est , en lui-même , pas mal fait , surtout lorsqu'en même temps on a soin de noter avec attention les symptômes qui , dans ces

cas, ont indiqué le médicament; mais si l'on borne là tout le cours de ses études, on n'ira jamais plus loin que les maîtres qu'on a consultés, et l'on n'arrivera jamais à être maître soi-même et à pouvoir faire un seul pas sans guide. Tout ce qu'on gagnera à cette méthode, ce ne sera tout au plus qu'une certaine routine empirique qui, dans les cas ordinaires, saura peut-être suffire, mais dans un autre pays, au milieu d'autres habitudes, dans une nouvelle épidémie et même dans chaque cas dont il n'y a encore aucune observation clinique de publiée, on sera laissé là, abandonné dans le plus cruel embarras. Même en se basant *sur ses propres observations cliniques* on n'irait pas beaucoup plus loin, attendu que les connaissances que l'on saurait acquérir de cette manière resteraient toujours imparfaites, tant par rapport à la sphère d'activité des médicamens que pour nous rendre familiers avec tous nos remèdes. Car d'abord on se formerait naturellement quelques indications générales pour l'emploi de tel ou tel médicament, indications qui pourraient être entièrement vraies, mais qui conduiraient souvent à employer le médicament où tout autre conviendrait mieux, ou à le négliger où il mériterait la préférence, seulement parce qu'on ne connaîtrait, pour son emploi, que le peu d'indications qu'on aurait apprises par hasard. Et puis, on arriverait par-là à avoir bientôt une petite collection de médicamens favoris, tous médicamens que l'on ne connaîtrait pas l'un mieux que l'autre, et dont,

après tout, on ne saurait employer aucun comme il faut. Combien de fois l'*aconit*, par exemple, n'est-il pas employé où *bellad.*, *bryon.*, ou même tout autre médicament aurait été mieux indiqué, et combien de cas d'affections inflammatoires n'auraient pas été plus vite guéries, si, au lieu de répéter et de renforcer les doses d'*aconit*, on avait su choisir parmi tous nos médicamens ! Et d'un autre côté, combien de fois n'emploierait-on pas l'*aconit* avec le plus grand succès dans des cas où il n'y a aucune inflammation, et où l'on donne en vain quantité d'autres médicamens, seulement parce qu'on ne sait les employer que suivant quelques traits capitaux ! Celui qui connaît non seulement toutes les observations cliniques, mais aussi *toute la pathogénésie* des médicamens, ira souvent loin avec un petit nombre ; mais celui qui n'en sait que quelques notions détachées, restera constamment d'autant plus abandonné que le nombre de ces médicamens sera plus grand ; tantôt il ne trouvera aucun médicament qui lui paraisse propre à son cas, tantôt ils le paraîtront tous, mais jamais il ne saura découvrir celui qu'il est en effet.

C'est pourquoi d'autres ont imaginé d'apprendre, s'il était possible, tous les symptômes, ou du moins tous les symptômes caractéristiques, par cœur, ou de les réunir dans un répertoire bien composé ; de manière à ce que, dans tous les cas, on put comparer attentivement les signes du médicament avec ceux de la maladie. Tout cela peut avoir également quelque avantage, mais ce n'est pas non plus

ce qu'on appelle une étude des médicamens , et celui qui s'arrête là n'aura encore rien gagné de valable. Car , comme *Hering* le remarque très-justement , on peut savoir toute la matière médicale par cœur , sans avoir fait une seule *combinaison* , et avoir le meilleur répertoire , sans savoir composer un seul tableau par les symptômes *caractéristiques* du médicament. Et c'est pourtant là ce qu'il faut pour être heureux dans la pratique ; c'est *l'art de bien combiner les traits* qui fait le maître en homœopathie , comme en toute autre science. Car jamais nous ne nous servons de toute la pathogénésie d'un médicament contre un cas de maladie ; c'est toujours seulement par une partie ou un groupe de symptômes que nous guérissons , et même par un groupe que toutes les fois nous sommes obligés de composer autrement. Or , toute combinaison faite des symptômes du médicament , n'est pas toujours également bonne ; car pour qu'elle le soit , il faut qu'elle soit faite de manière à ce que le même caractère qui dans le médicament entier apparaît en grand , reparaisse dans cette combinaison en petit ; ou , en d'autres termes : *aucun groupe de symptômes ne sera propre à guérir un cas de maladie* , A MOINS QU'IL NE RESSEMBLE AU TABLEAU ENTIER DONT IL FAIT PARTIE , COMME UNE CARTE GÉOGRAPHIQUE RÉDUITE RESSEMBLE A L'ORIGINAL. C'est pourquoi nous voyons parfois les médecins les plus savans et même ceux qui se donnent le plus de peine pour la recherche du médicament , éprouver un échec complet et tout-à-fait inattendu

Rassemblant, soit d'après leur mémoire, soit à l'aide d'un répertoire, les symptômes semblables *un à un*, sans connaissance des signes essentiels, ils font une combinaison qui n'est nullement dans le caractère du médicament qu'ils croient indiqué, et qui, par conséquent, ne fera rien, malgré la ressemblance apparente des symptômes. C'est ainsi que dernièrement nous vîmes un de nos amis, qui contre un refroidissement qui l'avait pris au dos, avait également cherché les symptômes de sa maladie, *un à un*, et, ne pouvant en trouver aucun qui les contiennent tous, il s'était enfin arrêté sur *nitr. acid.*, qui portait à la lettre : « *douleur au dos et aux reins par suite d'un refroidissement* ». Mais ce médicament ne lui fit rien, comme il était à prévoir. Le voyant devant nous, roide et courbé; tout-à-fait comme une personne qui s'est donné *un fort tour de reins*; le sachant sujet aux érysipèles à la face et à bien d'autres souffrances, qui toutes sont caractéristiques pour *rhus tox.*, nous lui fîmes flairer ce médicament. C'était vers quatre heures du soir, et à huit heures il sortait leste et droit pour aller se présenter en soirée.

C'est aussi près du port qu'échouent souvent dans l'obscurité la plus profonde, ceux qui ne s'en tiennent qu'aux symptômes isolés. Car, « *la lettre tue, mais l'esprit vivifie* ». Cependant, l'esprit sans un corps qui lui donne une forme précise est tout-à-fait aussi peu admissible que la lettre morte; et c'est pourquoi nous ne saurions pas non plus être de l'avis de ceux qui, au lieu de préciser les symptômes, ne

s'en tiennent qu'au soi-disant *caractère général du médicament* ou au *symptôme saillant*, d'après les résumés des répertoires. Ces résumés et la connaissance des indications générales conformes au caractère du médicament peuvent être très-utiles à celui qui a fait des études plus détaillées, et servir souvent à déterminer le choix du médicament ; mais ceux dont les connaissances en matière médicale ne vont pas au-delà de ces généralités, ne sortiront jamais d'une pénible médiocrité. Rarement ils sauront distinguer deux médicamens à effets semblables, l'un de l'autre, et presque constamment ils donneront le faux pour le vrai ; *arsenicum* où il faudrait donner *veratrum* ou *quinquina* ; *nux vomica* où *carbo vegetabilis* ou *natrum muriaticum* serait mieux placé ; le *sulfur* au lieu de *pulsatilla* ou de *mercure*, etc. Dans bien des cas ces erreurs seront sans conséquence à cause de la grande sphère d'activité des polychrestes, et c'est pourquoi, même ceux dont tout le savoir finit avec la dernière page d'un répertoire, sont encore aussi souvent heureux dans leur pratique. Mais ils n'en sont, pour cela, pas moins des empiriques qui guérissent plutôt par hasard qu'avec connaissance de cause, et qui, dans tout cas compliqué doivent échouer nécessairement. Il en serait de même de ceux qui baseraient l'étude des médicamens sur les lésions organiques et sur les symptômes pathognomoniques seuls. Quelque bonne et utile que soit encore cette étude, lorsqu'elle est combinée aux autres, faite isolément elle mènerait également à des connais-

sances imparfaites, attendu que toutes les nuances qui indiquent des médicamens différens dans les différens cas de la même lésion organique, resteraient sans être appréciées; sans parler même du caractère total des médicamens, qui, de cette manière ne serait pas non plus mis assez en évidence. En général, toutes les manières dont on s'y prend pour arriver à des connaissances en matière médicale, ont, chacune, quelque chose de bon et valent encore mieux qu'aucune étude; mais aucune de ces manières ne constitue non plus une véritable étude méthodique et approfondie, qui embrasse toute la science et fasse connaître les médicamens suivant toutes leurs nuances, sous tous les points de vue et dans tous les rapports qu'ils ont entre eux. Exploiter, le texte de la matière médicale de toutes les manières envisager les médicamens avec leurs symptômes de tous les côtés, et en tirer enfin des résultats pour la pratique; voilà ce qui seul peut s'appeler faire des études convenables et suffisantes en homœopathie.

II. On a beaucoup critiqué le texte de la matière médicale pure, tant par rapport au genre et à la multitude, que par rapport à la validité et à la vérité des symptômes. Mais ce qu'il a de remarquable, c'est que tous ceux qui ont fait ces critiques, étaient ou des adversaires avoués de la doctrine de Hahnemann, ou des ennemis masqués, qui sous le nom de médecins homœopathes, écrivaient des livres portant le mot homœopathie en titre, mais qui, malgré

toute l'étude critique qu'ils prétendaient avoir faite de la matière médicale n'avaient pas plus pénétré dans l'esprit de cette science que leurs confrères allopathes avoués, et n'avaient jamais pratiqué l'homœopathie d'après les vrais principes. Ajoutez que les premiers coryphées de notre école, tels que *Hering, Stapf, Gross, Hartmann, Schweikert, Helbig, Rummel, Muhlenbein*, et tous ceux qui passent pour véritables homœopathes et pour praticiens savans, se servent constamment de tous les symptômes de la matière médicale, et qu'ils les trouvent tout aussi sûrs et suffisans que *Hahnemann lui-même*. Encore sont-ils tous unanimement d'accord sur ce que plus on avance en homœopathie, plus on arrive à reconnaître la justesse avec laquelle Hahnemann et ses meilleurs disciples ont observés, et moins on voudrait se passer d'un seul symptôme. Ce témoignage d'hommes dont nous connaissons l'heureuse pratique doit, sans contredit, valoir plus pour nous que la critique superficielle et peu fondée de ceux qui, par leurs plaintes, avouent eux-mêmes qu'ils ne savent pas s'en servir, et qu'au fait ils ne sont pas homœopathes. C'est donc avec une pleine conviction que nous admettons la *matière médicale de Hahnemann* avec les observations qui se trouvent dans les écrits de *Caspari, Hartlaub et Trinks, Stapf* (Archives), *Hering, Helbig, Rummel, Gross et Hartmann* (Gazette homœopathique de Leipzig), comme la meilleure qu'on puisse avoir dans ce genre, et comme entièrement propre à servir à faire des guérisons

heureuses, pourvu qu'on sache s'en approprier le contenu. Aussi prenons-nous, pour base de nos études le texte tel qu'il est, avec les symptômes même les moins apparens pour ne rien perdre de ce qui pourrait acquérir plus tard une grande valeur par la comparaison avec d'autres signes. Le jugement sur ce qui est essentiel ou non, ne peut être porté qu'à la fin de l'étude, lorsqu'on aura comparé les symptômes les uns aux autres sous tous les rapports. La seule chose qu'il y aurait à changer, ce serait de mettre, où besoin en est, les symptômes en bon ordre afin qu'à tout organe on trouve tous les signes qui y appartiennent rangés d'après leur similitude.

Ce tableau des symptômes étant ainsi mis en ordre, il s'agit de le compléter, si l'on peut, par les observations faites au lit du malade, c'est-à-dire par les symptômes qui ont disparu par l'influence de ce médicament. Ces symptômes curatifs, n'ont, il est vrai, pas tout-à-fait la même valeur que les symptômes positifs; mais pour la pratique et pour la connaissance du caractère thérapeutique du médicament, ils servent absolument au même but que les autres. Les symptômes positifs nous disent, que, suivant nos principes, le médicament *peut être* employé avec succès lorsqu'il y *aura* tels ou tels signes, tandis que les symptômes *curatifs* nous disent que le médicament *a été* employé avec succès lorsqu'il y *avait* tels ou tels signes. La seule objection que l'on pourrait faire serait l'incertitude qu'il y a en ce qu'on ne saurait jamais dire au juste, si tel

ou tel symptôme curatif a disparu par l'influence directe du médicament ou par suite de la cessation d'une autre souffrance, combattue par ce dernier. Mais cette incertitude constitue une difficulté plutôt apparente que réelle, et ne doit jamais empêcher le médecin d'enregistrer, préalablement, tous les symptômes qui ont été enlevés par suite de l'action de son médicament. Car, supposé même que tel ou tel symptôme n'ait réellement disparu qu'à la suite d'un autre, il est toujours constaté que sa présence a été une des circonstances sous lesquelles le médicament a agi favorablement, et il ne reste qu'à savoir si ce symptôme a été une circonstance *nécessaire* ou seulement *fortuite*, chose qui ne peut être mise en évidence que par la comparaison de plusieurs cas de guérison entre eux et avec les symptômes positifs. C'est presque avec sûreté qu'on peut regarder cette circonstance comme *nécessaire*, lorsque quelque chose de semblable se trouve observé sur l'homme en santé, ou que ce symptôme a fait partie de plus d'un cas de guérison et surtout lorsqu'il a participé aux cas les plus différens. Mais même dans le cas contraire ce symptôme doit être enregistré, pour que plus tard, on puisse voir si de nouvelles observations, faites de l'une ou de l'autre manière, le confirment ou non. Seulement il faut ne pas négliger de le marquer comme tel par un signe distinctif quelconque, signe que l'on doit ajouter même à ceux qui se sont présentés plusieurs fois, mais qui n'ont pas encore été observés sur l'homme en santé.

Une autre question bien plus importante, est de savoir si on a le droit de séparer les symptômes qui, ensemble, ont constitué un cas de maladie guérie, en les enregistrant, chacun à l'organe auquel il appartient. Hahnemann lui-même l'a fait constamment, et les premiers homœopathes, tels que *Stapf*, *Hartlaub* et *Gross*, et même *Héring*, qui, plus que tous les autres, ont réfléchi sur la chose, n'ont pas hésité de suivre, en cela, l'exemple de Hahnemann. Quant à nous, nous n'hésitons pas non plus à le déclarer admissible, puisque notre expérience nous a appris qu'un symptôme qui, dans un cas et dans telle ou telle combinaison, contribue à indiquer un médicament, le fait dans toute autre combinaison, pourvu que le reste des symptômes soit également de son ressort et conforme à son caractère. Aussi voyons-nous fréquemment que des symptômes qui ont été ou produits ou guéris ensemble, apparaissent chez différens observateurs dans les combinaisons les plus différentes, ou même isolément, et, quoique dépendant, dans la plupart des cas, d'autres souffrances, ils ont néanmoins souvent une valeur caractéristique générale. C'est ainsi que, par exemple, *la crainte de mort de l'aconit*, jointe aux souffrances du cœur, est tout aussi caractéristique pour ce médicament, lorsqu'elle se trouve jointe à un mal aux dents, ou à toute autre affection qui, par le reste de ses symptômes, ne contredirait pas ce médicament. Même dans des cas où les symptômes accessoires ont paru absolument dépendre d'une

autre souffrance, comme par exemple, du *tænia*, les symptômes qui ont constitué le cas de guérison, peuvent être pris, *chacun*, comme une indication pour l'emploi favorable du médicament, *attendu que tous les cas de tænia n'ont pas les mêmes symptômes, et que le médicament n'aurait pas fait de bien dans tel ou tel cas, si les symptômes qui en ont constitué l'ensemble n'avaient pas tous été de son ressort.* Mais d'un autre côté, tout en séparant ces symptômes, pour renvoyer chacun à l'organe où il appartient, IL NE FAUT PAS NON PLUS NÉGLIGER DE LES METTRE EN MÊME TEMPS ENSEMBLE; car, quoique ces combinaisons ne se présentent peut-être jamais plus les mêmes, l'étude en aura toujours une valeur réelle, vu que, par la comparaison de plusieurs cas où un médicament a fait du bien, on apprendrait mieux que par toute autre manière, à faire de nouvelles combinaisons dans l'esprit et le caractère de ce médicament. C'est pourquoi on fera bien de placer en tête de la pathogénésie les cas cliniques, chacun avec l'ensemble des signes qui l'ont constitué, afin de pouvoir, pour chaque symptôme, renvoyer au cas et à la combinaison dont il a été tiré. Et non seulement il faut faire cela pour les symptômes curatifs, mais encore pour les symptômes positifs. Ceux qui ont apparu en groupes, doivent être marqués comme tels par un renvoi à l'accès entier qui les a contenus ensemble. Devant donner, nous-mêmes, dans ces feuilles, des médicamens arrangés de cette manière, nous ne croyons pas avoir besoin de nous expliquer plus

amplement sur ce sujet ; le lecteur n'aura qu'à examiner attentivement le premier tableau que nous donnerons, pour nous comprendre aisément.

III. Les matières ainsi convenablement arrangées et complétées le mieux possible, on peut commencer l'étude elle-même, que l'on fera, d'après le conseil du docteur *Héring*, le mieux en *quatre lectures*, pour chaque médicament, afin d'en connaître successivement : a, *la principale sphère d'activité, en général* ; b, *le caractère particulier* ; c, *les signes diagnostiques, par rapport aux autres médicaments*, et d, *les indications pathognomiques en particulier*.

a. *Étude de la principale sphère d'action en général.* — C'est là le premier cours de lecture qui n'a pour but que de donner une idée générale des effets du médicament, à peu près telle qu'elle se trouve dans les résumés de notre Manuel. Mais si l'on veut réellement profiter de ce travail, il faut qu'on le fasse soi-même, sans se rapporter aux résumés qui en ont été faits, attendu qu'on ne retient rien mieux que ce qu'on a appris avec plus ou moins de peine. Du reste, la peine que ce travail donne n'est pas encore la plus grande. On peut commencer par lire attentivement et *avec abandon* la suite des symptômes, en annotant, de la manière la plus aphoristique possible, 1° les symptômes qui ont été éprouvés par plusieurs observateurs, ou qui ont fait partie de plusieurs cas de guérison, ou qui ont une particularité quelconque dont on est frappé invo-

lontainement; 2° ceux qui sont caractérisés par quelque condition du temps, du lieu ou quelque autre circonstance remarquable, n'importe que ce soient des symptômes positifs ou curatifs; 3° ceux qui se caractérisent par des symptômes accessoires qui les accompagnent, et 4° ceux qui ont quelque valeur pathognomique, ou qui expriment des indices plus ou moins clairs de quelque affection dans laquelle le médicament saurait peut-être convenir. En faisant ce travail avec attention, on arrivera déjà à une connaissance assez réelle du médicament, surtout lorsqu'en même temps on veut faire attention aux analogies et aux différences qu'il y a entre les souffrances de la tête et des membres, de l'oreille et des yeux, de l'ouïe et de la vue, du moral et de l'estomac, du foie et des fonctions cérébrales, des dents et des doigts des pieds et des mains, de la poitrine et de la vessie, du larynx et des voies urinaires, de la bouche ou du nez et des parties génitales, etc. Déjà Héring a cité plusieurs de ces analogies, comme, par exemple, chez *causticum*, qui a, devant les oreilles : tintement, sibillement, chant et grésillonnement; et devant les yeux : étincelles, scintillement, caractères ou formes, et mouches; tandis que *phosphorus* a, devant les oreilles : son de cloches, bourdonnement et sensation d'une plaque, et devant les yeux : point, taches et crêpe noir. Mais le médecin attentif en remarquera encore bien d'autres qui seront non seulement souvent d'un grand intérêt, mais qui aideront aussi beaucoup à pénétrer le

caractère du médicament, et à retenir par analogie ce qu'on aura appris.

b. *Etude des signes caractéristiques.* — Cette partie a pour but de reconnaître d'une manière précise les différentes sensations et circonstances par lesquelles un médicament manifeste son action, et d'en distinguer la valeur relative et les particularités par la comparaison des symptômes entre eux. Déjà, en s'occupant de la première partie de l'étude, on aura souvent été frappé par le retour fréquent de la même sensation dans les organes les plus hétérogènes, ainsi que par l'apparition des souffrances les plus différentes sous la même condition. C'est ici l'endroit de faire une attention particulière à ces circonstances. Mais pour approfondir la chose comme il faut, il ne faut pas se contenter de remarquer les sensations et les conditions prédominantes en *général*; ce dont il s'agit, c'est de savoir précisément les organes *particuliers* qui sont affectés de *la même* souffrance, ainsi que les souffrances *particulières* qui apparaissent sous *la même* condition. On commencera donc ce travail en prenant d'abord toutes les *souffrances* une à une et en notant à côté tous les endroits où elles se trouvent, ensuite on procèdera de la même manière *pour les conditions*, et enfin on y ajoutera encore un coup d'œil sur l'ensemble des souffrances qui se trouvent dans chacun des différents *systèmes anatomiques* (les os, les vaisseaux lymphatiques, les membranes muqueuses, les membranes séreuses, etc.), ainsi que sur les symptômes qui se

manifestent au côté *droit* et au côté *gauche* du corps. Les comparaisons que l'on y peut faire sont nombreuses et offriront, pour l'observateur attentif, assez d'intérêt sous plusieurs points de vue. Car d'abord il remarquera qu'il y a plusieurs sensations qui sont propres à certains organes, telles que la pression à la tête et à l'estomac, le tiraillement et le déchirement aux parties musculieuses, les élancements à la poitrine, etc., ce qui lui fera faire attention aux douleurs extraordinaires dans les organes. Puis il verra encore que les conditions sous lesquelles les symptômes apparaissent sont différentes plutôt par rapport *aux organes* que par rapport aux *sensations*, de manière qu'un médicament qui, p. ex., produit *le soir* des douleurs *térébrantes* aux dents, produirait, *le soir*, aussi toutes les autres douleurs aux dents qui lui sont propres, tandis que celui qui produit, p. ex., *le soir* mal à la tête, ne produirait pas nécessairement aussi mal aux dents ou maux de ventre *le soir*. Enfin, on découvrira par ces comparaisons encore un grand nombre d'autres particularités qui toutes seront de la plus haute importance pour l'art de faire de bonnes combinaisons et de subvenir aux symptômes particuliers par le caractère général du médicament. Ce n'est du reste que pour les médicamens dont la sphère d'activité est assez connue, et qui ont au moins 1200 à 1500 symptômes, qu'on fera ces études avec succès.

c. *Etude diagnostique.* — Ayant mis en évidence le caractère d'un médicament, il s'agit de parvenir

à pouvoir distinguer celui-ci de tous les autres. Tout le monde sait qu'il y a des symptômes qui sont communs à une grande quantité de médicamens, et c'est pourquoi plusieurs homœopathes ont fait la proposition de faire des résumés qui ne contiendraient que les symptômes que chaque médicament a à lui seul. Mais c'est là une proposition qui mènerait à avoir un livre à feuilles vides. *Car aucun médicament n'a aucun symptôme qui lui soit absolument particulier; tout symptôme, quelque caractéristique que ce soit, se trouve en même temps chez plusieurs médicamens; MAIS AUCUN MÉDICAMENT N'A LA MÊME TOTALITÉ DE SYMPTÔMES QUE L'AUTRE.* C'est ainsi que deux médicamens qui, dans une certaine partie de leurs symptômes se rapprochent presque jusqu'à l'identité, diffèrent dans d'autres parties de la manière la plus éclatante, et les symptômes qui, pour une certaine collection de médicamens, n'ont aucune valeur distinctive parce qu'ils se trouvent être communs à tous, peuvent changer en symptômes de la plus haute importance dès qu'on compare ces médicamens à une autre série. Donner pour tout médicament des signes diagnostiques absolus qui le feraient distinguer de tous les autres *en général* est donc chose entièrement impossible. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'indiquer les signes par lesquels un médicament se distingue de chaque autre *en particulier*; ce qui, à la rigueur, donnerait pour tout médicament autant de diagnostics particuliers qu'il y a de médicamens dans notre matière médicale. Un tel diagnostic qui compare-

rait un médicament avec tous les autres, serait, il est vrai, un travail terrible, mais pour la pratique il n'est pas non plus nécessaire de lui donner cette extension. Car, plusieurs médicamens ayant des différences assez sensibles, il suffit d'établir le diagnostic entre ceux qui, soit par leur caractère pathogénétique, soit par leurs qualités physiques et botaniques, ont beaucoup d'analogie, tels, par ex., qu'*arsenic*, *china*, *veratr.* et *nux vomica*, ou *bellad.*, *merc.* et *laches.*, etc., à cause de leurs analogies pathogénétiques, ou bien : *acid. nitr.*, *acid. mur.*, *acid. phos. etc.* en qualité des substances chimiques analogues, ou *nux vomic.* et *ignat.*, ainsi que *thuia* et *sabina* comme des plantes d'uee grande analogie etc. Dans ce travail, on devra surtout faire attention aux conditions et aux souffrances qui sont communes aux médicamens qu'on compare, pour voir les différentes souffrances que chacun produit sous la même condition, ainsi que les différentes parties où chacun a la même sensation. Souvent aussi on trouvera les différences existant seulement par degrés, comme, p. ex., de plusieurs médicamens qui ont aggravation nocturne, l'un les a avant minuit, l'autre à minuit, un troisième après minuit, etc. C'est, p. ex., que la *nux vomica* et *pulsatilla* produisent tous deux : aggravation la nuit, le matin et le soir ; mais les souffrances vespertines de *noix vomique* n'apparaissent que très-près de minuit, par anticipation, tandis que les souffrances matutinales de *pulsat.* n'apparaissent à cette époque que par retard. Toutes

ces nuances sont de la plus haute valeur pour l'indication d'un médicament, et ceux à qui l'étude n'en semble pas assez scientifique pour être digne d'eux, peuvent se contenter de la négliger et de ne jamais savoir employer aucun médicament sans appeler le secours d'un confrère.

d. *Etude des indications pathognomoniques.* Avec l'étude diagnostique des médicaments la connaissance de ceux-ci peut être regardée comme aussi parfaite qu'on puisse l'acquérir. Mais pour les amateurs de la pathologie des écoles, il y a encore un petit amusement en réserve pour se délasser de leurs peines. C'est de déterminer *à priori* les maladies dans lesquelles le médicament semblerait pouvoir convenir, si toutefois le cas individuel qui se présenterait en permettait l'emploi. Déjà en faisant la première étude, le médecin aura sans doute remarqué plusieurs signes qui, suivant les connaissances qu'il possède, surtout en *seméiologie*, l'auront fait songer à telle ou telle affection qui se caractérise entre autres par ces signes. Et si, déjà dans la première lecture du médicament il a pris la précaution de placer à côté de ces signes une petite marque avec le nom de l'affection qui lui passa par la tête, écrit au crayon, il se rappellera maintenant aisément les idées qu'il avait, et pourra les poursuivre. Mais pour rendre ce travail utile pour la pratique, il faudrait qu'il ne se contentât point d'enregistrer *le nom seul* des maladies; il faudrait qu'il plaçât à côté tous les symptômes du médicament qui ont rapport à cette

maladie. Supposons, par exemple, qu'en lisant le symptôme du système urinaire du *mercure*, nous ayons été frappés par les urines tantôt troubles et blanchâtres tantôt limpides et sans couleur, coulant avec abondance jour et nuit, et que nous ayons songé au *diabète* ; il faudrait maintenant que nous regardassions si l'état des gencives, des forces générales, des fonctions et des parties génitales, de la peau, de l'appétit, de la soif et de la digestion se trouveraient également dans les symptômes du *mercure* tels qu'ils se trouvent dans quelques espèces de *diabetes melitus*, et placer tous ces symptômes derrière le nom. En faisant cela pour plusieurs maladies et avec réserve continuelle de l'individualisation dans un cas donné, on aurait toujours un avantage réel, puisqu'on se familiariserait encore plus avec les symptômes du médicament, et qu'on s'exercerait de manière à pouvoir, en cas de besoin, découvrir aisément des médicamens même contre de nouvelles maladies épidémiques. On pourrait même, ayant fait des travaux semblables pour plusieurs médicamens, comparer les différens groupes et les nuances des symptômes que, dans chaque médicament, on a placés à côté du même nom. Comme, par exemple, dans le cas cité du *diabète*, les symptômes des urines, des gencives, de la digestion, des parties génitales, etc., de *mercure* et de *phosph. ac.*, etc. Utiliser, de cette manière, la pathologie au profit d'une étude approfondie de la matière médicale ne serait certes pas un crime. Se servir des *noms patho-*

logiques pour un usage quelconque, n'a en lui-même jamais été défendu par nos principes ; *mais s'en servir pour déterminer le choix du médicament ou pour se passer de l'étude de la matière médicale*, voilà ce qui ne peut être toléré ni par Hahnemann ni par aucun des véritables homœopathes. Pour les maladies *sui generis*, telles que la fièvre typhoïde, la gale, la syphilis, la scarlatine, le choléra, la fièvre pourprée, etc., ce travail serait même non seulement utile, mais aussi nécessaire, si *Hahnemann* lui-même et plusieurs de ses disciples ne nous avaient déjà indiqué les médicamens qui, dans l'ensemble de leurs caractères, présentent le plus d'analogie avec tout l'ensemble des lésions organiques et des symptômes par lesquels ces maladies se manifestent.

IV. En lisant tout ce que nous venons de dire sur la manière d'étudier les médicamens, plusieurs de nos lecteurs se seront sans doute effrayés de toute la peine que cela leur donnerait s'ils devaient se mettre à ce travail. J'avoue qu'en effet il est beaucoup plus facile de distribuer, suivant des indications générales ou même suivant des noms pathologiques, vingt, trente médicamens dans une heure, que de se rendre maître de la matière médicale au point d'avoir tous les médicamens avec tous leurs symptômes sous son entière domination. Cependant, l'étude de la matière médicale n'est pas plus difficile que celle de toute autre science, et ne demande pas même le temps qu'exigent l'anatomie, la chimie, ou bien l'étude d'une langue étrangère ; seulement il

faut avoir la conviction de la nécessité de cette étude; car la bonne volonté fait tout. Au commencement, il est vrai, on n'avancera pas rapidement; mais une fois qu'on aura étudié, de la manière indiquée et la plume à la main, cinq ou six des principaux médicaments, on aura acquis une certaine habitude qui permettra de simplifier le travail de beaucoup. Déjà même en étudiant le deuxième et le troisième médicament, on saura beaucoup mieux où porter son attention, et à la fin en ayant étudié vingt, trente, on n'aura besoin que de lire attentivement les nouveaux pour savoir dans quelle catégorie les mettre, et comment les distinguer de tous les médicaments analogues. Mais, étant arrivé à ce point, les avantages qu'on retire de ces travaux pour la pratique sont impayables. Non seulement on saura choisir ses remèdes avec toute la sécurité possible, mais aussi on procédera avec une facilité infiniment plus grande. C'est alors qu'on se servira de tout répertoire avec succès, parce que celui-ci ne fera que rappeler à la mémoire ce que l'on aura appris avec plus de détail; et souvent, en ne faisant que jeter un coup d'œil sur les médicaments du symptôme prédominant, on saura en choisir le bon, puisque, pendant la lecture, on passerait dans sa tête en revue tous les symptômes caractéristiques des médicaments qui s'y trouvent indiqués. En outre, on saura aussi faire l'examen du malade avec beaucoup plus de précision, et toutes les questions à faire viendront tout naturellement, tandis que ceux qui ne connaissent pas les

nuances entre les symptômes, ne savent jamais apprendre le moindre signe caractéristique ou perdent le temps en questions fatigantes et absolument inutiles, parce qu'ils n'ont aucun but déterminé, aucune distinction à faire qu'ils pourraient poursuivre. Même les cas où l'on se plaint si souvent d'un manque de symptômes distinctifs, deviendront d'autant plus rares que l'on connaîtra mieux ce qu'il faut pour déterminer le choix, et maint petit symptôme dont auparavant on ne faisait aucun cas parce qu'on n'en connaissait pas la portée pour le diagnostic des médicamens analogues, sera relevé, apprécié et mis dans la balance pour compléter les indications.

Mais il y a encore un avantage infiniment plus grand. Combien de fois ne s'est-on pas plaint qu'avec la manière dont nous expérimentons nos médicamens, nous ne saurions jamais trouver des remèdes contre des lésions organiques graves, aiguës ou chroniques, si par hasard des cas de toxication involontaire ne nous en fournissaient point de temps en temps dans les livres de l'ancienne école. Eh bien ! qu'on le sache donc une fois pour toutes, le médecin qui étudie la matière médicale comme il faut, n'aura jamais besoin de connaître la puissance de ces médicamens jusqu'à ce point, sans cependant, pour cela, être abandonné par eux dans ces cas. Car toute maladie, même la plus grave, a un commencement ; toute maladie présente un commencement, souvent même, lorsque l'auscultation ne découvre encore rien, quelques signes qui par-

fois ne font que s'en aller et revenir, mais qui peuvent trahir au médecin attentif et instruit le mal dont il aurait à craindre le développement. Or ces mêmes signes, peu graves, peuvent être et ont été constamment produits par nos expérimentations sur l'homme en santé, et peuvent indiquer le médicament dans des cas plus avancés. C'est ainsi que *Hahnemann* et les plus instruits de ses disciples ont constamment su trouver des médicaments qui ont guéri les affections les plus graves, telles que *pneumonies*, *encéphalites*, *fièvres putrides*, le *choléra*, des *affections squirrheuses*, *carcinomateuses* et *gangréneuses*, sans que toutes les fois ces affections se fussent trouvées d'une manière aussi prononcée dans les symptômes des médicaments. C'est encore ainsi que *Hering* a su découvrir les médicaments propres à la guérison de plusieurs cas d'affections lépreuses, sans qu'aucun de ceux qu'il a employés eût jamais produit sur l'homme en santé des lésions aussi redoutables. C'était le talent de faire des combinaisons heureuses par les symptômes existants et l'appréciation pathognomonique de quelques signes, qui l'y conduisaient. Aussi connaissait-il la matière médicale à fond, et, en effet, le *médecin pathologiste qui connaît non seulement les signes qui annoncent déjà une lésion grave, mais aussi ceux qui en annoncent le plus léger commencement, a un avantage immense*, LORSQU'EN MÊME TEMPS IL SAIT EMPLOYER CES CONNAISSANCES A L'EXPLOITATION DE LA MATIÈRE MÉDICALE ! Mais comment voulez-vous qu'avec tout son

savoir il guérisse même la moindre affection dynamique, la moindre lésion de fonctions, s'il ne sait que chercher les symptômes un à un dans les répertoires,

Enfin un dernier avantage pour ceux qui étudient la matière médicale, c'est d'acquiescer un jugement juste sur la valeur des symptômes, et de distinguer avec une certitude presque infaillible ceux qui sont essentiels et importants, de ceux qui ne sont qu'accessoires et par conséquent moins décisifs. Il y a même plus, c'est, que même la question sur la véracité de tel ou tel symptôme devient tout autre pour ceux qui connaissent la matière médicale à fond. Pour tous ceux qui ne s'en tiennent qu'aux symptômes isolés, que pour un cas de maladie ils enfilent tant bien que mal, cette question peut en effet être grave, mais pour celui qui a approfondi la nature pathogénétique des médicamens, et l'unité de leur caractère, elle disparaît entièrement, et se réduit en vapeur. Car, admettons même que dans un nombre de deux ou trois mille symptômes il y en ait vingt à trente qui soient mal observés ou même fictifs, ces symptômes resteront tellement isolés et sans rapport avec les autres, que tous ceux qui choisissent d'après le caractère, ne seront même jamais tentés d'en faire usage. Même lorsque la symptomatologie d'un médicament est entièrement fictive, comme par exemple dans les publications de *Heyne* (Fickel, Hobauer, etc.), le médecin accoutumé à approfondir les médicamens, le reconnaîtra éga-

lement et avec encore plus de facilité en ce qu'il n'y trouvera aucun caractère, aucune unité intime, aucune connexion ni analogie dans l'ensemble des symptômes. Enfin on se mettra, de cette manière, même en état de pouvoir constater la validité et la vérité d'un symptôme contesté, si toutefois celui-ci a, en lui-même, assez d'importance. C'est ainsi que Hahnemann a fort bien su ce qu'il faisait en ajoutant au tableau de *veratrum* tous les signes que dernièrement la malveillance a voulu révoquer en doute, et lorsque, par la suite du travail que nous allons donner dans ces feuilles, nous arriverons à ce médicament, nous y exposerons longuement et clairement toutes les raisons que nous avons de regarder ces symptômes comme appartenant incontestablement au caractère pathogénétique de *veratrum*. Aussi les premiers médecins de notre école, et même le docteur *Hering*, cet homme aussi savant que spirituel, n'ont-ils jamais songé à douter de l'admissibilité de toutes les observations que Hahnemann, avec la sagacité de son esprit, a reconnues comme dignes d'être tirées des ouvrages des anciens, et ces hommes étaient cependant tous des homœopathes qui s'occupaient profondément de leur art. Mais il est toujours plus facile de critiquer une œuvre que de l'étudier et d'en pénétrer l'esprit. La lettre, c'est quelque chose qui se voit pour tout le monde, mais l'esprit reste caché au fond des choses, et il y a même des personnes qui ne croient pas du tout à son existence. *Habeant sibi!*

Voilà tout ce que nous avons à dire pour faire comprendre nos idées et nos intentions par rapport au travail que depuis long-temps nous nous étions proposé de faire et qui en ce moment reçoit le commencement de son exécution. Ce travail a pour but de fournir aux médecins homœopathes de la France une matière médicale COMPLÈTE, qui non seulement puisse servir de source à consulter pour ceux qui se servent de notre manuel, mais qui fournisse aussi, en même temps, des moyens pour faciliter l'étude comparative et diagnostique des médicamens. A ce dessin nous avons conçu l'idée de donner à la tête de tout médicament dont nous publierions la traduction, un aperçu aussi aphoristique que possible des cas que ce médicament a guéris; avec les symptômes qui, dans ce cas, ont contribué à l'indiquer. Puis viendra la pathogénésie arrangée de manière qu'on puisse comparer les symptômes analogues tant positifs que curatifs, et arriver sans trop de peine à se procurer une idée nette de la physiognomonie totale du médicament. A ce tableau, ainsi qu'aux cas de guérison, nous ajouterons en même temps les observations purement cliniques *que nous avons faites nous-même ou qui nous ont été communiquées par nos amis*, et à côté de tout symptôme essentiel nous marquerons les médicamens les plus importants auxquels ce symptôme est également propre. Après ce tableau nous donnerons un *aperçu comparatif* des traits caractéristiques du médicament, en indiquant les différens organes dans lesquels se trou-

vent les mêmes souffrances , ainsi que les différentes sensations qui ont lieu sous la même condition. Ensuite vendra un quatrième tableau qui contiendra , de la manière la plus aphoristique, les signes les plus importants par lesquels le médicament se distingue de chacun de ceux qui lui sont les plus analogues, et , à la fin , nous terminerons par donner en quelques mots un résumé de toutes les comparaisons que nous avons faites , ainsi que des différens emplois qu'on pourrait faire de ce médicament.

Ce travail sera, comme chacun le comprendra aisément, long à faire, et ne saura ni être donné en deux ou trois volumes, ni être achevé dans un an. Cependant, de la manière dont nous l'avons conçu, il ne deviendrait pas non plus outre mesure volumineux, attendu qu'il n'y a guère que quatre-vingts médicamens qui soient assez connus pour offrir un sujet suffisant à des études approfondies. Et pour le temps, nous aurons soin de publier successivement les médicamens les plus importants , et surtout ceux qui ou n'ont pas encore été traduits du tout *en entier*, ou qui dans les nouvelles éditions des originaux ont reçu des augmentations importantes. La publication de ces travaux se fera , pour le commencement , dans ces feuilles , jusqu'à ce qu'il se trouve un nombre suffisant de lecteurs pour les publier séparément.

Dans un numéro prochain nous commencerons ces travaux par la traduction du *lachesis*, étudié par le docteur *Héring* en Amérique.

OBSERVATION CLINIQUE ,

par le docteur PÉTROZ.

Dans la nuit du premier jour de janvier 1838, on me fit demander pour aller visiter une jeune malade rue du faubourg St-Honoré, n° 11; on m'apprit que cette enfant, âgée de sept ans, était à son quarante-cinquième jour de maladie, qu'à la suite d'une scarlatine dont l'éruption avait été peu abondante, peut-être incomplète, on avait donné un purgatif dont l'emploi fut bientôt suivi d'accès de fièvre intermittente à retours irréguliers, auxquels succédèrent les symptômes d'une maladie plus grave qui fut appelée fièvre maligne, putride, ensuite typhus. Les principaux moyens employés pour la combattre furent des sangsues sur le ventre, des bains, des boissons acidulées. Depuis trois semaines environ, la malade était sourde, ne pouvait parler, et semblait être privée de la vue; le délire n'avait pas cessé depuis dix jours; les extrémités du côté droit étaient paralysées, tout-à-fait insensibles. Je trouvai la joue gauche entièrement occupée par une tumeur dont le sommet élevé, terminé en pointe mousse, était compris dans une large eschare de gangrène; sa base était d'un rouge violacé; le reste de la face était d'une grande pâleur, sans chaleur comme la peau de tout le corps; la tête était

fortement tuméfiée ; le pouls était fréquent, mou, très-faible, disparaissait à la plus légère pression ; la respiration était lente, petite ; l'estomac repoussait toutes les substances ingérées ; l'haleine était fétide ; tels étaient les seuls symptômes qu'on pouvait recueillir.

Mon pronostic ne devait pas différer de celui du médecin qui m'avait précédé, et qui avait quitté la malade depuis deux heures ; il était celui d'une mort très-prochaine ; toute médication paraissait au moins inutile contre un désordre si grand ; en vain je fis valoir les difficultés actuelles, et celles peut-être plus grandes qui devaient nécessairement résulter de l'introduction du pus de l'eschare dans l'estomac chez un enfant qui n'avait plus la faculté de sentir ; je cédaï cependant aux sollicitations de la personne qui, en l'absence de la mère, dirigeait les soins que réclamait le déplorable état de cette jeune malade, et plus encore à ce devoir de conscience qui ne permettait pas de la laisser sans secours et de préjuger ce qui était dans un avenir inconnu.

Arrêter les progrès de la gangrène, était l'indication pressante, je pensai la remplir en prescrivant le guarea 1-15° dans cinq onces d'eau ; on donnait de cette potion une cuillerée toutes les heures. Le lendemain, 2 janvier, la tumeur un peu moins dure, offrait déjà une ligne de démarcation qui déterminait l'étendue de la partie frappée de mort ; le vomissement était devenu plus rare, quelques cuillerées de bouillon données à de longs intervalles

(une seule chaque fois), étaient gardées ; les autres symptômes étaient les mêmes ; le médicament fut répété , donné seulement toutes les trois heures.

Le 3, la tumeur était affaissée , le travail pour la séparation de l'eschare s'annonçait par un cercle d'inflammation , sur les limites duquel se faisait déjà un léger suintement ichoreux ; les vomissemens avaient cessé ; le poulx était moins faible ; la peau avait plus de chaleur ; bouillon , eau vineuse pour boisson. Le 4 et le 5 , continuation du travail de décollement , progrès d'amélioration dans l'état général , marques évidentes de l'action du médicament , son emploi n'est pas renouvelé.

Le 6, suppuration abondante autour de l'escharre , à l'extérieur et dans la bouche ; l'enfant recouvre la vue , reconnaît sa mère.

Le 7 et le 8 , progrès rapide dans la séparation de l'eschare ; il fournit une suppuration sanieuse abondante , très-fétide ; malheureusement il est impossible d'empêcher que celle que donne l'intérieur de la bouche ne coule dans l'estomac , ne cause des envies de vomir , des coliques , le ballonnement du ventre , etc. Ces symptômes sont combattus par chamomille ij — 12 , dans six onces d'eau ; on en donne une cuillerée toutes les demi-heures ; le lendemain , 9 , ils diminuent et cessent après deux selles liquides qui eurent lieu dans la journée ; une portion de l'eschare décollée , permet de l'isoler avec de la charpie et d'absorber une grande partie de la suppuration. Cette opération est renouvelée très-souvent.

Le 12, l'eschare, presque entièrement séparée, est enlevée et laisse les deux arcades dentaires à découvert; l'ouverture avait 15 lignes de diamètre.

Les bords de la plaie ne tardent pas à se détacher, les forces de la malade s'améliorent, elle recouvre l'usage de ses sens, les facultés reprennent leur exercice, peu à peu la sensibilité et le mouvement renaissent dans les extrémités du côté droit, tout marchait vers une amélioration telle qu'on n'aurait osé l'espérer, surtout la prédire, quand au premier jour après la chute de l'eschare, tout ce bien obtenu si péniblement fut perdu du jour au lendemain. Le poulx redevient mou et faible, la chaleur générale diminue, se perd, la face devient d'une pâleur extrême, l'estomac repousse encore une fois tous les liquides, et ces vomissemens sont fétides; la langue est blanche, sèche sur les bords, un enduit muqueux brunâtre en couvre la base, les bords de la plaie deviennent très-douloureux, d'une couleur grise et sale. Cet état fâcheux est le produit de l'infection causée par l'ingestion du pus et sa résorption.

L'arsenic ij — 3o dans six onces d'eau légèrement alcoolisée est donné par cuillerées d'heure en heure; il eut pour effet d'arrêter les progrès de cette espèce d'empoisonnement, les vomissemens cessèrent au bout de vingt-quatre heures; on put reprendre l'usage du bouillon, bientôt l'adynamie fut moins grande, la chaleur générale se rétablit, on continua l'usage du médicament donné à de longs intervalles.

Malgré la promptitude avec laquelle tous les symptômes de cette effrayante rechute avaient été combattus et arrêtés, le ravage qu'elle avait causé dans la plaie était grand; elle avait été élargie, par cette gangrène consécutive, une portion du maxillaire supérieur frappée de mort se détacha au bout de dix jours et rendit énorme cette perte de substance; mais dès ce moment, et sous l'influence du dernier médicament, tous les symptômes généraux ayant cessé, on n'eut plus qu'à rétablir les forces par une alimentation convenable, et à favoriser le rapprochement des bords de la plaie par des pansemens assez fréquens pour prévenir les inconvéniens qui pouvaient résulter de l'écoulement de la salive et d'une partie des alimens liquides dont se nourrissait la malade; au bout de quelques mois l'ouverture fut réduite à deux lignes de diamètre; mais l'espérance d'une cicatrisation complète se perdant de plus en plus, on pensa qu'on pourrait l'obtenir à l'aide d'une opération; la malade fut confiée aux soins éclairés de M. Blandin, qui, après avoir décollé la partie supérieure de la joue devenue adhérente sur la portion du maxillaire qui avait été necrosée, rafraîchit les bords de l'ouverture. Une suture fut pratiquée, une lame d'ivoire très-mince fut placée dans la bouche, s'appuyant d'une part sur l'arcade dentaire inférieure, de l'autre sur la partie peu saillante du maxillaire supérieur pour prévenir de nouvelles adhérences et laisser plus de facilité aux mouvemens des mâchoires après la guérison.

Cette opération très-difficile, pratiquée avec une rare habileté, n'eut malheureusement pas le résultat qu'on en attendait : la peau dans laquelle on avait passé les aiguilles était sans élasticité comme celle des cicatrices obtenues après une grande perte de substance; elle se déchira, et il fallut abandonner à la nature seule le soin de faire cesser cette infirmité; en effet, cette ouverture s'est peu à peu rétrécie, s'est fermée; une grande dépression de la joue au fond de laquelle se trouve une petite cicatrice, est tout ce qui reste de ce grand désordre; elle altère l'harmonie de la belle figure de cette intéressante enfant; puisse-t-elle toujours me pardonner de l'avoir guérie !

Cette observation me semble remarquable sous plus d'un rapport.

1° A quelle cause immédiate peut-on attribuer la lésion de fonctions, de l'ouïe, de la vue, l'hémiplégie, l'insensibilité absolue de tout le corps ?

2° Après un désordre aussi grand dans les phénomènes de l'innervation et lorsque la vie était près de s'éteindre, comment expliquer le puissant effort qu'elle faisait pour épuiser dans un travail fluxionnaire aussi grand, tout ce qui l'opprimait depuis si long-temps ?

3° Existe-t-il dans les moyens thérapeutiques ordinaires, décorés du titre d'anti-septiques, des ressources pour combattre tant de causes de destruction ? Ceux qui en ont triomphé ne l'ont-ils pas

fait en vertu d'une action spécifique? Le premier médicament employé, et dont je dirai les propriétés quand un complément d'expérimentation me les aura fait plus entièrement connaître, eut une action puissante et prompte; j'avais déjà appris qu'il était mieux approprié au genre de gangrène qui caractérisait la période aiguë, surtout dans les affections de cette nature, qui ont lieu à la face; tandis que l'arsenic était plus capable de combattre son retour après l'infection produite par l'ingestion du pus.

4° La tumeur aurait pu être considérée et traitée comme l'anthrax, la pustule maligne, par la cautérisation, d'après le conseil de Chaussier; mais qu'aurait pu celle-ci contre la cause générale qui, obéissant à un mouvement synergique, reste d'une vie épuisée sous tant d'efforts et près de s'éteindre, si on ne venait à son aide au lieu de l'affaiblir encore?

NUX MOSCHATA. (Noix muscade, fruit du *Myristica Moschata*, L. (*Laurineæ Myristicæ*, Helbig.)

On prend des petites noix, ob rondes, mousses à leurs extrémités, celles qui sont encore fraîches, pesantes et grasses, et qui, traversées, par une aiguille chaude, laissent suinter une huile jaunâtre, et on les nettoie à l'aide de l'eau distillée de la

poussière blanchâtre (chaux) qui y adhère. On prend un grain de cette noix qu'on pulvérise et qu'on délaie (d'après les règles indiquées) jusqu'à la X^e puissance.

Il paraît que les Grecs et les Romains n'ont point connu les fleurs ni les noix du muscadier, car leur macis (une écorce épaisse, jaune, astringente) provient vraisemblablement d'une tout autre plante (je renvoie à cet égard à Dascia et D. Casta) et le mot Macis chez Plaute (Pseudol. actus III), mérite encore moins une mention. Avicenne en fait le premier mention, quoiqu'elle paraisse avoir été connue des Arabes bien avant lui. Les médecins des siècles précédens (Ettmüller, Casp. Fr. Hoffmann, River, etc.) l'administraient fréquemment, et le Plîne indien, Rumph, donna la première description détaillée de son fruit et de ses espèces, dans laquelle se trouvent aussi des remarques pratiques importantes. Les pharmacologues rationnels des derniers temps décomposèrent aussi cette noix, et y trouvèrent, comme dans cent autres choses, une matière propre appelée Myristicine.

J'ai trouvé que la semence du *Carum carvi* était un puissant antidote.

L'action des petites doses ne durait dans quelques cas rares que quelques jours (6-8) celle des plus grandes au contraire, persistait au-delà de 2-3 semaines.

Les symptômes marqués avec Hd. sont du docteur Heyder; avec Hk., de Hinck; ceux avec Hg.,

ont été observés par moi; j'ai ajouté les chiffres de chaque personne qui s'est soumise à l'expérimentation aux symptômes qu'on a observés, parmi lesquels Al. An, Lch, Ld, Mi et Ov, sont des femmes.

Les symptômes qui portent X proviennent des fleurs.

En général, je trouvais que la muscade était surtout efficace, quand existaient les circonstances suivantes :

1° Quand la maladie provenait de l'action du froid (humide);

2° Quand les incommodités (la douleur comme la fièvre) étaient apaisées par la chaleur extérieure, aggravées au contraire par le grand air froid;

3° Quand on observait parmi les symptômes de la somnolence ou de la tendance aux syncopés.

Elle avait aussi une action efficace.

4° Chez des individus dont la peau était fraîche, sèche, peu disposée à transpirer;

5° Chez les enfans et les femmes plus que dans les circonstances opposées.

A. OBSERVATIONS CLINIQUES.

Elle est excellente dans la faiblesse de la mémoire. (Cartheuser, *Fundamenta materiæ medicæ*, tom. II, p. 351. (Comparez les sympt. 174, 182, 183, 185, 194, 412.))

La noix muscade ne conviendrait-elle pas dans la faiblesse de l'esprit? (Samuel Hahnemann, *Orga-*

non , p. 59, et petits écrits (1, 198). Comparez 164, 171, 174 , 181 , 184, 186, 200 , 203, 480, 55.)

Elle est utile dans toutes les maladies froides du cerveau . la paralysie et autres affections des nerfs de l'utérus. (Costa aromatum liber, p. 249.)

5. Céphalalgie stomacale. (Cartheuser.)

Stupidité dans toute la tête. (Ald.)

Embarras de la tête, surtout dans le front. (*Id.*)

Apoplexie. (Marggrav, River, Praxis medica. Gondæ, 1649.)

10. Dans l'amaurose, en mâchant la noix, le matin à jeun, de sorte que la fumée en remonte aux yeux. (River, II, p. 12)

Elle fortifie la vue et est utile? Absebel. (Avicenne, Canon medicinæ. Venet., 1595, lib. II, cap. 502. — Faber, Pet. Jos. myrothicum spagyricum sive pharmacopœa chimica. Argent., 1632, p. 139.)

Elle est utile contre les taches de rousseur. (Avicenne, Faber.)

Elle enlève très-sûrement les taches de la face. (Faber.)

Les fleurs dissipent la pâleur de la face. (Faber.)

15. Mal de dents chez une femme enceinte : élancement et déchirement, avec déchirement dans les oreilles et les tempes; élancemens dans les dents, en les suçant avec la langue. L'air et l'attouchement augmentent la douleur. (Hg.)

Douleur dans les dents et dans la nuque causée par l'air froid humide du soir ; pression comme si on saisissait les dents. Les dents paraissent en outre branlantes, et l'eau chaude adoucissait la douleur. (*Id.*)

Maux de dents lancinans, que la chaleur extérieure apaisait. Dans plusieurs cas. (*Id.*)

Déchirement dans les dents la nuit, pendant lequel elle ne

peut pas fermer les arcades dentaires, elles sont comme paralysées. (*Id.*)

20. Paralyse de la langue. (Johnston. *Prax.* V, 4. (Comp.)

Paralyse, et de là lésion de la déglutition. (Hermann, Paul., *Cynosura materiæ medicæ*. Argent., 1710, p. 125.)

Ettmüller la prône dans la paralysie des parties qui servent à la déglutition. (Geoffroy, *Abhandlung vor der mat. med.* Leipzig, 1764, p. 655.

Dans les aphthes et l'angine blanche (angine aphteuse). (Riedlinus *alinea medicæ*. Vindob. 1600.) (Comp. 263-285, 294-296-324.)

Donne une bonne odeur à l'haleine. (Avicenna.)

25. Corrige la mauvaise haleine. (Faber.)

Apaise le vomissement et le hoquet. (Rumpf, *Herbarium amboinense*. Amstel., 1644.)

Très-efficace pour arrêter le hoquet. (Casp., Hoffman, *De medicamentis officinalibus*, p. 398.)

Nausées et vomissement des femmes enceintes. (Fr. Hoffmann, *Opera* V, p. 371.) (Comp. 292.)

Utile dans les vomituritions et les vomissements. (Tabernæmontanus, *Krauterbuch*, Basel, 1731, p. 1323.)

30. Soda. (Fr. Hoffmann. Comp. 292.)

(Avec des oignons) contre le mal de mer, le vomissement et le dégoût. (Schuster, *medizinisch-chirurgisches Lexicon*. Chemnitz, 1756, l'article *Allium*.)

Sentiment de relâchement après avoir mangé. (Hd.)

Enlève un certain malaise, qu'il ressent après avoir mangé, et qui se perd par le mouvement. (Hd.)

Choléra épidémique. (Berliner, *choléra-Zeitung* et *Sylonis*.)

35. Faim non naturelle. (*Spirit. florum*.) (Cuv. *botanicus*.)

Dans la boulimie (avec les baies de genièvre.) (Sylvius.)

Augmente la faim. (Casp. Hoffmann.)

Fortifie l'estomac froid et provoque des meilleures digestions. (Rumpf.)

Pression dans la fossette de l'estomac, comme par des vents incarcérés. (Hd.)

40. Plénitude dans l'estomac avec oppression de la respiration. (Hd.)

Dissipe le ballonnement de l'estomac. (Tabernæmontanus.)

Apaise les flatulences de l'estomac, des intestins et de la matrice. (Rumpf.)

Crampe et grande faiblesse de l'estomac. (Bestele, Handbuch der dynamischen arzmittelchre. Landsh. 1805, p. 558.)

Fortifie le foie, la rate et l'estomac. (Avicenna.)

45. Cardialgie et vomissement. (Ettmüller, Mich. Opera per Westphal. Franc., 1697, p. 609.)

Retarde les selles, fortifie l'estomac et le foie, et guérit leurs anciennes affections. (Sem. Sethi, Syntagma de alimentorum facultate. Basil., 1564, p. 56.)

Fortifie l'estomac des vieillards. (Cur. botanicus.)

Enlève les obstructions du foie et de la rate. (Rumpf.)

Diminuait notablement l'engorgement du foie chez deux femmes. (Chez toutes deux arrivaient des selles sanguinolentes. (Hg.)

50. Efficace dans l'engorgement de la rate. (Curios. botanicus.)

L'huile éthérée de macis (au lieu de l'huile de térébenthine), avec de l'éther sulfurique, est administrée avec succès dans les calculs biliaires. (Krauv., Arzmyttelchre, V. Arnemann, p. 126.)

Sensation de pesanteur dans l'hypochondre droit. (Hd.)

Hypogastre tendu et sentiment de pesanteur dans la région épigastrique. (Hd.)

Vomissement, lienterie, colique et flux de ventre. (Cartheuser.)

55. Schenk la recommande surtout dans la colique.

Déchirement et douleurs dans le ventre. (Frankmann, Krantes, Lexicon, Leipzig, 1766, p. 414.)

Sommeil agité, le bas-ventre étant ballonné. (Hd.)

Colique venteuse. (Ettmüller.)

Ballonnement du ventre et insomnie. (Hd.)

60. Tranchées dans le ventre chez les enfans. (Losecke, Materia medica, Gmelin, Berlin und Hettin, 1790, p. 330.)

Incommodités causées par des vents après l'accouchement. (Lange, De remediis Brunsvicensium domesticis. Brunsv., 1765, p. 134.)

Hernie ombilicale.

Flux de ventre. (Casp. Hoffmann.)

Diarrhées et dysenteries (avec de l'eau de chaux et la rhubarbe. (Lange.)

65. Diarrhées et dysenteries. (Valentini. Aurifodina medica, etc. Gissæ et Francof., 1723, p. 201.)

Diarrhées par faiblesse ou par refroidissement. (Ol. express. à l'extérieur.) Jahn. praktische materia medica. Erf., 1818, 11, 6, 190.)

Diarrhées par faiblesse ou colliquation, surtout quand la fièvre typhoïde était compliquée avec des diarrhées putrides ou colliquatives. (Tr. macis.) (Jahn., 11, 6.)

Diarrhée sanglante dans le typhus putride. (Hg.)

Lienterie. (Forestus, l. XXII, obs. 38.)

70. Diarrhée comme du blanc d'œuf caillé, avec grand défaut d'appétit chez un enfant. (Hg.)

Affections vermineuses chez les enfans, avec somnolence et tranchées dans le ventre. Dans plusieurs cas. (Id.)

Diarrhée avec défaut d'appétit et grande somnolence chez une fille de cinq ans. (Id.)

Les fleurs brisent le calcul. (Curios. botan. et Frankmann.)

Affections des voies urinaires.

75. Néphrite. (Rumpf.)

Le macis change les humeurs des reins et des voies urinaires ; il communique son odeur à l'urine. (Ettmüller.)

L'huile éthérée dans les tranchées du ventre et la colique néphrétique. (Geoffroy.)

Strangurie après avoir pris beaucoup de vin. (Dietz, Tractatus de nuce moschata. Giess., 1681.)

Guérit le brûlement et les tranchées de l'urine. (Frankman.)

80. Pousse l'urine et les calculs. (*Id.*)

Flux de semence. (Curios. botan.)

Défaut de désirs vénériens.

Excite l'appétit vénérien. (Faber.)

Fortifie la force virile. (Rumpf.)

85. Pison dit qu'elle excite la force virile et rend l'homme puissant. (Joh. Rajus, Historia plantarum. Lond., 1686.)

Douleurs fausses, impuissance et imminence d'avortement. (Beaume.) (Jahn. Richter.)

Dans les douleurs (d'enfantement) fausses, crampôides. (Bertelet.) Apaise les hémorrhagies utérines et la remonte de l'utérus. (Cuv. botan.) Quand une femme est en danger d'enfant, on lui donne la noix. (Gringer, theatrum botanicum. Bavel. 1774.)

90. Nausée et vomissement à la première irruption des règles et dans les incommodités des femmes enceintes. (Fr. Hoffmann.) Stérilité. (Ettmüller.)

Imminence d'avortement. (*id.*)

Pour fortifier le fœtus et prévenir l'avortement. (Avec des fleurs de grenadier et la cannelle.) (Lange.)

Affection froides de l'utérus. (Faber.)

95. Les grosses noix sont bonnes dans l'accouchement difficile. (Cur. bot.)

Les femmes en ont toujours en poche, contre les maux utérins. (Cuv. Hoffm.)

Flatulence des femmes en couches et douleurs causées par le refroidissement. (Ettmüller.)

Les fomentations enlevaient les douleurs les plus insupportables chez les femmes en couches qui s'étaient refroidies. (Ricord, p. 326.)

La poudre de la noix avec la rhubarbe torréfiée, comme remède spécifique dans la dysenterie et la menstrue trop abondante. (Ettmuller.)

400. Le macis comme spécifique pour provoquer les règles. (Hermann.)

Aménorrhée, chute du vagin, de l'utérus, stérilité. (Cartheuser.)

La noix tenue dans la bouche, ou l'odeur seule, dissipe les catarrhes. (Bertin. Camp. Georg. Medicina. Basil. 1587. p. 495.)

Dans les catarrhes et les affections froides des nerfs qui en proviennent. (Casp. Hoffmann.)

Dans les catarrhes, on jette la noix dans les cendres et on emprisonne la fumée dans du linge avec lequel on enveloppe la tête. (Dietz., p. 45.)

405. Adoucit le gosier et la trachée-artère; elle rend la voix plus claire. (Mil. ch. Sebizius. De alimentorum facultatibus. Argent. 1650. p. 443.) Rend la voix plus claire. (Costa. — p. Hoffmann.)

Raucité de la voix causée par le refroidissement. (Valentini.)

Enrouement survenu subitement en allant contre le vent. (A. D.)

Toux des femmes enceintes. (F. Hoffmann.)

410. Est un remède précieux (mêlé avec le sucre.) *id.* Lewis.

Toux sèche avec déplacement de la respiration chez un garçon, qui s'était refroidi en restant dans l'eau. (A. D.)

Toux sèche, qui se manifestait surtout en se réchauffant par le travail et par la chaleur du lit. Chatouillement qui remon-

taît de la poitrine vers le cou , et la toux détache difficilement quelque mucus. (H. G.)

Adoucit la poitrine et les poumons. (Costa.)

Apreté sur la poitrine et phthisie commençante. (Casp. Hoffmann.)

115. Asthme , toux , crachement de sang , phthisie. (Cur. botan.)

Oppression de la poitrine qui vient du creux de l'estomac. (H. D.).

Spécifique dans la dyspnée. (Hermann.)

Courte haleine surtout après avoir mangé. (H. D.)

Tressaillement du cœur. (Lonicer.)

120. Palpitation et syncope. (Cartheuser. Rajus.)

Petitesse et flaccidité des seins. (Geoffroy.) La même chose arrive de notre temps à l'égard des femmes enceintes. (H. G.)

Très-efficace dans les douleurs des nerfs et des articulations occasionées par le froid. (Faber.)

Rhumatismes. (Lösecke.)

Apaise toutes douleurs et élancemens causés par le froid. (Rumpf.)

125. L'huile exprimée dans les douleurs des membres et des tendons , que le froid produit. (Hiéron. Bock.)

L'huile de macis dans les maladies des nerfs et autres affections froides , même dans la podagre. (Rajus.)

Engelures , qui reviennent tous les hivers avant le froid. (Voigtel. Jahn. Burdach.)

On porte la noix autour du cou pour se préserver du furoncle. (Rampf.)

La poudre de macis , dans les ulcères invétérés des jambes , avec chairs fongueuses ou fétides. (Ettmuller.)

130. Guérit la plaie d'un militaire. (Rajus.)

Loué par les septentrionaux dans le scorbut. (Valentini.)

(La noix torréfiée) est utile dans toutes sortes de flux. (Hermann.)

Donne de l'embonpoint et augmente le sperme. (Costa.)

Faiblesse de l'estomac et évacuations tant sanguinolentes que séreuses. (Thunberg, Dissert. d. Myristica. Upsala. 1788.)

135. La noix infusée dans du vin, est un prophylactique qui prévient la saignée. (Casp. Hoffmann.)

Eclampsie des enfans. (Cast. Sprengel. Institutiones pharmacologicae, p. 82.)

Lypothymie hystérique. (Lange.)

Syncope. (Sennat. 1. 259.)

Deliquium et convulsions des enfans. (Rumpf.)

140. Remède très-efficace contre les paroxysmes hystériques, deux parties de soufre et une de noix. (River. 1. 304.)

Tabes dorsalis. (Richter.)

Scrofules et atrophie. (*id.*)

Rachitisme. (Geoffroy.)

Poudre antihectico-scrofuleuse de Geolisius (contient en outre bacc. lauri et cornu cervi.)

145. Nuisibles dans les maladies soporeuses. (Thunberg.

Macher la noix est utile dans les affections soporeuses. (River.)

Dans la peste, la poudre appliquée sur l'endroit infecté attire le poison. (Crolli.)

Fièvre de mauvais caractère. (Frankenau.)

Fièvre putride. (Riel., 11, 87, 88.)

150. Comme remède domestique dans la fièvre intermittente, la quarte surtout. (Dietz., 40.)

(Mélée avec l'alun), dissipe la fièvre intermittente. (P. Hoffmann., Ries., Linus.)

Dans la fièvre tierce. (Lange.)

Comme remède populaire dans les fièvres intermittentes (Osiander.)

Dans la fièvre intermittente double tierce : somnolence, angue blanche, râle, expectoration sanguinolente, peu de soif même dans la chaleur. La fièvre se dissipait de suite et il sur-

venait ensuite une tuméfaction podagrique aux articulations des deux gros orteils. (Hg.)

155. La noix est contre-indiquée chez les individus qui sont constipés, ou souffrent des hémorroïdes, et dont le sang est épais et enflammé. (Rumpf.)

La noix muscade sera utile dans les vomissemens et la diarrhée, où n'existent point de saburres, de fièvre ou de *chaleur* et où n'est pas à craindre l'inflammation. (Pharmac. Lex., 11, 134.)

Claude Deodatus (Pantheon Hygiast. etc., 11, 36) chante aussi les vertus sus-mentionnées de la noix muscade.

B. EXPÉRIENCE SUR L'HOMME EN SANTÉ.

Humeur indifférente. (1^{er} jour, AL.)

Caractère disposé aux pleurs, avec brûlure dans les yeux et larmoiement. (1^{er} jour, DL.)

160. Humeur tantôt sérieuse, tantôt disposée à rire. (1^{er} jour, Sw.)

Humeur changeante: il veut faire quelque chose, mais il change de résolution dès qu'il veut mettre à exécution. (*id.*)

Tout l'excite à rire (contre son habitude), ce qui devient surtout frappant, quand il vient au grand air. Il reste au milieu de la rue, fait toutes sortes de gestes, perd sa présence d'esprit, et quand il revient à lui, *tout ce qui l'entoure lui paraît risible*. Il a l'air stupide et enfantin, comme un fou. Cet état diminue, dès qu'il rentre dans la chambre. (*id.*)

Il paraît excessivement vif, et trouve à toutes choses un côté risible, pendant un afflux continu de fantaisies amusantes. (Par les frictions avec la teinture sur l'hypogastre.) (Aconit, Hg.)

Rend Radoteur. (Curios. botanicus.)

165. Aliénation de l'esprit. (Bestele.)

Démence. (Hecker.)

Elle tombait dans un délire de quelques heures. (Casp. Hoffmann.)

Il est pris au bout de peu d'heures d'un fort vertige et de délire, il fait des gestes étranges, débite à haute voix des discours indécens, et rien ne peut le rendre au sommeil ni au repos, avant de l'avoir saigné et fait boire du thé; ensuite il tombe dans un profond sommeil, transpire abondamment, et se réveille en bonne santé. (Par trois noix du *M. tomentosa*, contre une diarrhée avec tenesme.) (Rumpf.)

Ils deviennent stupides et délirent. (Chez cinq soldats.) (*id.*)

170. Deux soldats s'endormirent sous un muscadier, et avaient un tel vertige le lendemain, qu'ils paraissaient ivres et presque en démente. (*id.*)

* Il oublie des lettres en écrivant, emploie malgré lui divers alphabets, et quitte son sujet pour en entamer un autre. (Après 6 h.) (Hg.)

* *En écrivant il a à peine exprimé à moitié ses idées, que toutes disparaissent d'emblée, il ne reprend l'autre moitié qu'avec difficulté, souvent même il ne peut se les rappeler. Il recommence, mais n'écrit qu'un mot et doit encore se recueillir.* (Hg. 1^{er} jour.)

Avant de pouvoir répondre à une question, il doit d'abord se recueillir un instant; souvent même, nonobstant tous ses efforts, il ne parvient point à donner une réponse convenable. Une sorte de cours lent des idées. (5 h. Hg.)

En lisant, il perd insensiblement ses idées, état qui veut se changer en sommeil. (3 h. Hg.)

175. Il ne peut pas saisir ce qu'il lit, il ne sait pas ce qu'il lit. (1^{er} jour, Kadr.)

Il n'exécute jamais ce qu'il se propose, mais il reste étourdi dans l'endroit, et les assistans le trouvent tout-à-fait changé.

Hébétude et perte des idées, et quand il s'excite avec efforts, il doit se recueillir. (Sw.)

Insensé, comme un état d'ivresse et absence de l'esprit (1^{er} jour, Sw.)

Il parlait très-peu, des images embrouillées se présentaient

à son esprit, *il devait chaque fois se recueillir, quand il voulait dire quelque chose.* (1^{er} jour, Sw.)

180. Il lui devient difficile de se ressouvenir des choses apprises depuis peu de temps, il est comme paralysé pour tout ce qui regarde ces objets. (Hg.)

Oubli. (Geoffroi.)

Il chancelle en marchant et tombe en méditant dans une idée fixe, *jusqu'à ce qu'il revienne tout à coup d'une absence complète d'idées; il doit se rappeler d'abord dans quel endroit il est.* (5 h. Hg.)

Les noix confites troublent, aussitôt avalées, la mémoire. (Pharmacol., Lexic. Mainzu, Hambourg, 1800, 41, 133.)

Possède, certes, des vertus narcotiques et stupéfiantes. (Crantz, Materia medica et chirurgica. Viennæ, 1762, 1, 125.)

185. Il est comme ivre et chancelle. (1^{er} jour, Linke.)

Enivre et rend paresseux. (Curios. botanic.)

Chancellement et grande anxiété. (Hartmann.)

Elle est comme furieuse dans la tête et ivre. (Chez une femme enceinte. (Par 10 noix.) (Matth. Lobel.)

Le soir allant au grand air, il chancelle à gauche, au lieu de marcher droit devant lui, (1^{er} jour. Hg.)

190. Vestige et apoplexie mortelle. (Thumberg.)

A des vertus assoupissantes, donne du vertige, délire et apoplexie. (*id.* Spilmanh.)

Vertige tellement violent et pesanteur de la tête, qu'ils paraissent privés de la mémoire. (Chez plusieurs personnes, par une tasse de lin avec 8 noix.) (Rumpf.) Au bout d'une heure, vertige qui se changeait insensiblement en roideur complète et insensibilité, il tombait par terre. Porté au lit, il s'endormit; il délirait quand il se réveillait un peu, et sommeil et délire alternaient ainsi pendant quelques heures. Il revint petit à petit à lui et se trouva entièrement rétabli au bout de 4 heures. Il conserva cependant encore quelques maux de tête et de la stupidité le lendemain, qui se dissipèrent com-

plètement. (Par 2 gros. Cullen Treatise of the mat. med. 11. 325.)

Elle a des vertiges. (Lek.)

195. Elle est ivre toute la journée, la tête est lourde ; douleur d'abord à gauche, entre le front et la tempe, qui se dirige ensuite vers l'occiput. (1^{er} jour. Al.)

La tête est entreprise. (Par des noix confites. Pharmacol. Lexic.)

La tête s'embarrasse. (Hk. Frankenau.)

Paresse continuelle dans les sens externes et le système moteur. (Purkinje.)

Hébétude et embarras devant le front, de suite. (Hg.)

200. Vertige. (Hicker., 11, 46.)

Développe des vapeurs lourdes dans la tête. (Rumpf.)

Embarrasse fortement la tête. (Casp. Hoffmann.)

L'esprit étant entrepris, sensation en quelque sorte douloureuse dans la moitié supérieure du crâne et du cerveau, comme si ces parties y étaient comprimées par haut et de côté et affectées spasmodiquement ou contractées. En outre, penchant au sommeil. (1^{er} jour. Hg.)

Pression dans la tête, entre le vertex et l'occiput (1/4 d'heure. M. L.)

205. Pression à droite dans la tête, en partie au dessous de l'oreille, en partie à droite à l'angle de l'occiput, comme si on le comprimait en dedans contre l'os ; qui se passe de suite. (1^{er} jour. Ant.)

Lourdeur et embarras pressif de la tête, avec la sensation, comme si la moitié gauche de celle-ci et de la face était légèrement tuméfiée, avec démangeaison, comme par un courant électrique, de suite. (Hk.)

Une sorte de pression chaude dans les côtés de la tête, surtout dans les tempes, comme une pression de dedans en dehors. (Hg.)

Une violente pression au devant dans la tête, vers le front, il semble que le front est refoulé en avant et augmenté en volume. Il a en outre la tête hébétée, comme après une débauche et comme s'il allait chanceler. (1^{er} jour. Sw.)

Mal de tête pressif, sur une petite place au dessus de la bosse frontale gauche. (Après 9 heures. Hk.)

210. Mal de tête en se baissant; pression qui se dirige du vertex vers le front. (1 heure. Ml.)

* Au dessus de l'œil gauche dans le front, une douleur pressive en devant sur une petite place; le matin, (le 2^e jour. Hg.)

Douleur pressive dans le front qui se dirige vers l'œil gauche, avec sentiment d'étourdissement (pendant 24 heures, 4^{er} jour. Hg.)

* La tête est comprimée d'arrière et par devant, en se re-veillant de la sieste (le 13^e jour. Hg.)

(Douleur pressive dans le front, avec étourdissement. Les membres se contractent quelquefois, et il doit bâiller. Sessq.)

215. Douleurs fortement pressives isolées sur le vertex, avant midi. (Le 10^e jour. Hg.)

Une légère douleur dans le front, de suite. (Ml.)

De la chaleur remonte vers le vertex, avec sensation de constriction et pression en dedans, en haut sur la tête, de suite. (Ov.)

Mal de tête frontal, le matin le 2^e jour. (Hg.)

Douleur pressive et lancinante dans la tempe gauche, de courte durée, de suite. (Sw.)

220. Douleur plutôt lancinante dans la tempe droite, qui revient souvent et plusieurs jours de suite.

Élancement de dedans en dehors dans les tempes, tractif et passager, de suite. (Sw.)

Douleur, surtout dans les tempes en secouant la tête, sensation comme si le cerveau était détaché. Les tempes ne suppor-

tent point l'attouchement et la tête est chaude. (La 6^e heure. Desle.)

Toute la nuit, agitation, chaleur sèche, insomnie, lèvres et langue sèches, visqueuses, sans soif. Sensation comme si tous les vaisseaux battaient. Douleur pressive pulsative sur des petites places, surtout sur la tête, principalement aux arcades sourcilières. (C.)

Maux de tête pulsatifs pressifs au dessus de l'œil gauche, le matin. (C.)

225. La sensation de sécheresse et d'âpreté dans les yeux, l'empêche de les bien ouvrir et fermer. (1^{er} jour. Sw.)

Tension et sécheresse dans les paupières. (1^{er} jour. Ov.)

Ardeur violente dans les yeux, qui larmoyaient beaucoup. (2 heures. Dk.)

Sécheresse dans les yeux. (1^{er} jour. Sw.)

Sensation de sécheresse dans les yeux; lire à la lumière lui devient pénible, les yeux veulent se fermer comme par le sommeil, la tête et le front sont entrepris, au soir (le 1^{er} jour. Hg.)

230. * La région sous-orbitaire droite lui paraît tuméfiée. (1^{er} jour. Hg.)

Sensation de plénitude dans les yeux, les pupilles paraissent resserrées, 2^e jour. Hg.)

Tension autour de l'œil droit, surtout dans la paupière inférieure, ³ comme si elle ne pouvait pas s'ouvrir, et pression dans l'œil. Elle doit contracter l'œil, elle croit alors pouvoir l'ouvrir. (18 heures. Or.)

Pression dans les paupières, comme quand on a sommeil. (Lek.)

Pressions fortes isolées dans l'oreille gauche que le mouvement de la mâchoire inférieure semble aggraver et causer en partie. (Hg.)

235. Douleurs dans l'oreille, comme si un instrument un peu mousse y était introduit. (2-3 jours. Hg.)

Une douleur intermédiaire entre l'étreinte et l'élancement en dedans dans l'oreille droite. (Le matin, le 2^e jour, Hg.)

Plusieurs élancemens isolés de suite dans l'oreille droite. (Le 10^e jour, avant midi. Hg.)

Quelques élancemens dans les oreilles. (Le 1^{er} jour, Hg.)

Légère épreinte dans l'oreille. (Lck.)

240. Avant le vent et la pluie vers le soir, en allant en voiture, sensation douloureuse qui paraît se diriger de l'oreille interne vers la paroi postérieure du gosier (trompe d'Eustache); presque comme si on avait arraché avec force un corps après qu'il s'y serait arrêté. La sensation commençait d'abord à la paroi postérieure du gosier, puis dans l'oreille et se portait ensuite dans la cavité de la bouche. (Le 11^e jour. Hg.)

Un léger élancement chaud au côté gauche du menton. (La 7^h. Hg.)

Cercles bleus autour des yeux. (12^e jour, Al.)

Chaleur dans les joues et légère rougeur, de suite. (Lek.)

Une violente douleur dans l'os de la pommette droite, la 4^e nuit.

245. Une douleur pressive dans la joue droite, vers l'oreille et l'articulation temporo-maxillaire. (Le matin, le 2^e jour.)

Endolorissement de la peau au dessous du menton, comme si des boutons allaient survenir, toute la 3^e journée. (Hg.)

(Boutons qui suppurent au menton, avec un cercle rouge et étendu.) (Hk.)

Une douleur tiraillante au bord de la mâchoire inférieure droite dans les chairs. (Le 5^e jour, Sw.)

Sensation comme une compression crampoïde et constriction des deux articulations de la mâchoire inférieure se dirigeant en avant. (Le 2^e jour. Hg.)

250. Tiraillement tractif dans les molaires supérieures gauches, en parlant beaucoup et long-temps; que l'aspiration de l'air froid provoque aussi; de courte durée. (Hk.)

Remuement dans les dents, comme si elles allaient devenir douloureuses. Chez un homme qui n'avait jamais souffert de maux de dents. (Sw.)

En mangeant (du pain blanc sec) ; endolorissement dans les dents. (Sw.)

Endolorissement (qui persiste pendant presque toute la durée d'action du médicament) , dans les dents de devant et les molaires antérieures, qui se manifeste aussitôt que l'air entre dans la bouche (d'autant plus qu'il est froid et humide). Au début , une boisson tiède occasionait aussi une semblable douleur simple , ce qui n'arrivait plus au bout de quelques jours. (Hg.)

255. Malaise et endolorissement dans les molaires gauches supérieures et inférieures, le soir. (Le 4^e jour,) (Hg.).[†]

Le matin , en regardant seulement par la croisée , douleur dans les molaires gauches inférieures, qui se dirige de là dans une molaire droite , où il ressent de la pression de dedans en dehors. Elle se répète en se lavant et par le refroidissement. Le soir. (Le 2^e jour.)

* Un picotement léger dans les dents de devant. (Le soir, le 2^e jour, Hg.)

Douleur comme si on saisissait une dent branlante pour l'arracher , avec la sensation comme si une commotion du corps en était cause , qui la provoque aussi quelquefois (monter les escaliers, etc.) (Plusieurs jours. Hg.)

(La tendance des gencives à saigner augmente , le 2^e jour (Rode.)

260. Après avoir bu de l'eau froide, secousses (sans douleur) dans une molaire, après quoi rougeur de la joue. (Ml.)

Les dents sont émoussées ; il lui semble qu'elles sont couvertes de tartre. (Le 2^e jour, Hg.)

(Les dents sont comme émoussées et molles.) (Sssgth.)

Sécheresse des lèvres , du palais et du voile , avec sensa-

tion de brûlement, comme dans le coriza. (Une heure, Hk.)

Grande sensation de sécheresse dans la gorge, dans la bouche et sur la langue, et cependant la bouche n'est pas sèche, et il n'y a pas de soif.

265. La langue lui paraît sèche; en y touchant avec le doigt, elle a toute l'apparence d'un membre engourdi ou comme couvert de cuir. (La nuit, le 2^e jour, Sw.)

Très-forte sécheresse dans la bouche; la salive était comme du coton. (1^{er} jour, Sw.)

Sensation de sécheresse dans la bouche, et cependant il y a du mucus dedans, améliorée la nuit. En outre, soif; le palais est comme enduit de farine, et le nez est sec. (La 2^e nuit, Ml.)

La sensation de sécheresse dans la bouche, aux lèvres et dans la gorge revient. (Le 2^e jour, Sw.)

Sécheresse dans la bouche, la gorge et sur la langue, avec plénitude dans l'estomac et défaut d'appétit. (Une heure.)

270. La sensation de sécheresse dans la bouche le pousse à porter sans cesse la langue au palais. En outre, un goût particulier dans la bouche, à peu près comme un arrière-goût de choses fortement salées. (Après 7 heures, toute la journée. Hg.)

Sécheresse telle dans la bouche que la langue s'attache au palais, et cependant il n'y a pas de soif. (Le soir, le 1^{er} et le 2^e jour.)

Sans soif réelle et sans que la langue soit sèche, sensation de sécheresse telle dans la bouche et sur la langue, qu'il lui semble que celle-ci veut adhérer au palais. Elle est comme si elle avait mangé du hareng. (Le soir, le 1^{er} jour.)

La salive et le mucus de la bouche lui paraissent si épais, que la bouche en est entièrement sèche. Cette sensation de sécheresse ne lui donne qu'une envie de boire, mais pas une soif proprement dite. Il éprouve en outre, sur la base de la langue, une sensation comme s'il avait mangé beaucoup de sel. (1^{er} jour, Hg.)

La langue étant couverte de mucus blanc et la bouche muqueuse, sensation de sécheresse dans la gorge et beaucoup de soif. (1^{er} jour.)

275. (Sensation de sécheresse dans la bouche, sur la langue et dans le nez, sans soif.) (Sssgth.)

(La langue étant sèche, sensation de sécheresse sur celle-ci et dans le nez.) (Sssgth.)

La langue et le palais sont tout secs la nuit, et le nez comme bouché par du mucus épais ; il n'y a pas de soif, et la langue se présente au doigt comme un morceau de cuir. (1^{er} jour, Hg.)

Sensation de sécheresse dans le gosier et les narines postérieures, avec besoin d'avaler à vide, mais sans soif. (Ml. après 24 heures.)

Sécheresse en arrière dans la gorge, qui se forme, sans soif. (Hk.)

280. Sécheresse tellement grande dans la gorge, qu'une bouchée de pomme ne peut pas descendre. (1^{er} jour, Sw.)

Élévations plus grandes que des grains de millet, à l'endroit où le filet de la langue se perd en avant dans la muqueuse buccale, surtout à gauche, sous la langue ; elles sont d'un rouge vif, brillantes, causent une douleur de plaie, et se forment en groupes. Folicules muqueux. (4^e jour.)

Des deux côtés de la langue, où s'ouvrent les canaux salivaires, une sensation pressive désagréable, presque une douleur.

Sécheresse grattante dans la gorge. (Hk.)

Sensation grattante, âpre de sécheresse dans la gorge. (De suite.)

285. Sensation de fort grattement dans la gorge, surtout en avalant. (Hk.)

Goût comme après une débauche, le matin sur la langue (Al.)

(Goût acide dans la bouche.) (12^e jour. Lk.)

Goût comme de craie, le matin à jeun. (Le 2^e jour. Hk.)

Goût de craie. (Hk.)

290. Goût de craie, pâteux. (Hk.)

Langue pâteuse, comme s'il avait mangé de la craie. (Hk.)

Rapports grattans, peu de temps après avoir mangé. (Les 2^e, 3^e, 4^e jours. Hk.)

Rapports comme de résine. (Après 5 minutes. Lck.)

Picotement dans la gorge, qui obligent à renacler, ce qui ne soulage point (Ml.) après 1/4 d'heure.

296. Le voile du palais et la gorge sont légèrement rougis. Les vaisseaux sanguins sont comme injectés, et la muqueuse est blanche dans leurs intervalles. En outre, sensation d'âpreté, (Le 5^e jour. Sw.)

* Dans la région de l'arcade palatine et de l'amygdale gauche une douleur pressive, ou comme s'il avait avalé un corps dur. On y remarquait peu de rougeur. (Le 3^e jour. Hg.)

Manque absolu de soif chez un individu qui buvait beaucoup auparavant. (1^{er} jour. Sw.)

Il boit beaucoup. (1^{er} jour. Dl.)

Pendant une heure beaucoup de soif, qui disparaît ensuite (par la friction avec la teinture sur l'hypogastre, de suite. (Ad. Hg.)

300. Appétit augmenté, qui se répète de suite après avoir mangé. (1^{er} jour. Hg.)

Appétit augmenté. (1^{er}, 2^e, 3^e jour. Sw.)

Faim augmentée : il mange beaucoup et le ventre est très-ballonné. (Os.)

Faim assez forte, par des frictions avec la teinture. (Hg.)

Appétit augmenté le premier jour, diminué le lendemain. (Ab.)

305. A midi, très-forte faim : il mangeait avec grande avidité et, quoiqu'il sentît de la pression dans l'estomac, il voulait toujours continuer à manger. (1^{er} jour. Sw.)

Appétit très-augmenté, de suite. (Schm.)

Il avait peu d'appétit et était de suite rassasié. (Hg.)

Les noix confites, aussitôt prises, affaiblissent l'appétit. (Pharmacol. Lexicon.)

Aversion pour la pipe, toute la journée. (Le 1^{er} jour. Sw.)

310. Quelquefois dans la matinée, léger malaise, qui alterne avec de l'appétit augmenté. (1^{er} jour. Hg.)

Elle pèse souvent sur l'estomac et affaiblit la digestion. (Ettmüller.)

Brûlure et pression à l'estomac; brûlure qui remonte de l'estomac de suite. (Sw.)

Chaleur dans l'estomac, de suite. (Cullen, p. 325.)

Sensation de chaleur dans l'estomac. (1/2 heure. Hg.)

315. Les noix sucrées surchargent l'estomac, rendent la digestion difficile, ôtent l'appétit et prédisposent la muqueuse gastrique à l'inflammation? (Geoffroy.)

Les affections, de la tête surtout, se développent de préférence après le déjeuner (consistant en pain blanc et lait) mais aussi après avoir mangé à d'autres heures. (Hg.)

Pression et incommodités de l'hypogastre, comme à l'apparition du flux hémorrhoidal, (1^{er} jour. Sw.)

Accès de tranchées dans l'épigastre et ballonnement du ventre. (1^{er} jour. Hg.)

A droite dans l'épigastre constriction comme si quelque chose faisait effort pour sortir, en marchant. (1 heure. Ml.)

320. Sensation d'affadissement dans l'épigastre qui est plein, ballonné, avec douleur au sacrum. (Hk.)

Vers le soir, distension de l'hypogastre avec malaise, tortillement autour du nombril, qui se dirige aussitôt vers le cœur, et redescend de nouveau. Des ascarides sortent en même temps avec la selle. (Grimmer.)

Malaise dans l'hypogastre, comme s'il avait trop mangé et le ventre surchargé. (1^{er} jour. Sw.)

Sensation comme s'il allait être pris du mal de ventre, (1 heure. Ant.)

Pincement autour de l'estomac, avec la sensation comme

s'il allait se changer en des coliques véritables. (2^e, 3^e jour. Al.)

325. A droite vers l'ombilic, douleur comme un élan-
nement qui le fait tressaillir. (1^{er} jour. Dl.)

Tranchées dans l'hypogastre avec développement de vents
et diarrhée ; en même temps douleur dans les tempes, le soir.
(1^{er} jour.)

(A droite non loin de l'ombilic, une douleur de nature
constrictive, limitée en une petite partie, une sorte de pince-
ment. (2 heures. Sssgth.)

(Pression des deux côtés du bas-ventre se dirigeant en haut
vers le creux de l'estomac, dont il avait souffert autrefois,
quand le flux hémorrhoidal allait s'établir la nuit.) (1^{er} jour.
Sw.)

Mouvement dans le bas-ventre, comme si des tranchées al-
laient survenir. (1^{er} jour. Al.)

330. Pincement à l'ombilic, le soir dans le lit après le froid
fébrile. (8^e jour. Hg.)

Tranchées qui partant du nombril s'étendent en deux rayons
vers les côtés en bas en arrière et vers les côtés la nuit.
(1^{er} jour. Hg.)

Mal de ventre dans la région ombilicale, que la pression
diminue. (Pendant 1/4 d'heure. Ml.)

Pincement dans la région ombilicale, la nuit dans le lit.
(1^{er} jour. Hg.)

Tranchées dans le ventre, qui commencent à gauche dans
le bas-ventre et s'étendent à droite et en bas. (Le 2^e jour. Al.)

335. Mal de ventre : une sorte de pincement dans le bas-
ventre, plusieurs jours de suite, le matin, après le déjeuner
(Cacao), que le repos fait disparaître. (Hk.)

Sortie de vents fétides. (Premier jour. Ov.)

Grouillemens et borborygmes dans le bas-ventre, comme
si du vent y circulait. (Une demi-heure. Hk.)

Borborygmes dans le bas-ventre de suite.

Distension du bas-ventre comme par des vents. (Après cinq heures. Hk.)

340. Incommodités causées par les vents, le soir, pincemens dans le ventre avec émission de beaucoup de vents, qui procure quelque soulagement. (Hk.)

Des vents font effort pour sortir, dans l'aîne gauche. (Après trois heures. Hk.)

Traction légère, à droite au dessous du foie. (De suite. Ld.)

Pression dans le foie, comme si quelque chose d'aigu appuyait dessus comme si des pierres voulaient en sortir ; il y ressent en même temps comme des égratignures. Il s'y joint en outre des selles diarrhéiques, qu'une sensation bienfaisante à l'estomac précède ; il se lève çà et là quelque chose comme si la selle descendait du foie. (Chez une femme qui souffrait d'un engorgement du foie. Deuxième jour.)

Elle sent çà et là dans le bas-ventre une traction. (Ld.)

345. Envie d'aller à la selle et sensation comme si l'anus était gonflé ; il ne peut rien évacuer. (Premier jour. Hg.)

* Le soir sensation dans le rectum, comme si la diarrhée allait survenir, il ne sort qu'un peu de matière. L'évacuation alvine ne se faisait que le lendemain, avec pression légère et une sorte d'épreinte dans le rectum, il ne sort que très-peu d'excrémens, comme diarrhéiques. (Premier jour. Hg.)

(Tranchées et pression dans le bas-ventre, surtout au dessus de la vessie, comme si la diarrhée allait survenir. Le soir, le deuxième jour ; puis le lendemain une selle qui arrive plus difficilement qu'à l'ordinaire.) (Sssgth.) Contre son habitude, plusieurs évacuations en bouillie et faciles en un jour. (Premier jour. Schulz.)

Quoiqu'il existe toujours un léger mal de ventre avec tendance aux vents et à la diarrhée, et que les sensations se manifestent comme s'il devait y avoir des évacuations diarrhéiques, il est cependant obligé de faire beaucoup d'efforts

pour pousser la selle de consistance naturelle. Elle était d'un jaune clair et mélangée avec des portions de fruits non digérés. (Après deux heures. Hg.)

350. La selle est plus paresseuse qu'auparavant. (Premier jour. Sw.)

Selle lente, sortant difficilement, et molle cependant. (Plusieurs jours de suite. Hk.)

Quoique les excréments ne soient pas solides, l'évacuation s'opère néanmoins lentement et il lui semble qu'une portion reste encore; puis, qu'il n'avait aucune envie de l'expulser. (Après vingt-quatre heures. Hg.)

Elle ne sent point de véritable envie d'aller à la selle, quoiqu'il soit l'heure, et l'évacuation est solide et sort difficilement. (Ab.)

Selle le premier jour presque nulle, le second solide et sortant difficilement; le troisième, au lieu d'un vent, il sort une évacuation aqueuse. (Ab.)

355. Selle lente, les évacuations sont molles, mais sortent difficilement et seulement avec beaucoup de pression et d'efforts, avec la sensation comme s'il restait encore une portion. (Cinq heures. Hk.)

Selle difficile, mais molle, avec sensation de plénitude et distension du bas-ventre. (Plusieurs jours.)

Selle lente, le premier jour, mais diarrhéique le matin, le deuxième jour, après avoir pris du lait. (Leh.)

L'évacuation est si solide, qu'elle traverse le rectum avec la plus grande peine; il ressent en outre dans celui-ci des picotemens comme des coups d'aiguilles, il s'y joint encore même pendant l'évacuation, mais surtout plusieurs minutes après, une contraction douloureuse dans le rectum et l'anus. (Après vingt-quatre heures. Os.)

Une femme enceinte prenait tous les jours au moins six noix, qui lui donnaient un flux de ventre pénible, qui persis-

taient même encore après l'accouchement qu'elles avaient accélé-
lé (Riedlinus.)

360. Deux évacuations liquides en un jour. Chez un enfant
de six ans. (Deux jours. Mb.)

Evacuation plus molle que d'ordinaire le matin. (Oy.)

Selle diarrhéique muqueuse, comme quand il y a des vers.
(Deux jours. Dl.)

Selles sanguinolentes chez deux femmes qui avaient un
engorgement du foie et un garçon souffrant d'un gonflement
des ganglions cervicaux. (Hg.) Avec pression vers le bassin,
quelques évacuations liquides; en outre sensation dans le
rectum comme s'il y avait un liquide âcre et mordicant;
après la selle il y restait une sensation comme si plus de
matières devaient encore sortir. (Deuxième jour. Kade.)

365. Avec beaucoup d'envie d'uriner, il n'émet que peu
d'urine. (Première nuit. ML.)

Lui occasionne sans cesse une strangurie douloureuse.
(Une boisson de pain brûlé et de muscat.) (Paulinus, de nuce
moschata. Lep. 1704.)

La sécrétion urinaire paraît diminuée, l'urine est très-sa-
turée et claire. (Vingt-quatre heures. Hg.)

Urine peu copieuse et très-saturée. (Après vingt heures.)

Les fleurs communiquent leur odeur à l'urine. (Ettmuller.)

370. Communique à l'urine l'odeur de violette. (Riedlin.)

Dissipe le penchant au coït, qui est accompagné de peu de
volupté.

Quoiqu'il y ait quelque excitation au coït, les érections sont
cependant sans force et sans durée.

Avec grande flaccidité dans les parties génitales pendant
le coït. (Premier jour. Sw.)

Défaut d'érections, même au milieu d'idées voluptueuses
Plusieurs jours.

375. Une douleur crampoïde dans le pénis, se dirigeant
de haut en bas. (Premier jour. Hg.)

(Pression et tiraillement dans le cordon testiculaire, de haut en bas vers le côté dont le testicule avait souffert de meurtrissure il y a quelques années.) (Sh.)

Les règles paraissent deux à trois jours plus tard. Auparavant douleur dans le sacrum, comme si un morceau de bois placé en travers devait être poussé au dehors et mal de tête, (douleur sourde dans le reste), lassitude, pression dans l'estomac avec afflux d'eau et douleur dans le foie. Le sang était plus foncé et épais, et après qu'il s'était séché, plus poisseux qu'autrefois. A l'époque à laquelle la menstruation proprement dite devait avoir lieu, il n'y avait qu'un écoulement de mucus. (Os.)

Les règles paraissaient quatre à cinq jours trop tôt et étaient accompagnées de pression dans le bas-ventre, vers le nombril de haut en bas, et de tiraillement dans les membres; à l'époque suivante elles étaient prématurées et irrégulières. (Id.)

380. Tranchées et picotement dans le nez, qui oblige à le frotter violemment. (Après une heure, Lck. — Ant.)

Le matin, éternuemens fréquens et forts. (Troisième jour. Sw.)

L'odeur et la saveur de la muscade le font éternuer souvent.

Une sorte de coryza dans le nez, et doit éternuer. (Douzième jour. Sw.)

(En prenant la poudre de la noix contre un polype du nez), de suite sécheresse dans le nez. (Os.)

385. La narine gauche est comme obstruée; elle n'est ni sèche ni bouchée, mais il lui semble que l'air ne peut pas la traverser. (Deuxième jour. Sw.)

Obstruction de la moitié gauche du nez, pendant trois jours. (Après neuf heures. Hk.)

Obstruction du nez, le plus souvent de la narine gauche, avec chatouillement, comme dans le coryza, et trois éternuemens. L'obstruction était telle qu'il devait tenir la bouche

ouverte pour respirer ; elle se dissipait de suite quand il se remuait dans le lit, se mettait sur son séant, et se levait. (Après une heure. Hk.)

Voix fausse et enrouée. (Troisième jour. Sw.)

* Le timbre de la voix est changé comme le cri de la brebis. La sensation morbide qui siège dans le larynx paraît consister, comme celle de la bouche, en une sensation de sécheresse sans sécheresse. (Deuxième jour. Hg.)

390. Enrouement.

Une toux sèche devenait humide et il expectorait beaucoup. (Deuxième jour. Sw.)

(Sensation de plaie dans la trachée-artère avec un peu d'irritation pour tousser.) (Deuxième jour. Sssgth.)

Chatouillement et démangeaison à droite en haut dans la poitrine, le matin, qui excite à tousser.

Toux avec un peu de sang, mélangé avec du mucus, quelquefois pur ; en même temps élancemens dans la poitrine. (Deuxième jour. Sw.)

395. En toussant, douleurs sur la poitrine, comme si les chairs étaient à vif. (Troisième jour. Sw.)

Pression en dedans dans le côté droit inférieur de la poitrine, qui remonte ensuite vers le cou et la bouche ; une eau amère reste dans la bouche ; il a une toux sèche. (Après une demi-heure. Ml.)

Une sensation de plénitude en haut et en devant dans la poitrine, qui empêche d'inspirer profondément ; mais s'il veut faire encore des inspirations profondes, douleurs pressives par secousses isolées sous le sternum. (Deuxième jour. Hg.)

(Oppression sur la poitrine, comme si la trachée-artère était enduite de graisse ou si un morceau de lard troué se trouvait dans la gorge, qui empêche de laisser passer une quantité suffisante d'air. Il craint de suffoquer. Cet état commençait le soir en allant au grand air frais, persistait huit minutes environ et était sans anxiété.) (Premier jour. Sw.)

Sensation comme d'un poids sur la poitrine qui rend la respiration difficile. (Le quatrième jour, le soir.)

400. Douleur constrictive comme par un lien dans les muscles de la poitrine, avec resserrement de la cage thoracique, qui oblige à faire de profondes inspirations; tellement forte pendant le mouvement, qu'il doit se reposer. (Hg.)

* Dans toute la partie antérieure de la poitrine, mais principalement sous le sternum, une sensation de pression et de poids, qui persiste toute la journée, qui devient forte surtout le soir en s'endormant et en se réveillant de la sieste, et obligé quelquefois à faire de violentes inspirations et à opérer une dilatation forcée de la cage thoracique. Quoique la respiration en soit rendue pénible et que la poitrine en souffre un sentiment de gêne, il n'existe cependant pas d'anxiété. (Hg.)

Au bout de dix heures, dans la région des attaches du diaphragme, à partir du creux de l'estomac jusque dans le dos et les omoplates, une douleur crampoïde, pressive, comme une pression en dehors et même comme vers le dedans, (comme par l'apposition d'un fardeau); en outre, respiration pénible et besoin de faire des inspirations profondes et diminution de la poitrine, toux sèche qui détache quelque chose le matin et sort du dos. Cet accident persistait pendant plusieurs jours et était accompagné de somnolence et de sécheresse dans le nez. Au troisième jour, des douleurs venaient encore s'y joindre dans le milieu du dos, entre les épaules, d'après son indication dans les poumons. (Ktzi.)

En inspirant, une douleur subite tout autour de la poitrine dans la région du diaphragme. (Avant midi, le troisième jour.)

Oppression de poitrine, qui vient du creux de l'estomac.

405. Oppression de la poitrine et respiration difficile. (Thumberg.)

Oppression de la poitrine. (Hecker, 11, 46.)

Oppression légère dans le creux de l'estomac. (Ldin. premier jour.)

Manque d'haleine après avoir mangé.

Douleur en devant sur la poitrine comme un fardeau, et oppression qui rend la respiration un peu difficile. (Le soir, le deuxième jour.)

410. Oppression sur la poitrine et afflux vers le cœur. (Premier jour. Sw.)

Ils tombaient tous le lendemain dans une telle oppression de la poitrine, avec resserrement du cou, comme s'ils étaient étranglés ; la bouche était sèche, les lèvres gonflaient et se collaient, comme si elles avaient été enduites de colle ; ils respiraient avec beaucoup de peine, le ventre était dur et constipé, la tête lourde, vertigineuse, la mémoire abolie. (Par une soupe au vin froid avec noix chez plusieurs personnes. (Rumpf.)

Un élancement par secousses en devant sur la poitrine, remontant dans une direction oblique et coupant la respiration. (Six heures. Hg.)

Le soir, un endolorissement de la poitrine antérieure qui rend la respiration difficile. Il s'y joint quelquefois une douleur pressive dans le côté droit (mais plus en devant).

La poitrine, sur le devant, cause comme une douleur contusive, surtout en inspirant et quand les pincemens venteux se manifestent. (Le premier jour, le soir.)

415. En remuant le bras, une douleur comme d'un coup dans la région du muscle pectoral, que l'attouchement et la pression aggravent. (Troisième jour. Hg.)

Le matin, après le réveil, quelques élancemens subits, crampoides au cœur avec léger mal de ventre. (Après 20 heures.)

Battemens de cœur passagers. (1^{er} jour. Ldin.)

Il est pris de battemens de cœur, dès qu'il mange de la muscade. (Paulinus, 74.)

Douleur dans le sacrum et lassitude dans les jambes, comme s'il avait reçu un coup sur le sacrum et les mollets.

420. Dans les muscles au côté gauche des vertèbres lombaires, une douleur comme s'il y avait reçu de violents coups de poing. (4^e jour. Sw.)

* *Douleur sur les côtés de la colonne lombaire, comme par un coup de poing.* (1^{er} jour. Hg.)

Douleur comme de foulure dans le sacrum, le plus souvent dans le repos. (Après 2 et 7 heures et le soir. Hk.)

Le contact du vent humide provoque des douleurs tiraillantes dans les muscles de la nuque. (Hg.)

Douleur dans le dos en allant en voiture.

425. Au côté interne du bras, de l'aisselle et de l'articulation du coude, une douleur lancinante (assez nette mais pas trop forte), qui se répétait pendant plusieurs semaines par accès de courte durée, et paraissait siéger dans les vaisseaux. (Hg.)

Sensation de fomentation dans les muscles du bras. (Sssgth.)

Tiraillement tractif dans les bras, quelquefois avec térébration de dedans en dehors dans le coude. (1^{er} jour. Ldin.)

Douleur déchirante au coude gauche dans les muscles extenseurs, qui rend le mouvement difficile. (13^e jour. Hg.)

* Douleur comme de distorsion dans quelques articulations du petit doigt de la main gauche. (2^e jour, le matin. Hg.)

430. Brûlure dans les mains, qui sont chaudes quand on les touche. (Après 6 heures, pendant 1/2 jour. Dl.)

Les mains sont froides et comme gelées, et quand il entre dans la chambre, sensation comme d'une sorte de bourdonnement et de grouillement sous les ongles, il doit jeter les mains çà et là, comme si on les avait réellement gelées. (10^e jour. Sw.)

Les muscles postérieurs du gras de la jambe droite causent une douleur comme s'il était tombé dessus ou comme après avoir monté à cheval, en marchant et en y touchant. (2^e jour, le matin. Hg.)

Tiraillement douloureux dans le gras des jambes, ça et là.
(Ld.)

Douleurs sourdement tiraillantes dans le périoste du tibia droit. (Après 2 heures. Hk.)

435. Lassitude douloureuse dans les jambes, comme s'il avait fait un long voyage. Les dos des pieds sont surtout douloureux, comme si un corps dur avait tombé dessus, et plus on remonte au dessus de l'articulation tibio-astragalienne, plus aussi la douleur diminue. Quoique appuyer sur les pieds y aggrave la douleur, il est cependant obligé de placer ça et là les jambes à cause de la grande agitation. (1^{er} jour. Sw.)

Douleur de courte durée en haut et en dedans de la cuisse, comme s'il était tombé dessus, que l'attouchement aggrave. (De suite. Sw.)

* Douleur comme d'entorse ou de dislocation dans le genou droit, pendant le mouvement et surtout en montant les escaliers. (2^e jour. Hg.)

Sensation en devant dans le genou droit, comme si on le saisissait dans cet endroit, une sorte de serrement comme par un lien. (Hg.)

Douleur pressive sur la face antérieure de la jambe gauche, en étant debout le matin. (Le 2^e jour. Hg.)

440. Tiraillement dans les mollets, surtout en étant debout, qui diminue en étant couché. Après le lever, tressaillement et faiblesse dans les mains et les jambes. (1^{er} jour.)

(Quand en étant couché il fait un mouvement brusque avec la jambe droite, spasme violent dans le mollet, appuyer sur le pied n'apporte qu'un peu de soulagement.) (4^e jour.)

(Battement dans le mollet gauche, comme si un vaisseau s'était crevé, pendant à peu près 20 minutes après 1 heure.) (Sssgth.)

* A midi, en étant couché au bord interne du pied droit, une sensation de chaleur et pulsation. (3^e jour. Hg.)

Bourdonnement dans tous les orteils, comme s'ils étaient

gelés, là surtout où la dernière phalange s'articule avec le pied. Il s'étendait sur les plantes jusqu'aux talons, qui causent encore une douleur comme si on avait sauté dessus. Ce bourdonnement a lieu dans toutes les positions et est provoqué en marchant dessus. (Les 2^e et 5^e jours. Sw.)

445. Douleurs pressives fouillantes dans le milieu de la plante du pied, de suite; le matin. Hk.)

(Douleurs tiraillantes dans les parties musculaires des membres, plus dans le repos, comme après un refroidissement.) (Plusieurs jours. Sssgth.)

Le sacrum et les jambes sont comme brisés et très-fatigués. (7^e jour. Hg.)

Quand il se couche pour peu de temps sur un corps médiocrement dur, il se montre de suite des douleurs dans les parties sur lesquelles il est couché. 12^e jour. Hg.)

Douleurs pressives fouillantes se dirigeant çà et là sur des petites parties, comme sur les os, au front, aux sourcils, aux bras, au tibia, (elles ressemblent à une douleur ondoyante qui augmente et diminue) de suite. (Hk.)

450. Douleurs légèrement pressives çà et là en diverses parties, mais qui n'affectent que de petites places. (Hk.)

Douleurs fouillantes pressives çà et là, qui n'affectent qu'une petite place, ne résident point long-temps dans celle-ci, mais reviennent de suite. (Après 10 heures, pendant plusieurs jours. Hk.)

Agitation générale dans le système musculaire avec vertige. (Purkinje.)

(Inquiétude dans tout le corps avec disposition à trembler.) (Sssgth.)

Etat comme s'il s'était refroidi pendant une forte transpiration; la nuque et les os, tout en un mot fait mal et pression vers le front. 4^{er} jour. Sw.)

455. (Flaccidité des membres, surtout des bras, et pression çà et là.) (Sssgth.)

Taches bleues sur la peau. (Sw.)

Après avoir exécuté un ouvrage léger, lassitude qui le fait se coucher. (Grimmer.)

(Lassitude.) (Sssgth.)

Très-grande lassitude : les genoux sont violemment affectés, comme après un voyage de long cours, avec somnolence; la conversation même lui déplaît.

460. Elle était très-affectée toute la première journée, elle happe l'air violemment pour respirer, il lui semble qu'elle va faiblir. (Kornerin.)

Une vieille femme est prise, après l'usage de toute épice et en particulier par la muscade, d'une sueur sanguinolente. (Fr. Deckes bei Dietz.)

Quoique la peau fut auparavant disposée à transpirer, elle reste maintenant toujours sèche. (Sw.)

Provoque à hautes doses des convulsions. (Bestele, l. c.)

Les yeux qui lui semblent secs sont comme collés, au point qu'elle peut à peine les ouvrir, la somnolence rejette en outre la tête vers le côté gauche. (Premier jour. Rd.)

465. Grande somnolence, et cependant grand penchant à rire. (Premier jour. Sw.)

L'huile de la noix muscade, frottée sur les tempes, fait dormir. (Curiosus botanic.)

Les noix confites, à peine ingérées, provoquent le sommeil. (Pharmacol. Lexicon.)

Sommeil invincible, que des rêves vifs troublent souvent, de suite. (Hk.)

Le sommeil de la nuit est troublé par des rêves voluptueux. (Premier jour. Hk.)

470. Ils restaient plus d'un jour immobiles et stupides, comme dans la léthargie. (Bonlius, Historia naturalis et medica Indiæ oriental. Amstel., 1658.)

Hébétude, comme une sorte d'ivresse et somnolence. (Br.)

Penchant presque irrésistible à dormir. (Linke.)

Somnolence extraordinaire, les yeux veulent se fermer; (Premier jour. Al.)

Quelque chose lui montait à la tête, comme si elle s'enivrait, toute la tête lui faisait mal, et elle avait une envie de dormir telle, qu'elle ne pouvait pas s'asseoir sans s'endormir.

475. Il ne peut pas se défaire du sommeil après avoir mangé, et se rendort, à peine éveillé, de nouveau. Le sommeil même paraît ne pas être trop profond. (Premier jour. Hg.)

* Malaise et afflux d'eau à la bouche, avec grande envie de dormir, quoique ce soit le matin.

* Toute la journée il a l'air d'avoir grand sommeil. (Premier jour. Hg.)

Elle est comme ivre et somnolente; elle ne sait pas où elle est et où elle va, les yeux se ferment. (Premier jour. Al.)

Provoque le sommeil. (Geoffroy.)

480. Somnolence invincible et sommeil profond avec rêves tranquilles, agréables. Après s'être éveillé, il va au théâtre. En chemin il est surpris par la perte de la faculté de réfléchir, qu'il ne peut pas vaincre; il est comme absorbé dans des images fantastiques, crainte de perdre la bonne voie, incapacité de s'orienter; il calcule mal la longueur de la route et du temps (il croyait qu'il y avait une heure qu'il marchait. Même pendant la représentation, rêve et réalité se combattaient, jusqu'à ce que les symptômes commençassent à diminuer). Par noix muscades. (Punkinje.)

Elle tomba dans la plus profonde stupeur, privée de tout mouvement et de toute sensation. (Mabius, Institutiones medicæ, l. IV, p. 44, c. 7, p. 509.)

L'usage journalier de la noix muscade recouvre l'estomac de mucosités et occasionne des vapeurs lourdes dans la tête, d'où naît facilement la léthargie. (Rumpf.)

Il a l'air somnolent, rêveur; les yeux se ferment.

Sommeil agité. (Première, deuxième nuit. Ml.)

485. Grande sensibilité à l'air froid.

Dès qu'elle s'expose à l'air (humide et frais), elle frissonne et devient pâle, ce qui se dissipe dans la chambre chaude. (Premier jour. Al.)

Elle frissonne facilement au froid. (Deuxième, troisième jour. Al.)

Il a froid, dès qu'il va à l'air froid. (Premier, deuxième jour. Kade.)

Frisson secouant le soir et le matin, auquel succède une chaleur extraordinaire. (Premier jour. Din.)

490. Frisson secouant à partir des lombes, en allant à la selle; il n'en ressent rien dans la chambre chauffée. (Premier jour. Sw.)

A la douleur du sacrum se joint vers le soir du frisson qui devient à l'air libre et par l'action du froid extérieur un frisson secouant, et disparaît complètement dans la chambre chauffée; en outre, embarras de la tête, surtout dans le front; appétit peu développé et langue légèrement muqueuse; humeur singulièrement disposée aux facéties plaisantes, gaies, le soir. (Huitième jour. Hg.)

Pendant un léger frissonnement, léger mal de ventre et un peu de douleur dans le sacrum; peu d'appétit, langue chargée, blanche; douleur pressive au voile du palais, douleur pressive sur la poitrine, qui rend la respiration difficile, et grande somnolence. (Troisième jour, le soir. Hg.)

Sensation agréable de chaleur dans les mains et les pieds. (Le soir, premier jour. Ldin.)

Augmente le mouvement du sang. (Geoffroy.)

495. Forte chaleur au visage et dans les mains, avec affaiblement et humeur hypochondriaque. (Plusieurs matinées. Hk.)

Dr CH. J. DE MOOR, ALOST.

On doit voir par la symptomatologie qui précède de quelle immense importance est la noix muscade dans le traitement d'une foule de maladies, surtout

dans celui de toutes les affections hystériques. C'est un des médicamens dont on peut se servir le plus fréquemment, et Hahnemann n'hésite pas à le regarder comme étant presque l'égal du *soufre*. Nous l'avons vu l'employer plusieurs fois avec un succès remarquable, et nous ne pouvons résister au plaisir d'en citer quelques exemples.

Une femme de trente-quatre ans, d'un tempérament éminemment nerveux, d'une bonne constitution, mais qu'une immense organisation morale portait à abuser sans cesse, par un travail excessif, de cette puissance que la nature n'accorde qu'à quelques élus, éprouvait depuis dix-huit mois une irritation nerveuse du tube digestif. Parmi les divers symptômes que présentait cette maladie, un des plus pénibles était un énorme ballonnement du ventre et de l'estomac qui revenait chaque jour après le dîner; le moindre chagrin, la plus petite contrariété le faisait aussi reparaître.

Un traitement assez long n'avait rien produit, quand, sur l'avis de Hahnemann, on donna deux glob. 30^e dil. de *nux mosch.* On la répéta huit jours après, et en quinze jours le ballonnement avait disparu pour toujours.

Madame la marquise de C....., âgée de vingt-quatre ans; d'un tempérament nerveux, d'une forte constitution, est atteinte depuis six ans de violentes douleurs de tête qui ont leur siège au dessus de l'œil droit; ces douleurs parfois excessivement vives, sont compressives, brûlantes ou élançantes. Elles

s'accompagnent de rougeur de la face, de pincement des lèvres, contraction des mâchoires, difficulté de parler, etc. ; plusieurs fois même, quand elles ont été très-fortes, elle a éprouvé de l'engourdissement et de la pesanteur dans la cuisse et la jambe gauche. Depuis long-temps on soupçonne chez cette malade une inflammation chronique des méninges.

L'hiver dernier je fus appelé pour lui donner des soins. Elle était alors dans une de ses crises les moins intenses ; souffrant d'assez vives douleurs, mais sans avoir perdu la parole ni la connaissance. Le soufre que j'administrai, en y mettant cependant beaucoup de réserve, et après l'avoir fait précéder d'*ignatia* et de *pulsatille*, donna aux accidens un tel développement que l'état de la malade devint vraiment inquiétant. La connaissance et la parole se perdirent : elle portait sans cesse, par une espèce de mouvement automatique, la main à l'endroit douloureux ; la face devint vultueuse, et la tête, agitée d'un mouvement convulsif d'un côté à l'autre, n'arrêtait pas un instant ; les muscles de la face grimaçaient sans cesse, et l'on remarquait même un commencement de distorsion de la bouche. Effrayé de la gravité de cet état auquel j'opposai vainement *belladone* et *opium*, je fis appeler Hahnemann. Après un de ces examens approfondis auxquels lui seul peut et sait se livrer, la *noix muscade* fut administrée de la manière suivante : un gr. 30° dans 20 cuillerées à bouche d'eau ; de ce mélange une cuillerée à café dans un plein verre d'eau, et prendre une cuille-

rée à café, qu'on devait répéter au bout de quatre heures. Deux heures après la première cuillerée, tous les accidens étaient arrêtés. Il n'entre pas dans les limites de cette simple note de donner la suite de cette maladie, que je publierai un jour tout entière comme une des plus belles observations qu'il m'ait été donné de recueillir sous les yeux de Hahne-mann.

Une demoiselle de trente-deux ans, lymphatique, ayant été atteinte, il y a trois ans, d'une ascite symptomatique d'un engorgement du foie, maladie dont elle avait été guérie par feu notre ami le docteur Gaynard, était depuis deux mois en proie à un mouvement convulsif de la tête d'avant en arrière, tel que la parole et la déglutition étaient devenues presque impossibles, et qu'à grand'peine pouvait-elle avaler du bouillon et du lait.

Elle éprouvait vers la nuque et dans toute la partie postérieure de la tête de vives douleurs tiraillantes. Les anti-spasmodiques et les révulsifs n'avaient produit aucun soulagement; la santé générale commençait à s'altérer; il y avait de la bouffissure du visage, et un peu d'œdème des extrémités inférieures. Je prescrivis *nux mosch.* un gr. 30^e dans dix cuillerées d'eau, une tous les matins. A la troisième cuillerée, le mouvement avait diminué, la parole était un peu plus libre, et la malade pouvait un peu manger. Au bout de quinze jours, la guérison était complète, et depuis six mois elle n'a plus rien éprouvé de semblable.

CLINIQUE HOMŒOPATHIQUE,

par le docteur CURIE.

PREMIÈRE LEÇON. — *Exposition.*

Messieurs, nous avons à examiner ici une science nouvelle, qui est venue compléter la science ancienne et qui a besoin de cette dernière pour se compléter elle-même.

En jetant un regard en arrière, nous trouvons que, par les études faites sur le corps de l'homme mort (anatomie), nous sommes parvenus, par induction, à reconnaître (diagnostic) et classer une grande partie des maladies qui affectent l'humanité; mais jusqu'à ce jour nous avons manqué d'une *loi définitive* pour l'application des médicaments qui les doivent guérir, et de la connaissance parfaite de ces mêmes médicaments. — Hahnemann est venu nous *révéler* et la loi d'application et la science du médicament.

Ce sont les deux branches de cette science nouvelle que je me propose plus particulièrement de vous faire connaître.

Moi comme tout autre, messieurs, j'ai vu passer sous mes yeux une multitude de systèmes. Je les ai

tous approfondis et dans leur théorie et dans leur application; ce que j'y ai gagné, c'est de me convaincre qu'ils faisaient de la science médicale une véritable tour de Babel; d'où j'ai déduit que, la vérité étant une, il la fallait chercher *en dehors de tout système*. — Voilà pourquoi j'ai béni Dieu et Hahnemann, lorsque la loi homœopathique (ou l'art de guérir) a été *révélée* à l'humanité, et pourquoi j'ai accepté avec *orgueil* la tâche de la répandre et de l'enseigner à tous.

Mon intention, dans ces enseignemens, est de vous conduire à la théorie par la pratique; je serai donc succinct dans les explications nécessaires à l'intelligence de mes premières leçons; mais pour tout ce qui est de détails théoriques, je vous renverrai aux ouvrages de Hahnemann.

Il y a dans l'homme une puissance incessamment active qui tend à débarrasser son organisme de tout ce qui peut amener une désorganisation prématurée, puissance à l'œuvre de laquelle on n'a pu assister jusqu'à ce jour, puisque tous les travaux et les observations ont été faites sur le corps de l'homme déjà désorganisé (mort), où elle ne se montre plus, mais bien visible dans l'homme qui, quoique malade, est encore dans son ensemble actif (vivant), et que nous nommons puissance ou principe vital.

C'est dans le sens du principe vital que le médicament doit agir; or, les symptômes extérieurs d'une maladie étant le résultat de la lutte qu'établit la puissance vitale contre le mal désorganisateur, il

faut administrer un médicament offrant dans ses effets la plus grande similitude avec les symptômes observés (*similia similibus curantur*).

Vous voyez, messieurs, quelle importance prend ici la matière médicale. Déjà beaucoup de travaux ont été faits, et beaucoup restent encore à faire. Il a fallu, pour acquérir la science du médicament, l'essayer sur l'homme non seulement vivant mais dans l'état le plus sain possible, afin de ne pas comprendre dans l'effet du médicament ce qui était symptôme de maladie; il a fallu analyser l'individualité du médicament pour reconnaître après quelle préparation et à quelle dose il agissait le plus efficacement.

De ces derniers travaux, il résulte que le médicament, soit *animal*, *minéral* ou *végétal*, est un composé de deux principes, l'un *matériel*, l'autre *essentiel*, que l'on peut diviser ou subdiviser à l'infini par la trituration, procédé qui, en écartant les molécules matériels, développe sa partie essentielle et porte sa puissance d'action au-delà des calculs humains; et si nous nous rappelons que le médicament se fortifie encore du principe vital, puissance également bienfaisante à laquelle il vient joindre son action, nous ne serons plus étonnés de le voir ainsi préparé, administré à doses infinitésimales, combattre avec le plus grand succès les maladies présentant les symptômes les plus graves.

Quant aux trois virus : *sycosique*, *siphylitique* et *psorique*, reconnus principes de toute maladie

chronique ; c'est près du malade que nous les constaterons et les travaillerons dans leur ensemble et leurs détails. — D'ici là, messieurs, je vous engage à lire avec attention les ouvrages de Hahnemann intitulés : *Des Maladies chroniques*, l'*Organon ou l'art de guérir*, et surtout la *Matière médicale* qui ne saurait trop attirer votre attention et la direction de vos études.

OBSERVATION.

11 novembre 1839. J. M. (domestique), âgée de 26 ans, cheveux châtons, peau blanche, tempérament lymphatico-sanguin, d'un caractère doux et patient.

Étant enfant, elle eut une éruption croûteuse derrière les oreilles et sur la tête.

Il y a deux ans elle fut atteinte d'un vomissement de sang qui reparut il y a quatre mois ; ces différentes maladies furent traitées allopathiquement par des pilules purgatives et autres médicamens semblables.

Elle attribue à un travail trop pénible l'hématémèse précédente et la maladie présente qui offre les symptômes suivans :

- 1° Vomissemens d'alimens et de bile, précédés d'une grande pesanteur à l'estomac ;
- 2° Plénitude de l'estomac augmentant le soir ;
- 3° L'épigastre est douloureux au toucher ;
- 4° Défaillance comme de faim au creux de l'estomac ;

5° Palpitations à la région épigastrique, sensation comme de battement d'ailes ;

6° Dégout pour les alimens gras, la viande, le thé et le café ;

7° Flatuosités dans l'estomac et les intestins ;

8° Douleur simple dans le canal intestinal, surtout la nuit ;

9° Douleur simple à l'hypochondre gauche, surtout la nuit ; elle est soulagée en se couchant dessus ; la partie est très-sensible au toucher ; une douleur simple de même caractère que celle de l'hypochondre se fait sentir en même temps entre les deux épaules ;

10° Suspension des règles, ce qui est déjà arrivé à l'époque du vomissement de sang ;

11° Manque d'appétit ;

12° Beaucoup de soif, surtout le soir ;

13° Constipation. — Elle est plusieurs jours sans selles et les selles sont très-dures ;

14° Sommeil continuellement interrompu par les douleurs d'estomac et d'intestins ;

15 Rêves inquiétans ;

16° Abattement d'esprit, tristesse.

Prescription. Pulsatille 00/30 à prendre en une fois.

Régime. Le porc, le veau, le gibier, l'agneau, le canard, l'oie, les alimens gras, les boissons fermentées ou spiritueuses, le vinaigre, les acides en général, le thé, le café, le poivre, les épices en général sont expressément défendus.

Pour le premier repas le cacao. Pour l'ordinaire

de la nourriture les viandes de *bœuf, mouton et poulets rôtis* ou bouillis, les *poissons frais*, quelques *légumes*, les *bouillons* de viandes sont recommandés.

L'eau ou l'eau *panée* pour boisson.

18 novembre. — Après la prise du médicament il y a eu aggravation de tous les symptômes, qui n'a commencé à diminuer que trois ou quatre jours après.

Aujourd'hui il y a amélioration de tous les symptômes, surtout

Du *vomissement* ;

Du *sentiment de défaillance* ;

De la *constipation*.

La *douleur à l'hypochondre et entre les deux épaules* est seule exceptée.

Prescription. — *Pusatille* 0/12° en une fois, dissous dans une cuillerée d'eau.

25 novembre. — Nouvelle aggravation après la prise du médicament, mais moins forte que la première et de moins longue durée; le *vomissement* est encore amélioré; les *selles* sont presque régulières. On laisse agir le médicament.

2 décembre. — La semaine a été infiniment meilleure, le malade n'a eu qu'un seul vomissement; toutes les douleurs ont presque entièrement disparu; la soif est bien moindre et l'appétit commence à revenir.

Prescription. — *Pulsatile* 0/18° à prendre en une fois dans un verre d'eau.

16 décembre. — Presque tous les symptômes

ont disparu ; il ne reste plus que la douleur dans les intestins, qui même est très-affaiblie, et le creusement de l'estomac, qui est très-léger. Il y a eu trois selles dures moulées dans la semaine.

Une douleur nouvelle dans le dos et les hanches causée par un froid que le malade a pris, a paru avec coriza. Pesanteur dans le front et douleur dans les dents.

Prescription. — *Dulcamara* 1/24° à prendre en une fois.

Depuis que cette observation a été écrite, la malade a eu un globule de *sulphur*, et 6 jours après un globule de *pulsatilla*. Les règles ont reparu, et elle est tout-à-fait débarrassé des symptômes ci-dessus énoncés.

J'ai entendu plusieurs personnes se plaindre de l'immense difficulté qu'offre la recherche du médicament. Vous allez voir, messieurs, qu'avec de l'ordre nous pouvons simplifier toute chose.

Nous diviserons d'abord les *symptômes* en trois classes ; dans la première nous comprendrons les symptômes *caractéristiques*, indiquant le siège du mal ; dans la seconde, les *consécutifs* indiquant la nature et le degré d'intensité de la maladie ; et dans la troisième les *sympathiques*, montrant le plus ou le moins de *sympathie* qui existe entre l'organe souffrant et certains autres.

Notre premier soin doit être de bien établir et distinguer les symptômes appartenant à chacune de

ces divisions. Nous allons en démontrer la pratique dans l'observation ci-dessus.

Le cas donné nous offre pour symptômes *primitifs* ou *caractéristiques* :

- 1° Le vomissement de bile et d'aliment ;
- 2° La plénitude de l'estomac ;
- 3° La susceptibilité de l'épigastre au toucher ;
- 4° La défaillance aux creux de l'estomac.

Pour symptômes *consécutifs* :

- 1° La palpitation à la région épigastrique ;
- 2° La douleur au canal intestinal ;
- 3° La douleur à l'hypochondre et entre les deux épaules ;
- 4° Les flatuosités dans l'estomac et les intestins ;
- 5° La suspension des règles ;
- 6° Le dégoût pour les alimens gras , la viande , le thé , le café.

Pour symptômes sympathiques.

- 1° Le manque d'appétit ;
- 2° La constipation ;
- 3° L'interruption du sommeil par les douleurs ;
- 4° Les rêves inquiétans ;
- 5° L'abattement d'esprit , tristesse.

Les symptômes primitifs nous indiquant que le mal a son siège dans l'estomac , c'est donc parmi les médicamens dont l'action est plus prononcée sur cet organe que nous devons rechercher ceux qui offrent dans leurs effets les symptômes ci-dessus énoncés,

Nous trouvons que :

Bryonia, *Nux vomica*, *Pulsatilla* et *Sulphur*, nous donnent le n° 1.

Calcarea, *Lycopodium*, *Nux vomica* et *Pulsatilla*, nous donnent le n° 2.

Bryonia, *Nux vomica* et *Pulsatilla* nous donnent le n° 3;

Arnica, *Antimonium*, *Baryta*, *Bryonia*, *China*, *Gratiola*, *Ignatia*, *Natrum* et *Pulsatilla*, nous donnent le n° 4.

Pulsatilla étant le médicament le plus parfaitement correspondant à l'ensemble des symptômes comme à chacun d'eux en particulier, nous continuerons pour lui seul la vérification.

Si les symptômes primitifs nous ont indiqués que nous avons sous les yeux une phlegmasie attaquant plus particulièrement la membrane muqueuse de l'estomac (gastrite), les symptômes consécutifs nous montrent la maladie arrivée à sa seconde période. Là encore nous trouvons en analysant *pulsatilla*, que nous ne pouvons faire un meilleur choix, et, bien qu'il nous semble presque impossible qu'un médicament qui renferme dans ses effets les symptômes caractéristiques et consécutifs ne se complète pas par les symptômes sympathiques, toutefois, pour plus de certitude nous vérifions!... et comme notre vérification nous répond affirmativement, nous nous prononçons pour *pulsatilla*.

Avant toutefois de fixer définitivement le choix du médicament, il faut encore chercher quelles sont

les causes qui ont donné naissance à l'altération.

La malade attribue la *gastrite* présente et l'*hématurie* dont elle a souffert précédemment, à un travail trop pénible tout en ne rejetant pas l'influence de ces causes, nous ne pouvons les admettre que comme occasionelles, et pour arriver à la source du mal, il nous faut chercher une cause plus profonde et plus particulièrement prédisposante, cette cause nous la trouvons indiquée dans la phlegmasie de la peau qui nous a été signalée par la malade. Là le *virus psorique* est assez clairement démontré pour que nous ne puissions méconnaître que c'est parmi les médicamens *antipsoriques* que le spécifique doit être choisi.

Maintenant nous administrons en toute certitude et conscience, *pulsatilla*, puisqu'elle joint à sa similitude avec les symptômes observés la propriété d'*antipsorique*, et la faisons suivre de *sulphur*, pour continuation de traitement.

Il est nécessaire de faire ici une observation que je n'ai pu placer avant, dans la crainte de détruire la clarté de mes explications.

Vous avez été étonnés, peut-être, de voir au nombre des symptômes consécutifs la *douleur au canal intestinal* qui aura pu, à la première vue, vous paraître un symptôme particulier désignant un mal nouveau attaquant un organe nouveau. A cela je répondrai :

Si la douleur de l'intestin devait caractériser une maladie nouvelle venant compliquer la première, elle n'aurait pas une forme simple; en outre, elle

s'accompagnerait des symptômes combinés par lesquels on reconnaît généralement la *gastro-entérite* ; tandis que la forme sous laquelle elle se présente nous indique seulement à quel degré d'intensité se trouve l'inflammation qui est au moment d'envahir les organes environnans.

De la maladie en général.

Messieurs , s'il est important de bien connaître le médicament dans ses effets , pour l'appliquer toujours dans le sens du principe vital ; s'il est important de bien connaître sa puissance d'action , afin de ne pas l'administrer à trop haute dose ; s'il est important de bien connaître les causes occasionnelles et prédisposantes des maladies , pour les attaquer dans leur source , il n'est pas moins important de bien connaître les maladies dans leur ensemble et dans leurs détails , pour acquérir la promptitude d'action qui caractérise le bon praticien.

C'est par suite de cette conviction , qu'après avoir appelé votre attention sur la recherche du médicament , nous allons passer à l'étude de la maladie , en vous montrant toujours en regard de ses symptômes connus, les médicamens qui sont spécifiques dans ses diverses nuances.

Les termes génériques, sous lesquels on comprend tant d'altérations variables , nous semblent utiles , en ce qu'ils rappellent le siège invariable du mal. Nous nous en servons dans toutes nos descriptions ; ainsi , le terme de *gastrite* , que nous reconnaissons

appartenir à la phlegmasie chronique, que nous venons de voir dans l'observation précédente, nous dit à lui seul, en nous indiquant le siège du mal, dans quelle série de médicamens nous devons rechercher celui qui lui est spécifique. Maintenant, nous allons voir quel groupe de symptômes il doit nous représenter.

Gastrite chronique.

La gastrite chronique est très-commune, elle attaque l'homme, plutôt depuis l'âge de vingt à cinquante ans, que dans l'enfance ou la vieillesse. Elle succède souvent à la gastrite aiguë; mais plus souvent encore, elle naît sous sa forme particulière sous l'influence des causes occasionnelles suivantes :

L'emploi des médicamens irritans, tels que l'émétique, pris à hautes doses; les purgatifs répétés, les narcotiques, les astringens, etc.; les boissons glacées prises lorsque le corps est en sueur, les excès de liqueurs alcooliques, les excès de table, l'usage habituel des alimens de haut goût, des mets poivrés, épicés; des viandes peu animalisées, tels que le veau trop jeune, l'agneau, etc.; l'abus du porc, du café, du thé; les travaux de cabinet et les veilles excessives; les fortes compressions, les coups et les chutes sur la région épigastrique; les refroidissemens, l'habitation dans les lieux humides; les passions violentes concentrées; les accès de colère, agissant sur des individus déjà prédisposés à leur action, par le virus psorique qui est en eux.

La gastrite chronique est lente dans son dévelop-

pement, ce qui la rend quelquefois plus dangereuse que la gastrite aiguë ou toute autre maladie plus douloureuse à son début, en ce que les personnes qui en sont atteintes hésitent long-temps à réclamer les secours de la médecine.

C'est chez les femmes surtout qu'elle peut avoir des suites fâcheuses, parce que l'écoulement menstruel, qui chaque mois opère une révolution salutaire, laisse à l'inflammation le temps de miner peu à peu la membrane muqueuse, sans que la violence des douleurs les force à réclamer les secours de l'art, et il arrive qu'à l'époque de la cessation des règles, cette affection prend tout à coup un développement si redoutable, que ce qui dans le principe avait paru la rendre moins à craindre chez la femme que chez l'homme, fait regretter les avertissemens plus positifs qu'elle donne à l'autre sexe; mais si pendant le cours de la maladie, les règles viennent à cesser de paraître sans que l'on puisse l'attribuer à l'âge de la malade, le pronostic en devient plus grave. Ce n'est pas qu'il soit toujours funeste; en général, dans toutes les affections chroniques des femmes, l'aménorrhée est un mauvais signe, en ce qu'il annonce qu'une désorganisation s'opère (1).

La maladie se termine par *Résolution*, *Ulcération*, *Induration*, *Cancer*, ou *Perforation*.

(1) L'aménorrhée est, en effet, une complication fâcheuse dans les maladies chroniques; mais elle est bien loin d'être toujours un signe de désorganisation.

M.

Le pronostic varie selon l'ancienneté de la phlegmasie, son intensité, le degré de désorganisation qu'elle a opéré, l'âge et la force du sujet.

La *gastrite chronique* se montre sous plusieurs groupes de symptômes dont nous allons prendre la description dans les auteurs, en mettant en regard les médicamens correspondans à ces symptômes et aux différens degrés de la maladie.

« L'embarras *gastrique* des auteurs est certainement la première forme de la *gastrite chronique*; les symptômes consistent : 1° dans un sentiment de gêne et de pesanteur à l'épigastre; *Bryonia*. — *Chamomilla*. — *Ignatia*. — *Nux vomica*. — *Pulsatilla*. — *Tartarus emeticus*.

2° La perte d'appétit sans soif en général. *Bryon*. — *Cham*. — *Ign*. — *Nux vom*. — *Puls*. — *Tart. em*.

3° Un goût d'amertume dans la bouche. *Bryon*. — *Cham*. — *Ign*. — *Nux vom*. — *Puls*. — *Tart. em*.

4° Des éructations, des nausées, des rapports nidoreux. *Bryon*. — *Cham*. — *Ign*. — *Nux vom*. — *Puls*. — *Tart. em*.

5° Des efforts de vomissement et même des vomissemens de bile et d'alimens. *Bryon*. — *Cham*. — *Ign*. — *Nux vom*. — *Puls*. — *Tart*.

6° La coloration en jaune des ailes du nez et de la lèvre supérieure. *Bryon*. — *Puls*. — *Nux vom*.

7° Enfin un sentiment de fatigue et d'abattement. *Bryon*. — *Cham*. — *Ign*. — *Nux vom*. — *Puls*. — *Tart. emet*.

La forme suivante de la *gastrite chronique* est plus

tranchée que la précédente. Dans celle-ci, les malades éprouvent à la région de l'estomac une sensation douloureuse qui se dissipe par l'ingestion des alimens, ce qui lui a fait dire qu'ils ont de fréquens besoins de manger. Mais cette douleur se renouvelle une ou deux heures après les repas, et alors elle est plus vive qu'avant l'ingestion des alimens. *Bryonia*.

— *Ignatia*. — *Cocculus*. — *Pulsatilla*. — *Nux vomica*.

2° Les malades se plaignent d'avoir l'estomac gonflé. *Bryon.* — *Cocc.* — *Ign.* — *Nux vom.* — *Puls.*

3° Ils ressentent souvent dans cette région des battemens qui pourraient faire croire à l'existence d'un anévrysme de l'aorte ventrale. *Cocc.* — *Nux vom.* — *Puls.* — *Rhus.* — *Tart. em* (1).

4° Ils éprouvent en outre de la soif. *Bryon.* — *Cocc.* — *Ign.* — *Nux vom.* — *Puls* (2). — *Rhus.* — *Tart. em.*

5° De la chaleur à la paume des mains. *Carb. veg.* — *Cocc.* — *Lycopodium*. — *Nux vom.* — *Staphisagria*.

6° Des rapports aigres ou des flatuosités. *Bryon.* — *Carb. veg.* — *Nux vom.* — *Puls.* — *Sulphur*.

7° Des lassitudes dans les membres. *Bryon.* — *Bell.* — *Nux vom.* — *Puls.* — *Sulphur*.

8° Des douleurs de tête, tous sus-nommés.

9° Et quelquefois de la tendance au sommeil après les repas. *China.* — *Graphites.* — *Nux.* — *Rhus.* — *Sulph.*

10° Enfin ils sont tourmentés par une constipa-

(1) Et la *Sépia*, supérieure à presque tous les autres médicamens dans cette forme de gastrite. M.

(2) Le caractère essentiel de *Pulsatille* est au contraire l'absence de soif. M.

tion opiniâtre. *Bryon.* — *Cocc.* — *Ign.* — *Graph.* — *Nux.* — *Puls.* — *Sulph.*

11° Tous les jours après chaque repas cette scène se renouvelle. L'appétit ne se fait presque jamais sentir, les stimulans soulagent momentanément. *Bryonia.* — *Cocculus.* — *Ign.* — *Graph.* — *Lyc.* — *Nux.* — *Puls.* — *Staph.* — *Sulph.* — *Tart. em.*

12° Presque tous les malades atteints de cette forme de la *gastrite chronique* sont tristes. *Bryonia.* — *Ignatia.* — *Nux vomica.* — *Pulsatilla.* — *Sulphur.*

Cette nuance est connue sous le nom de dyspepsie.

Dans la troisième forme de la *gastrite chronique*, la douleur et le gonflement épigastriques suivent immédiatement l'ingestion des aliments.

Si la phlegmasie occupe la portion splénique de l'estomac, on sent, en palpant la région épigastrique, le muscle droit du côté gauche se contracter sous la main qui le presse, tandis que celui du côté opposé reste immobile; la même contraction musculaire a lieu à droite au contraire lorsque l'inflammation a son siège dans la partie pylorique, et dans ce cas les sensations douloureuses s'accroissent deux heures après les repas, lorsque la pâte chymeuse va passer dans le duodénum. La douleur est ordinairement perçue au moment même de l'arrivée du bol alimentaire dans l'estomac lorsque la phlegmasie occupe le cardia.

Si l'on néglige ces premiers symptômes de gastrite, et surtout si on les exaspère par un régime

stimulant, des phénomènes plus sérieux ne tardent pas à se manifester; 1° *Bryon.* — *Nux vom.* — *Puls.* — *Sulph.* — *Graph.* — *Lyc.* — *Natrum carb.* — *Carbo vegetabilis.* — *Arsenic.*

2° Les vomissemens se rapprochent et deviennent de plus en plus répétés; *Bryon.* — *Ars.* — *Puls.* — *Nux.* — *Sil.* — *Sulph.*

3° Les pommettes rougissent pendant la digestion; *Baryta.* — *Lyc.* — *Nux.* — *Posph.* — *Mang.*

4° Le poux s'accélère; *Ars.* — *Bryon.* — *Nux.* — *Puls.* — *Sulph.* — *Lic.*

5° La peau devient sèche et aride pendant l'accomplissement de cet acte; *Ars.* — *Bell.* — *Cal.* — *Graph.* — *Magn.* — *Sil.* — *Sep.*

6° Et une petite toux sèche à secousses, non suivie d'expectoration et provoquant assez souvent le vomissement, se déclare (c'est la toux gastrique des auteurs); *Ars.* — *Graph.* — *Lyc.* — *Nux.* — *Puls.*

Dans tous les degrés précédens de la gastrite, l'embonpoint peut être conservé et la région épigastrique n'être pas sensible à la pression, mais dans celle-ci l'amaigrissement et la sensibilité épigastrique sont presque constans.

On voit cependant quelques malades chez lesquels la nutrition continue à se bien faire, malgré un état très-avancé de la maladie; *Arsenic.* — *Graph.* — *Lic.* — *Nux.* — *Puls.* — *Sulph.*

Le mal continuant à s'accroître, on voit bientôt les symptômes suivans s'ajouter à ceux qui précèdent :

1° Des douleurs lancinantes se font sentir sous l'appendice xyphoïde ou dans l'hypochondre droit. Dans le premier cas la région épigastrique est rénitente, et on y sent la paroi antérieure de l'estomac manifestement épaissie; *Calcarea.* — *Bryon.* — *Coffea.* — *Lic.* — *Con.* — *Nux.* — *Natr.* — *Cocc.*

Dans le second cas, une tumeur oblongue d'autant mieux appréciable que l'amaigrissement fait plus de progrès, se prononce vers la région pylorique; *Lic.* — *Ars.* — *Graph.* — *Nux.* — *Calc.*

2° Presque tous les alimens sont rejetés par le vomissement quelques heures après leur ingestion; *Puls.* — *Nux.* — *Bryon.* — *Sulph.* — *Ars.* — *Lyc.* — *Sil.*

3° Le pouls est continuellement accéléré; *Ars.* — *Lyc.* — *Calc.* — *Nux.* — *Puls.* — *Graph.* — *Natr.*

4° La peau brûlante, sèche et arride, et ces deux symptômes augmentent encore après les repas; *Ars.* — *Graph.* — *Nux.* — *Lyc.* — *Sulph.* — *Silicea.*

5° Le visage présente un aspect terreux ou d'un jaune de cire; *Ars.* — *Con.* — *Graph.* — *Lyc.* — *Nux.* — *Puls.* — *Sulph.*

6° Enfin les vomissemens finissent par devenir continus, tout est rejeté jusqu'aux boissons les plus légères et en si petite quantité que les malades les prennent; — *Bryon.* — *Ars.* — *Lyc.* — *Nux.* — *Puls.* — *Sil.* — *Sulph.*

Quelques personnes cependant (et le fait n'est pas rare), conservent la faculté de digérer les alimens jusque dans l'état le plus avancé de la maladie, et

lors même qu'il existe une désorganisation cancéreuse de l'estomac.

7° Elles ne vomissent qu'un liquide incolore, et parfois une partie des boissons. *Ars.* — *Calc.* — *Lyc.* *Nux.* — *Puls.* — *Sil.* — *Sulph.*

Lorsque la gastrite dure depuis un certain temps à ce degré, la désorganisation squirrheuse ou cancéreuse de l'estomac ne tarde pas à s'opérer.

8° Plus tard enfin, la matière des vomissemens devient noirâtre et semblable à du marc de café ou à la suie délayée; la désorganisation cancéreuse est alors complète. *Ars.* — *Plumbum.* — *Veratrum.*

Chez les individus très-nerveux, irritables, habitués à étudier leurs sensations, et dont les sympathies entre l'estomac et le cerveau sont très-actives et facilement réveillées par les impressions les plus fugaces; la gastrite chronique, outre les symptômes précédemment décrits, s'accompagne souvent aussi de migraines, de tintemens d'oreilles, d'éblouissemens, de vertiges, de tristesse, de terreurs paniques, d'insomnies, de penchans au suicide.

Les malades sont en outre dans une inquiétude continuelle sur les maux qu'ils éprouvent et ils s'en exagèrent singulièrement la gravité; ils sont dans l'impossibilité presque absolue de s'occuper d'autre chose que de leur santé; ils se croient affectés de tous les maux dont ils entendent parler ou dont ils lisent la description; on les voit changer à chaque instant de médecin et de remède. Un sentiment de gonflement et de douleur dans les hypochondres,

accompagnent toutes leurs digestions. Ils rendent par la bouche une grande quantité de gaz inodores, qui s'échappent avec bruit; enfin, ils sont tourmentés par une constipation opiniâtre.

Ouverture du cadavre.

La rougeur, la coloration en brun ou gris-ardoisé, et l'épaississement de la membrane muqueuse gastrique, sont les altérations que l'on rencontre le plus fréquemment sur le cadavre, à la suite des gastrites chroniques : on trouve quelquefois cette membrane détruite dans une plus ou moins grande étendue, ou bien convertie en bouillie gélatiniforme. Souvent elle est épaissie et convertie en une substance lardacée et partout homogène; cette disposition s'observe surtout au pylore, qui présente plus souvent aussi que les autres parties de l'organe, la matière encéphaloïde, les mélanoses, les transformations cartilagineuses et osseuses; mais cette altération n'appartient déjà plus à la gastrite chronique, c'est le commencement de l'état squirrheux. Quelquefois l'épaississement des parois de l'estomac est presque entièrement formé par la tunique musculaire, qui est hypertrophiée; ses ulcérations sont rares, mais plus fréquentes cependant, comme je l'ai déjà dit, qu'après les gastrites aiguës; elles occupent ordinairement les portions épaissies et dégénérées de la membrane; on les trouve quelquefois cicatrisées; les perforations sont aussi plus fréquentes dans les gastrites chroniques que dans les aiguës.

Du médicament.

Comme nous l'avons dit , messieurs , l'on est souvent forcé de reconnaître l'emploi des médicamens à hautes doses comme cause occasionnelle d'une grande partie des phlegmasies chroniques que l'on rencontre dans la pratique ; c'est surtout la gastrite, l'entérite , la gastro-entérite , et toutes les maladies ayant leur siège principal dans l'estomac et l'abdomen, que développe plus particulièrement l'abus des médicamens préparés et administrés comme nous le faisons autrefois , avant qu'une loi certaine ne vînt faire de la médecine une science aussi complète qu'exacte. Il est à regretter que cet immense progrès ne soit pas encore universellement reconnu, plus particulièrement encore pour ces maladies médicamenteuses, qui sont d'autant plus dangereuses, qu'il faut être arrivé à l'apogée de la science , pour les reconnaître, et les savoir attaquer dans leur source.

Là encore vous devez voir une raison puissante d'apporter la plus grande attention dans la recherche des causes , car dans le cas où la maladie se serait développée sous l'influence d'un médicament administré , selon l'erreur passée , il n'y a pas d'autre moyen curatif que de lui opposer l'antidote du médicament, qui est devenu la cause de l'altération.

Le médicament semble avoir une double action , l'action primitive et l'action secondaire , en entière opposition à la première. Ainsi l'on voit le médicament , dont la propriété est de produire le relâche-

ment des intestins par son effet primitif, avoir pour effet secondaire d'établir la constipation plus ou moins forte, selon que la diarrhée aura été plus ou moins marquée.

Nous donnerons l'explication de ce phénomène dans les leçons suivantes; ce que nous en avons dit dans le commencement de cette leçon nous suffira jusque-là.

Après vous avoir montré les groupes de symptômes, que l'on comprend sous le terme générique de gastrite chronique, je vais appeler votre attention sur les médicamens dont les effets nous présentent non seulement la maladie dans son ensemble, mais encore presque tous les différens aspects sous lesquels on la retrouve dans la pratique.

Nous commencerons par *Pulsatilla* et *Nux vomica*, offrant le plus de ressource dans la gastrite, et dont l'emploi est presque toujours réclamé, soit comme médicamens intermédiaires, ou comme médicamens de fond.

Une remarque importante à faire est que, si les symptômes primitifs d'une maladie caractérisent la maladie, les symptômes sympathiques caractérisent le médicament.

PULSATILLA.

Pulsatilla sera d'autant plus spécifique contre les altérations corporelles, qu'il y aura en même temps mauvaise disposition de l'esprit et propen-

NUX.

Nux Vomica sera d'autant plus spécifique contre les altérations corporelles, que le malade sera d'un tempérament ardent, vif et actif, ou d'un

sion au chagrin tranquille ou du moins à la douceur et à la résignation, surtout si pendant ses jours de santé le malade était bienveillant et doux.

Pulsatilla convient plus particulièrement aux personnes blondes, aux femmes dont les menstrues ont coutume de retarder et dans tous les cas où les symptômes prennent de l'accroissement le soir.

esprit enclin à la malice, à la ruse, à la colère.

Nux Vomica convient plus particulièrement aux personnes brunes, aux femmes dont les menstrues ont coutume d'avancer de quelques jours ou de couler en trop grande abondance, et dans les cas où les symptômes prennent de l'accroissement le matin.

Gastrite chronique.

PULSATILLA et NUX VOMICA.

Symptômes primitifs et caractéristiques.

Douleurs crampoides d'estomac qui se terminent par le vomissement ;

Pression dans l'épigastre après avoir mangé, avec vomissement des alimens quelques heures après le repas ;

Douleur dans l'épigastre et les hypochondres ;

Élancemens dans l'épigastre ;

Dans l'épigastre, battemens sensibles au toucher, comme celui des artères ;

Grande sensibilité à la région de l'estomac ;

Douleur produite par la pression extérieure ;

Pression d'estomac ;

Pression dans l'estomac après avoir mangé ;

Crampes d'estomac après avoir mangé et à jeun ;

Contraction à l'estomac ;

Pression dans l'estomac après avoir mangé, avec ballonnement ;

Ballonnement de l'épigastre avec endolorissement au toucher ;

Brûlement dans l'épigastre et au cardia ;

Pression à l'estomac comme par une pierre ;

Grands élancemens dans le creux de l'estomac ;

Sensation rongeante dans l'estomac, comme si l'on avait faim;

Pesanteur à l'estomac comme par une pierre.

Après avoir mangé, douleur brûlante à l'estomac et au dessous;

Palpitations à la région de l'estomac et battemens perceptibles au toucher.

Symptômes consécutifs.

Nausées avec envie de vomir le soir, ou après avoir bu et mangé;

Nausées avec gargouillement dans la région sous-costale;

Vomissemens avec efforts d'une matière aqueuse, verte, qui a une odeur aigre, et brûle au passage;

Vomissemens des matières ingérées, surtout le soir ou la nuit;

Vomissemens chroniques des alimens après le repas;

Vomissemens suivis d'amertume dans la bouche (et d'é-moussement des dents);

Renvois amers et acides, ou d'odeur et du goût de ce qu'on a mangé;

Renvois des alimens;

Régurgitation d'un liquide amer;

Rapports bilieux, amers, aigres;

Eruclation bruyante;

Vomituration avec vertige.

Nausées;

Nausées périodiques;

Nausées continuelles et vomituration, surtout le matin et après les repas;

Efforts inutiles pour vomir avec strangulation;

Vomissemens de mucosités d'odeur acide;

Vomissemens des alimens;

Vomissemens chroniques des alimens et des boissons;

Vomissemens de sang;

Accès périodiques de vomissement;

Renvois amers, putrides, aigres;

Renvois crampoïdes, avec douleur de contraction à l'œsophage;

Hoquet fréquent;

Hoquet si violent qu'on rend tout ce qu'on a pris, et qu'on ne peut ni boire ni manger;

Les boissons chargent l'estomac, et déterminent des nausées avec envie de vomir.

Symptômes sympathiques.

Vertige comme d'ivresse, avec chaleur de tête intérieure

Accès fréquens de vertige;
Vertiges chroniques;

et pâleur de la face , surtout le soir , ou après avoir mangé ;

Vertige avec vomiturition ;

Vide dans la tête avec indifférence pour toutes choses ;

Pesanteur de tête ;

Céphalalgie lancinante, battante, le matin après s'être levé , et le soir après s'être couché ;

Céphalalgie battante , en se baissant, ou pendant un effort d'esprit ;

Déchirement saccadé, lancinant dans les tempes ;

Céphalalgie (lancinante), semi-latérale ;

Céphalalgie comme après s'être enivré ou avoir veillé ;

Chaleur des yeux ;

Face pâle ;

Douleur d'excoriation aux gencives ;

Vertiges comme d'ivresse , le matin ;

Vertiges après avoir mangé ;

Vide dans la tête , après avoir diné ;

Embarras de la tête à la suite de travail d'esprit , ou après avoir mangé , avec chaleur et rougeur des joues ;

Congestion du sang vers la tête ;

Lourdeur de tête, surtout le matin, avec vertiges ;

Céphalalgie en réfléchissant, comme si le crâne allait éclater ;

Céphalalgie avec déchirement et traction ;

Céphalalgie , surtout après avoir mangé, ou le matin ; elle s'aggrave par le mouvement ;

Céphalalgie comme si l'on enfonçait un clou dans la tête ;

Secousses lancinantes dans un côté de la tête, après avoir mangé , avec nausées et vomissements de matières aigres ;

Céphalalgie périodique ;

Céphalalgie qui s'aggrave lorsqu'on se baisse en avant ;

Démangeaisons, comme par du sel dans les yeux, avec larmoiement ;

Rougeur et brûlement dans les yeux ;

Frémissement lumineux hors du cercle visuel, comme pendant un faux vertige ;

Tintement d'oreilles ;

Teint maladif , pâle , jaune et terreux ;

Exfoliation douloureuse des lèvres ;

Gonflement des gencives ;

Ebranlement et vacillation des dents ;

Goût dans la bouche comme de viande gâtée, avec vomiturition ;

Goût de pus ou empyreumatique dans la bouche, le matin ;

Amertume du goût après avoir avalé les alimens ou les boissons ;

Répugnance pour le pain, le beurre et le lait ;

Diminution du goût de tous les alimens ;

Répugnance pour le pain, le beurre et le lait ;

Absence de soif, ou soif le soir (1) ;

Exonération difficile, avec efforts douloureux et mal au dos ;

Hémorrhôides avec cuisson et douleur d'excoriation ;

Urine rouge-brune ;

Toux sèche, nocturne, avec sensation comme si l'estomac se tournait, et comme si l'on allait vomir ;

Serrement de poitrine anxieux - crampoïde, après avoir soupé, et la nuit ;

Lourdeur et fatigue dans les membres ;

Tremblement fréquent et anxieux des membres ;

Inflammation de la cavité de la bouche ;

Aphtes ;

Stomacace ;

Aigreur du goût de la bouche après avoir bu et mangé ;

Le matin, goût acide ou putride, ou herbacé métallique de la bouche ;

Goût empyreumatique du pain ;

Insapidité complète des alimens ;

Répugnance pour toute espèce d'aliment, surtout pour le pain et le café ;

Faim avec aversion pour les alimens ;

Soif avec dégoût pour l'eau et la bière ;

Constipation chronique ;

Envies inutiles d'aller à la selle ;

Selles dures, pénibles ;

Hémorrhôides aveugles, avec constipation douloureuse, ou selles dures et douloureuses.

Toux sèche avec titillation au dessous du larynx ;

Oppression anxieuse la nuit, le matin, et après avoir mangé ;

Battemens de cœur ;

Le matin, sensation de défaillance subite des bras ;

Disposition des membres à s'engourdir ;

Chancellement et défaut de solidité des genoux par fai-

(1) Ce qu'il y a de plus favorable, c'est que le malade se sente quelque disposition à être frileux et qu'il n'éprouve pas de soif. *Hahnemann*, Matière médicale, 3^e v., page 310.

Malaise et agitation physique accompagnés d'un sentiment de lassitude, et besoin de se reposer, de dormir et de s'étirer ;

Angoisses, avec douleur dans l'épigastre, palpitations de cœur, tremblement suivi d'un grand besoin de sommeil ;

L'on s'endort tard, le soir, à cause de la fermentation du sang, et de la congestion du sang vers la tête ;

Sommeil agité, avec rêves terribles et soubresauts ;

Angoisses au réveil, comme si l'on venait de commettre un crime ;

Envie de dormir presque constante ;

Humeur timide, pleureuse, ou douce et complaisante ;

Anxiété avec crainte de la mort ;

Soucis anxieux pour les affaires domestiques ;

Irrésolution ;

Tempérament lent, phlegmatique ;

Découragement ;

Méfiance.

blesse ; souvent avec tremblement ;

Roideur et tension dans les membres ;

Fréquentes lassitudes et courbature des membres ;

Horreur du mouvement et du grand air ;

Désir et besoin de rester couché ;

Grand affaissement de tout le système nerveux, avec extrême impressionnabilité de tous les sens ;

Amaigrissement ;

Le matin grand malaise ;

Grande somnolence diurne, surtout après midi, et après avoir mangé ;

L'on s'endort tard, souvent seulement vers le matin, à cause d'une grande affluence de pensées ;

Sommeil plein de rêves pénibles, on rêve de têtes coupées, etc. ;

Le soir, vives angoisses et agitation, souvent avec palpitations, et envie de se suicider ;

Dépit ;

Humeur querelleuse ;

Facilité à s'effrayer ;

Violence et emportement ;

Extrême impressionnabilité ;

Caractère soucieux, prompt, ardent, zélé ;

Méchanceté malicieuse ;

Humeur rétive.

(La suite au prochain numéro.)

TROIS OBSERVATIONS D'ANTRAX.

Entre tous les faits de pratique médicale homœopathique, s'il en est de plus digne de fixer notre attention et d'exciter notre admiration, ce sont ceux sans doute où le mal apparent, sensible, a une marche connue, invariable, qui permet de voir et d'apprécier d'une manière absolument certaine l'influence réelle des agents qu'on leur oppose; où l'issue du mal abandonné à lui-même est, à quelques exceptions fort rares près, certainement funeste, et l'est encore le plus souvent nonobstant les secours ou moyens proposés par l'allopathie en cas pareils. Ici, tout est évident; et nul ne pourrait, sans une mauvaise foi patente, mettre en doute la réalité de l'action du modificateur homœopathique, quelque extraordinaire et disproportionné que paraisse dans la commune manière de juger de telles faits, la puissance de ces modificateurs à l'état où nous les employons, comparée aux effets que nous en recueillons dans ces circonstances. C'est dans ces cas que se révèle bien toute la vertu des atomes médicamenteux dont une exacte appropriation homœopathique a fixé la spécialité; c'est en présence des succès qu'ils nous procurent que peut éclater toute notre reconnaissance pour le divin vieillard

aux travaux duquel ces succès doivent être reportés comme à leur source véritable. Or, les trois observations dont nous allons ici rendre compte sont de ce nombre, sans contredit.

PREMIÈRE OBSERVATION.

La première de ces observations remonte aux premiers temps de ma pratique homœopathique. Elle a pour sujet un pauvre vigneron de cinquante-deux ans, d'une large et forte charpente attestant une constitution primitive fort belle, mais que l'excès du travail et des privations de tous genres pour subvenir aux besoins d'une nombreuse famille avaient réduit à des conditions physiques et morales en rapport avec la dure condition sociale sous laquelle il vivait. Appelé à lui donner mes soins, voici comment je le trouvai : Une tumeur datant de deux jours, dont l'origine avait été un bouton brûlant survenu, sans cause connu, en dehors et au dessus de la commissure des lèvres du côté droit, s'étendait de ce point à toute la surface de ce côté. Les paupières elle-mêmes, comme la joue, participaient à cette énorme tuméfaction.

Son aspect offrait une teinte livide plus foncée au devant de l'oreille où la tumeur formait une bosse-lure violacée, et vers la lèvre supérieure, où le bouton auquel elle devait son origine, était réduit à ses rudimens, présentant une eschare noire, circonscrite, de forme ronde, et d'un centimètre environ de surface. Cette tumeur, sensible à la pression,

était dure, sans rénitence, et considérable à ce point qu'elle donnait à la figure de cet homme le plus monstrueux aspect qui m'ait jamais frappé. La muqueuse des jones, elle-même, avait part à cette énorme tuméfaction et formait dans la bouche une saillie arrondie, lisse et d'une teinte également violacée. La bouche, constamment ouverte, donnait lieu à un continuel écoulement de salive, et complétait le hideux tableau de cette figure entièrement déjetée du côté tuméfié. Cependant le dérangement général des fonctions ne semblait point répondre à ces désordres locaux ; ce malade avait parcouru sans trop de fatigue pour se rendre à Thoisse, l'espace d'un demi-myrriamètre ; et ne me paraissait nullement inquiet sur l'issue de son mal. C'est vers la tête qu'étaient toutes ses souffrances et que se rapportaient toutes ses plaintes. Il la sentait lourde, embarrassée ; la joue en général était le siège d'un sentiment d'ardeur plus vif vers l'escadre, où il ressentait parfois des élancemens, comme des *éclairs de feu*, disait-il. Enfin le pouls un peu plus dur qu'à l'état normal était aussi un peu plus fréquent. Rien d'ailleurs de remarquable du côté des voies digestives ; car le malade supportait impatiemment la faim à laquelle le condamnait la grande difficulté qu'il éprouvait à manger. Tel était l'état de ce malade, dont le calme moral contrastait beaucoup avec l'inquiétude et l'embarras que me causaient son mal et l'incertitude du traitement à lui opposer. Fort peu familiarisé alors avec la pratique homœopa-

thique dans laquelle j'e débutois, en quelque sorte, malgré mon opinion bien arrêtée sur la vérité de cette doctrine, mon manque d'habitude dans son application, mon incertitude sur le choix de la substance à opposer à cette affection m'en rendaient l'adoption pénible pour ce cas particulier; et il fallut bien que j'eusse présens, d'un autre côté, l'embaras, l'incertitude des procédés de l'allopathie en cas semblable, la difficulté, les dangers possibles attachés à l'application de ces procédés dans l'espèce, et le peu de succès que je devais m'en promettre, pour y renoncer et me décider en faveur de l'homœopathie. Après bien des recherches et beaucoup d'hésitation sur le choix de la substance, je me décidai pour *bryonia*, dont je donnai au malade une goutte! 5^e dil. dans une fiole de cinq onces d'eau à prendre tout entière d'heure en heure; dose et mode d'administration qui se ressentaient fort de mes habitudes allopathiques. Il me semble aujourd'hui que je préférerais à *bryonia*, en pareil cas, l'une des deux substances entre lesquelles alors je flottai indécis, *belladonna*, *rhus*. Toutefois *bryonia* remplit parfaitement l'indication; et cinq jours après son administration, ce malade avait repris ses rudes travaux des champs.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Une femme de 46 ans, vigneronne pauvre, mère de neuf enfans, d'un caractère doux et patient, obligée, dans sa condition difficile, à beaucoup de

privations, vivant surtout de mauvais pain fait au moyen de farine résultant du mélange impur de mauvais grains, fut, un matin, subitement atteinte dans le dos au dessous des omoplates, d'un petit furoncle siège d'un prurit brûlant. Jugé par son mari *n'être rien*, ce bouton fut négligé pendant vingt-quatre heures, malgré les souffrances horribles qu'en ressentait la malade. Mais le lendemain, tourmentée de plus fort, et ne pouvant plus tenir aux atroces douleurs qu'elle endurait, elle me dépêcha un de ses enfans avec lequel je me transportai aussitôt auprès d'elle. Je la trouvai dans l'état suivant : Elle versait d'abondantes larmes ; elle commença, la pauvre malheureuse ! par s'accuser en me voyant de n'avoir pu supporter plus longtemps ses souffrances sans me déranger. Sa figure, sans contraction de traits, exprimait l'abattement et la douleur. Elle avait eu toute la nuit de la fièvre avec des maux de cœur fréquens, et de continuelles envies de vomir. Les symptômes s'étaient amendés le matin, mais l'état fébrile subsistait. Il lui semblait, me disait-elle, tantôt qu'on lui passait un fer rouge dans le dos, tantôt qu'un animal lui en devorait les chairs. Ce petit bouton de la veille avait acquis un centimètre de hauteur, et s'élevait sur une base dure et violacée de trois à quatre centimètres environ d'étendue. Il était percé vers son sommet conique de plusieurs petits trous d'où suintait un ichor roussâtre. Le poulx était fébrile, la tête, le siège d'une douleur pulsative ; quelques

frissons irréguliers accompagnés encore de renvois , et d'un sentiment de pression douloureuse à la région épigastrique, soit modérée, langue couverte de mucosités jaunâtres , inappétence , bouche amère et crachement fréquent de mucosités fluides amères elles-mêmes comme la bouche en général. Parfaitement sûr d'apporter un terme prompt et favorable à son état , je rassurai cette malade et lui donnai à sec, trois globules *silicea* 20°. Le jour même eut lieu l'amendement promis ; et, le lendemain la malade se sentait *comme guérie*. En effet , mes collègues et amis les docteurs Dutch et Perrusel qui se trouvaient chez moi à cette époque, furent ensemble voir la malade le lendemain, et trouvèrent, comme moi, le jour suivant, tout l'appareil fébrile disparu, la tumeur servant de base au furoncle affaissée comme sa portion conique elle-même, en somme, qu'une simple ulcération, sans chaleur, prurit , ni douleur ; *les débris matériels*, enfin d'une lésion dont le principe avait cessé d'être. Une suppuration simple et de bonne nature continua pendant quelques jours. La malade, au lieu de charpie, y a tenu appliquées jusqu'à cicatrisation, des feuilles de chou colza ; et, en attendant la cessation de ce reste de suppuration , qui tarda peu de temps, elle reprit immédiatement les occupations ordinaires de son ménage.

TROISIÈME OBSERVATION.

Au mois d'octobre dernier, une vache venait en

trois jours de crever d'un immense charbon. La veuve d'un boucher, femme très-pauvre et réduite avec quatre enfans à une extrême misère demande à la dépouiller au prix le plus modéré, et, à cette condition, obtient une funeste préférence. Elle se met à l'œuvre; et, après son opération qui eut lieu sans accident, dit-on, la femme s'occupa à extraire de l'animal avant qu'on l'enterrât, une grande quantité de tissu graisseux qu'elle fit chauffer et dont e le exprima péniblement et longuement le suif. Cette seconde opération terminée, la bête fut enterrée. Deux jours après, un matelassier cardeur de laine, homme des plus misérables aussi, bien que, avec la profession ci-dessus, il cumulât dans l'occasion, celle de ménétrier; apprenant ce qui venait de se passer, plein de regret de ne point s'être trouvé là au moment de l'inhumation de l'animal, afin de prendre aussi une masse pour servir à la nourriture de gros chiens qu'il élève, se transporta au lieu où il avait été déposé, le déterra et en détacha, dans ce but, une certaine quantité de chair et de tissu graisseux. Cette opération, comme celle du dépouillement par la femme, avait eu lieu fort heureusement; et pas la moindre blessure ou égratignure faite soit avant soit pendant ces opérations n'avait pu faire craindre les suites fâcheuses qu'on eut bientôt à en déplorer.

Trois jours après son opération, la femme fut atteinte au dos de la main droite, sur le point correspondant à l'articulation radio-carpienne, d'un

petit bouton avec un sentiment de brûlure si violent, si intolérable, qu'elle appela à l'instant même un médecin. Celui-ci ayant reconnu dans ce bouton un anthrax commençant, le partagea au moyen de deux incisions profondes; introduisit dans les divisions de la petite tumeur un caustique liquide; puis prescrivit pour lotions des infusions de feuilles de sauge, de menthe, de romarin, de lavande *et d'autres* plantes aromatiques, dont les feuilles elles-mêmes, après l'usage de leur infusion, devaient, selon la même prescription, rester appliquées à nu sur le mal. C'était un matin que l'opération fut faite et que ces soins prescrits furent exécutés. Le soir du même jour, le mal avait fait, m'a-t-on dit, des progrès manifestes. Ces progrès que je ne puis retracer, puisque je n'en ai point été le témoin, furent en augmentant jusqu'au cinquième jour, à compter de l'origine du bouton; vers le soir de ce cinquième jour, sur les dix heures, je fus appelé auprès de la malade. La main, l'avant-bras, le bras, l'aisselle et le sein du côté affecté, offrant une teinte brune plus ou moins foncée dans ces diverses régions, étaient parsemées, de vésicules bleuâtres, d'où s'écoulait une abondante sérosité jaune-foncé, et sillonnés çà et là d'une vingtaine de scarifications, pratiquées dans le but de modérer le progrès ou les douleurs de l'enflure, qui semblait, dans ces parties, avoir atteint le dernier degré possible. La malade, dans un état d'agitation, de délire, de besoin continuel de changer de position, de se le-

ver , présentait le contraste d'une face animée et d'un pouls fréquent et si faible qu'on pouvait à peine le sentir ; la prostration était extrême, et c'était pour cela que le vin, conseillé ou non par le médecin, lui était prodigué depuis quelques heures par les assistans, pour étancher sa soif, qui sembla t ardente. Dans cet état tout-à-fait désespéré, pour ne point être témoin impassible des angoisses de cette malade, je recommandai qu'on vînt chez moi chercher une fiole d'eau, où j'allai faire dissoudre deux globules d'*arsenic*. On ne vint pas. La malade mourut dans la même nuit..... Cependant, le cardeur de laine dont j'ai parlé, atteint, trois jours également après son opération, des mêmes prodromes de l'affection à laquelle cette femme venait de succomber, voyait, depuis deux jours ces premiers symptômes faire des progrès douloureux qui, depuis la mort de la femme, s'accrurent d'une manière de plus en plus inquiétante. Cela devait être : car, à part la différence du sexe qui les distinguait, tout était semblable dans leurs conditions et leurs positions respectives; tout pouvait le devenir dans le sort de l'un et de l'autre. Même âge, quarante-cinq ans, à quelques mois près ; même tempérament, lymphatique; même caractère, peu soucieux et naturellement gai. D'autre part, leur condition sociale et domestique était pour tous deux, misère, dénûment absolu. D'autre part enfin, cette similitude d'influences remarquée dans ces deux sujets, sous ces rapports divers, dans les conditions nor-

males de leur commune existence, se rencontre encore dans celle de l'état morbide qui les a atteints l'un et l'autre : en effet, origine du miasme, temps d'incubation, prodrômes, développement des symptômes à leur début; tout est semblable entre eux jusqu'au moment où la mort de la femme devient pour l'homme le sujet de fâcheuses préoccupations. Tel est du reste l'état où je le trouvai lorsqu'il réclama mes soins : ne s'étant décidé à m'appeler que par l'effroi que lui causaient les progrès de son mal; tant il redoutait les incisions qu'on lui avait dites nécessaires, près de trois jours s'étaient écoulés depuis la naissance du bouton brûlant par lequel le mal avait commencé; et, déjà l'eschare qui lui avait succédé avait acquis en surface un diamètre de un centimètre et demi. L'énorme tuméfaction des parties immédiatement contiguës à l'eschare formait un bourrelet considérable autour de cette eschare, qui semblait par sa couleur et son adhérence, la large tête d'un clou aplatie au fond de la dépression formée par ce bourrelet. Le dos de la main, où le mal occupait, à quelques millimètres près, la même position que chez la femme dont nous venons de résumer l'histoire, était, ainsi que tout l'avant-bras, gonflé, tendu; une teinte rouge-foncée s'étendait sur toutes les parties tuméfiées; elle était presque brune et présentait quelques marbrures près de l'eschare où se voyaient aussi quelques vésicules remplies d'une sérosité jaunâtre. Bien que le malade se plaignît d'une espèce de prurit brûlant vers le siège

de son mal, il me sembla plus agité que souffrant. La douleur locale était bien vive sans doute, mais son agitation était extrême. Il venait d'apprendre l'état désespéré de la femme atteinte du même mal; peut-être aussi me voyait-il déjà armé du bistouri qu'il redoutait si fort. Depuis la veille il avait totalement perdu l'appétit; il se plaignait de coliques, de dévoiement, de mal de tête, de soif vive, de frissons qui, disait-il, lui traversaient le corps dans tous les sens; mais rien de plus précis dans la désignation de ses souffrances. Son pouls était petit, fréquent. Il avait été fort agité la nuit précédente, et s'était levé plusieurs fois cette nuit-là. L'enflure de l'avant-bras gagnait le coude et menaçait évidemment d'envahir le bras. Je le soumis de suite à l'action d'*arsenic*, dont une goutte 18° dans cinq onces d'eau, lui fut donnée par petites cuillerées, de deux en deux heures, jusqu'à consommation entière de cette dose, nonobstant ma recommandation de se borner à quelques cuillerées seulement. Obligé de m'absenter le lendemain tout le jour, après avoir visité de nouveau ce malade, dont l'état me semblait amélioré, ou tout au moins stationnaire, je le recommandai à un honnête et bon confrère, auquel je remis une préparation semblable d'une goutte *rhus* 14° qu'il ne devait faire prendre qu'en cas de progrès du mal pendant mon absence, à partir seulement de la fin du jour qui devait en entier être consacré à l'observation des effets du premier remède donné. Le mieux, déjà sensible à mon départ

ayant fait d'évidens progrès ce jour-là, *rhus* ne fut point administré, et mon confrère, *non encore homœopathe*, m'en rendit la fiole, en me disant : Votre malade va bien ; je le crois en voie de guérison. En effet, à mon retour, après trente heures d'absence, je le trouvai tout-à-fait bien : plus de frissons, plus de soif, et surtout plus d'agitation. L'enflure de la main et de l'avant-bras avait pour ainsi dire disparu ; on n'y voyait plus qu'un léger œdème ou sorte d'empatement ; le feu était éteint..... Le moral était remonté ; le calme et la gaieté naturelle au malade, revenus. La liberté des mouvemens de la main et du bras avait reparu à ce point, que ce pauvre malheureux, sans pain chez lui, sans un sou pour s'en procurer, s'est, à tout risque, rendu le soir dans un village, distant d'un demi-myriamètre de son domicile, pour y ouvrir pendant la nuit, une danse champêtre, dont le produit pourrait fournir à ses plus impérieux besoins de la semaine. Tout se passa à souhait. Tant bien que mal, le bras du malade fit son devoir ; la recette fut passable, et le malade, heureux de me conter tout cela le lendemain, m'ajouta que, tout en commettant *cette imprudence forcée*, il n'avait du moins, pas autrement dévié au régime de vie que je lui avais prescrit. Depuis lors, ce malade a constamment et sans grave inconvénient, vaqué à son travail ordinaire de cardeur de laine avec le soin seulement de tenir un chiffon de linge sur la portion de la main occupée par l'escharé. Celle-ci fort adhérente, a suivi le progrès décrois-

sant de l'ulcère qu'elle recouvrait, et n'a tombé que près du terme du travail de cicatrisation, qui a duré vingt jours environ ; retard qui s'explique par la condition de vie de cet homme, qui, aussitôt qu'il a senti pouvoir agir, s'est affranchi de toute espèce de sujétion et a même excédé ses forces, alors que la continuation de nos soins lui eût, sous plus d'un rapport, été fort nécessaire encore.

Voici trois observations d'anthrax traités et guéris homœopathiquement. Qu'eût fait et qu'eût obtenu en pareil cas l'allopathie ? ou que fussent devenus, abandonnés aux seules ressources de la nature, les sujets de ces observations ? C'est la question que j'adresse à tout allopathe expérimenté et de bonne foi. Pour moi je me bornerai à quelques réflexions sur ce sujet. Relativement à l'observation première, je ne sais si les neuf années écoulées depuis que je l'ai recueillie ont exagéré dans mon esprit la gravité de l'état du malade qui me l'a offerte, ou si le ravissement que j'éprouvai dans le temps, de la promptitude de cette guérison inespérée a fasciné ma raison et faussé le jugement que j'en portais ; mais il me semble aujourd'hui, comme alors, que le cas de ce malade était mortel sans le secours de l'art, et qu'il offrait peu d'espoir à l'allopathie dont les scarifications du reste et les cautérisations, mettant même à part la cruauté du procédé, n'étaient pas, dans l'espèce, eu égard au siège du mal, sans difficulté ou même sans danger. J'avouerai toutefois que ce cas est le premier et même l'unique de cette espèce que j'aie observé.

Pour la deuxième observation, mon jugement sera plus net et plus explicite; ayant été à même de traiter un grand nombre d'anthrax sous cette forme, j'en ai vu guérir assez pour reconnaître toutes les chances de la malade à une heureuse issue de son mal par les moyens de l'allopathie. Mais la douceur du procédé, l'intégrité des tissus, la promptitude de la guérison, quelle méthode connue, autre que celle dont nous avons fait l'application à cette malade, pouvait, avec la même certitude, lui procurer ces précieux avantages? Quant au troisième fait, nous savons d'observation constante que ce mal, abandonné à lui-même, ne guérit point, que l'art n'est guère plus heureux dans ses moyens: d'ailleurs la mort de la femme dont j'ai dû relater l'histoire liée à celle de mon malade, me semble, pour le cas semblable, une réponse assez précise à la question que j'ai adressée à l'allopathie. Mais, à part toute autre considération, la promptitude insolite avec laquelle nos remèdes ont modifié l'état de ces malades n'est-elle pas pour tout praticien la preuve la plus irrécusable de la réalité de leur action, comme leur résultat peut l'être de l'excellence de la méthode thérapeutique qui nous les a fournis? Or, c'est cette preuve que nous aurions à cœur qu'on y trouvât au moins, certains que nous sommes du reste que l'étude attentive et les applications exactes de la doctrine homœopathique à laquelle nous devons ces résultats mettraient bientôt ceux qui s'y livreraient, dans le cas d'en apprécier les avantages.

En rapportant sous la dénomination commune d'*anthrax* que lui donne généralement l'allopathie, les trois observations qu'on vient de lire, nous n'avons point eu la pensée de rétracter le reproche que nous avons ailleurs adressé aux anciennes écoles de grouper, de réunir, par un travail inverse de la nature, les espèces dans la création desquelles seules elle semble s'être renfermée; tant est visible et manifeste le soin qu'elle a d'imprimer à chaque chose un caractère propre et distinct! Nous voyons toujours dans le funeste usage des classifications *en pathologie* une source d'erreurs capitales en thérapeutique, contre laquelle nous saisisons cette occasion de protester de nouveau. En effet, les trois affections que nous venons de réunir sous le nom commun d'*anthrax*, sont bien diverses pourtant, si l'on en juge par leur siège, leur caractère extérieur, et par la diversité des substances que le succès de leur action a montrées appropriées à ces cas divers. L'allopathie, qui ne se contente pas, elle, de juger les choses sur leurs apparences, mais qui veut, comme elle dit, en sonder la profondeur, en pénétrer la nature, et, sur cette appréciation intime, établir les genres, les espèces, les classes, et *fixer* ainsi *in globo* le traitement des maladies, l'allopathie, dis-je, ne voit là qu'un même mal, qu'un mal *essentiellement* un dont le caractère est l'*étrangement*, et dont le remède en conséquence est le débridement. Quoi de plus simple et de plus rationnel? Mais pour ceux qui ne voient que ce qui peut se voir

et qui ne jugent rien que sur le rapport de leurs sens, il est des différences fort réelles entre ces cas divers confondus par l'allopathie ; et puis le traitement si souvent en défaut dans le système des classificateurs, le traitement, cette pierre de touche la plus vraie, la plus sûre à laquelle on puisse soumettre le jugement des opinions en pathologie, *constamment efficace* lorsqu'il est exactement basé sur les règles de l'appropriation homœopathique, ne justifie-t-il pas bien notre préférence pour la méthode naturelle qui spécialise et qui distingue, sur la méthode artificielle qui généralise et qui confond ?

Quand donc cette manie des abstractions en pathologie, si justement sentie par notre illustre Bichat, et si vivement reprochée par lui aux écoles dont elle fausse les lumières acquises en même temps qu'elle en enraie à jamais la marche et les progrès ultérieurs, fera-t-elle place à l'étude des espèces, la seule vraie, la seule utile en pathologie pour diriger la thérapeutique dans la recherche des espèces médicales ! quand donc, entrant dans cette voie que tant de bons esprits ont signalée comme la mieux éclairée et la plus sûre, l'allopathie, dégagée de cette sorte de fascination qui lui dérobe le vrai rapport des choses, reconnaîtra-t-elle au moins l'inconséquence patente qui ressort du rapprochement de ses principes de pathologie avec les préceptes ou moyens de sa thérapeutique ? Remarquez en effet cette étrange prétention de son école : le plus beau titre dont elle aime à se parer est celui de

physiologique. Comme la république en politique, la physiologie est toujours en médecine la base promise au système quelconque qu'on se propose d'établir. C'est l'aveu ou la reconnaissance implicite que la nature est la source la plus pure d'où l'on puisse tirer les élémens d'une science qui doit avoir le caractère de la *vérité*. L'allopathie donc se dit physiologiste; elle aspire à pénétrer la nature des maladies; et croit indispensable aussi, pour le succès de la pratique médicale, que ses moyens thérapeutiques soient en rapport avec ce principe de sa pathologie; et puis vous la voyez, absorbée par l'importance d'un simple symptôme, trouver dans la circonstance de ce symptôme et la nature de la maladie et la raison du traitement le plus physiologique à lui opposer! Ainsi, une circonstance tenant à la disposition et à la texture des tissus affectés dans les diverses affections désignées par elle sous le nom commun d'*anthrax*, lui fournit aussitôt le *caractère essentiel* de cette maladie; le caractère, son traitement; et, dominée par ce matérialisme qui a frappé la science du coup le plus funeste, lui sacrifiant tout, principes, expérience, jusqu'à sa logique; elle vous dit sérieusement, sans croire le moins du monde se montrer ridicule ni inconséquente, qu'un bistouri de telle forme, comme plus commode, est tout ce qu'il faut pour remplir l'indication thérapeutique dans ce cas... Mais *anthrax* veut dire *charbon*; ce mot dans notre langue présuppose l'action d'un principe dont il est le produit; il semble qu'en

conservant ce nom à la maladie qu'il désigne, on ait en présence de cette maladie ce principe présent à la pensée; pas du tout : on voit un mal qui brûle, on l'appelle charbon; et, d'un coup de bistouri divisant les tissus qu'il affecte, on tranche la difficulté de le comprendre et de le traiter plus physiologiquement. Que devient sous le tranchant de votre bistouri droit, concave ou convexe, comme vous le voudrez, le *feu*, véritable principe dont la qualification du mal est de votre part, une reconnaissance implicite, mais qu'une circonstance née de son siège et de son développement a suffi pour vous faire aussitôt oublier? que faites-vous pour l'éteindre ce feu, conformément aux vrais principes de la science de la vie?... A une époque qui remonte presque à l'origine connue de notre art, mieux inspirés ou plus conséquens, nos premiers maîtres opposaient le feu au feu, principe de l'anthrax. Cette pratique accidentelle, empirique ou rationnelle dans leur manière de voir, conforme aux principes explicitement reconnus par l'homœopathie, s'est maintenue par ses succès à toutes les époques de l'art, et a, dans le dernier et plus remarquable ouvrage spécial sur ce sujet (1), été recommandée de nouveau, comme la plus sûre méthode connue. Si vous aviez conservé cette tradition toujours précieuse de l'expérience, nous serions heureux de signaler dans votre mé-

(1) *Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vipère*, suivie d'un précis sur l'anthrax ou pustule maligne, par Enaux et Chaussier. Dijon, 1785.

thode de traitement de l'anthrax cette remarquable analogie avec les enseignemens de la doctrine homœopathique. Mais , par une inconcevable fatalité, il a fallu que dans vos réformes malencontreuses, retranchant du traitement de l'anthrax la condition qui pouvait seule en assurer le succès, vous ayez essentiellement réduit ce traitement au débridement des tissus enflammés ! Quand vous avez brisé, divisé les parois résistantes de quelques tissus devenus douloureux par le progrès du gonflement, de la distension qu'y développe l'irritation spéciale dont ils sont le siège, vous croyez, se peut-il ! avoir satisfait à l'indication présente. Mais l'épine brûlante dont l'aiguillon tourmente le malade après comme avant votre opération, comment l'en délivrerez-vous ? Ce principe de tous les désordres dont un seul phénomène vous a frappé et a absorbé toute votre attention, que lui opposez-vous ? rien, rien autre ; et il poursuit ses affreux ravages ; et le malade auprès duquel vous déplorez si vainement l'insuffisance de l'art dont vous prétendez avoir pour lui épuisé les ressources ; quand vous n'avez, en réalité, qu'ajouté de stériles souffrances aux tourmens que d'autres auraient pu calmer, meurt au terme d'horribles angoisses, victime de l'ignorance volontaire et de l'orgueilleuse incurie qui sont véritablement les deux seules choses dont, avec l'inhumanité qui caractérise une telle conduite, vous avez fait preuve en cette circonstance. Quoi ! un ou deux coups de bistouri ; et voilà tout votre traitement de l'anthrax ! Et c'est là ce que

vous appelez de la physiologie? En opposant à cette lésion toute vitale un agent, un moyen tout mécanique, vous croyez avoir satisfait à tout! Interrogez donc de bonne foi les résultats, et convenez que vous avez, dans cette circonstance, détruit le principe du mal à peu près comme ce conquérant qui pensait avoir dénoué un nœud qu'il n'avait que brisé du tranchant de son sabre; ou comme ce tyran qui croirait apaiser la misère publique en faisant taire à coups de canon les cris et les manifestations extérieures nés de ce principe. Il y a derrière l'état organique et en dehors de ce résultat morbide qui vous préoccupe exclusivement, un principe tout immatériel, une cause vraiment physiologique et toute spéciale qu'il faudrait atteindre et modifier par des moyens appropriés et qui échappera toujours à vos agens matériels, à vos moyens mécaniques. Cela pour nous est de toute évidence; et pourtant l'opinion contraire que nous combattons n'est point une erreur isolée, restreinte au seul cas dont nous nous occupons ici, elle est générale en médecine, elle envahit toute la pathologie et s'étend, par un funeste enchaînement d'idées, à la thérapeutique presque entière. C'est elle qui fait voir *le remède* des boutons, des éruptions diverses, des ulcères, des fics, des tumeurs diverses, etc., dans l'opération mécanique par laquelle on en délivre la surface qu'ils occupent. C'est elle qui a consacré les émissions sanguines comme le remède général de l'inflammation; qui commande l'application des sang-

sues comme déplétives partout où la rougeur des tissus y fait présumer l'afflux du sang ; et d'opposer la lancette à la trop grande force du pouls pour remédier au trop-plein du système vasculaire ; comme si l'organisme animal n'était qu'une machine hydraulique. C'est elle qui autorise l'application des lois de la physique où les contraires s'absorbent et se neutralisent réciproquement, à la physiologie pathologique où les phénomènes procèdent nécessairement d'une loi exactement inverse. C'est elle enfin qui par cette confusion de deux choses si distinctes et si importantes à distinguer en médecine, la *matière* et la *vie qui l'anime*, a rendu désormais impossible dans un tel état de choses, l'étude aussi bien que la pratique rationnelle de la science médicale. Aussi n'est-ce que dans la refonte entière des principes de cette science qu'il est permis d'espérer la réforme d'aussi déplorables abus ; et ne nous lasserons-nous point, dans la conviction autant que dans le désir de sa réalisation prochaine, d'invoquer, pour cette œuvre sainte, le concours de tous nos confrères, par ce cri qu'une sorte d'illumination soudaine semble aujourd'hui avoir mis partout à l'ordre du jour : Réforme, réforme !

COURS DE MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE,

Professé à l'ATHÉNÉE ROYAL DE PARIS,

par le docteur LÉON SIMON.

Discours d'ouverture (Suite).

Pour juger de la valeur logique du précepte *contraria contrariis curantur*, il faut vous reporter par la pensée, au moment où l'allopathie fait essai d'un médicament nouveau. Alors, sans aucune raison, sans la plus légère indication, ce médicament est employé dans le traitement de plusieurs maladies différentes, sauf à noter les cas de succès et d'insuccès. Ainsi, c'est la vie de nos semblables que l'allopathie joue sans réserve. En peut-il être autrement, puisqu'à défaut de l'expérimentation sur l'homme à l'état sain, elle ne sait absolument rien des propriétés d'un médicament qu'après l'avoir appliqué au traitement des maladies? N'est-ce pas à l'allopathie qu'on peut dire, avec Hippocrate, que *l'expérimentation est trompeuse*?

Ne croyez pas aussi que le précepte de Galien ait été admis dans la science sans opposition. L'école vitaliste, en tête de laquelle Paracelse, Stahl et Vanhelmont figurent si honorablement, l'ont tous attaqué à l'envi. Si même il faut en croire Vanhelmont,

le génie perçant de Paracelse aurait été jusqu'à deviner la loi des semblables, ce dont il le blâme beaucoup. « Cedat etiam Paracelsus, dit-il, quod so-
 » lis similibus clausurit sanationem omnem, con-
 » trariorum interim tempestates admittendo. Et
 » quantumvis similitudo involvat familiaritatem,
 » facilem remedii susceptionem, unionem, in-
 » gressum, penetrationem propter conformitatem
 » symboli, attamen ignoravit ille bonus vir, quod
 » ista non sint agentia sufficienter ad sanationem
 » requisita, at saltem media occasionalia, interna,
 » sive conciliatrices medelæ... Quapropter, ajoutez-
 » t-il un peu plus loin, censeo medicamen propriè,
 » immédiatè atque efficienter, consistere in com-
 » petenti, sive appropriato (1). »

A mesure que le temps a marché, les travaux diagnostiques ont pris, en médecine, une prépondérance de plus en plus marquée sur les travaux thérapeutiques. Dès-lors, on ne discuta plus sur l'axiôme galénique, le jugeant au dessus de toute

(1) *Natura contrariorum nescia*, § 41 et 42. In J.-B. Vanhelmont opera omnia, p. 108. Il y a bien loin de l'appropriation de Vanhelmont et de la loi de similitude de Paracelse à la loi proclamée par Hahnemann. Les travaux publiés par ces deux grands hommes en opposition au précepte de Galien, ont le caractère beaucoup plus critique que dogmatique. Aussi se contentent-ils de poser leur principe sans en indiquer les moyens d'application. Il y a plus, la loi d'appropriation de Vanhelmont n'est qu'une explication théorique qui n'intéressait aucunement la pratique.

contestation ; on établit des systèmes, les uns solidistes, les autres humoristes, et, depuis Haller, on revint au vitalisme organique. Nous eûmes donc des médecins humoristes, solidistes et physiologistes. Aucun d'eux ne se mit en peine de trouver l'une de ces vérités principes qui, selon la belle parole de Bacon, comme une vaste tour domine toute la science. Que nous disions avec Fr. Hoffmann que toutes les maladies dépendent d'un spasme ou d'une atonie de la fibre ; qu'avec l'école de Montpellier, nous y voyions une viciation des humeurs, ou avec l'écossais Brown une modification en plus ou en moins de l'*incitabilité* normale, ou une exagération ou un défaut de stimulus comme le veut l'école italienne ; qu'enfin, nous ramenions toutes les maladies à une irritation comme le prétend l'école de M. Broussais ; en supposant qu'il y ait une conciliation possible entre des doctrines aussi divergentes, elle pourrait tout au plus nous éclairer sur les causes et le caractère des maladies ; mais elle ne nous apprendrait rien des moyens à leur opposer. Aussi, pensons-nous qu'il faut arriver jusqu'à Hahnemann, pour trouver la *vérité principe* qui relie en un tout harmonieux la pathologie et la thérapeutique. Écoutez plutôt l'aveu naïf que fait un des médecins les plus distingués de notre temps, sur la pauvreté de la médecine allopathique.

« Disons d'abord qu'une vérité qui dominerait toute la science suffirait à elle seule pour lui don-

» ner un caractère irréfragable de maturité et de
» certitude ; la vérité a un tel pouvoir sur l'esprit
» humain , qu'une fois rendue évidente , il faut de
» toute nécessité en admettre toutes les conséquences ; or , une vérité qui dominerait toute la science
» serait la clef d'une voûte , l'assise première d'un
» édifice régulier et indestructible ; mais , nous l'a-
» vons dit dès les premières lignes de cet avant-
» propos , des vérités aussi générales , aussi domi-
» natrices , nous manquent en médecine ; nous
» sommes encore à la recherche des principes gé-
» néraux , et même nous ne possédons que des véri-
» tés de fait partielles et isolées (1). »

C'est avec raison , comme vous pouvez en juger , que je reproche à l'allopathie de n'être point une science , et ce reproche que je lui adresse , elle l'accepte d'avance. Si depuis Galien , et armée de son principe , l'ancienne médecine n'a pu se constituer en corps de doctrine ; il est à craindre qu'elle n'y réussisse jamais. Essayons donc d'aller plus loin.

Toutes les questions pathologiques doivent être ramenées aux quatre chefs suivans :

1° Pourquoi le sujet que nous avons sous les yeux est-il malade ?

2° De quelle forme morbide est-il affecté ?

3° Quel est le caractère fondamental de la maladie dont il s'agit ?

4° Quelle en sera l'issue ?

(1) Dubois (d'Amiens), *Pathologie générale*, tom. I.

L'étude des causes et celle des symptômes , nous permet de dire pourquoi un sujet est malade , et de quelle forme morbide il est affecté. Quant à faire le départ de ce qu'il y a de caractéristique dans la maladie , et à en prévoir la terminaison probable , ce sont là des opérations intellectuelles , toutes de comparaison et d'analyse. C'est , en effet , par une rigoureuse analyse des symptômes comparés aux propriétés fondamentales des médicamens , que nous arrivons à établir notre diagnostic ; et de la comparaison du cas morbide que nous observons avec d'autres faits de même ordre , nous induisons le pronostic de la maladie que nous avons sous les yeux. Disons quelques mots de la manière dont , en homœopathie , nous comprenons l'observation pathologique , le diagnostic et le pronostic.

a. Étiologie. Dans les sciences d'observation , tout doit être ramené à la double notion de *cause* et d'*effet*. Dans l'ordre naturel, il n'y a et il ne peut y avoir que des phénomènes produits ou engendrés par certains agens , et ces agens sont les *causes*. Que dans leur développement , les phénomènes suivent une marche déterminée ; qu'en d'autres termes , ils obéissent à des lois , c'est incontestable. Mais la loi d'un phénomène n'est autre chose que la manière dont ce phénomène se comporte , une fois que la cause l'a fait surgir. Des causes et des symptômes , telle est donc toute la partie expérimentale de la pathologie.

Sous quel point de vue envisagerons nous l'étude

de l'étiologie ? Elle peut être étudiée de deux manières. On peut rechercher les causes d'une maladie afin de connaître le mode de génération des symptômes, et pour éloigner le sujet des agents qui ont troublé sa santé. C'est le but que se propose l'allopathie, restée fidèle au célèbre précepte d'Hippocrate, *sublata causa, tollitur effectus* ? Mais on peut encore s'occuper de la recherche des causes sous un point de vue plus directement thérapeutique ; c'est-à-dire pour trouver le moyen curatif qui répond à la cause morbide, et a puissance de la détruire. Sans négliger les deux points de vue cultivés par l'ancienne médecine, l'homœopathie s'attache surtout au troisième. Sans doute, elle aime à rechercher le mode de génération des symptômes morbides, et avec grand soin elle enlève le malade à l'influence des causes qui ont altéré sa santé ; mais elle s'occupe avant tout de détruire l'effet direct produit par la cause elle-même, en lui adressant les agents thérapeutiques qui lui correspondent. C'est ainsi qu'elle procède, lorsqu'elle emploie le *soufre* dans la gale, le *mercure* dans la syphilis, l'*arnica* dans les maladies qui procèdent d'une violence extérieure exercée sur l'organisme, l'*ignatia* dans certaines maladies survenues par suite d'une frayeur, etc., etc.

J'aurai donc à envisager ici l'étiologie sous deux aspects ; c'est-à-dire que j'aurai à vous faire connaître les différens états morbides que chaque ordre de causes peut faire naître, et les moyens curatifs qui leur correspondent. Je me trouverai ainsi conduit

à exposer devant vous la belle doctrine de Hahnemann, concernant les *maladies chroniques* ; et je pense qu'elle arrêtera votre attention, qu'elle excitera votre admiration.

b. Symptomatologie. Les phénomènes morbides que développe une cause, quelle qu'elle soit, constituent les *symptômes*. Il semble, de prime abord, qu'il suffise d'enregistrer chacun de ces phénomènes, et que l'enseignement n'ait qu'un faible parti à tirer de cette partie de la pathologie. En effet, les symptômes se racontent et ne se raisonnent pas. Cependant, comme ils n'ont pas tous une égale valeur, et que, d'un autre côté, ils sont la condition essentielle de toute détermination dans le choix du médicament, je serai dans la nécessité de m'y appesantir. Non que je veuille dérouler à vos yeux l'immense tableau symptomatologique de notre *matière médicale* ; ce travail aussi pénible pour vous, qu'il me serait fastidieux à enseigner, n'apporterait aucun fruit. Mieux vaut, selon moi, vous initier aux longues et minutieuses recherches qu'exige de notre part la pratique de l'homœopathie. Vous comprendrez ainsi avec quelle rigueur nous procédons, et vous verrez avec quel soin religieux nous nous conformons aux préceptes des sciences d'observation.

Je vais indiquer en peu de mots le point de vue différentiel qui sépare l'homœopathie de l'allopathie dans l'étude des symptômes.

L'ancienne école croit qu'il suffit de bien poser le diagnostic pathologique pour être à même de

fixer le traitement. Elle dit avec Pinel , qui avait emprunté cette opinion à Hippocrate , que le traitement d'une maladie découle nécessairement de la nature de cette maladie. Aussi , tous ses travaux sur la symptomatologie ont pour but définitif la recherche du symptôme ou des symptômes pathognomoniques de tout état morbide donné. C'est ce que je viens de nommer le *diagnostic pathologique*.

L'homœopathie , au contraire , croit que le traitement de toute maladie se fonde sur la double connaissance de la cause et de la forme morbides ; qu'une différence dans les symptômes , la cause restant la même , entraîne une différence dans le choix du médicament , et , par conséquent , dans le traitement. C'est ainsi que lorsque nous avons à traiter une gale sous la forme d'éruption , nous employons des médicamens différens de ceux par nous employés lorsque la même affection s'est répercutée , et a donné lieu , je le suppose , soit à une affection gastrique , soit à une affection bronchique ou pulmonaire. Dans ces deux cas , cependant , la maladie reste toujours de nature ou plutôt d'origine psorique ; mais , en changeant de siège , la maladie a varié dans sa forme , et le traitement doit en être modifié. Ajoutez qu'étant à l'avance en possession des symptômes pathologiques de chaque médicament , le traitement ne peut être fixé que par une rigoureuse comparaison entre les symptômes de la maladie et les propriétés déjà connues des agens thérapeutiques.

Enfin , comme le but essentiel du médecin est la guérison de la maladie qu'il observe et qu'il étudie, l'étude de la pathologie ne peut être faite par nous que du point de vue thérapeutique. N'ayant en vue qu'un seul et unique objet , la guérison des malades , nous n'avons qu'à rechercher la relation exacte entre le médicament et la maladie.

L'alopathie vante avec orgueil, et à certains égards elle a raison , les belles et nombreuses découvertes de l'anatomie pathologique ; mais elle s'exagère leur importance pratique. Nous sommes loin de méconnaître l'importance des magnifiques recherches de Bayle , Laënnec , Corvisart et M. Bouillaud sur les maladies de poitrine ; la valeur des travaux de Broussais sur les affections des organes digestifs, de M. Lallemand, de Montpellier, sur les maladies de l'encéphale , de M. Lisfranc sur les affections de l'utérus ; mais nous cherchons comment et en quoi tant et si brillantes découvertes ont amélioré le traitement. Les phthisiques restent aussi incurables depuis Bayle et Laënnec qu'avant eux ; les maladies du cœur, les affections cérébrales et utérines , ne sont ni plus ni moins meurtrières qu'en un autre temps. C'est qu'en effet , l'anatomie pathologique laisse en dehors de sa sphère l'étude des causes et celle des propriétés des agens thérapeutiques. C'est qu'enfin elle est appelée , jusqu'ici , à réfléchir plus de lumières sur la *physiologie générale* que sur l'art de guérir proprement dit. Je ne serais pas étonné qu'il

nous appartînt un jour de révéler aux médecins le parti que la thérapeutique doit en retirer.

c. Diagnostic. Je vous ai dit comment le diagnostic des maladies était compris dans l'ancienne école ; il me reste à indiquer comment nous l'entendons. Il est évident que toute maladie se révèle à nous par des symptômes, et que ces derniers relèvent d'une cause, ou d'un concours successif ou simultané de plusieurs causes. L'œuvre du diagnostic consiste donc d'abord à dégager la cause ou les causes morbides, et à grouper les symptômes dans leur ordre d'importance thérapeutique. La détermination étiologique est généralement chose facile ; il l'est beaucoup moins de faire un départ exact des symptômes essentiels d'un état morbide avec ceux qui ne sont que secondaires ou accessoires.

Sous ce rapport, on a long-temps cherché en homœopathie une règle sûre et invariable, en ce sens qu'elle s'appliquerait à tous les cas. Vaine tentative ! Jusqu'ici, ce n'est le plus souvent que par une étude comparative lente, minutieuse, et par-là même approfondie, que nous arrivons à faire la détermination dont je parle ; et les ennemis de l'homœopathie ont cru en tirer avantage contre nous. Ils nous demandaient quelle boussole nous guidait dans nos applications thérapeutiques. Pour eux, en effet, qui fixent leur traitement d'après des indications aussi frivoles et aussi vagues que celles de phlegmasies, névralgies, fièvres, maladies organiques, scrofules, etc. ; l'étude patiente d'un tableau de

symptômes, semblait plutôt une preuve d'indigence qu'une véritable richesse.

Mais ils oubliaient que l'homœopathie se donne la peine d'arriver à la découverte du vrai, et qu'elle ne l'invente pas ; qu'elle a brisé sans retour les faux dieux dont je viens de rappeler les noms, parce qu'elle ne croit pas que la nature marche avec tant de précaution et fasse rien d'aussi minutieusement compassé que nos systèmes nosologiques. Ne pourrait-on pas appliquer aux médecins de l'ancienne école, qui ne traitent jamais des états morbides, mais des généralités de maladies, ces paroles adressées autrefois à M. Lamoriguière par un métaphysicien dont il serait à désirer que l'exactitude et la profondeur égalassent l'habileté et l'illustration. « Je le demande, » est-il un objet de la nature et de l'art qui se compose et se décompose, se démonte et se remonte » avec plus de souplesse et de grâce, et dont on suive » les mouvemens avec plus de facilité que l'homme » de M. Laromiguière ? (1) » Ne pourrions-nous pas, je le répète, faire application aux pathologistes modernes de ces paroles un peu ironiques, et leur demander s'ils croient que leurs déterminations diagnostiques, toutes simples qu'elles soient, traduisent exactement les faits observés ?

Une doctrine comme l'homœopathie, qui pose en principe général la nécessité de l'*individualisation absolue* des maladies, ne peut donc faire autre chose

(1) V. Cousin, *Fragmens philosophiques*, pag. 29.

dans le diagnostic que dégager la cause d'une maladie, et mettre ses symptômes en rapport avec les symptômes essentiels ou fondamentaux des médicamens employés. C'est dire que notre diagnostic pathologique est tout-à-fait subordonné au diagnostic des médicamens. Du jour où nous aurons fait un départ exact entre les propriétés essentielles de chacun de nos médicamens et ses propriétés secondaires, la pathologie prendra un nouvel aspect. Nous sommes déjà riches sous ce rapport, mais de richesses partielles, isolées, qui ne permettent pas encore une ordonnance systématique. Je le répète, l'homœopathie n'invente pas : elle observe, et en observant elle fait des découvertes ; aidée du temps, elle accomplira son œuvre. La patience est chez elle œuvre de conscience et de probité.

d. Pronostic. J'ai peu à vous dire du pronostic. Nous l'empruntons à deux sources : 1° le caractère d'une maladie, et le degré auquel elle est arrivée ; 2° les ressources thérapeutiques que nous possédons. Ces deux points nous sont communs avec les écoles qui nous ont précédés, à considérer les choses du point de vue général. Les différences se présentent seulement dans le détail des applications particulières. Je vous les ferai connaître à mesure que nous avancerons.

Il me resterait, messieurs, à vous dire comment j'exposerai les lois générales de la thérapeutique homœopathique. Elles sont simples, en elles-mêmes, et peu nombreuses, puisqu'il est de principe

que l'homœopathie n'emploie jamais qu'un médicament à la fois. Mais, outre que j'aurai à revenir ici sur la question des *doses infinitésimales*, j'aurai à vous entretenir aussi des différentes formes sous lesquelles nous administrons nos médicamens, de la manière dont nous apprécions leurs effets; j'aurai aussi à juger les différentes méthodes thérapeutiques usitées en allopathie, et à discuter devant vous les conditions qui séparent la *cure palliative* de la *guérison radicale*. La solution de ce dernier problème sera l'objet de ma prochaine séance.

DIALOGUE

ENTRE UN DOCTEUR HOMŒOPATHE ET UN ALLOPATHE.

Par le docteur CRÉPU.

L'allopathe. Monsieur, je ne suis point exclusif en médecine, et il s'en faut de beaucoup que je traite dédaigneusement, ou que je tourne en dérision la doctrine que vous professez et que vous pratiquez avec une incontestable distinction.

L'homœopathe. A la bonne heure, monsieur, peut-être y aura-t-il moyen de nous entendre. Cependant, avant d'aller plus loin, examinons ce que

signifie cette phrase de juste-milieu médical : *Je ne suis point exclusif*. Elle suffit , je le sais bien , pour vous faire regarder comme un homme sage et judicieux dans un salon de bonne compagnie ; mais creusons-la un peu , je vous prie , et ne nous arrêtons pas à la surface. Voulez-vous dire par-là que toutes les doctrines sont également bonnes , ou que toutes sont défectueuses , mauvaises , ou qu'elles ont autant de bon que de mauvais , ou qu'enfin elles donnent toutes le même résultat ?

L'allopathe. Je n'ai point avancé pareilles sottises. Loin de là ; je prétends que dans toutes les théories se trouvent de *bonnes choses* , ou moins trivialement d'heureux procédés pratiques , des vues élevées et utiles , et que le grand art du médecin consiste à choisir avec un tact particulier ce qui est véritablement *bon* , en le dégageant de l'*inutile* ou du *nuisible*.

L'homœopathe. Parfaitement , monsieur l'eclectique : *choisir avec un tact particulier* ; et ce *tact* , c'est le vôtre , n'est-il pas vrai ? Allons , convenez que j'ai deviné. — Si votre *tact* n'est pas un instinct indéfinissable , serez-vous assez aimable pour me dire en quoi il consiste ?

L'allopathe. Ce tact , puisque vous voulez le savoir , est tout entier le résultat de l'expérience et du grand art de l'observation.

L'homœopathe. A merveille. Remarquez seulement que ceux qui *font* ou qui *ont fait* de la médecine ,

soit théorique, soit pratique, s'appuient tous ou se sont tous appuyés sur *l'expérience et sur le grand art de l'observation* ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient tous aussi en contradiction les uns avec les autres. En effet, celui-ci tient pour essentiellement homicide ce que celui-là préconise avec ardeur. Si tel affirme, tel autre nie ; quand le troisième dément le second, il est démenti par le quatrième, qui l'est à son tour par un nouveau, toujours de cette sorte jusqu'au dernier. Vos autorités, petites ou grandes, se heurtent, se contrarient sans cesse et s'annulent réciproquement. Dans un fait déterminé et à propos du même procédé, mille avis différens et contradictoires s'étalent complaisamment dans les livres et dans les chaires, vous laissant ainsi en proie à la plus cruelle perplexité. Car tous, encore une fois tous, invoquent l'expérience et l'observation. Comment donc choisirez-vous, et quelle règle sera la vôtre pour donner préférence à telle autorité plutôt qu'à telle autre ?

Est-ce votre expérience personnelle qui doit vous diriger ? Mais elle n'a pas, je suppose, plus de valeur que celle de vos autorités ! Et quand le ciel vous accorderait cinq cents ans d'existence, ils ne vous suffiraient jamais pour vous faire apprécier quelle est la meilleure médication de tous les cas donnés, tant que le hasard et le génie ne vous auraient pas mis en possession d'une *loi générale* d'application thérapeutique. Or vous et les vôtres manquez totalement de cette loi curatrice ; je dis totalement,

comprenez bien , et je le démontrerai quand il vous le plaira. — Il est donc très-évident que le caprice seul de votre volonté *choisit* dans les théories diverses les procédés mis par vous en usage , et que votre *tact médical* , qui ne saurait être ni de l'inspiration divine , ni de l'extase somnambulique , marche à l'aventure selon l'impression du moment , et ne procède jamais , vu au grand jour, qu'avec inconséquence et divagation.

L'allopathe. Oh ! monsieur!..,

L'homœopathe. Supposez en effet que vous possédiez une règle , une loi , un *criterium* propre à vous faire distinguer, pour tous les cas , ce qui est bon et vrai de ce qui est mauvais et faux dans les théories ou doctrines quelconques, vous cesseriez alors d'être eclectique , et vous auriez une théorie à vous particulière , qui pourrait rallier les faits épars et mal systématisés , pour les grouper en un corps plus ou moins complet de doctrine ; ce qui vous rendrait nécessairement *exclusif en médecine*. — Mais je suis bien sûr que vous vous aventurez sans principe et sans loi dans l'application purement empirique, tantôt des procédé usuels et routiniers, tantôt des moyens nouvellement préconisés par vos pauvres petits journaux à 12 francs , qui vous servent chaque mois quelques idées ou opinions hasardées et contradictoires qu'ils ont fait réchauffer et rebouillir avec toutes les vieilleries médicales.

Je sais , pour avoir examiné de près les célébrités

et les médiocrités allopathiques, que le tact médical, dont la vanité de chaque médecin s'applaudit intérieurement et même tout haut, n'est pour ses confrères qu'une véritable dérision, et que tous vous obéissez dans votre *choix* prétendu à de simples et frivoles caprices; lorsque cependant vous ne subissez pas l'influence de quelque petit bout de théorie bien élastique, bien incomplète, reçue d'autorité, puisée dans les livres, ou, ce qui est au moins aussi misérable, créée par vous-même, sans avoir jamais été écrite.

L'allopathe. Je ne m'étonne plus, monsieur, que les médecins s'éloignent avec colère et indignation de votre homœopathie. La manière dont vous discutez est insultante pour eux, et vous vous montrez souverainement injuste à l'égard des beaux travaux anatomiques, physiologiques et pathologiques effectués de nos jours par des hommes d'une grande valeur scientifique.

L'homœopathe. La vérité, monsieur, de quelque forme qu'on la révèle, quelque dure et inflexible qu'elle soit, n'en reste pas moins la vérité. Elle ne repousse que ceux qui la craignent ou qui se sont fait une habitude de la fausser ou de la méconnaître. Livres en main et courant d'un auteur à un autre, ou très-souvent d'un feuillet à un autre feuillet du même auteur, je puis démontrer, vous ne l'ignorez pas, l'incohérence et l'absurdité de tous vos systèmes médicaux. Quant aux travaux de phy-

sique, de chimie, de botanique, de zoologie, d'anatomie, de physiologie, je les admire comme études d'histoire naturelle; je les aime et je les médite; je les place à une grande hauteur parmi les sciences philosophiques; je leur rends hommage et les développe dans mes cours; que voulez-vous de plus? Mais je nie, entendez-vous bien, je nie qu'on les ait jamais appliqués fructueusement à l'art de guérir.

La chimie et la physique n'ont livré à la médecine proprement dite (laissant à part la chirurgie) que des procédés ridicules ou des théories monstrueuses, réprouvées par toutes saines notions physiologiques.

La botanique, la zoologie et l'anatomie ont analysé et classé les corps organisés aussi bien que les organes appartenant à ces corps, sans fournir aucune donnée quelconque relative aux *agens curateurs*. Et si l'on a emprunté à ces sciences naturelles quelques principes thérapeutiques, il a fallu bientôt en reconnaître l'absurdité.

La physiologie, qui n'est trop souvent qu'un tissu d'hypothèses, que le roman plus ou moins ingénieux des fonctions organiques à l'état normal, ne vous a jamais révélé un seul principe de médication curatrice. Et pourtant, voyez une de vos mille inconsistencies, vous appelez *médecine physiologique* la doctrine sanguinaire qui vous pousse à répandre par torrens ce fluide essentiellement vitalisé que la physiologie vous montre comme indispensable à l'entretien des organes, à l'existence de la force vi-

taille et qu'elle vous ordonne de respecter ; au reste, cette science à peine éclosée, ne sait rien sur les fonctions anormales des organes morbidement atteints. Elle ne connaît l'action des médicamens ni sur l'homme sain ni sur l'homme malade. Elle ne vous a pas plus appris à distinguer l'aliment de l'agent thérapeutique, que le médicament du poison. Elle attend, en un mot, que l'homœopathie lui ouvre son sein et l'enrichisse des admirables données pathologiques que nous seuls possédons, et qui sont la base inébranlable de la vraie médecine.

Vos pathologies diverses et contradictoires ne montrent partout que des collections de signes problématiques, de symptômes grossièrement analysés et classés artificiellement pour l'étude. Il n'y a là que vagues généralisations, acceptables tout au plus comme échafaudages mnémoniques et comme moyens d'abréviation dans le langage médical ; mais que les badauds seuls peuvent prendre au sérieux près du lit du malade. Le praticien, en se dégageant des langes de l'école, s'aperçoit bientôt avec découragement qu'il n'existe réellement que des individualités malades, refusant toutes plus ou moins de se plier au caprice des classifications nosologiques, effectuées selon la méthode des naturalistes ; d'où vient que le médicament qui *par hasard* a guéri tel sujet atteint d'une affection déterminée, échoue complètement sur un autre, bien que pourtant ce dernier soit, nosologiquement parlant, affecté de la *même* maladie.

En supposant, ce qui n'est pas, que les maladies pussent être distribuées, pour faciliter leur traitement, en espèces, genres, familles, ordres et classes, il aurait fallu dans un esprit de logique et de méthode inconnu aux pathologistes :

1° Étudier scrupuleusement la marche franche de chaque affection morbide *abandonnée à elle-même*, et sans intervention d'agens modificateurs externes ou internes, c'est-à-dire sans bouleversemens, perturbations, améliorations, exacerbations par des milliers de drogues et de procédés chirurgicaux ; qui font varier les symptômes et leur siège, qui dénaturent les périodes et les crises des maladies à observer. Y a-t-on jamais songé depuis Hippocrate ? Et d'ailleurs le pourrait-on ? Car, alors même que les traitemens auraient presque toujours été plus désastreux que les maux qu'on voulait combattre, ni les médecins ni les proches n'auraient eu la froide cruauté de rester spectateurs inactifs devant des malheureux en proie à d'horribles souffrances.

Il aurait fallu, 2° tenir compte avec soin des influences météoriques, des circonstances de saison, de température, d'humidité, d'habitation, etc. ; on n'y a jamais sérieusement pensé.

Il aurait fallu, 3° imposer un régime purement alimentaire et bien dégagé des substances médicales usuellement employées dans la cuisine. Comment s'en serait-on avisé, puisque vous ignorez encore aujourd'hui *ce que c'est qu'un médicament* et quelles influences diverses il peut exercer sur les maladies

suivant sa nature et sa quantité ? Avez-vous jamais su tracer un régime approprié à l'organisation saine ou malade ? Et sur quelle niaise théorie avez-vous basé l'emploi de la diète absolue , de la diète lactée , des viandes blanches , de vos échauffans , de vos rafraîchissans ? Qu'est-ce qu'un *échauffant* , ou un *rafraîchissant* ? Si vous avez fini par vous figurer que vous le savez , essayez donc de me le dire , et je ferai rire à vos dépens.

Il aurait fallu , 4° observer les modifications apportées dans la *même* maladie par l'âge , le sexe , le tempérament , les habitudes ; car si vous établissez de pareilles distinctions dans vos livres , on sait bien qu'elles y sont complètement stériles et n'existent là que pour montrer la difficulté sans pouvoir la résoudre.

Il aurait fallu , 5° enfin apprécier l'état de complication des maladies qui , sur le même individu , seraient déployées au nombre de 2 , 3 , 4 , 6 , 10 : reconnaître si elles pouvaient alors marcher simultanément sans se modifier , si la plus grande intensité de l'une devait suspendre l'action des autres ; si plusieurs analogues avaient tendance à se neutraliser réciproquement. Avez-vous sagement expérimenté sous ce triple rapport ? Non sans doute. Et vous vous êtes pourtant moqués de l'homœopathie , qui seule , tout en rejetant vos espèces et vos genres , avait la puissance d'éclairer pour vous cette ténébreuse matière.

L'allopathe. Mais, monsieur, l'anatomie pathologique...

L'homœopathe. L'anatomie pathologique est la grande déception de notre siècle. Tous vos habiles en fouillant dans le sein des cadavres n'ont pas compris que le secret des maladies et de leurs guérisons ne peut jamais être révélé par la nature morte ou par l'organisation privée de son principe animateur. Ils n'ont pas vu que l'investigation cadavérique devait tout au plus indiquer les altérations organiques des dernières périodes du mal, et qu'une affection chronique, par exemple, reste douze ou quinze ans à l'état de simple *lésion de sensation*, avant que d'arriver à celui de *lésion organique*. D'ailleurs dans cette méthode d'histoire naturelle, pour obtenir un résultat satisfaisant (qui n'aurait toutefois intéressé que le pronostic de la maladie sans éclairer son traitement), il eût été nécessaire, voyez l'absurdité ! de disséquer à toutes les époques de leur état morbide plusieurs centaines de sujets atteints d'affections malades *semblables* : comme on voit les naturalistes qui veulent surprendre l'évolution organique de l'embryon et du fœtus chez les oiseaux, sacrifier chaque jour à la dissection un œuf nouveau, pris à la même couvée et dans un état d'incubation de plus en plus avancé ; et puis quand on constaterait positivement, ce qui n'a jamais été fait, que telle collection de symptômes se lie nécessairement à telle altération organique bien détermi-

née, quelle induction en pourrait-on tirer qui fût relative au traitement et à l'administration du médicament curateur ? aucune, absolument aucune. De pareilles notions vous ouvriraient-elles la voie d'une bonne thérapeutique ? non certainement. Vos chirurgiens *coupent le nœud gordien* quand la dégénérescence organique est externe ; mais par malheur ils ne peuvent pénétrer profondément, sans quoi nous verrions sans doute le cerveau, le cœur, les poumons, l'estomac, les intestins, le foie, la rate et tant d'autres organes internes tomber sous leur impitoyable couteau. Le tout, bien entendu, à la plus grande gloire de l'anatomie pathologique !

Voulez-vous que nous examinions maintenant votre gracieuse thérapeutique ? Dans ce cas laissez-moi rire à mon aise et permettez-moi de vous rappeler l'almanach boiteux qui faisait les délices de nos pères : *bon tondre, bon couper les ongles, bon pour l'épilepsie, bon pour la catalepsie, bon saigner, bon purger, bon ventouser, bon pour la splénite, la néphrite, etc.* ; voilà où vous êtes quant aux procédés scientifiques de médication. Vous ignorez entièrement les propriétés réelles des agents médicaux, confondant sans cesse leur action primitive, leur action secondaire, leur action perturbatrice et vénéneuse. Vous puisez vos mélanges absurdes de drogues empiriques dans des Codex et des Formulaires fabriqués par vos autorités qui n'en savent et ne peuvent pas en savoir plus que vous. En effet :

1° Jamais expérimentation de ces agents isolés n'a

été faite sur l'homme sain. Ce qui est pourtant la seule condition rationnelle et commandée par la physiologie elle-même.

2° On n'a jamais administré à l'homme malade que des drogues dont les vertus étaient purement hypothétiques, les dirigeant selon des données plus hypothétiques encore.

3° On a toujours conclu, en traitant une maladie quelconque, dont on ne connaissait point d'ailleurs la marche naturelle, que l'amélioration ou la guérison survenue était le résultat des drogues antérieurement imposées : *Post hoc, ergo propter hoc*. C'est là de l'aveugle empirisme. Or les données *à priori* peuvent seules constituer la science.

4° On a manqué toujours d'une loi positive de curation et grand a été votre étonnement lorsque nous avons proclamé *la loi des semblables*, et prouvé que celle *des contraires*, que vous n'avez pas su d'ailleurs formuler et à laquelle vous croyez seulement qu'il est naturel d'obéir toutes les fois que vous n'opérez pas empiriquement, est tantôt impossible à appliquer, tantôt palliative et tantôt homicide.

5° Enfin les maladies se montrant violentes, opiniâtres, acharnées, désorganisatrices, parce qu'elles étaient combattues par de mauvaises armes, on a cru qu'il fallait déployer contre elles simultanément toutes les ressources des arsenaux pharmaceutiques et chirurgicaux. Cependant nous sommes destinés à vous apprendre que quelques atomes invisibles, impondérables, d'une seule substance pure homœo-

pathiquement appropriée, suffit complètement pour abattre et anéantir le monstre aux mille formes que vous appelez de mille noms, que vous poursuivez par mille procédés empiriques, et qui se rit de vos efforts irrationnels et divergens.

Parce que vous ignorez les propriétés médicinales des agens et la loi d'appropriation spécifique, vous avez toujours voulu suppléer à la *qualité* par la *quantité*, et voilà pourquoi sans doute autant de drogues qu'il y avait de symptômes à frapper ; vous avez espéré que chacune d'elles irait droit à son adresse, sans être gênée ou annulée par l'action d'un autre. L'estomac devait être selon vous le bureau central de cette singulière poste aux lettres, et les facteurs partis de ce point devaient sans se heurter et sans confusion transporter aux organes souffrants les diverses influences medicatrices. Pensez-vous, monsieur, que ce soit l'œuvre d'homme sensé que cet inconcevable tripotage de drogues, prises au hasard dans les trois règnes et sottement mixtionnées sous forme de *potions*, d'*opiates*, de *pilules*, d'*elixirs*, d'*électuaires*, 2 à 2, 4 à 4, 6 à 6, 8 à 8, 10 à 18, sans autre loi que le caprice de vos pauvres autorités médicales et pharmaceutiques, qui n'ont pas honte d'appliquer leur propre nom en étiquette à ces grotesques préparations. Laissant même de côté la thériaque, réformée ou non, qui se compose de 110 à 120 substances monstrueusement réunies, et qui fermentent quinze mois à votre insu dans les vases de vos officines, laissant encore à part le mithridate,

la confection d'hyacinthe, le diascordium, l'onguent mésentérique et tant d'autres dégoûtantes mixtions dignes émules de la thériaque, je vous le demande, que pouvez-vous attendre d'un mélange quelconque de 3, 4, 6, 10 drogues, en admettant même, ce qui n'est pas, que vous connaissiez les propriétés intrinsèques de chacune d'elles ? Comment ne comprenez-vous pas qu'il doit se passer, outre les actions et réactions chimiques dans le vase, des actions et réactions physiologiques dans les organisations, toutes si obscures, toutes si compliquées qu'aucune intelligence humaine ne pourrait les analyser. Et que sera-ce si à ces moyens internes vous ajoutez concurremment (et vous n'y manquez guère, n'est-ce pas ?) les procédés chirurgicaux, tels que saignées, sangsues, lavemens, bains de pied, emplâtres, vésicatoires, ventouses, cautères, sétons, etc. Et que sera-ce donc encore si vous n'imposez pas de régime, ou si vous en infligez d'absurdes, laissant ainsi ingérer avec les alimens des substances médicamenteuses qui viennent de plus en plus compliquer le problème ? De telle sorte que l'amélioration ou même la guérison survenant par hasard, il vous est absolument impossible d'en retrouver les élémens et de retirer un fruit quelconque d'une pratique aussi déplorable. Ne parlez donc pas d'expérience acquise et de travaux produits ; car en de si détestables conditions, toute expérimentation est perdue et pour le médecin qui s'y est livré et pour ceux qui viendront après lui. Je ne vois là en un

mot qu'un grossier empirisme et point de science.

L'allopathe. Vous ne me laissez pas le temps de placer un seul mot entre vos phrases qui se pressent de plus en plus, comme si elles craignaient une réponse. J'aurais cependant beaucoup d'objections à vous faire; et surtout je voudrais relever du mépris dont vous l'accablez cette médecine que vous avez vous-même long-temps pratiquée.

L'homœopathe. Toutes vos objections, je les connais d'avance; loin de les craindre, je les provoque et j'y répondrai toujours; vous prévenant qu'elles seront impuissantes à détruire une seule des vérités que je viens d'énoncer. J'ai gardé long-temps la parole parce que j'ai vu que vous alliez vous jeter sur les côtés, pour essayer de me faire prendre le change. Mais définitivement je vous aurais toujours ramené à ces points fondamentaux. Ainsi vous avez eu l'avantage de ménager votre poitrine, sans compromettre l'excellence de votre argumentation.

Depuis dix ans j'étudie, je professe et je pratique exclusivement l'homœopathie. Elle seule m'a offert tous les caractères de la science et a fait s'évanouir le cruel scepticisme médical qui s'était antérieurement saisi de ma pensée. Lisez, monsieur, méditez la doctrine du vénérable Hahnemann, et vous aidant de l'expérience dans des conditions logiques, vous reconnaîtrez enfin la vérité des principes proclamés par l'Hippocrate du Nord. Quoi qu'en puissent dire aujourd'hui quelques envieuses médiocrités, ces

principes ont toujours été ignorés avant qu'il les eût hautement proclamés, et c'est même la seule raison pour laquelle on les a long-temps repoussés comme bizarres ou absurdes. Si on commence maintenant à leur reconnaître un droit d'ancienneté et de bourgeoisie, c'est qu'on espère effacer la gloire de notre immortel fondateur et se parer des lambeaux de sa doctrine sous des dénominations et des formes purement allopathiques.

Pour populariser une découverte utile, il faut traverser trois périodes : dans la première la masse s'écrie *charlatanisme, absurdité!* Dans la seconde, les rhéteurs démontrent *qu'il n'y a rien de nouveau et que c'est chose connue depuis long-temps.* Enfin dans la troisième, toujours trop lente à venir, on se plaît à réhabiliter le génie méconnu, méprisé, persécuté. Ai-je besoin de vous dire à quelle période nous sommes arrivés ?

Étudiez les œuvres de notre maître; vous apprendrez ainsi ce qu'ignorent encore vos honorables facultés médicales et que je puis résumer en ces quelques phrases :

1° Un aliment est toute substance qui, ingérée dans l'organisation, ne sert qu'à la nourrir, sans y développer des symptômes morbides.

2° Un médicament n'est point ce qui guérit, car il est avant tout une substance simple, non nutritive, qui, mise en contact avec une muqueuse ou même avec la peau, développe inévitablement dans l'organisation une maladie réelle, d'une durée

et d'une intensité variables , selon l'espèce et la quantité.

3° Si la quantité du médicament imposé est trop grande , la maladie développée par elle, en devient plus ou moins promptement mortelle (ainsi se trouve expliqué *le poison* , qui n'a jamais été scientifiquement défini). Si elle est renfermée entre certaines limites variables , selon l'espèce et suivant la susceptibilité nerveuse individuelle ; c'est alors seulement un agent *nocif* ou *pathogénétique* (engendrant le mal).

4° Tout agent pathogénétique pur déploie dans l'organisation deux ordres de phénomènes , en sens inverses l'un de l'autre. On doit appeler l'un action primitive, l'autre action secondaire ou de réaction vitale.

5° Un médicament ou un agent pathogénétique , n'est capable de guérir une maladie , que lorsqu'il est *spécifique* à cette maladie , ou ce qui est la même chose, *au groupe des symptômes existans*.

6° Un spécifique est nécessairement un agent pathogénétique qui possède la propriété, comme l'indique l'expérimentation physiologique, de déployer sur l'homme sain , dans son action primitive, une maladie semblable ou très-analogue au groupe de symptômes contre lequel il est dirigé (isopathie, homœopathie).

7° Un agent spécifique , développant toujours des symptômes semblables à ceux de la maladie qu'il doit guérir, exaspère plus ou moins cette maladie

dans son action primitive , avant que d'amener consécutivement l'amélioration ou la guérison. Ce qui conduit naturellement à n'administrer qu'une très-petite *quantité* de cet agent.

8° En cherchant à atténuer la quantité du médicament spécifique ou homœopathique , on a constaté irrévocablement deux faits inconnus jusqu'à Hanhemann : le premier qui étonne tout chimiste, c'est qu'après de longues triturations , les métaux à l'état pur deviennent solubles dans l'eau et dans l'alcool. Le second , qui étonne tout physiologiste , c'est que les triturations et les succussions répétées impriment à un médicament , sans changer ses propriétés pathogénétiques , une énergie et une subtilité d'action sur le système nerveux, infiniment plus grandes qu'à l'état brut.

9° Parce que les symptômes de deux maladies semblables ou très-analogues , se neutralisent chez le même individu , on peut facilement et *à priori* trouver toujours *l'antidote* de chaque maladie , développée , soit par un médicament , soit par toute autre cause.

10° Enfin , pour guérir une maladie , selon le précepte *citò, tutò et jucundè* , il ne faut donner à la fois qu'une seule dose d'un agent spécifique , dont on connaît d'avance la portée d'action , en l'atténuant assez dans sa quantité pour éviter de fortes surexcitations. Il faut encore imposer concurremment un régime purement nutritif et tel qu'il éloigne le plus

possible les agens pathogénétiques mêlés aux alimens, dont l'influence pourrait venir troubler ou annuler celle de la dose.

Eh bien! monsieur, trouvez-vous que cela soit clair?

L'Allopathe. Je ne sais, monsieur, mais je ne le comprends pas bien.

L'Homœopathe. Il faudra donc que je le répète encore.

VARIÉTÉS.

Nous avons toujours regardé comme une chose fâcheuse l'intervention, dans la pratique homœopathique, des personnes étrangères à la médecine, et quand le docteur Mure fit un appel au *Nouveau-Monde*, journal consacré à l'exposition des théories de *Fourier*, nous fûmes loin de partager les espérances que lui faisait concevoir une alliance que nous réprouvions comme ne pouvant que nuire à notre cause. L'événement a prouvé que nous ne nous étions pas trompé, et en voyant juger l'homœopathie par un homme qui déclarait à l'avance ne la pas connaître, et n'avoir vérifié aucuns des faits sur lesquels elle est basée, le docteur Mure lui-même comprit qu'il y a des choses devant lesquelles le zèle et l'amour du bien doivent s'arrêter, de ces armes qu'il ne faut pas manier sous peine de se blesser avec elles.

Il est malheureux que toutes les personnes qui l'entourent n'aient pas compris comme lui les bornes dans lesquelles il fallait rester.

Le Nouveau-Monde du 21 mars, contient l'article suivant :

« Nous avons accueilli dans nos colonnes l'appel que M. Mure a fait aux disciples de Fourier, pour fixer leur attention sur la nouvelle médecine découverte par l'illustre Hahnemann. Nous avons invité en même temps le savant docteur Künzli de nous éclairer, à cet égard, de son expérience et de ses lumières. Son rapport a provoqué de nombreuses protestations. Nous avons reçu des lettres de province et même de l'Amérique qui accordent le témoignage le plus favorable en faveur de la nouvelle méthode. Entre autres, M. Berthault Gras, dont nous avons publié l'intéressant article sur la vie des astres, affirme qu'il a donné de 20 à 25,000 consultations homœopathiques avec le plus grand succès pour ses malades.

» M. Mure consacre au triomphe de la nouvelle médecine son temps, sa santé, sa fortune; il a fondé un établissement à Palerme, un autre à Paris, s'est entouré de médecins également connus par leur savoir et par leur désintéressement; non seulement dans ces dispensaires on donne des consultations gratuites, mais on y donne des médicamens sans rétribution: tout cela nous a engagé à juger des effets par nous-même. Nous avons assisté à plusieurs consultations de M. le docteur Lafitte; nous avons vu les malades et les convalescens, nous avons consulté les registres, et nous pensons remplir un devoir en donnant de la publicité à des faits accomplis sous nos yeux.

» Depuis l'ouverture de l'Institut homœopathique (rue de la Harpe, 93), le nombre des malades qui y ont été reçus est allé toujours en augmentant, tandis qu'il reste stationnaire dans les dispensaires ordinaires entretenus par les soins de l'administration.

» Le nombre des consultations, qui était, dans les premiers temps, de 40 à 50, est arrivé graduellement à 400 par semaine, qui se répartissent entre leurs médecins différens. L'un d'eux, M. Lafitte, en donne plus de 400 à lui seul; il résulte du dépouillement de son registre qu'il y a inscrit 284

nouveaux malades depuis le 1^{er} janvier de cette année, la plupart atteints de maladies graves et déclarées incurables. Sur ce nombre, 21 se sont retirés radicalement guéris, plus de 100 sont en voie de parfaite guérison, 100 autres n'ont encore éprouvé qu'une amélioration partielle, mais néanmoins sensible. Les autres sont en traitement depuis trop peu de temps pour avoir ressenti les effets des doses infinitésimales.

» Nous croyons devoir citer ici la guérison vraiment extraordinaire de quelques enfans, pour lesquels M. Lafitte a ouvert une clinique spéciales les lundis matin. Nous choisissons exprès des cas où l'impuissance de l'ancienne médecine est bien notoire, et où elle avait déjà épuisé toutes ses ressources.

» Le petit Henry, rue du Faubourg Saint-Denis, 208, a été traité par des sangsues, des sétons, des collyres, etc., etc., à l'Enfant-Jésus. Déclaré incurable, il est amené au dispensaire homœopathique, où l'on constate : *ulcère*, qui a détruit la cornée de l'œil droit, *staphylôme* sur celle de gauche, *diarrhée* violente, gonflement des glandes du mésentère, amaigrissement effrayant.

» Au bout de trois semaines, la santé est parfaitement rétablie. Il y voit de l'œil gauche, et l'œil droit est cicatrisé.

» La petite Fiot, rue Guérin-Boisseau, 7, âgée de 8 ans. Traitée en vain pendant quatre ans par MM. Cullerier et Sichel, présente une inflammation de la sclérotique avec photophobie, écoulement purulent par l'oreille, convulsions épileptiques, dont elle a été guérie en peu de mois.

» La petite Sophie, rue des Grands-Augustins, 7, âgée de 6 ans, présentait une bronchite ruteuse depuis deux ans, une ophthalmie scrofuleuse, avec taches sur la cornée. Elle a été guérie en 22 jours.

» Enfin le jeune Charles, Irlandais, rue de Cléry, 19, atteint d'une affection scrofuleuse bien caractérisée, gonflement des glandes, lèvres tuméfiées, face couverte de croûtes de-

puis deux ans , inflammation des yeux avec suppuration , a été guéri en deux mois.

» Nous demandons à présent si des résultats de cette nature ne doivent pas fixer l'attention des hommes de bien.

» Quant à nous , nous avons rempli notre tâche , et si nous ne consacrons pas nos colonnes au développement de la médecine nouvelle , c'est que nous donnons notre temps et tous nos moyens à faire connaître les travaux du grand médecin qui , au lieu de guérir les malades , nous a appris à prévenir les maladies.

» Cependant , avant que nos idées aient triomphé , il y aura encore bien des victimes ; celles-là , nous les envoyons aux soins des hommes généreux qui de leur art ne font pas une spéculation , mais un sacrifice. »

Quand apparaît une idée nouvelle en médecine , elle a besoin avant tout d'être vraie dans les faits qu'elle apporte à son appui. Les hommes qui se vouent à sa défense et à sa propagation doivent faire preuve de la plus entière franchise , et un fait cité n'acquerra de l'importance qu'autant qu'ils auront prouvé qu'ils étaient aptes à le bien observer. Plus une idée est forte , puissante , plus elle doit se défendre de toute exagération. Malheureusement l'article qu'on vient de lire , écrit par quelqu'un de totalement étranger aux premières notions de la médecine , nous oblige à le repousser de toutes nos forces afin que l'homœopathie tout entière n'en soit pas solidaire : à chacun ses œuvres.

« Non certes , on n'a pas guéri en *trois semaines* un enfant atteint d'ulcère ayant détruit la cornée , etc. , etc.

» Non , on n'a pas guéri en vingt-deux jours une ophthalmie scrofuleuse avec taches sur la cornée. »

Non , cent fois non , quand des hommes aussi distingués que ceux que vous citez , MM. *Cullerier* et *Sichel* , auront échoué , vous ne guérirez pas en quelques semaines ; vous guérirez ,

encore, c'est vrai , mais à l'aide du temps et d'un traitement sage et patiemment dirigé.

Nous aussi nous avons un dispensaire , mais depuis le premier janvier, nous ne comptons pas une seule maladie chronique guérie ; cependant nous sommes *cinq* qui tous recevons une très-grande quantité de malades ; ceci tient à ce que nous savons attendre ce que le temps seul peut amener.

Des articles pareils ont un fâcheux effet ; lus par nos adversaires, ils les font (et avec juste raison) sourire de pitié, et deviennent entre leurs mains les armes les plus dangereuses pour nous. Nous les considérons comme très-nuisibles à notre cause, et nous regrettons que le docteur Mure n'emploie pas l'influence que lui donnent ses talens et sa position pour empêcher de pareilles publications. Pauvre homœopathie ! qui a plus à redouter de certains de ses amis que de ses ennemis. Quand Hahnemann met des années à guérir de semblables maladies, quand son immense génie y suffit à peine, on ne conçoit pas que quelqu'un à l'aide de deux synonymies mises en regard l'une de l'autre, prétende en triompher en quelques semaines.

Académie de Médecine. — Séance du 24 mars.

Médecine navale. M. Chervin fait un rapport sur un travail manuscrit de M. le docteur Le Vicaire, chirurgien en chef de la marine à Toulon , sur des faits divers extraits de ses journaux durant deux longs voyages maritimes ; ces faits sont relatifs au mal de mer , au scorbut et à différentes autres affections. L'auteur a observé que le tabac fumé ou chiqué est un excellent moyen pour prévenir le mal de mer.

M. Londe trouve singulière l'observation de l'auteur concernant l'efficacité du tabac contre le mal de mer , *puisque'il est connu, dit-il, que les effets de cette substance chez l'homme bien portant offrent quelque chose d'analogue aux symptômes*

du mal de mer. Des faits positifs prouvent qu'un moyen prophylactique réellement efficace contre le mal de mer, c'est de rester dans la position horizontale.

Ce que nous trouvons, nous, cent fois plus singulier que le fait cité par M. Le Vicaire, c'est la fin de non-recevoir opposée par M. Londe. Mais c'est précisément parce que le tabac peut sur l'homme sain provoquer des symptômes semblables à ceux que produit le mal de mer, qu'il est apte à le guérir ou à le prévenir. Quoi ? depuis dix ans, nous vous prêchons cette vérité et quand un *des vôtres* vous apporte des faits qui confirment ce que nous disons, vous en êtes encore à vous en étonner et à crier à l'extraordinaire ! Patience encore quelques années, et ils vous presseront tellement de toute part, qu'il faudra bien que votre stupéfaction cesse.

Plusieurs de nos abonnés nous ayant demandé de faire tirer à part la lettre du député Woy, qu'ils croient utile de répandre, nous les prévenons que nous sommes en mesure de la leur expédier au prix de 20 francs les cent exemplaires.

ÉTUDES SUR LA MATIÈRE MÉDICALE

par G. H. G. JAHR.

LE VENIN DES SERPENS *dans ses effets pathogénétiques et curatifs, expérimenté, étudié et publié par le docteur C. HÉRING.*

AVANT-PROPOS. — I. Sur le venin des serpens en général, et les principaux effets de la morsure. — II. Observations cliniques. — III. Tableau de tous les symptômes selon l'ordre des organes. — IV. Tableau synoptique des effets prédominans et caractéristiques. — V. Remarques diagnostiques et thérapeutiques.

AVANT-PROPOS.

Ainsi que nous l'avons promis dans notre premier article sur l'étude de la matière médicale, nous commençons ici nos travaux par une traduction des *Effets du venin des serpens*. Nous les donnons en général tels que le docteur HÉRING les a publiés, sauf quelques changemens que nous avons faits dans l'ordre des matières et dans l'arrangement des tableaux. Le docteur HÉRING, dans son travail, a réuni les effets pathogénétiques que produit le venin des différens serpens, bien que ce soient principalement ceux du *Lachesis trigonocephalus* et du *Crotalus* (serpent à sonnettes) qu'il ait expérimentés. Son but en cela, était de faire mieux apercevoir toute la

sphère d'activité de ce venin, afin qu'on pût se servir, par analogie, même d'autres venins que de celui du *Lachesis*, tout en faisant attention aux différences que présente chaque espèce. « Déjà le coup d'œil le plus rapide, dit cet observateur distingué, nous apprend la grande analogie qui existe entre tous les venins des serpens. La connaissance de tous ces différens venins, comme famille, est de la plus haute importance pour le choix dans un cas particulier. Les signes qui sont communs à tous, nous instruisent sur la sphère d'activité, non seulement du venin des serpens en général, mais aussi de chacun en particulier; ces signes nous font connaître les *espèces d'affections* contre lesquelles seules un venin de serpent, n'importe lequel, pourra être employé avec succès. Ce sont ces signes qui doivent se retrouver dans les symptômes par lesquels un cas de maladie participe aux caractères qui sont communs à tout le genre; tandis que les symptômes qui réclament le venin de tel ou tel serpent en représentent les signes particuliers. »

C'est pourquoi nous avons cru rendre service aux médecins homœopathes, en leur donnant également toutes les observations sur les venins des autres serpens, que HÉRING a ajoutés aux symptômes du *Lachesis*. Nous les avons distingués par des lettres, à savoir :

L. *Lachesis trigonocephalus*, trigonocéphale à longs es.

C. *Crotalus horridus*, serpent à sonnettes.

V.T. *Vipera torva*, la vipère commune.

V.R. *Vipera Redi*, la vipère d'Italie.

N. *Naja tripudians*, le serpent à lunettes.

B. *Bungarus annularis*, serpent annulaire.

A la fin de chaque observation nous avons ajouté le nom de l'observateur, écrit en toutes lettres, à l'exception de celui du docteur HÉRING que nous avons indiqué par les lettres Hg.

I. SUR LE VENIN DES SERPENS EN GÉNÉRAL ET LES EFFETS DE LA MORSURE.

a.) Remarques générales. — b.) Accidens immédiats à la suite de la morsure. — c.) Suites chroniques de la morsure.

a. Remarques générales.

Nous avons rapporté les observations suivantes consignées dans le travail du docteur Hering, quoique plusieurs nous aient paru contradictoires, pensant, ainsi que lui, que le lecteur verrait avec plaisir les diverses opinions de ces naturalistes et les comparerait avec les effets positifs soigneusement étudiés et décrits plus loin. — Quant aux observations faites par *Fontana* et *Orfila*, plusieurs personnes en ont voulu contester l'exactitude; cependant le lecteur attentif remarquera que presque toutes leurs observations sont confirmées par celle des autres auteurs. (Voir les accidens par suite de morsure, lettre , de ce chapitre.) (JAHR.)

1. La mort par le venin de la vipère ressemble à celle que produirait l'opium. FONTANA.

Les effets du venin du serpent à sonnettes sont

semblables à ceux des substances narcotiques.
HARLAN.

Le galvanisme accéléra la mort chez des animaux mordus par des vipères. V.R. CONFIGLIACHI.

L'électricité était nuisible aux animaux mordus.
FONTANA.

5. Chez les animaux morts de la morsure de la vipère, l'irritabilité des muscles se montre considérablement diminuée; elle ne se soutient que pendant un sixième du temps qu'elle dure chez ceux auxquels on a coupé la tête. V.R. CONFIGLIACHI.

Chez les poissons mordus par la vipère, l'irritabilité des muscles cesse immédiatement après la mort.
V.R. FONTANA.

Le 19^e jour après la mort par gangrène, la peau était très blanche et les muscles étaient contractés.
C. SOCIETAS PHIL.

Un chien reste, après sa mort, encore chaud pendant deux heures et ne devient pas roide. C. Hg.

10. La chair des animaux morts par suite de morsure, se ramollit bientôt et entre en putréfaction.
V.R. FONTANA.

Les oiseaux morts par suite de morsure n'entrent point plus vite qu'à l'ordinaire en putréfaction.
V.T. LENZ.

Le cadavre entre bientôt en putréfaction.
B. BUSSEL.

Cadavre froid immédiatement après la mort ; au bout de 4 heures ; muscles encore flexibles ; le lendemain tout le corps excessivement roide ; au bout

de 12 heures déjà forte odeur cadavereuse. V. T. LENZ.

Les vers vivent bien dans les cadavres. V. T. LENZ.

15. Le venin appliqué aux nerfs, n'est point dangereux; ce n'est que par le sang que les effets se répandent dans le corps. FONTANA.

Le venin appliqué sur un muscle découvert, mais qui ne saignait point, n'avait aucun effet. FONTANA.

Le venin de vipère appliqué sur le crâne, la dure-mère, le cerveau, la moëlle des os, ou sur des tendons, ne tua point. FONTANA.

Le venin ne produit aucun effet sur des membres amputés encore chauds et palpitans; mais quand on faisait de suite la ligature, le membre amputé après, se gonflait et était noir en dedans. FONTANA.

Le venin injecté dans des veines avait des effets extraordinairement rapides et violens chez des lapins. V. R. FONTANA.

20. Les morsures au cou, à la nuque et à la langue produisent des effets plus rapides et plus violens.

Le venin de vipère introduit dans l'œil ou le nez des animaux n'avait point de suites fâcheuses. FONTANA.

Chez plusieurs lapins on a appliqué ce venin aux yeux, aux lèvres et à la langue, sans aucune suite fâcheuse. FONTANA.

Le venin du serpent à lunettes, appliqué sur les surfaces du conduit auditif, des yeux et de la langue, produisit des accidens violens et la mort. BELLANGER.

Le venin de vipère, introduit dans l'œil d'un pi-

geon, produisit un gonflement excessif des paupières.
FONTANA.

25. Le venin de vipère mis au doigt causa brûlement et gonflement. LENZ.

Le venin du serpent à sonnettes mis sur la main parut agir sur tout le bras. HERING.

Le venin de vipère introduit dans l'estomac n'affecte ni hommes ni bêtes. FONTANA. DESAULT (*Bulletin des sciences médicales XI*). BRANDES. REDI. MANGILI. STEVERS.

30. Le venin des serpens ne produit des effets violens que lorsqu'il est introduit dans le sang ; appliqué immédiatement sur la peau , il ne produit aucun effet ; sur la langue ou dans l'estomac, il n'est nuisible qu'étant pris en trop grande quantité. LENZ. (*Voir ce qui suit.*)

Un chien aimait beaucoup manger le venin de vipère ; et il se portait très-bien. FONTANA.

A un pigeon qui avait jeûné pendant 8 heures , on donna 30 gouttes de venin de vipère , et au bout de 6 minutes il était mort. FONTANA.

Le venin du Lachesis trituré avec le sucre de lait , et pris à la dose d'un 100° de grain , produisit des effets frappans. Hg.

Le venin des serpens trituré avec du fromage produisit, pris par des hommes en santé, des extases sublimes qui furent suivies d'hydropisie générale. JAMES WESTWOOD WOLLACE.

35. Deux personnes ayant sucé une plaie , l'une enfla depuis la tête jusqu'aux pieds, l'autre eut

un gonflement de la bouche et des doigts qui avaient été mordus. V. T. LENZ. B. SCHNEIDER. (*Voir I, 92.*)

Le venin des vipères n'est pas létifère pour elles-mêmes. FONTANA.

Les morsures que des vipères se donnèrent elles-mêmes, dans plusieurs expérimentations, ne leur furent point nuisibles. LENZ. WAGNER.

Une vipère à croix qui était forcée de mordre sa propre queue, mourut au bout de 5 minutes. GRAEVE.

Les serpents à sonnettes ayant la bouche blessée, ne sont point affectés par leur propre venin. Hg.

40. Les morsures que les vipères et les serpents à lunettes se donnèrent entre eux n'eurent aucun effet fâcheux. RUSSEL.

Des serpents innocents ainsi que les orvets ne furent point tués par la morsure des vipères. V. R. FONTANA.

Le serpent annulaire ne mourut pas par la morsure d'une vipère ; mais chez un orvet la mort s'ensuivit. V. T. LENZ.

Des sangsues ne moururent point par le venin des vipères, et de 20 limaçons il n'en mourut qu'un. FONTANA.

Le venin des vipères tue les anguilles et autres poissons. FONTANA.

45. Les grenouilles et les lézards meurent par le venin du *Vipera Redi*, ainsi que parfois les tortues. FONTANA. — Les lézards et les grenouilles, ainsi que

les salamandres meurent aussi par le venin du *Vipera torva*. LENZ. — Les grenouilles meurent par le venin du serpent à sonnettes. HG.

Le venin du *Vipera Redi* tue les moineaux, les pigeons et les poules. FONTANA. — Le venin du *Vipera torva* tue les mêmes animaux, ainsi que les loriots, les pinsons, les bec-croisés, les lanerets et les corbeaux; mais les cicognes et les faucons n'en périssent point. LENZ.

Les cochons de mer, les lapins, les chats et les chiens, meurent par le venin du *vipera Redi*. FONTANA. — Le venin du *vipera torva*, tue les souris, les chauve-souris, les chiens, les brebis, les vaches et les chevaux. LENZ. — Les cochons meurent par le venin du serpent à sonnettes. RUSSEL.

La morsure du *Vipera torva* a peu d'effet sur les blaireaux, les furets, les belettes et les martres. LENZ.

Les hérissons ne furent pas même affectés par des morsures aux lèvres et à la langue. V. T. LENZ.

50. *Chez les putois on ne vit aucune suite fâcheuse, même après quantité de morsures.* V. T. LENZ.

Le venin des différens serpens ne varie nullement dans ses effets. Serpens des Indes orientales. RUSSEL.

La morsure des serpens de l'Amérique septentrionale tels que *Lachesis*, *Crotalus*, *Bothrops*, *Cophias*, *Elops*, peut, chez les hommes et les animaux à sang chaud, produire une maladie qui, dans son cours, offre constamment les mêmes phénomènes; cepen-

dant toute morsure du même serpent, n'a pas toujours la même énergie. RENGIER.

Les opinions précédentes ne sont point confirmées par les observations faites avec attention. La similitude est, il est vrai, étonnante ; mais il existe aussi des différences qui, à mesure qu'on aura étudié tous les venins, seront de la plus haute importance pour la pratique. C'est ainsi que Lachesis paraît être à préférer contre apoplexie, paralysie, fièvres typhoïdes, Crotalus contre hystérie et chlorose. — Vipera torva et Vipera Redi paraissent, entre eux, dans le même rapport que Lachesis et Crotalus. Le venin de Vipera torva paraît surtout convenable contre épilepsie, celui du serpent à lunettes, contre hydrophobie. Hg.

Le venin des serpens *en général* produit un gonflement à la morsure, la plaie saigne, puis il en sort du pus avec de la bave ; il naît une pustule noire, des douleurs horribles se font sentir çà et là ; il survient dyspnée, forte chaleur et fièvre, les urines sont brûlantes et colorées ; il s'y joint roideur, vésanie, vertiges, épistaxis, sueur froide, perte complète des forces, apoplexie. — Le serpent *Céastes* produit gonflement dur, pus noir et vert, émoussement des sens, convulsions et mort. Le serpent *Hémorrhôis* produit des hémorrhagies par tous les organes ; gastralgie, diarrhée, dyspnée et paralysie. — *Amphisbæna* rend l'accouchement laborieux. — *Ptyas* (ou *Spuens*) produit la mort par léthargie. — *Natrix* produit une large ouverture des lèvres de la plaie ; le pus devient noir et fétide,

point de gonflement ; mais cécité et douleurs voluptueuses ; peau couleur verdâtre, mort rapide. — *Cenchris* (à Lemnos) produit gonflement, léthargie et mort ; — *Cacilia*, plaie fortement enflammée. — *Dipsas*, soif excessive. — *Dryinus*, gonflement excessif, putréfaction des chairs et fétidité énorme ; — *Tyrceus vipera*, endolorissement de tout le corps, écoulement d'un sang huileux et d'un pus sanieux et brunâtre. **LEBENWALDT.**

B. Principaux accidens qui suivent immédiatement la morsure.

Nous n'avons consigné ici que les accidens composés de plusieurs symptômes et dont il importe de connaître l'histoire entière ; cette histoire, mise dans les tableaux synoptiques des symptômes, en aurait rendu le coup d'œil plus difficile. Les symptômes isolés, observés par suite de morsure, se trouvent dans le tableau détaillé de tous les symptômes (n° II), où nous avons, à chaque organe, enregistré tout ce qui y appartient, en rapportant par quelques mots, chacun de ceux qui se trouvent dans les histoires suivantes.

(JAHR.)

55. Plaintes vives après la première frayeur, mais bientôt perte de connaissance et mort au bout de 10 minutes. **B. RUSSEL.**

Perte rapide de connaissance et mort au bout de 10 minutes. Serpent du Bengale.

Stupéfaction, après une faible douleur dans la plaie, et sommeil ; réveil au bout de 18 heures, avec obscurcissement de la vue, impossibilité de

rester debout, forte envie de dormir, et mort par léthargie. Putréfaction rapide du cadavre. B. RUSSEL.

La morsure au petit orteil produisit des douleurs comme causées par une grosse fourmi ; au bout de 18 heures corps presque tout roide ; persuasion d'une mort certaine, absence de toute douleur, stupeur, obscurcissement de la vue ; mort au bout de 2 heures ; putréfaction rapide du cadavre. B. RUSSEL.

Deux jours après la morsure, étourdissement et perte des sens, avec mouvemens irréguliers des membres, sueur générale, froide et visqueuse ; pouls petit, lent et presque insensible. *Serpent de Caienne*. BAJOU.

60. Mort au bout de 9 heures. Les enveloppes du cerveau et de la moëlle épinière, légèrement rouges, sans nulle autre lésion organique dans le corps. C. PICHOREL.

Mort avec gangrène. Vaisseaux cérébraux remplis de sang. C. HOME.

Mort au bout de 19 jours. Vaisseaux du cerveau et de ses enveloppes remplis de sang ; extravasation de sérosité dans le cerveau. C. PHIL. TRANSACT.

Après avoir été mordu à la langue, rougeur subite de la face ; yeux comme ceux d'un furieux (par dissimulation et colère ?) ; au bout de 3 minutes, chancellement et chute en avant ; le malade parle de s'en aller chez lui, tombe contre un meuble, se relève, retombe, reste debout, chancelle et retombe de nouveau ; parole encore distincte ; au

bout d'un quart d'heure le malade reste couché, la face devient rouge, les yeux ternes, *la tête pesante*; le bout de la langue se montre entre les dents, elle est pâle sans être gonflée; le malade commence à râler et meurt 50 minutes après la morsure. — Pendant le râle point de dyspnée, après le râle, pendant 6 minutes, un son dans la trachée-artère semblable à celui que produiraient des gouttes d'eau tombant par intervalles réguliers. Immédiatement après la mort, corps froid; au bout de 4 heures encore flexibilité complète; le lendemain, roideur générale. — Le malade ne s'était plaint d'aucune douleur, excepté à la langue, et puis d'une pesanteur à la tête. La connaissance parut se perdre bientôt; mais à quelques peu de délire près, dans les intervalles, le malade parla d'une manière cohérente et distincte. — Douze heures après la mort, forte odeur cadavéreuse; front, paupières, nez, joues, main droite et jambe gauche bleuâtres; poitrine, dos et ventre couverts de taches cadavériques; évacuation d'excrémens liquides après la mort; yeux à demi ouverts, pupilles dilatées, sclérotique rouge; mâchoires tellement fermées qu'il fallut les déboîter dans les articulations; langue fortement gonflée, surtout du côté gauche, et de couleur foncée, qui est noire à l'endroit de la morsure; sang dans les veines presque noirâtre, se condensant rapidement, à la chaleur du jour, en masse dure, d'un rouge noirâtre; poumon d'une couleur extraordinairement bleue; ventricule droit du cœur vide,

ventricule gauche, rempli de sang foncé ; dans la cavité pelvienne, un huitième de litre de serum ; extravasation du serum dans le cerveau et au fond du crâne ; *vaisseaux de la dure-mère, de la surface du cerveau et de la cervelle, roides de sang.* V. T. LENZ.

Extravasation de sang sous l'arachnoïde, chez de petits chiens. — Bientôt après la morsure, pissement, petits cris et chancellement ; ventre tendu, douloureux autour de la plaie qui est gonflée et ecchymosée ; cris plaintifs et repos sur le côté ; écoulement d'un serum pâle et sanguinolent par la plaie. Au bout d'une demi-heure, *vertiges, tournoïement*, repos sur les pattes de devant, chancellement, coucher sur le côté et puis sur le dos ; puis, au bout de quatre heures, mort sans convulsions. — Un quart d'heure après la mort, tégumens du ventre ecchymosés, peritoine rouge avec reines raides de sang ; ventre et intestins de même ; *dans le cerveau, extravasation de sang, comme un lobe sous l'arachnoïde.* C. HARLAN.

65. Mal de tête violent, avec envie de dormir, ce qu'empêchent cependant les douleurs, inquiétude jusqu'au désespoir ; yeux étincelans ; *teint légèrement jaune, joues rouges* ; forte soif, langue humide, blanche au milieu et rouge sur les bords ; pouls faible et petit ; disposition continuelle à s'évanouir ; maux de reins ; peau chaude et sèche ; constipation ; sécrétion abondante d'une urine claire. V. R. ORFILA.

Stupeur, inexcitabilité, dyspnée, après la morsure ; pouls petit, accéléré, presque insensible ;

traits qui expriment grandes angoisses et douleurs violentes; *efforts continuels d'expulser, par la bouche, des mucosités écumeuses*; impossibilité de proférer aucun son articulé; retour de la connaissance seulement en secouant le malade. *Serpent des Indes Orientales*. CLARKE.

Au bout de 15 minutes, mâchoires fortement serrées, le malade reste insensible comme s'il était mort, cependant il respire de temps en temps. N. ORFILA.

Serrement convulsif des mâchoires, gonflement de la main et du bras, avec des signes d'un grand danger. C. PERRIVAL.

Immédiatement après la morsure, chute des forces au point de ne plus pouvoir faire aucun effort; *sensation de constriction de la langue et de toute la gorge au point d'empêcher la parole*; au bout de quelques minutes, vomissement; puis immobilité, perte de la parole, mâchoires fermées; pouls tremblant, presque insensible; gonflement excessif des parties autour de la gorge et sous la mâchoire. C. MAYRARD.

70. Immédiatement après la morsure, violente douleur lancinante depuis le doigt blessé jusqu'à la partie supérieure du bras, avec nausées; au bout d'une heure, main fortement gonflée, épaule douloureuse, tête lourde, somnolence comateuse avec perte de connaissance, tantôt grande agitation sans plaintes, tantôt douleurs, tantôt sommeil; aggravation des accidens vers minuit; *mouvements convulsifs du gosier*; dyspnée, avec impossibilité de parler et de voir

avec yeux ouverts ; gangrène à la main. N. ORFILA.

Un chien mordu à la cuisse se mit aussitôt à gémir, sans cependant lever le membre comme les autres l'avaient fait. Au bout de 15 minutes, il s'échappa subitement et courut si loin qu'on ne put le rattraper qu'après 90 minutes, très-fatigué et échauffé ; 15 minutes après, *il refusa de boire*, et mangea cependant du pain trempé dans l'eau ; 15 minutes plus tard, vomissement, aboiement, agitation ; au bout de 10 minutes, encore vomissement, *rage, envie de s'échapper à toute force*, aboiement continu. Après de nouveaux vomissemens, il se coucha ; puis grande inquiétude dans le ventre, et tressaillemens convulsifs des muscles de la face. Vers la fin de la troisième heure, rage tellement forte qu'il fallut lui lier les pattes ; puis diminution de l'agitation et des cris, mais aggravation des convulsions à la face ; 1 heure après, mort. Les environs de la plaie étaient noirs. N. RUSSEL.

Après avoir été mordu au pouce, le malade sent le venin se répandre jusqu'à l'épaule et puis dans le corps ; au bout de 7 minutes, rougeur de la face et sueur (après l'application extérieure d'une chaleur sèche et des frictions d'huile, douleurs moindres, mais enflure plus forte) ; au bout d'une heure, chute, avec douleurs violentes dans les intestins et les épaules, poulx excessivement faible, mâchoire pendante, face défaite, regard fixe. Puis vomissement de mucosités et de bile, avec diarrhée. Guérison, V. T. OLIVIER.

Après une morsure au pied droit, douleur violente dans le membre blessé; besoin de se coucher à cause d'un malaise général; bientôt nausées, vomissemens violens et réitérés, forte soif. Le lendemain, selles sanguinolentes, douleurs violentes dans le pied blessé, plaie couleur bleu foncé, jambe fortement gonflée jusqu'au genou avec peau bleuâtre; face pâle, yeux éteints, lèvres bleuâtres, langue sèche, dents sales; vomissemens continuels; membres supérieurs paralysés; *ventre tendu, avec distorsion des traits en pressant dessus*; le pied blessé, immobile et insensible même à des incisions; poulx presque insensible et accéléré (120); au bout de 36 heures, mort avec grincement de dents, tremblement et tressaillemens convulsifs.

Chez des lapins, après injection du venin dans les veines, mort au bout de 12 heures. Tissu cellulaire rempli d'un sang noir; couleur bleuâtre des muscles de la poitrine et d'une partie de l'abdomen, *intestins enflammés*; poumon enflammé et saignant; dans les gros vaisseaux et le cœur, sang noir et coagulé; aux poumons, plusieurs taches bleuâtres. V. R. Fontana.

75. Chez un chien, après une morsure au côté, mort au bout de 3 heures. — *Intestins, depuis le duodénum jusqu'à l'anus, rouge foncé*, et vides d'excrémens; dans l'estomac, restes des alimens ingérés, sans bile; veines intestinales roides de sang noir; vésicule du fiel, remplie d'une bile visqueuse; foie à l'état normal; rate (estomac), poumons,

cœur et cerveau vides de sang ; nulle part exsudation de lymphe. C. — Hg.

Une femme enceinte, sortant nu-pieds par une nuit pluvieuse, fut mordue par un serpent au gros orteil. Elle crut que c'était un chat qui venait de l'égratigner, de manière que ni frayeur ni peur ne purent avoir aucune influence pour aggraver le danger. Mais à peine eut-elle fait cinq, six pas, qu'elle tombe comme évanouie, avec douleurs violentes, brûlantes dans la jambe du côté blessé, et fort gonflement avec chaleur jusqu'à la cuisse. Au bout de 5 minutes, douleurs violentes dans le sin-ciput, vomissement violent des alimens ingérés (revenant pendant plusieurs jours après chaque repas) ; au bout d'une heure, sécheresse de la gorge et forte soif ; yeux rouges, larmoyans. — Au bout de 3 heures, fort gonflement oedémateux de tout le corps, et surtout de la tête et du visage. Le gonflement ayant diminué, il resta encore des taches marbrées, vertes, jaunes et bleuâtres, qui ne disparurent qu'avec la cessation complète du gonflement ; les taches et le gonflement restèrent plus longtemps à la jambe du côté blessé. En outre, douleurs brûlantes dans le ventre, avec grande sensibilité au toucher. Respiration fortement gênée, avec signes évidens d'une inflammation des poumons et des intestins. Grande fatigue et délire. Le 6^e jour après la morsure, *avortement d'un fœtus de six mois qui était mort.* — Guérison. — Vraisemblablement, C. — DETWILLER.

Un cheval mordu au nez, eut au bout de 15 minutes la partie un peu gonflée, avec écoulement abondant de matières liquides par les narines; au bout de 15 minutes, fort gonflement de la face et du cou; répugnance pour le manger; au bout de 40 minutes, mouvemens convulsifs de la lèvre inférieure, jusqu'à la nuit; yeux larmoyans; écoulement continuel par le nez. — Guérison au bout de 5 jours. *Vipera elegans*. — RUSSEL.

La dyspnée, les vomissemens et la diarrhée sont des phénomènes fréquens à la suite de la morsure, qui s'expliquent facilement par la faiblesse des organes résultant de l'extinction de la circulation du sang. Chez les hommes, ce sont aussi la frayeur subite et l'angoisse mortelle qui y contribuent. — LENZ.

(*Note du docteur Héring.* D'après notre opinion à nous, ce n'est point par la cessation de la circulation du sang qu'on saurait expliquer ces phénomènes, qui sont loin de ne se manifester que par suite de la faiblesse. D'où viendrait donc la cessation de la circulation? La décomposition du sang manque tout aussi souvent qu'elle se rencontre, et ces phénomènes se manifestent également avec une circulation accélérée. Nous les avons même observés à la suite de 1/30, chez les personnes les plus robustes, où ils n'apparurent souvent qu'au bout de plusieurs jours. — Mais ce que nous devons contredire surtout, c'est l'opinion qui attribue ces phénomènes à l'influence de la frayeur et de l'angoisse. Ces émotions ne peuvent pas même favoriser l'action du venin; car l'expérience ne nous montre pas la plus petite différence entre les phénomènes chez ceux qui s'étaient effrayés et les accidens chez ceux qui étaient restés calmes; les animaux qui

n'ont ni angoisse morale ni peur, ont tous présenté les mêmes symptômes. Les dilutions ont produit même ces phénomènes chez des personnes qui ne savaient nullement ce qu'elles prenaient. Cette remarque nous paraît d'autant plus nécessaire, qu'il y a des savans distingués qui pensent constamment encore que le venin des serpens, en lui-même, n'a aucune action sur l'homme, par la seule raison que l'analyse chimique n'y trouve rien. Mais, tout en n'attribuant les accidens qu'à la frayeur, ces savans ne veulent cependant pas se laisser mordre. Serait-ce pour ne pas s'effrayer? — Hg.)

Une fille de 11 ans mourut trois heures après avoir été mordue, avec douleurs violentes, brûlantes à la partie blessée (pied droit); maux de ventre, soif violente, vomissemens réitérés et *accès de suffocation*. Après la mort, plaie bleue verdâtre et un peu gonflée. V. T. — ARCHIVES D'HUFELAND, IX, pag. 20.

80. Chez un chien mordu, au bout de deux heures, respiration difficile surtout étant couché sur le côté; sursaut subit avec cris horribles et tremblement de tout le corps, puis étourdissement pendant une heure. Au bout de quatre heures, guérison. N. — RULSEL.

Chez un chien mordu, le deuxième jour, respiration difficile, lente, circulation lente, salive écumeuse à la bouche; sortie fréquente et rétraction difficile de la langue; pupilles dilatées; tremblement de tout le corps, de temps en temps. N. — BRETON.

Chez un chien, au bout de dix minutes, tremblement de la tête et des pattes de devant; au bout de vingt minutes, tremblement de tout le corps,

besoin d'étendre le cou, la bouche tournée en haut, bâillemens et grands efforts pour respirer. Au bout de deux heures, relâchement des muscles, repos sur le côté, distorsions convulsives des membres et, de temps en temps, soubresaut des tendons. Au bout de trois heures, guérison. *Trigonocephalus viridis*. — RUSSEL.

Chez un chat, toutes les trois à cinq minutes, convulsions des yeux, occlusion des paupières, et respiration très-rapide avec bouche ouverte, vomituration, cris plaintif. C. LINGEN.

Bientôt après la morsure, chute par faiblesse et par la violence des douleurs; malaise excessif dans le ventre avec *sensation d'affluence vers le cœur*, état de défaillance, puis vomissemens violens et réitérés; froid glacial du corps qui est comme mort; couleur bleuâtre et noirâtre du doigt blessé. Ce ne fut qu'au bout de sept semaines que le malade recouvra son air ordinaire, et pendant une année il resta toujours souffrant. V.T. — LENZ.

85. Une demi-heure après la morsure, le malade sentit le venin porter son action vers le cœur, avec douleurs lancinantes, grande faiblesse, dyspnée et sueurs froides, fréquentes et abondantes. V.R. — OLIVIER.

Après une morsure au doigt, douleurs déchirantes, violentes, dans le doigt blessé, le poignet, le coude, les aisselles, les épaules et la poitrine; avec agitation, vomissement et insomnie. V.R. — ORFILA.

Bientôt après la morsure, impossibilité de dominer les mouvemens du corps ; forces bientôt abattues. Le passage de la vie à la mort , tranquille et semblable à un sommeil. Point de fièvre , ni angoisse, ni crainte de la mort, ni syncope, ni gonflement, ni sueur au moment de la mort ; au contraire, sueurs quelque temps avant la mort ; mais immédiatement après, mains, poitrine et jambes, sèches et froides. V.T. — LENZ.

Chez un chien, au bout d'une demi-heure, gonflement de la morsure, impossibilité de rester debout, jambes paralysées, grande insensibilité ; respiration difficile, cependant sans cris ; au bout de huit heures, dyspnée excessive, relâchement de toutes les forces, et mort au bout de dix heures. *Vipera elegans*. — RUSSEL.

Sept minutes après la morsure, un cochon de mer devient faible ; au bout de quinze minutes, assoupissement, gémissemens en se levant ; au bout de trois heures, aggravation, puis amélioration ; au bout de sept heures, cessation des souffrances. *Cophias viridis*. — RUSSEL.

Immédiatement après la morsure, le malade tombe comme frappé par la foudre, avec perte de connaissance, évacuation involontaire des selles et vomissement. L. — KUHN.

90. Immédiatement après une morsure à la veine, derrière le gros orteil, chute avec évanouissement, vomissemens réitérés, perte de connaissance et état paralytique de tout le corps, avec émission inaperçue

des selles et des urines ; puis, au bout de soixante-quinze minutes, mort sans gonflement, ni convulsions, ni sueur, ni dyspnée, ni altération des traits. V.T.—LENZ.

Après avoir été mordu, le malade fait encore quelques pas, puis chute et mort avec beaucoup de douleurs et gonflement. V. T. — LENZ.

A la suite de plusieurs morsures dans le doigt, sortie de gouttes de sang par les plaies, et, après les avoir sucées, gonflement des doigts et de la bouche. Le malade, incapable de continuer sa marche, est forcé de s'asseoir, et assure qu'il doit mourir ; *il est tellement fatigué, qu'étant assis sur un tronc d'arbre, il se laisse tomber la tête en bas*, de manière que tout tombe de ses poches. Ayant fait un court chemin en voiture, il faut qu'on le sorte, incapable qu'il est de supporter le mouvement. *Il ne peut ni marcher ni rester debout*, tant est grand le relâchement des muscles. Les mains sont noires et froides, bouche et ventre gonflés ; le malade demande du secours et dit qu'il doit mourir. Puis vomissement et diarrhée toutes deux mêlées de sang ; désir de boire du lait ; au bout de quatre-vingt-dix minutes, mort tranquille et silencieuse. V.T. — LENZ.

Après la morsure, syncope précédée de nausées, vomissement, vertiges, obscurcissement des yeux, insensibilité, apathie, déglutition difficile et émoussement de tous les sens. PLUSIEURS.

Après avoir été mordu au pied, douleurs violentes dans la partie blessée, angoisse, gastralgie, vomis-

sement et syncope; puis émoussement de la vue et de l'ouïe, pouls presque insensible, corps gonflé et froid. (Guérison par la chaleur sèche, le vin chaud, des substances alcalines et sudorifiques.) V. T. ?—
PALETTA.

95. Après avoir été mordu, aucune sensation de douleur, mais état d'asphyxie, fort gonflement de la jambe et teint décoloré; puis vomissement avec disparition de cet état. (Après l'emploi de frictions avec de l'huile, du vin chaud en abondance et des couvertures chaudes; sueur. Guérison en 3 semaines).
V. T.—LENZ.

Au bout de 15 minutes, face d'une pâleur mortelle, yeux éteints, membres froids, insensibles, *relâchés et restant dans la position donnée*; pulsations du cœur petites, tremblantes; respiration lente, difficile; yeux et oreilles insensibles; puis quelques convulsions dans la face, et mort. (Chez un enfant mordu au trou sous-orbitaire. Dans la dure-mère, sang en abondance; dans la pie-mère, plus qu'à l'ordinaire; substance du cerveau inaltérée, point d'exsudations séreuses. Le poumon, le ventricule droit du cœur, la veine cave et l'artère pulmonaire, remplies de sang. Dans la trachée-artère, de l'écume rougeâtre. Sang point décomposé.)
RENGGER.

Un enfant de 3 ans mourut, après une morsure à la veine céphalique, au bout de 30 minutes, avec grande faiblesse, angoisse, soif, vomissemens, convulsions. RENGGER.

Peu de minutes après la morsure, vomissemens, prostration, insensibilité. — (Guérison par l'arsenic.) *Coluber carcinatus*? — IRELAND.

Chez une jument mordue au pli de l'aîne, les mamelles enflèrent d'une manière énorme. Au bout de 8 jours, elle fut rétablie; mais son poulain, l'ayant tétée, tomba malade, refusa toute nourriture, eut des *tremblemens violens de la partie postérieure du corps*, soif inextinguible, de manière à ne faire que boire et à avaler d'énormes quantités d'eau, avec répugnance pour le lait de sa mère. Les accidens, surtout le tremblement, s'aggravèrent jusqu'au 8^e jour, où l'animal bondit subitement, hennit fortement et tomba mort. (C'était en vain qu'on avait administré le camphre). V.T. — LENZ.

100. Bientôt après la morsure, gonflement des parties autour de la plaie, et plus tard par tout le corps; teint décoloré; yeux creux et presque éteints; accès fréquens d'évanouissement; de temps en temps, convulsions et tremblement des membres, avec congestion de sang à la tête; écoulement de sang par les yeux, le nez, les oreilles et vomissement de sang; fièvre sèche, consomptive; langue sèche, soif inextinguible; mort. C. — JÉRÔME.

Bientôt après la morsure, chute avec perte de connaissance, saignement abondant de la plaie, douleur violente. Au bout de quelques heures, convulsions, mal à la tête, accès de vomissemens, douleur violente dans la jambe, qui est gonflée. Le 2^e jour, santé rétablie. V.T. — LENZ.

Une femme mordue au pied, se lève avec un cri violent, tombe aussitôt évanouie, et est transportée comme morte dans sa maison; puis écoulement d'une salive blanche par la bouche, convulsions violentes, vomissemens, coliques violentes; gonflement du pied et de la jambe, couleur noire de la peau de tout le corps. Après avoir gardé le lit pendant sept semaines, elle se rétablit. V.-J. LENZ.

Après une morsure à la main, on fit la ligature, et la partie gonflée et douloureuse fut mise dans du petit-lait, lequel montra bientôt à sa surface *la fleur jaune verdâtre qui annonce le venin extrait* (?). Peu après, le malade eut une attaque d'une véritable *épilepsie*, maladie dont jusqu'alors il ne s'était montré aucune trace chez lui. La nuit suivante, grande faiblesse et fatigue; le lendemain, la plaie moins douloureuse, mais couverte d'une grosse vésicule remplie d'une sérosité jaunâtre. La ligature fut laissée jusqu'au 3^e jour, où le gonflement et la douleur disparurent. *A la même époque, la 1^{re}, la 2^e et la 5^e année, retour des attaques d'épilepsie* (qui furent guéries par l'agarc). V. T. — LENZ.

Bientôt après la morsure, corps froid, puis apparition de vésicules, ecchymoses et taches rouges; ensuite retour de la chaleur; grande faiblesse et fatigue pendant plus long-temps, tremblement des lèvres; évanouissement fréquent, mouvemens convulsifs des membres. C. PHILOS. — TRANSACT.

105. Une poule mordue à la cuisse, se redresse, émet des excréments, ne peut plus se tenir debout

et se couche ; au bout de 5 minutes, forts mouvements de la tête et du cou ; au bout de 7 minutes, stupeur ; au bout de 8 minutes, mort. Peau, depuis la plaie jusqu'à l'aîne, couverte d'une ligne noire, *Cophias viridis*. — RUSSEL.

Un chien mordu à la cuisse, lève aussitôt le membre blessé, court çà et là sur les autres pieds, s'étend, paraît inquiet, et rend des excréments. Bientôt après, convulsions violentes de la tête et de la gorge, pattes de derrière paralysées ; efforts inutiles pour se lever ; mort au bout de 2 heures. N. — RUSSEL.

Bientôt après la morsure, gonflement de la partie blessée, qui ne tarde pas à devenir noire et gangrénée ; vomissement, convulsions, mal au cœur et somnolence léthargique. *Trigonocephalus lanceolatus*. — MOREAU DE JONNÈS.

Assoupissement, fatigue, perte de la vue, souffrances arthritiques, vomiturition, vomissement, convulsions, douleurs violentes dans la région ombicale, tension du ventre, pouls petit et fréquent ; la voix presque éteinte, *le malade pria de le laisser dormir, dût-il en mourir*. V. R. — ORFILA. (Voir ce qui suit. JAHR.)

Après une morsure au poignet, peu de douleurs, mais assoupissement ; au bout de 18 heures, réveil avec obscurcissement de la vue. Au bout de 20 heures, le malade ne peut ni voir ni se tenir debout, *il se plaint de ce qu'on ne veut pas le laisser dormir*, se couche, et meurt. Putréfaction rapide du cadavre. *Serpent du Bengale*. — RUSSEL.

110. Dans les cas les moins graves de morsure, il n'y a que de très-légères affections du système nerveux, malaise, mal à la tête, nausées, *forte fièvre*, inflammation de la plaie, etc. *Serpens du Brésil*. RENGGER.

Immédiatement après la morsure, douleur violente, chute avec évanouissement et perte de toutes les forces; en même temps sensation de chaleur parcourant le corps avec la rapidité de l'éclair, occasionnant des horripilations. Au bout d'une demi-heure, vomissement parfois bilieux et plus tard avec grand soulagement. Corps froid, roide, couvert de sueur visqueuse; traits décomposés, yeux proéminens, regard fixe, peau jaune-foncé, pouls excessivement lent, plein et dur. Mâchoires fermées par des spasmes; parole et déglutition très-difficiles. — Gonflement d'abord au pied blessé, plus tard plus haut. (Après l'administration de vomitifs, vomissemens bilieux avec soulagement, diarrhée, sueur chaude et sommeil; au bout de 15 jours, santé rétablie). V. R. — LENZ.

Quelques minutes après une morsure *au talon*, sensation d'engourdissement dans le pied, puis sensation de chaleur montant depuis *le bout du pied*, par la jambe, la cuisse, le ventre, à la poitrine jusqu'à la gorge et la langue. Cette chaleur fut excessivement fatigante et produisit une soif violente. Bientôt après, frissons avec horripilation, tremblement par tout le corps, perte de toutes les forces, forte oppression et vertiges fréquens forçant à se coucher,

Puis aggravation des douleurs brûlantes, gonflement noir et bleuâtre de la langue, parole difficile ; sortie de la langue hors de la bouche ; gonflement du visage, surtout des lèvres et des paupières. Douleur au cœur, nausées, vomissement violent et vertiges fréquens avec évanouissement. *Frissons et sueur froide par tout le corps* ; pouls régulier mais petit et accéléré (pendant 4 jours), pupille dilatée (pendant 4 jours), état d'assoupissement que rien ne peut faire cesser ; grande indifférence pour tout ce qui se passe. Le malade, incapable de balbutier quelques mots indistincts, est comme épuisé par la fatigue et comme accablé par le sommeil ; ne peut plus concevoir aucune idée ni répondre à aucune question ; il soupire pendant le sommeil et demande de l'eau. (Après l'administration d'une tisane de sureau, sueur chaude et abondante par tout le corps.) Pendant la convalescence, langue encore fortement chargée, manque d'appétit et mal à la tête. V.R. — LENZ.

Les phénomènes chez ceux qui succombent à la suite des morsures, sont en général bientôt fatigue, abattement moral, inquiétudes ; face alternativement pâle et rouge ; battemens de cœur irréguliers, spasmodiques, avec nausées ; plaie gonflée, sans inflammation, mais entourée d'une auréole bleue, et parfois douloureuse ; — pouls accéléré, plein, souple ; — vertiges, maux de tête, vomissement, parfois diarrhée bilieuse ; — urines d'abord claires, puis troubles, jaune-bleuâtre ; sueur locales et générales,

très-abondantes, mais froides; — angoisses qui vont en augmentant, avec soif, désir de l'air libre et de l'eau froide; — langue chargée d'un enduit jaune, et tremblante; — face terreuse, yeux ternes et éteints; tremblement et convulsion des membres; perte de la connaissance, des forces et diminution du pouls. Enfin, langue noire, écoulement de sang veineux par la plaie, éruption de pétéchiés, saignemens par le nez, les oreilles et l'anus, etc.; parfois encore gonflement de tout le corps, surtout du ventre. Dans deux cas les veines du membre blessé éclatèrent. — Durée de la maladie, de 12 heures, jusqu'à 15 jours. — RENGGER.

Après une morsure au bras, saignement de la plaie avec gonflement et ecchymoses. En même temps faiblesse, défaillance, inquiétude, douleur d'estomac, soif, vomissement continu; peau froide, excepté à la partie gonflée qui est chaude et décolorée; délire, hoquet, dyspnée. (De la viande fraîche appliquée sur la plaie soulagea beaucoup, des fumigations avec de la laine brûlée améliorèrent l'état d'une manière frappante. On administra encore opium, camphre et ammonium; au bout d'une semaine, suppuration de la plaie; plus tard, rétablissement de la santé.) C. — *NORTHAMERICAN Journal*, 1831.

115. Après une morsure au doigt, douleur violente, subite, avec écoulement de sang, gonflement du doigt et nausées, puis horripilation froide, soif subite, vomissemens fréquens, et plusieurs évacua-

tions alvines; peau plutôt froide que chaude. Au bout de 9 heures et demie, *gonflement du bras jusqu'à faire éclater la peau*, malgré les ligatures qu'on avait faites. Couleur pâle du gonflement, comme un œdème, cependant sans laisser l'empreinte du doigt, mais avec sensibilité douloureuse au toucher. En même temps, face pâle, frissonnement, pouls excessivement lent et faible, sensation de fatigue par tout le corps. V.T.—SILBERGUND.

Dans des circonstances favorables, et en cas d'un secours convenable, les suites de la morsure sont : *gonflement œdémateux de la plaie* qui éclate et sécrète un pus sanieux et sanguinolent; la plaie guérit lentement et saigne facilement; les bords en deviennent bleu-foncé, et la peau aux environs se gangrène dans une large étendue; peu à peu, pendant l'amélioration générale, la suppuration s'établit; d'abord le pus est séreux. Il y a rétablissement gradué avec sueurs, parfois évacuations bilieuses, et urines avec sédiment couleur de brique. Dans quelques cas il y a aussi nécrose des os des mains et des pieds. La cicatrice est couverte d'un épiderme très-mince, enflée, bleuâtre et saigne facilement. Le malade reste pendant long-temps faible, cachectique, avec teint terreux; il perd les cheveux, qui cependant se reproduisent plus tard. Quelquefois il se relève et meurt après plusieurs années d'une hydropisie générale. RENGGER.

Après une morsure au pied droit, au dessus du talon, aussitôt nausées et envie de vomir; au bout

de 15 minutes, douleurs dans toute la tête, grande angoisse et inquiétude, soif violente, diarrhée et oppression; — Douleurs violentes, brûlantes dans le ventre, qui est ballonné et douloureux au toucher. Dans la jambe blessée, douleurs brûlantes, violentes, avec gonflement excessif, même au dessus de la ligature faite au genou. (Après l'application extérieure de *spirit. vin. camph.*, *ol. tereb.*, *spir. sal. ammon. caust.*, et après l'administration de *camph.* avec *opium*, disparition de tous les symptômes, à l'exception de) : gonflement se répandant peu à peu sur tout le corps, et ne disparaissant qu'au bout de quelques jours, avec taches marbrées, jaunâtres, verdâtres et bleuâtres. W. C. — DETWILLER.

Après une morsure au petit orteil, vomissement et faiblesse jusqu'à faire tomber, puis *bleuissement du pied blessé, comme s'il était teint par l'indigo, cependant sans gonflement*. La nuit suivante, fièvre violente avec délire. — Le lendemain, fort gonflement depuis la plaie jusqu'au cou, occupant tout le côté droit du corps, couleur verdâtre, bleuâtre et jaunâtre. En même temps, urines jaune-foncé comme dans l'ictère, vomissement de tous les alimens (pendant 8 jours), et grande faiblesse, au point de s'évanouir en redressant seulement la tête. Au bout de 10 jours un peu d'appétit; vers la fin de la 3^e semaine, gonflement diminué; au bout de 7 semaines, la malade (âgée de 71 ans) quitta le lit. Pendant toute la maladie point de convulsions ni sueurs. Le pied blessé resta raccourci pendant quelque temps; au bout

de deux ans, la malade le traîne encore et y sent des douleurs à tous les changemens de temps. V.T. — LENZ.

Après une morsure au doigt, douleurs violentes et gonflement à la partie blessée, augmentant rapidement de violence et d'étendue; puis vomissement de matières amères, bilieuses; au bout de 2 heures, gonflement doublé de volume, violet, froid et très-douloureux. En même temps, oppression et angoisse; pouls petit et contracté. Ecoulement abondant de sang noir par les incisions faites dans la plaie; tissus cellulaire, vert et bleu. V.T. — COSTE, *journal de médecine*.

Après une morsure à la main, bras froid et gonflé jusqu'à l'épaule; délires nocturnes; évanouissement fréquent; pouls accéléré (100 jusqu'à 103); extravasation de sang sous toute la peau du côté jusqu'aux reins; mains et bras froids, douloureux à la pression; vésicules au bras. En même temps, grande faiblesse, tremblement des lèvres, évanouissement, mouvemens convulsifs des membres; couleur bleuâtre de la peau du bras. C. — HOME.

Une femme ayant été mordue au pied, eut un gonflement excessif du membre blessé, avec deux stries jaune-bleuâtre, depuis le tibia jusqu'à la cuisse et le ventre. En même temps, tremblement douloureux des membres, forçant à s'asseoir, et gonflement du ventre, au point que le corset éclata et les boutons de la robe sautèrent. Puis douleur violente et inouïe dans le ventre, et plus tard aussi dans

les mâchoires et la tête, avec convulsions générales. Puis, après avoir fait vingt pas, chute, et après avoir été rapportée chez elle et avoir bu du lait, vomiturition et vomissement d'une grande masse de lombrics; ensuite on entendit un craquement dans la gorge après lequel il se manifesta un fort gonflement de la gorge et des glandes amygdales,) qui rendirent la déglutition impossible. La malade conserva sa pleine connaissance; mais elle fut tellement faible qu'elle ne put proférer aucune parole; elle resta roide sur son lit, incapable de faire le moindre mouvement. Après quelques vomissemens, le gonflement du ventre diminua un peu, mais la cuisse et la jambe restèrent enflées, *couleur bleu-foncé, jaune et verdâtre*, froides comme la glace et insensibles comme du bois. Ventre resserré pendant 9 jours, puis évacuation avec beaucoup de douleur et tenesme; vomissement de tous les alimens et de toutes les boissons pendant 7 jours. Au bout de 15 jours, disparition du gonflement, et au bout de 5 semaines, rétablissement de la santé. V. T. — LENZ.

Après avoir été mordu au pied et avoir sucé la plaie, aussitôt vomissement et pied gonflé, insensible et hors de servir. Le troisième jour, le malade fut près de mourir, avec vomissement continu, saignement de nez, oppression de poitrine, angoisse indicible, yeux enfoncés, face défaite, gonflement depuis le pied jusqu'au ventre, avec grosses vésicules et peau jaune grisâtre. (Après l'administration de sudorifiques,

rétablissement de la santé au bout de 24 heures.
Plaques gangrénées au pied. V.T. — LENZ.

Le venin de la vipère introduit dans une plaie coagule en partie le sang de l'animal, mais mêlé au sang tiré de la veine, il ne le coagule plus. FONTANA.

Du venin mêlé avec du sang tiré de la veine, rend celui-ci noirâtre; le mélange à la même vertu que le venin. V. R. — FONTANA.

125. A la suite d'une morsure de serpent, ainsi que dans le scorbut, et la maladie tachetée de Werlhoff, le cruor du sang paraît se dissoudre dans le sérum. AUTENRIETH.

(*Note du docteur Hering.* — Des expérimentations microscopiques sur l'influence du venin sur le sang, vont être faites le plus tôt possible. La grande similitude entre ce que l'on appelle action chimique et action dynamique, nous mène à bien des conclusions ultérieures. Nous remarquons cette similitude entre autres aussi dans les effets de la créosote, ainsi que dans celle des *ranuncules*. Hg.)

Aussitôt que la plaie prend un aspect maladif, la maladie est générale. V.R. — FONTANA.

Plus un animal meurt lentement, plus la maladie se manifeste à la partie blessée. V.R. — FONTANA.

La mort arrivant promptement, il se manifeste beaucoup moins de signes morbides à la plaie, que lorsque la mort tarde à venir et que la maladie met plus de temps à se développer autour de la plaie.

Le venin inoculé en petite quantité produit peu

de signes locaux, et peu d'autres symptômes ; mais il a des suites qui se développent lentement et restent pendant long-temps. Les altérations locales, ainsi que les suites aiguës et chroniques ne sont donc que des formes différentes de la même maladie. Hg.

30. Les animaux mordus à différentes parties, meurent plus vite que ceux qui ont été mordus autant de fois à la même partie. V.R. — FONTANA.

Dans plusieurs cas, où il y avait beaucoup de douleur et gonflement, la santé se rétablit. Hg.

C. SUITES CHRONIQUES DE LA MORSURE.

Le temps où la mort arrive par suite de morsure est de quelques secondes jusqu'à plusieurs jours.

C. MICHAELIS.

Note. Pourquoi pas même de plusieurs semaines et de plusieurs années ? Hg.

Les personnes qui ont même été rétablies des suites de morsure, restent ordinairement malades pendant toute la vie. C. — BOSE.

Les personnes qui ont été mordues restent malades, et gardent pendant toute la vie les jambes gonflées et couvertes d'ulcères (trouées). *Serpens du Brésil.*

135. Les personnes rétablies des premières suites de la morsure restent pendant toute la vie cachectiques. JÉRÔME.

Une femme mordue au doigt, ne fut rétablie qu'au bout de 7 semaines, et resta malade pendant plus d'un an. V. T. — LENZ.

Une autre éprouvait pendant 4 ans, à la même époque de l'année où elle avait été mordue, de grandes angoisses de cœur, endolorissement du pied blessé et paralysie du bras droit. V.T. — LENZ.

Les malades restent pendant long-temps faibles, cachectiques et conservent un teint terreux. Souvent ils perdent les cheveux, qui cependant plus tard se régénèrent. Quelquefois ils se remettent et meurent au bout de plusieurs années hydropiques. RENGGER.

Les personnes rétablies meurent quelquefois lentement de fièvres nerveuses. *Serpens du Brésil.*

140. Après la morsure le pied resta gonflé et couvert, pendant 14 ans, d'un ulcère malin; en même temps, teint terreux, mauvaise mine, apathie extraordinaire, vie presque éteinte. C. — JÉROME.

Imbécilité et paralysie des extrémités inférieures et de la vessie, sont observées comme des suites chroniques de la morsure. RENGGER.

Un chien mordu ne regagna jamais plus sa vivacité d'auparavant. Il resta lent dans ses mouvemens et paresseux. V. T. — GRÆVE.

Une chienne mordue au museau, et atteinte ensuite d'un gonflement de la tête au point de ne plus pouvoir ni voir ni manger, fut rétablie dans quelques jours, mais elle eut un gonflement au bas du cou, rempli d'un pus sanieux et verdâtre. *Au bout d'un an, à la même époque, le même gonflement, mais moins volumineux, avec une espèce d'hydrophobie qui cependant cessa au bout de quelque temps. L'année suivante, à la même époque, absolument les mêmes acci-*

dens. Pendant ces deux accès, les petits qu'à cette époque cette chienne allaitait, moururent tous.
V. T. — LENZ.

Après une morsure, il reste, pendant des années, vertiges, douleurs de poitrine, paralysie et ulcères.
Trigonocephalus lanceolatus. — MOREAU DE JONNÈS.

145. Après une morsure, le malade conserva pendant long-temps une faiblesse d'un des yeux.
V. R. — JOHN.

La santé générale rétablie, la vue resta excessivement faible. *Serpent des Indes orientaux.* CLARKE.

Après une morsure au pied, gonflement, douleur qui se répand rapidement jusqu'au ventre, rétablissement lent. Aubout de 20 ans, la jambe était encore malade, douloureuse et couverte de taches qui furent tantôt jaunes, tantôt bleues, tantôt rouges et grandes. Ces taches ayant disparu subitement, ce furent les yeux qui souffrirent au point que le malade perdit la vue pendant deux ans. Les yeux s'améliorant, le mal se répandit dans tout le corps et produisit, en changeant plusieurs fois de place, des douleurs dans le corps et dans les membres. A la fin le malade devint presque entièrement sourd. V. T. — LENZ.

Après une morsure au cou (chez un chien), gonflement énorme du cou et de la tête, au point que l'animal ne put ni voir ni manger; au bout de 3 jours cessation du gonflement, mais la peau resta constamment flasque et pendante. *Serpent du Brésil.*
PRINCE MAX. DE NEUWIED.

Après la morsure, la face reste rouge et gonflée, comme suite chronique. Hg.

150. Après une morsure au pied, la jambe resta paralysée pendant un an, avec roideur dugenou; à tout changement de temps douleurs pénibles, lancinantes et déchirantes dans le membre blessé et dans la tête, même encore après des années. Au cou il resta un gonflement goîtreux. V.-J. LENZ.

Une femme enceinte, mordue et rétablie, accoucha, à l'époque ordinaire, d'un enfant bien portant. Mais à peine ayant tété, l'enfant prit la couleur du serpent à sonnettes, enfla partout le corps, et mourut. De même un petit chien et trois agneaux — A l'accouchement suivant, au bout de deux ans, le lait fut sain. C. — COXE.

Après une morsure au bras, gonflement du bras, avec peau décolorée; puis (après l'emploi de sudorifiques et des ventouses) amélioration. Le bras reste décoloré pendant quelques années jusqu'au moment de la mort qui eut lieu subitement. Chez une femme très-âgée. V.T. — LENZ.

Des taches jaunâtres et bleuâtres qui, chez un enfant, avaient suivi la morsure, disparurent en hiver; mais au bout d'un an, à la même époque, les taches reparurent sur les mains et les pieds.

Après une morsure, il parut tous les ans, à la même époque où elle été avait faite, douleurs, gonflement et fièvre, taches jaunâtres et bleuâtres sur le corps. C. — CARPER.

(Suite dans un numéro prochain.)

CLINIQUE HOMŒOPATHIQUE,

par le docteur CURIE.

(Suite.)

GASTRITE CHRONIQUE. *Arsenic.*

Symptômes primitifs ou caractéristiques. Pression à l'estomac après avoir mangé ; pression et brûlement à la région précordiale, à l'estomac, au bas-ventre et au rectum ; endolorissement et anxiété à la région précordiale ; douleur dans la région de l'estomac pendant les vomissemens.

Symptômes consécutifs. Nausées continuelles, avec vomissemens et diarrhée ; vomissemens violens, avec strangulation ; vomissemens chroniques des alimens et ensuite de bile ; vomissemens violens d'eau mêlée de mucosités ; vomissemens de matières noires ; immédiatement après avoir bu une très-petite quantité de liquide, vomissemens de matière verte avec diarrhée ; perte du goût des alimens ; désir ardent de boire de l'eau froide qu'on ne peut prendre qu'en très-petite quantité.

Symptômes sympathiques. Vertiges le soir ; vertiges avec battemens dans la tête en se redressant ; lourdeur et sensation de vide dans la tête avec bourdonnemens dans les oreilles en chambre, avec amé-

lioration au grand air; céphalalgie frontale battante avec envie de vomir; face pâle et terreuse; face jaune avec yeux creux et entourés d'un cercle bleuâtre; ulcérations des lèvres; aphtes dans la bouche; haleine fétide; palpitations de cœur avec grande angoisse; déchiremens dans le dos et les membres inférieurs; sensation de torpeur des membres; grand amaigrissement; besoin de se coucher et faiblesse subite; étant couché on se sent de la force, on veut se lever mais on retombe aussitôt; insomnie pendant la nuit avec agitation et jactation continuelles; réveil en sursaut et tressaillement pendant le sommeil; inquiétudes et angoisses nocturnes qui forcent à quitter le lit; excitabilité morale; dépit; crainte excessive de la mort; manie.

GASTRITE CHRONIQUE. *Bryonia.*

Symptômes primitifs. Après avoir mangé pression sur l'estomac comme par une pierre; brûlement dans l'estomac; tous les alimens pèsent sur l'estomac et reviennent par la régurgitation; brûlement à l'épigastre; élancemens dans l'épigastre.

Symptômes consécutifs. Vomissemens des alimens; renvois du goût des alimens ou amers, après avoir mangé ou à vide; efforts pour vomir avec suffocation; hoquet avec suffocation et vomissemens de ce qu'on a mangé ou de bile.

Symptômes sympathiques. Vertiges; céphalalgie frontale brûlante; teint jaune terreux; rougeur et chaleur brûlante des joues, après les repas; odeur

putride de la bouche; langue blanche chargée; goût amer, fade, pâteux ou putride de la bouche; soif ardente; répugnance pour les alimens; brûlemens lancinans après de légères émotions; suppression des selles; constipation opiniâtre; insomnie; grand besoin de bâiller; rêves vifs; irritabilité chagrine; humeur colérique; anxiété.

GASTRITE. *Calcareæ.*

Symptômes primitifs. Faiblesse d'estomac, avec lenteur de la digestion; pression d'estomac après avoir mangé et en toussant; crampes d'estomac; pression dans l'épigastre pendant la nuit; gonflement de l'épigastre avec douleur pressive; crampes d'estomac avec vomissemens d'alimens.

Symptômes consécutifs. Vomissemens de matières acides chez les enfans; amertume du goût de la bouche le matin; faim peu de temps après avoir mangé; faim canine le matin; soif ardente continue, surtout après avoir bu quelque chose de froid, avec perte de l'appétit; dégoût chronique pour les alimens où il entre de la viande; renvois amers.

Symptômes sympathiques. Vertiges; entreprise chronique de la tête comme s'il y avait une planche devant cette partie; étourdissement et tremblement avant déjeuner; teint jaune-pâle; exspuition continue d'une salive acide; constipation; après la selle, laxité et courbature; avant la selle irritabilité; urine fétide avec sédiment blanc; lassitudes subites; extrême lassitude après une marche modérée au

grand air; défaillance, abattement; somnolence pendant le jour et envie de dormir le soir de bonne heure; rêves anxieux, rêvasseries; oppression nocturne, avec chaleur; anxiété et agitation au lit; la nuit, pression dans l'épigastre avec renvois au larynx et à la tête; soif pendant la nuit; abattement nerveux; anxiété au crépuscule; timidité; disposition à pleurer; humeur morose avec pesanteur des jambes; accès de désespoir pour la perte de la santé; humeur mélancolique.

GASTRITE. *Cocculus*.

Symptômes primitifs. Violentes crampes d'estomac; serrement dans l'estomac; pincemens dans l'épigastre avec gêne de la respiration; plénitude à l'estomac qui gêne la respiration; crampes d'estomac immédiatement après avoir mangé; oppression anxieuse à l'épigastre; envie de vomir en mangeant; renvois avec douleur à l'estomac et à la région précordiale.

Symptômes consécutifs. Nausées jusqu'à la défaillance; renvois fétides avec envie de vomir; renvois putrides; violens renvois à vide; goût métallique de la bouche; goût acide de la bouche, surtout après avoir mangé; extrême dégoût pour toute espèce d'alimens et de boissons; goût acide du pain; langue jaune chargée; selles dures, pénibles; constipation.

Symptômes sympathiques. Vertige comme d'ivresse avec envie de vomir en se dressant sur son lit, et qui

force à se recoucher ; obnubilation surtout après avoir bu et mangé ; céphalalgie, comme si la tête était vide et creuse ; pression et chaleur dans les yeux ; cercle bleu autour des yeux ; engourdissement des mains ; endolorissement des membres au toucher ; tous les symptômes, surtout ceux de la tête, s'aggravent lorsqu'on boit, mange, dort ou parle ; les douleurs sont ordinairement accompagnées de tristesse ; sommeil interrompu par une angoisse effrayante et de l'agitation ; rêves anxieux, terribles ; angoisse vive et subite ; extrême sensibilité morale ; disposition à s'offenser de tout avec dépit.

GASTRITE. — *Ignatia*.

Symptômes primitifs. Douleurs d'estomac qui troublent le sommeil et s'aggravent par la pression ; brûlement dans l'estomac ; douleur de pression obtuse à l'épigastre ; sensation de faiblesse et de vide dans l'épigastre.

Symptômes consécutifs. Nausées avec agitation et anxiété ; regurgitation des alimens ingérés ; regurgitation d'eau amère dans la bouche ; hoquet chaque fois que l'on vient de boire ou de manger ; aversion pour les alimens et les boissons ; répugnance pour le lait ; on conserve long-temps le goût du lait qu'on a pris.

Symptômes sympathiques. Vertige, avec scintillement devant les yeux ; lourdeur de tête ; déchirement lancinant, avec térébration au cerveau ; teint pâle ; gerçures et saignement des lèvres ; douleur à

la surface interne de la lèvre inférieure, comme si elle était excoriée; langue humide, blanche, chargée; la bouche est continuellement remplie de mucosités; selles dures; tenesme; urine aqueuse; lourdeur des jambes, avec tention; engourdissement feurmillant des membres; maladies causées par la noix vomique; grands bâillemens, avec sensation de dislocation de la mâchoire; disposition à la frayeur; irrésolution.

GASTRITE. — *Lycopodium*.

Symptômes primitifs. Pression d'estomac; pression d'estomac avec amertume du goût, après avoir mangé; douleur d'estomac avec frissonnement et torpeur des mains; gonflement de l'épigastre avec endolorissement au toucher.

Symptômes consécutifs. Nausées, le matin à jeun; fréquentes nausées; renvois gras, acides; hoquet violent par accès; après avoir mangé, serrement et plénitude de poitrine; le matin, goût amer dans la bouche; faim immodérée; boulimie; absence de soif; perte de l'appétit; répugnance pour les alimens cuits et chauds, pour le pain noir et la viande.

Symptômes sympathiques. Vertiges; vertige, tournoyant avec vomiturition; chaleur dans la tête; congestion du sang vers la tête; pesanteur de la tête; céphalalgie avec sensation de défaillance et grande agitation interne; grisonnement des cheveux; cuissons dans les yeux; abattement produit par la musique, le bruit ou le son de l'orgue; accès fréquent

de chaleur au visage ; teint jaune pâle , terreux avec rides profondes , cercle bleu autour des yeux et teinte bleue des lèvres ; jaunissement des dents ; selles difficiles ; l'exonération exige de grands efforts ; constipation ; faiblesse sensible , surtout pendant le repas , avec horreur du mouvement ; le soir , fermentation du sang avec agitation et tremblement ; défaut de force intérieure ; fatigue dans les membres en s'éveillant ; besoin continuel d'être couché ; bâillemens fréquens et somnolence ; somnolence pendant la journée et le soir de bonne heure , on s'endort tard ; sommeil agité avec rêves terribles , anxiété et réveil fréquent ; cauchemar ; crainte de la solitude ; irritabilité et insensibilité avec des pleurs ; abattement ; entêtement ; dépit ; extrême indifférence.

GASTRITE. — *Silicea*.

Symptômes primitifs. Pression d'estomac , comme par une pierre ; pression d'estomac après avoir bu vite ; pression d'estomac chronique , aigreurs et vomissemens , successivement après avoir mangé ; endolorissement de l'épigastre , en pressant dessus ; griffement dans l'épigastre , quelquefois après avoir mangé.

Symptômes consécutifs. Renvois du goût de ce qu'on a mangé ; aigreurs avec horripilation ; nausées le matin , suivies de régurgitation d'eau amère ; nausées continuelles et vomissemens ; tous les matins nausées avec céphalalgie , et douleurs dans les yeux

en les tournant ; vomissemens chaque fois que l'on a bu ; perte d'appétit avec soif ardente ; répugnance pour les alimens chauds ; on ne peut manger que froid ; dégoût pour la viande ; l'enfant ne veut pas têter, il vomit après avoir tété.

Symptômes sympathiques. Vertiges à tomber ; vertiges avec nausées ; embarras de la tête ; le soir, étourdissemens comme d'ivresse ; congestion du sang vers la tête avec battemens ; pesanteur de tête avec tendance au front, chaque jour ; teint terreux ; pâleur du visage ; douleur térébrante dans les dents ; on a continuellement des mucosités dans la bouche ; constipation avec efforts sans résultat ; selles muqueuses ; engourdissemens des bras et des jambes ; sensibilité aux variations atmosphériques ; défaillances ; évanouissemens ; grande maigreur. On s'endort tard ; rêves nombreux, anxieux, et rêvasseries avec réveil fréquent ; insomnies occasionées par la fermentation du sang et la chaleur à la tête ; cauchemar ; anxiété et inquiétude ; humeur chagrine ; découragement avec dégoût intérieur de la vie.

GASTRITE. — *Sulphur.*

Symptômes primitifs. Sensibilité de la région de l'estomac ; pression d'estomac après avoir mangé ; crampes d'estomac pendant la nuit ; fouillement dans l'épigastre ; brûlement dans l'estomac et l'épigastre.

Symptômes consécutifs. Nausées après avoir mangé ; nausées avec vomissemens de matières acides et

amères et aqueuses, et sueur froide au visage; vomissement d'alimens; renvois fétides la nuit; régurgitation des alimens; aigreurs; salivation; aphthés; haleine fétide, après avoir mangé.

Symptômes sympathiques. Vertiges; embarras de la tête avec difficulté de penser; céphalalgie avec nausées; teint pâle, maladif; yeux creux et entourés d'un cercle bleu; perte totale d'appétit avec répugnance pour le pain et la viande; insapidité des alimens; appétit seulement pour les mets acides; pour peu que l'on mange, oppression de poitrine, comme par un poids; amertume de la bouche, le matin elle se dissipe en mangeant; envie d'aller à la selle, sans résultat; selles compactes, noueuses; constipation chronique; on ne va à la selle que tous les deux ou trois jours; toux sèche; engourdissement des membres; agitation universelle qui ne laisse aucun repos; amaigrissement; c'est debout que l'on se sent le plus mal; suite fâcheuse de l'abus du mercure; somnolence diurne, insurmontable, surtout après midi, et le soir à la lumière; on s'endort tard le soir; la nuit, insomnie et agitation; sommeil prolongé le matin et non réparateur; cauchemar; irritabilité, humeur chagrine et abattement; agitation et précipitation; anxiété le soir; tristesse et affaissement.

(*Ext. des Annales du dispensaire de Londres.*)

VARIÉTÉS.

Les courtes réflexions publiées dans notre dernier numéro sur le compte-rendu du dispensaire de M. Lafitte dont le *Nouveau-Monde* s'était occupé, nous ont valu plusieurs réclamations. Nous en entretiendrons le lecteur pour la dernière fois. Nous serons toujours prêts à soutenir des luttes de doctrine, et à les poursuivre aussi loin que le permettront la raison et l'expérience. Quant aux querelles de personnes, ce sera toujours avec un profond dégoût que nous les subirons, et nous croirons au-dessous de notre position et de notre dignité, de suivre sur un pareil terrain ceux qui tenteraient de nous y conduire.

Rappelons succinctement l'objet en discussion.

Le journal *le Nouveau-Monde* relate plusieurs faits de guérison obtenus par M. Lafitte dans le dispensaire de M. Mure. Ces faits y sont représentés d'une telle manière qu'à moins de n'avoir jamais vu de malades, et de n'avoir jamais étudié la médecine, il était impossible de méconnaître à un plus haut degré les conditions essentielles de toute bonne observation médicale.

Dans l'intérêt de l'homœopathie, dans l'intérêt aussi de ceux qui la pratiquent et ont embrassé sa

défense, nous avons protesté contre les faits avancés en disant : qu'il était impossible de guérir en trois semaines *un enfant atteint d'ulcère ayant détruit la cornée de l'œil droit, avec staphytôme sur la cornée de l'œil gauche, de diarrhée et gonflement des glandes du mésentère*. Nous avons dit aussi qu'une *ophthalmie scrofuleuse avec taches sur la cornée*, n'avait pu être guérie en vingt-deux jours.

Nous confirmons aujourd'hui les paroles prononcées dans notre dernier numéro, et nous déclarons ne vouloir retrancher aucunes des pensées, aucunes des expressions contenues dans l'article qui nous occupe. Lorsque M. Lafitte rencontrera dans sa pratique d'autres malades atteints d'affections semblables et qu'il voudra nous rendre témoin du traitement en nous permettant de constater la maladie par nous-même et avant l'emploi de tout agent thérapeutique, alors nous nous engageons à proclamer notre erreur d'aujourd'hui, en supposant que nous soyons dans l'erreur. Jusques-là, nous maintiendrons notre dire, fort que nous sommes du témoignage de notre expérience et de celle d'un grand nombre de nos confrères. C'est là notre réponse à la lettre fort étrange que nous adresse M. Lafitte. Nous aurions été jaloux que ce dernier nous dit comment il s'y était pris pour opérer en aussi peu de temps des guérisons aussi miraculeuses, et qu'au lieu de se retrancher derrière une autorité vénérable et vénérée, il se mit tout-à-fait à découvert en apportant à l'appui de ses assertions le témoignage d'hommes

compétens, ayant assisté au traitement suivi. Quand il s'agit de preuves de faits, on ne peut argumenter que les faits à la main, les assertions et les déclamations sont de nulle valeur.

Dans la lettre que nous reproduisons plus bas, M. Lafitte nous offre d'aller à son dispensaire vérifier ses guérisons. Nous ne doutons pas que M. Lafitte nous présenterait des malades guéris. Mais de quelle maladie étaient-ils atteints? Nous avouons qu'il nous serait impossible de le dire, du moment où les sujets qui nous seraient présentés ne sont plus malades. Notre prétention n'a jamais été de nier que M. Lafitte eût guéri les malades dont l'histoire a été indiquée dans l'article du *Nouveau-Monde*; mais nous affirmons qu'il y a eu erreur de diagnostic, que jamais les malades n'ont eu les affections qui leur sont attribuées.

Qu'il nous soit permis en terminant de nous étonner que M. Lafitte soit assez peu jaloux de sa réputation pour laisser publier sous son nom des observations aussi mal faites que celles dont il s'agit.

Voici la lettre de M. Lafitte.

N° I.

Monsieur,

Vous avez dans votre dernier numéro inséré un article que produisait le *Nouveau Monde*. A la suite de cet article, vous niez la guérison de quatre malades;

j'ai été fort étonné de lire avec quelle légèreté vous avez écrit qu'il était impossible que l'homœopathie guérît aussi rapidement de pareilles affections ; et mon étonnement a été d'autant plus grand que je n'ai jamais vu M. Molin à la clinique de l'Institut homœopathique ; il me semble qu'il eût été plus sage de sa part de vérifier les résultats obtenus par l'homœopathie, que de se contenter, sans aucunes preuves, d'écrire qu'il était faux qu'ils eussent été obtenus, et d'ajouter témérairement que notre maître Hahnemann serait beaucoup moins prompt. J'ignore, monsieur, si vous avez suivi long-temps la clinique de notre honorable maître ; quant à moi, j'ai des preuves, et je ne suis pas le seul, qu'il lui a suffi d'un seul médicament pour amener une guérison parfaite d'affections réputées incurables par des médecins aussi distingués que MM. Sichel et Cullerier.

Au reste, votre démenti ne m'afflige nullement, attendu que plusieurs personnes qui aujourd'hui sont abonnées à votre journal ont été elles-mêmes témoins des faits que vous réfutez si légèrement ; la seule impression pénible que j'aie retirée de la lecture de votre article a été la crainte que Hahnemann crût, non pas à l'impossibilité de pareilles guérisons, elles lui sont familières, mais que je n'avais guère mis à profit les bons conseils que sa bienveillance a bien voulu me donner quelquefois. Heureusement, son suffrage m'a promptement rassuré ; car je me suis empressé de lui mettre sous les

yeux la preuve la plus palpable des faits avancés, les malades guéris par mes soins.

Comme je vous offre les moyens de vérifier mes assertions, je ne doute nullement que votre loyauté ne vous fasse un devoir d'insérer ma lettre dans votre prochain numéro.

Agréé, monsieur, mes salutations.

LAFITTE.

L'article polémique que nous avons publié a également blessé M. Mure.

Nous avons compris son irritation quand nous avons su que l'article attaqué était de lui et que le *Nouveau Monde* ainsi que M. Lafitte étaient étrangers à sa rédaction.

M. Mure a lancé dans le monde une lettre imprimée en style de libelle, lettre dont il a eu l'obligance de nous faire tenir un exemplaire. Nous reproduisons textuellement cette diatribe, afin que chacun la juge ce qu'elle vaut. Et, sans tenir le moindre compte des choses désobligeantes que l'auteur nous adresse, nous répondrons très-brièvement au petit nombre de questions qu'il soulève sans en résoudre aucune.

N° 2.

Lettre à M. le docteur Molin, rédacteur du journal de la doctrine hahnemanienne.

Eh quoi ? monsieur, déjà des hostilités ! La propagation de l'homœopathie vous est donc bien odieuse, ou plutôt sa marche est donc bien rapide, pour vous amener si tôt à un pareil dénouement ? Je m'y attendais un peu, je vous l'avoue, mais un peu plus tard ; en vérité, votre précipitation me donnerait de l'orgueil.

Quelle violence ! quelle sortie ! quelle brusque attaque ! j'en suis, je vous jure, tout étourdi ; mais vous, monsieur, ne craignez-vous pas de vous être laissé entraîner un peu loin : la colère est mauvaise conseillère, et vous en avez la preuve en cette circonstance.

Vous savez que notre maître, que Hahnemann a voulu voir lui-même les malades, dont vous niez la guérison, et a vérifié par ses yeux l'exactitude des renseignemens fournis à la rédaction du *Nouveau-Monde* ; lui-même m'a attesté ce fait, en s'étonnant du fâcheux exemple que vous veniez de donner. J'ajouterai que les personnes qui l'entendaient avec moi ont partagé cet étonnement.

Vous n'hésitez sans doute pas à vous rétracter dans votre prochain numéro. Il est dur d'avouer un tort dont on rougit, mais enfin un homme d'hon-

neur n'a pas le choix en pareille circonstance, et je vous estime assez pour attendre de vous cet acte de courage. Quant à moi, après l'arbitrage de Hahne-mann, vous pensez bien que cela m'est parfaitement indifférent, et que mon but, à présent, est moins de revenir sur un fait matériel que d'analyser les singulières réflexions que vous émettez à son sujet.

J'aborderai franchement la question.

Une pareille liberté vous étonnera peut-être; car, depuis que vous avez mis au jour *le journal de la doctrine hahnemannienne*, vous avez l'air d'en avoir perdu l'habitude, l'enivrement des grandeurs vous a gagné, et ce n'est qu'en se voilant la face que la vérité doit approcher de vous. Il faudra cependant que, pour cette fois, je soulève un peu son voile, et que vous supportiez sa vue un instant.

C'est une grande responsabilité que vous avez prise, monsieur, que de vous mettre à la tête des adversaires de la propagation homœopathique. Avez-vous bien réfléchi, lorsque vous lanciez cette déné-gation imprévue, qu'elle me mettait en droit de suspecter, même la sincérité de votre attachement pour l'homœopathie? Eh quoi! lorsque les allopathes, réduits au silence, s'informent avec anxiété des progrès que nous faisons dans l'opinion et se taisent à la vue des innombrables guérisons que nous opérons chaque jour, c'est un homœopathe qui vient mettre en doute ce que nos adversaires n'osent pas contester, et attaquer notre véracité

avant d'avoir recouru à une vérification rendue si facile? Je ne sais ni ne veux chercher quel est le sentiment qui vous a inspiré en cette circonstance; mais, à coup sûr, ce n'est pas l'amour de l'homœopathie.

Il vous paraît, dites-vous, difficile que l'homœopathie guérisse rapidement et bien des affections réputées incurables par des hommes *aussi distingués* que MM. Sichel et Cullerier. Cela serait étonnant, en effet, si l'homœopathie n'existait pas, et la stupéfaction des gens du monde et des allopathes est toute naturelle; mais que des hommes qui ont lu l'*Organon* et compris la grandeur de la réforme qu'il entraîne partagent cet étonnement, je ne l'aurais pas cru. Seriez-vous donc comme un soi-disant homœopathe qui nie la gravité et l'existence de toute maladie, par cela même qu'elle a cédé à l'action des doses infinitésimales? Pour le rédacteur du journal de la *doctrine hahnemanienne*, cela serait vraiment extraordinaire, et pourtant j'ai tout lieu de le croire, d'après les expressions que vous employez.

Votre incrédulité en cette circonstance, cette modestie et cette retenue que vous affectez au nom de l'homœopathie tout entière (qui ne vous en priait pas), ne prouvent rien de ce que vous voulez prouver; elles ne peuvent que rappeler à vos lecteurs ce vers proverbial :

L'horizon est, pour lui, la limite du monde.

Lorsqu'une science comme l'homœopathie fait son apparition dans le monde, sa mission n'est-elle pas de reculer immédiatement les bornes du possible? Le praticien qui commence à employer les ressources du nouvel art ne voit-il pas se démentir, chaque jour, les règles qui, jusque-là, avaient présidé à son pronostic? Et les progrès incessans, les découvertes que d'heureux navigateurs font chaque jour dans le nouveau monde, dont un Colomb scientifique leur a ouvert la route, n'agrandissent-ils pas, d'heure en heure, ce champ merveilleux que la paresse de l'esprit routinier s'obstine seule à méconnaître? Aussi bien des étonnemens vous sont réservés encore. Tout marche autour de vous, et ce qui vous paraît incroyable est déjà trivial pour d'autres plus heureux. Qui pourrait mettre en doute, par exemple, que si, au lieu de faire usage des médicamens préparés par un apothicaire, vous eussiez employé les puissantes préparations que je rapporte de Sicile, et qui doivent à des moyens mécaniques une énergie et une précision inconnues jusqu'à moi, plusieurs de ces maladies chroniques que vous traitez infructueusement depuis plusieurs mois dans votre dispensaire n'eussent déjà été guéries, et que les cures dont vous niez aujourd'hui la possibilité ne vous parussent toutes naturelles?

Que serait-ce si je vous parlais de la nouvelle théorie des doses et des immenses résultats de son application? Combien s'agrandirait encore pour vous ce cercle du possible, que vous faites si étroit! Com-

bien votre pratique ne prendrait-elle pas une marche plus rapide et plus sûre !

Vous vous rendriez compte alors de bien des insuccès qui viennent vous affliger même après l'examen le plus consciencieux d'une maladie et le choix le mieux motivé du médicament ; vous préviendriez ou, au moins, vous comprendriez ces subites aggravations qui déjouent jusqu'à présent toutes les ressources de la prudence la plus timorée, et vous reconnaîtriez l'existence de ce principe si peu soupçonné jusqu'ici, « c'est que les aggravations médicinales ont lieu, aussi souvent parce que la dynamisation employée est trop élevée, que parce qu'elle est trop basse, » que la dilution indéfinie d'un médicament n'est point le moyen sûr de les éviter, et que le médecin qui ne fait jamais usage que des trentièmes dynamisations est aussi exposé à les rencontrer que celui qui ne ferait usage que des dixièmes, des cinquièmes, et même des teintures mères. Alors vous vous occuperiez à déterminer non seulement la similitude de la maladie naturelle et de la maladie médicinale, mais encore à opposer, à chaque cas morbide donné, la dynamisation dont l'intensité lui correspond le mieux, et vous renoncerez à ces moyens de fractionnement qui, vous le savez bien, ne vous préservent pas dans tous les cas de ces aggravations, parce que leur cause est ailleurs que là où vous la cherchez.

Élevez-vous donc hors de la sphère étroite où vous vous confinez ; dégagez votre esprit des préjugés de

l'école, qui, évidemment, l'offusquent encore ; apprenez à préférer la pratique même de l'homœopathe le plus obscur et qui n'a pas eu, comme vous, le bonheur de recevoir les conseils de Hahnemann lui-même, à celle de l'allopathe qui, soit par sa position, soit par l'étalage d'un pédantisme sans valeur, en impose au public crédule, mais non au disciple du CRÉATEUR de l'art de guérir.

Et ne vous étonnez pas du conseil que je vous donne ici ; il se présente naturellement à l'esprit, lorsque vous laissez si clairement entrevoir vos sympathies pour nos adversaires et votre hostilité contre les disciples de Hahnemann, lorsqu'on vous entend dire : *des hommes aussi distingués que MM. Cullerier et Sichel*. Si vous entendiez par-là des hommes de bonne compagnie et de belles manières, je n'aurais rien à redire et vous l'accorderais sans difficulté ; si vous entendiez des hommes savans et diserts, j'en conviendrais également, car, pour attirer une foule d'étudiants autour de sa chaire, pour acquérir et captiver une riche et nombreuse clientèle, il faut, au moins, avoir l'apparence de cette science qui n'existait pas avant la venue de Hahnemann ; mais si je lis bien le passage en question, j'y vois : « Lors- » que des hommes aussi distingués, que, etc., etc., » auront échoué, etc., vous ne pourrez guérir en » peu de semaines les malades qui sortent de leurs » mains. » Dès lors, plus de doute, vous entendez, par cette expression *des hommes aussi distingués*, de bons médecins, des hommes auxquels on peut con-

fier, sans crainte, sa santé et sa vie, des hommes qui, quoique non initiés à l'homœopathie, ont bien une autre valeur que tel ou tel homœopathe, qui fait ses visites à pied et qui est bien osé d'entreprendre de guérir un malade abandonné par eux. Quant à moi, je vous l'avoue, je ne puis jamais voir un homme distingué, *dans ce sens-là*, chez un médecin allopathe; je ne puis croire qu'en se basant sur la loi des contraires ou telle autre hypothèse arbitraire, on puisse arriver à de bons résultats pratiques, et si, en définitive, j'étais obligé de distinguer quelqu'un, alors ce serait l'homme prudent qui fait usage le moins possible de l'art mensonger dont il a entrevu les dangers, et limite ses funestes effets, autant qu'il est en lui, en renonçant à toute médication active. Or, ni M. Cullerier ni M. Sichel ne peuvent être rangés dans cette classe, et ce dernier, surtout, nous envoie, chaque jour, des malades tellement maltraités par ses médications, que l'homœopathie elle-même est impuissante à les secourir.

Qui ne s'étonnerait de vous voir employer des procédés si aimables envers vos collègues allopathes et si sévères contre les homœopathistes? que dis-je, de voir, au premier rang des adversaires de la propagation, le rédacteur d'un journal qui porte sur sa couverture le nom de doctrine Hahnemanienne? Comment l'allopathie ne trouvera-t-elle pas enfin le courage de nous attaquer, lorsqu'elle rencontre dans nos rangs des auxiliaires aussi dévoués et qui

ne craignent pas de lui servir d'avant-garde? Que médecin hésitera à déclamer contre nous, aujourd'hui que vous imprimez et proclamez tout haut ce qu'ils n'osaient pas dire tout bas?

Certes, de pareils articles ont un fâcheux effet : lus par nos adversaires, ils leur inspirent un vif plaisir et deviennent entre leurs mains les armes les plus dangereuses ; nous les considérons comme très-nuisibles à notre cause, et nous regrettons que le docteur Molin n'emploie pas à d'autres usages ses talens et sa position.

C'est ici que j'aurais le droit de m'écrier avec vous : Pauvre homœopathie, qui a plus à redouter de certains de ses amis, que de ses ennemis ! Mais en ce point je ne suis pas absolument de votre opinion, j'ai un peu plus de confiance que vous dans la vitalité de l'homœopathie, et je crois qu'elle n'a pas plus à craindre de ses prétendus amis que de ses ennemis déclarés.

Je ne puis cependant qu'applaudir au sentiment qui vous a inspiré cette touchante exclamation : comme elle peint bien cette vive sollicitude, cette tendresse inépuisable dont votre cœur est rempli ! Des hommes qui ne vous connaîtraient pas pourraient s'imaginer, à la lecture de votre article, que les intérêts de l'homœopathie vous touchent moins que ceux de votre amour-propre ; mais, en arrivant à ce cri parti de l'âme, *pauvre homœopathie !* on sent de suite l'impossibilité d'une pareille supposition ; tout

s'éclaircit , votre conduite s'explique ; on voit de suite quel motif vous inspire.

L'homœopathie, après les travaux de propagation qui avaient amené son établissement à Paris, était retombée dans l'obscurité de la pratique particulière, lorsqu'un homme, déjà connu par quelques travaux de propagation, vint donner une nouvelle impulsion et ranimer le feu sacré qui s'éteignait ; mais l'imprudent n'avait pas prévu toutes les conséquences de cette levée de boucliers ; la douce concorde qui régnait à la faveur d'un armistice que l'on espérait même convertir en une alliance durable, entre les allopathes et les homœopathes, allait être troublée. Il est vrai que l'homœopathie avait en cela tout à gagner et rien à perdre ; mais il y a des affections qui ne raisonnent pas , qui s'alarment de tout, et, dès-lors, nous avons entendu répéter autour de nous ce mot : *Pauvre homœopathie !*

Cependant le public, qui avait un peu oublié le nom de Hahnemann, l'entendait proclamer avec éclat. La discussion renaissait. L'homœopathie, mieux étudiée, gagnait tous les jours des partisans, et cependant on répétait encore : *Pauvre homœopathie !*

Aujourd'hui elle a pris un essor que rien ne peut arrêter. La classe pauvre trouve gratuitement , dans de vastes dispensaires , les secours que la haute philanthropie de Hahnemann ne pouvait toujours prodiguer à son gré. Une foule de malheureux sau-

vés par sa divine science bénissent son nom et préparent son apothéose. La perfection des procédés employés et la multiplicité des traitemens entrepris permettent d'obtenir quelques unes de ces guérisons merveilleuses si au dessus du pouvoir de l'allopathie et rares même dans la pratique homœopathique. Quel ami de nos doctrines ne se sentirait transporté de joie à la vue de pareils résultats, et ne bénirait les hommes généreux qui, tels que les rédacteurs du *Nouveau Monde*, nous donnent les moyens d'une publicité salubre, dont la presse de nos jours est si avare? Aucun, assurément aucun! si vous, monsieur, ne vous chargiez de signaler un danger que vous seul apercevez, et ne faisiez retentir cette parole alarmante : Pauvre homœopathie! Ceci me rappelle un peu le médecin de Pourceaugnac, qui voit les symptômes les plus menaçans dans les détails d'une santé florissante, et qui dit d'un ton lugubre à son interlocuteur étonné : « Vous êtes plus malade que vous ne croyez. »

Faites donc trêve à vos lamentations de commande. L'avenir de la doctrine hahnemanienne n'est point compromis comme vous le voudriez le croire, et, si vous ne savez ou ne voulez pas aider à sa propagation active, laissez agir ceux qui ont entrepris de le faire, ils sauveront bien l'homœopathie sans vous, et, au besoin, malgré vous.

J'ai l'honneur de vous saluer.

D^r B.-J. MURE.

Paris, le 11 avril 1840.

1° Sur la fin de sa lettre, M. Mure se félicite de la publicité que lui ont accordée les rédacteurs du journal *le Nouveau monde*.

Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons déjà dit. Nous déplorons pour notre compte de voir l'homœopathie jugée en bien ou en mal, par des organes qui ne peuvent apprécier sa valeur. Nous avons toujours regretté de la voir tomber dans les feuillets des journaux politiques, et, malgré les éloges qui lui ont été prodigués dans *le Capitole* et *le Nouveau-Monde*, nous avons gémi de voir cette belle découverte sortir du domaine de la science pour être exposée aux risées de cette multitude irréfléchie et sans connaissances spéciales, dont le journal du matin forme toute la bibliothèque et tout le savoir.

Toute alliance nous paraît fâcheuse, notre doctrine n'ayant pas besoin de secours étrangers pour briller avec éclat. Elle ne peut emprunter le moindre secours à des systèmes qui ont un autre but, et notre marche est déjà assez difficile sans augmenter encore les difficultés dont nous sommes entourés, en éveillant autour de nous de nouvelles susceptibilités. Malheur à l'homœopathie, si elle ne se sentait pas assez forte de ses principes pour triompher seule!

Les alliances que M. Mure a essayé de lui faire contracter avec *le Capitole* et *le Nouveau-Monde*, nous ont paru funestes. Nous les avons déplorées et et nous les déplorons encore ; car, elles semblent

trahir une faiblesse qui n'est pas en nous , l'homœopathie étant vraie indépendamment des vérités ou des erreurs contenues dans les doctrines de Charles Fourier ou de tout autre philosophe du passé ou de l'avenir. Comme doctrine médicale, c'est parmi les médecins que le débat se doit vider, et toute œuvre de propagation qui descendra des hauteurs où la science nous élève, est blâmable à nos yeux, en ce qu'elle n'atteint pas le but qu'elle se propose.

2° M. Mure s'attribue un rôle que nous ne saurions lui reconnaître lorsqu'il écrit les lignes suivantes :

« L'homœopathie, après les travaux de propagation
» qui avaient amené son établissement à Paris, était
» retombée dans l'obscurité de la pratique particulière, lorsqu'un homme déjà connu par quelques
» travaux de propagation, vint donner une nouvelle
» impulsion et ranimer le feu sacré qui s'éteignait, etc. »

« Cependant le public qui avait oublié le nom de Hahnemann, l'entendait proclamer avec éclat, etc. »

Lorsque l'homœopathie s'est établie à Paris, M. Mure ne s'occupait pas encore de médecine ; il n'est donc pas étonnant que les travaux de propagation entrepris et suivis par chacun de nous lui soient restés étrangers. Si l'on compare les tentatives faites par M. Mure aux travaux accomplis depuis plusieurs années, on reste vraiment étonné de l'extrême complaisance avec laquelle il glorifie ses efforts.

Avant M. Mure, des journaux ont été créés, des dispensaires ont été ouverts, des ouvrages ont été publiés. Tous les travaux de Hahnemann ont été traduits dans notre langue; des cours ont été faits chaque année, toujours avec suite, souvent avec éclat. Voilà les travaux de propagation dont nous nous glorifions, auxquels nous avons tous pris une part active, les uns pour peu, les autres pour beaucoup. On retrouve ici les noms de MM. Jourdan, Curie, Croserio, Petroz, Jahr, Trotman, Libert et surtout le nom de M. Léon-Simon, qu'en toute occasion nous avons rencontré jusqu'ici à l'avant-garde, avec un zèle soutenu, zèle qui peut-être n'a pas toujours été suffisamment apprécié.

Le public n'avait donc point oublié le nom de Hahnemann, et lorsque M. Mure est venu à Paris, les travaux de propagation n'étaient pas arrêtés, ils allaient prendre une forme nouvelle; et, méditant sur l'œuvre que nous voulions accomplir, nous gardions un instant le silence. Ce silence d'un jour, M. Mure l'a pris pour un signe de mort; cette erreur ne prouve pas en faveur de sa pénétration.

3° Maintenant il nous reste à répondre à l'objection capitale que M. Mure nous présente.

Il dit que Hahnemann a voulu vérifier par ses yeux l'exactitude des renseignemens fournis à la rédaction du *Nouveau-Monde*, et qu'il a gémi du fâcheux exemple que j'avais donné.

Si, comme je le disais plus haut, on n'a présenté ces malades à Hahnemann qu'après leur guérison,

il n'a pu reconnaître la maladie, puisque, la guérison étant parfaite, il ne restait aucune trace de maladie; puisqu'il n'y avait plus de symptômes, et qu'en l'absence de tout symptôme morbide, le médecin ne peut constater que la santé.

Or, l'objet en discussion n'est pas de savoir si M. Lafitte a guéri ou n'a pas guéri les malades dont il est question, mais de quelle maladie il les a guéris!! Hahnemann n'en peut rien dire; il est obligé de s'en rapporter, à cet égard, aux lumières et à la bonne foi de M. Lafitte. La confiance de Hahnemann dans le savoir et la bonne foi de M. Lafitte est fort respectable sans doute, mais cette confiance est purement individuelle, et ne peut constituer, dans le cas dont il s'agit, une autorité scientifique. Si Hahnemann avait vu les malades avant tout traitement, à nos yeux, son jugement serait irrémissible; mais il n'en est pas ainsi....

Et de bonne foi peut-on nous dire que notre protestation contre l'article du *Nouveau-Monde* soit d'un fâcheux exemple?

Lorsqu'un journal, étranger à la médecine, présente des faits notoirement faux, sinon dans le fond, au moins dans la forme et les détails, lorsque les observations qui y sont rapportées, ne sont que des assertions sans preuve, et qu'elles sont présentées en style de prospectus, au lieu d'être revêtues des formes usitées dans le récit de toute observation de maladie; lorsque ces faits sont publiés dans un journal qui s'adresse à toutes les classes de la société,

et qu'en raison même de leur publicité, ils deviennent des armes contre les hommes qui pratiquent l'homœopathie; qu'ils tendent, par conséquent, à jeter du discrédit sur la doctrine et à ternir la gloire du maître! il serait d'un fâcheux exemple de relever la dignité compromise de l'homœopathie, et de donner à son créateur une nouvelle preuve d'amour et de respect !!!

Personne n'a pu le dire, personne n'a pu le penser.

Il s'agissait dans cette triste affaire de M. Lafitte et de ses malades. Fort de ses œuvres, M. Lafitte pouvait les défendre en elles-mêmes, la puissance des faits est irrésistible. Lorsqu'on essaie, nous le répétons, de se faire un rempart du nom de Hahnemann dans les questions de fait, c'est qu'on doute de ce qu'on a vu, du jugement qu'on a porté, et de ce qu'on a fait. Derrière la force empruntée, se devine alors une faiblesse réelle.

Lorsqu'enfin, M. Mure nous recommande ses *puissantes préparations*, apportées de Sicile, et l'étude de sa théorie des doses, nous lui répondons que les faits avancés ne sont ni plus réels ni plus exacts avec ses médicamens et sa théorie, que sans eux.

Quant aux injures contenues dans la lettre de M. Mure, c'est nous en venger bien cruellement que de la publier, surtout quand nous y joignons les lettres qui nous sont adressées par MM. Jahr et Trotman.

N^{os} 3 et 4.

Monsieur ,

Je viens de lire la lettre imprimée, que M. le docteur Mure vous a adressée à propos d'un article inséré dans le dernier numéro de votre journal. Cette lettre m'a fait une impression pénible, et je suis d'autant plus affecté de ce qui vient de se passer *intra muros*, que M. Mure, en sa qualité de propriétaire et de directeur d'un institut homœopathique, fondé par lui, pourrait être censé avoir parlé au nom, ou du moins avec le consentement de tous ceux dont le nom y a paru. Il n'en est cependant point ainsi. Toute la connexion qu'il y a entre M. Mure et ses coopérateurs, consiste en ce que M. Mure les a invités à donner des consultations gratuites chez lui. Quant aux opinions particulières de M. Mure, sur la manière convenable de propager l'homœopathie, pas un de nous, peut-être, n'est entièrement d'accord avec lui; et moi-même, je suis bien loin de les partager, quoique j'aie donné différents cours sur l'homœopathie, dans son établissement. A chacun sa conviction; mais, de là nécessairement aussi la responsabilité de ses actes. M. le docteur Mure, dans tout ce qu'il fait *à ses frais*, ne voulant absolument suivre que ses propres impulsions, en est certes bien le maître; seulement, il faut alors qu'on sache que tout ce qui émane de son INSTITUT, rue de la Harpe, 93, n'est pas toujours approuvé

par ceux qui l'entourent, et que, par conséquent, ils ne sauraient être rendus responsables que de leurs propres actes et des publications qu'ils auront signées de leur nom.

Veillez agréer, monsieur, l'expression de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre tout dévoué.

J.-H.-G. JAHR.

Paris, ce 17 avril 1840.

Mon cher confrère,

Je vous assure que je suis entièrement étranger à tout ce qui se passe à l'Institut homœopathique, hormis les jours de mes consultations, où je me sens seul responsable du traitement de mes malades. Quant à l'article du Nouveau-Monde, la première nouvelle qui m'en est arrivée, est par la voie de votre journal, où se trouvent vos observations qui me sont passées sous les yeux. Je suis d'accord avec vous, que la cornée, *détruite* par une *ulcération*, ne peut guère être rétablie en trois semaines. La réponse trop acerbe du docteur Mure m'a vivement peiné, et je suis loin de l'approuver. Ces malheureuses polémiques nous font tort, et donnent contre nous des armes à nos adversaires.

Je suis, avec la plus parfaite considération,

Votre humble serviteur.

W.-H. TROTMAN.

Paris, le 19 avril 1840.

Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs l'article suivant :

SUR L'ISOPATHIE.

1. Réduction de la *petite-vérole* à la *vaccine*.

Le docteur Thiele, à Kasan, a publié, il y a ~~quel~~ que temps, dans le 37^e volume du *Journal de l'art médical dans son rapport avec la salubrité publique*, par le docteur Hanke, des observations très-importantes sur la réduction de la petite vérole à la vaccine, article dont la *Gazette générale de l'Homœopathie* a fait un extrait dans son numéro du 16 mars 1840. Le sujet est digne de l'attention de tous les médecins quelle que soit l'école à laquelle ils appartiennent, c'est un nouveau triomphe de l'homœopathie. N'ayant cependant pas l'article original, nous nous bornons à communiquer aux médecins français ce que nous venons de lire dans le journal de Leipzig.

Plusieurs maladies, bien qu'en général des classes entières d'animaux en soient atteintes, ne sont néanmoins particulières qu'à un genre, et souvent même, elles ne le sont qu'à une espèce seule. Telles sont la rage chez les chiens, la petite-vérole chez l'homme, l'anthrax chez les bêtes à cornes, la morve chez les chevaux. Souvent, quand les circonstances sont favorables, une maladie particulière à un genre d'animaux, en atteint un autre, en produisant chez celui-ci une maladie semblable qui conserve cons-

tamment son type originel, bien qu'elle soit modifiée et par l'individualité du genre et par d'autres circonstances. Ainsi, la variole des vaches et les arêtes des chevaux produisent la vaccine chez les hommes, et l'anthrax des bêtes à cornes produit chez les hommes une maladie analogue. Souvent aussi la forme d'une maladie se développe, s'arrête, ou rétrograde même, espèce de changement qu'imité le médecin dans l'intention de donner à une maladie grave un caractère moins dangereux.

Ce fut en s'appuyant sur ces faits que monsieur Thiele conçut l'espoir d'étendre ce procédé de la nature sur des genres entiers de maladies, distingués à la fois par un caractère très-prononcé et par une malignité extrême.

Il n'est plus douteux que des individus vaccinés ont eu plus tard la petite-vérole, et que le vaccin n'a souvent produit que des effets incomplets ou très-peu efficaces. Dans ces cas, on était obligé de chercher de nouveau vaccin chez des vaches. Cette circonstance fit naître au docteur Thiele, la conviction que le vrai type de la petite-vérole ne se trouve que chez l'homme, que la vaccine n'est qu'une formation particulière de la petite-vérole, produite par le moyen de l'organisme animal, et qu'en conséquence, on pourrait la produire artificiellement.

Partant de cette idée, il inocula, au printemps de 1856, le virus de la petite-vérole sur le pis d'une vache. Il prit de la lymphe des pustules qui en résultèrent, laquelle, inoculée à des enfans, leur

donna des pustules parfaitement bien développées de la vaccine ordinaire, dont, cependant, la marche pathologique était intensivement et extensivement plus forte qu'à l'ordinaire. En 1838, ce procédé fut répété, et la lymphe qu'on obtint alors a déjà passé par 75 générations de vaccination, c'est-à-dire plus de 3,000 personnes en ont été vaccinées avec le plus grand succès.

Il semble d'ailleurs que si la vaccine était une maladie particulière aux bêtes à cornes, elle paraîtrait plus souvent.

Après avoir obtenu ces heureux succès, M. Thiele tâcha de réduire la petite-vérole parfaite à une petite-vérole imparfaite et préservative, sans avoir recours à l'organisme *animal* (1). Il réussit bien et obtint une vaccine parfaite et efficace pendant le courant de neuf générations de vaccination. Vingt et une personnes, qui en furent vaccinées, se sont vu préservées de la petite-vérole, malgré qu'elles aient été souvent en contact avec des sujets souffrant au plus haut degré de ce terrible fléau.

Si nous pensons combien il est difficile de se procurer toujours de la lymphe fraîche des vaches, que souvent la provision en manque, ou que celle qu'on se peut procurer reste inefficace; une méthode qui fournit en dix jours de bon vaccin, tiré des pustules de la petite-vérole même, devient de la

(1) C'est-à-dire en l'inoculant immédiatement de l'homme sur l'homme. Voir le n° 3 des conclusions à la fin de l'article.

plus haute importance. On peut d'ailleurs répéter ce procédé quand on veut. Le virus étant d'une force plus intense, l'inoculation en devient plus certaine et probablement même plus efficace.

La réduction immédiate de la petite vérole en vaccine exige que la lymphé prise sur l'homme atteint de la petite vérole, reste d'abord dix jours entre deux plaques de verre dont les bords sont collés avec de la cire. On la mêle ensuite avec du lait encore tiède des vaches, et c'est dans cet état qu'elle sert à la vaccination. Cette vaccination produit de grandes pustules sur l'endroit où elle a été faite. La fièvre qui accompagne la vaccination ordinaire et qui n'y paraît qu'une fois, se montre deux fois chez celle-ci, le plus fort entre le 11^e et le 14^e jour. La rougeur de la périphérie est plus prononcée, et ce n'est pas seulement à l'endroit inoculé, mais quelquefois aussi à côté, qu'on voit apparaître des pustules qui, cependant, ne sont que très-petites. La cicatrice est plus grande et plus profonde qu'à l'ordinaire, et les bords en sont souvent croûteux. Ce n'est qu'après dix générations de vaccination que la nouvelle vaccine devient entièrement égale à l'ancienne. Si la fièvre consécutive n'apparaît pas, on peut inoculer d'un enfant sur l'autre sans qu'on ait besoin d'atténuer la lymphé avec du lait des vaches (1).

(1) Ceci nous paraît cependant dangereux. Car les symptômes fébriles dépendent trop de la constitution nerveuse du malade, pour que leur présence ou absence puisse décider de l'intensité du virus.

Un manque d'attention à ces règles donnerait infailliblement cause à la vraie petite-vérole, comme le docteur Thiele a eu plusieurs fois l'occasion de l'observer. Mais en suivant encore sa méthode, on la peut toujours réduire à la vaccine.

M. Thiele, ayant réussi à transporter la petite-vérole sur des vaches, et la maladie analogue qui en résultait, sur des hommes, et cette nouvelle maladie conservant tout-à-fait le caractère particulier de la vaccine, il pense que l'identité de la petite-vérole avec la vaccine est suffisamment prouvée.

C'est en suivant une méthode analogue qu'il propose de diminuer la malignité de toutes les maladies contagieuses. L'inoculation artificielle de ces maladies produit un cas de maladie analogue qui est presque toujours moins grave et qui, souvent, est parfaitement préservatif. Il est vrai de dire que nous ne possédons pas encore des principes bien développés sur cette manière d'inoculer, qu'elle n'est pas même entièrement prouvée par des expérimentations. Mais si nous considérons combien il est certain qu'on peut affaiblir la force du virus de la petite-vérole et qu'on peut produire, par-là, un vaccin préservatif; si nous considérons que la petite-vérole et la peste sont, quant à la contagion, pour ainsi dire les représentans de toutes les autres contagions : on ne peut plus nier qu'il ne soit possible, nous osons dire très-probable, que toutes les maladies contagieuses, ou du moins plusieurs d'entre elles, se laissent réduire à une maladie bien moins

grave et dangereuse qui servira en même temps de préservatif contre le type originaire de la contagion d'où elle est dérivée.

M. Thiele fait encore les observations suivantes :

1° La vache qui sert aux expérimentations doit avoir 4-6 ans, ne donnant du lait que depuis une époque récente. Il faut choisir une vache blanche, ou du moins une dont le pis soit blanc; les pustules y paraissent mieux développées.

2° Elle ne doit pas aller aux pâturages, il faut qu'elle reste dans une chambre ayant une température de 15° Réaumur. La nourriture est l'ordinaire et l'on continue à la traire.

3° Il faut raser les poils sur l'endroit qu'on a choisi pour cette opération, endroit qui doit être sur la partie postérieure du pis. L'inoculation se fait comme la vaccine, mais il faut faire des incisions plus profondes. Quand les plaies ne saignent plus, on y passe la lymphe, après quoi on y fait le pansement avec du linge.

4° Il est égal si l'on se sert de la lymphe fraîche ou de celle qu'on a conservée depuis 10-20 jours entre deux tablettes de verre. Mais il est nécessaire que les pustules d'où on l'a prise soient claires, diaphanes, couleur de perles, et qu'elle soit très-liquide. La malignité plus ou moins grande de la contagion en général ou du cas spécial, n'a aucune influence essentielle. On a pris des pustules noires, confluentes, d'un malade qui en mourut plus tard, et la vaccine en a été très-bonne.

5° Le 3° jour, on aperçoit une induration du tissu cellulaire ; le 5°, la pustule commence à se former ; entre le 7° et le 9° jour, elle se remplit d'une lymphe claire, aqueuse, et un nombril se forme au milieu du tégument de la vésicule ; les 9° et 11° jours elle dessèche en formant une croûte qui laisse une cicatrice petite et plate ; 3-6 piqûres ne donnent ordinairement qu'une ou deux pustules. Du 4° au 7°, le poulx est plus rapide, la chaleur augmente, surtout dans les cornes ; mais la santé, en général, ni l'appétit, ne sont pas troublés. La lymphe peut être immédiatement transférée sur la personne à vacciner, ou on peut la conserver entre deux tablettes de verre ; elle réussit toujours.

6° La pustule qu'elle forme sur les enfans est tout-à-fait pareille à celle de la vaccine, mais chez les premières générations la marche en est un peu plus lente.

7° L'époque de prendre la lymphe dépend du développement de la pustule, lequel n'est pas toujours d'une même durée. C'est quand la pustule renferme une lymphe claire comme de l'eau, ce qui arrive presque toujours entre le 6° et le 10° jour, qu'il est temps de la prendre.

CONCLUSIONS.

1° La vaccine ou la variole des vaches n'est pas une maladie particulière aux vaches. Elle se forme chez ces animaux par le transport de la petite-vérole des hommes. C'est l'homme lui-même, et non

pas la vache, comme on l'a cru jusqu'à présent, chez qui se trouve la source de la vaccine.

2° La maladie qui se forme ainsi chez les vaches se retransporte sur les hommes et produit chez eux une maladie identique, mais plus légère, et qui les préserve de la petite-vérole.

3° En modifiant et en affaiblissant artificiellement la petite-vérole, on peut produire la vaccine sans l'intermédiaire des vaches.

4° Cette nouvelle vaccine a toutes les qualités connues de l'ancienne, mais dans un degré encore plus bienfaisant pour le genre humain.

5° Les résultats qu'on a obtenus nous donnent un juste espoir de trouver un moyen analogue à la vaccine et servant à adoucir toutes les maladies épidémiques et contagieuses à la fois.

D^r PLATÉ.

ANNIVERSAIRE

DE LA NAISSANCE DE HAHNEMANN.

Le 10 avril, Hahnemann entrait dans sa 86^e année. Comme toujours à cette époque, de nombreux disciples et une foule reconnaissante se pressaient autour de lui, les uns pour lui renouveler leurs vœux et l'expression de leur respect, les autres pour lui

témoigner de nouveau leur reconnaissance pour tout ce qu'ils doivent de bonheur à ses talens et à son humanité.

M. Jahr et M. Platé lurent chacun une pièce de vers en l'honneur de Hahnemann, et malgré qu'elles fussent en allemand, les sentimens qu'elles exprimaient étaient si bien dans le cœur de tous les auditeurs, qu'il fut possible à chacun de s'unir d'intention à ce que disaient les auteurs, et de bénir avec eux le nom de cet homme si véritablement grand, et qui comptera au premier rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Plusieurs de nos abonnés nous ayant demandé de faire tirer à part la lettre du député *Wolf*, nous les prévenons que nous sommes en mesure de la leur expédier au prix de 20 fr. les cent exemplaires, pris à Paris.

Nota. C'est par une erreur typographique que, dans pareille annonce insérée au numéro précédent, le nom du député *Wolf* se trouve défiguré en celui de *Wuy*.

ANNONCES.

NOUVEAU GRAND MANUEL

DE

MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE,

Par G.-H.-G. JAHR.

Deux parties en 4 volumes grand in-42.

L'ouvrage que nous annonçons est la troisième édition du *Manuel d'Homœopathie*, dont la première a été deux fois traduite en français : d'abord à Paris, puis à Dijon. La seconde, qui, en 1835, parut en allemand, n'a jamais été traduite en français, quoiqu'elle fût beaucoup moins incomplète que la première, laquelle ne laisse pas d'être considérée, par tous les homœopathes français, comme un guide indispensable. Les regrets qu'on a témoignés à l'auteur de ne pas posséder une traduction de la seconde édition, et le développement qu'a acquis l'homœopathie dans ces dernières années, l'ont engagé à publier le présent ouvrage. Grâce à de nombreuses additions de la plus haute importance, ce sera, par le fait, une œuvre entièrement nouvelle.

La présente édition se fera remarquer par les avantages suivans :

1° L'addition de soixante médicamens nouveaux, dont plusieurs n'ont jamais paru en français, quoiqu'ils soient des-

tinés à rendre les plus grands services en homœopathie, tels que *Baryta muriatica*, *Cystus canadensis*, *Daphne indica*, *Ammonium muriaticum*, etc.

2° Complément à la pathogénésie des médicaments déjà connus, dont plusieurs ont reçu des additions de la plus haute importance pratique, tels que *Borax*, *Lachesis*, *Moschus*, etc.

3° Indications pratiques facilitant la recherche du médicament.

4° Tableaux comparatifs pour l'étude des médicaments analogues.

L'ouvrage sera publié en quatre tomes, qui paraîtront à de courts intervalles.

Le prix de l'ouvrage entier est de 20 fr. pour les souscripteurs, et de 24 fr. pour les non-souscripteurs.

Le premier tome, contenant la préface et cent médicaments, vient de paraître.

ON SOUSCRIT

A L'INSTITUT HOMŒOPATHIQUE, rue de la Harpe, 93, ou rue des Maçons-Sorbonne, 18, à Paris.

Pour se procurer l'ouvrage, on est prié de s'adresser rue de la Harpe, 93 ; mais pour tout ce qui regarde la rédaction ou d'autres communications, on devra s'adresser directement à l'auteur, rue de Seine-St.-Germain, 70, à Paris.

ÉTUDES SUR LA MATIÈRE MÉDICALE.

(Suite.)

LE VENIN DES SERPENS.

(Suite.)

II. OBSERVATIONS CLINIQUES,

ou *Cas de maladie et simples symptômes guéris par le venin des serpents.*

NOTA. Tous les symptômes et tous les cas de maladie qui, sans aucune autre remarque, se trouvent consignés dans ce chapitre, sont des souffrances *guéries* par le venin du *Lachesis trigonocephalus*. Le nom, derrière chaque cas, indique les auteurs qui ont fait et publié les guérisons citées; ce sont, outre les docteurs HERING, GROSS et STAPF, les médecins homœopathes américains de l'ÉCOLE DE HERING.

1. ABSENCE D'ESPRIT. — Un vieux maître d'école, qui fréquemment avait souffert de spasmes toniques, éprouvait de temps en temps des sensations indicibles, avec *absence d'esprit* de la durée d'une demi-heure; il ne divaguait pas entièrement, mais ses paroles étaient incohérentes, avec OUBLI COMPLET DE TOUT CE QUI VENAIT DE SE PASSER (1). Si le malade

(1) Dans les observations suivantes nous avons pris la li-

est assis ou couché, il éprouve de la difficulté à se mettre en marche, sans cependant être privé du mouvement. Il peut même, dans cet état, faire ses promenades. — Ayant éprouvé un de ces accès *par suite d'une contrariété*, il prit *lach. 3j50*, après quoi l'accès se passa pour vingt-quatre heures. Prenant ensuite tous les huit jours la même dose, il eut, après chacune d'elles, une légère attaque de son mal; mais, après la sixième, il en fut entièrement délivré. Mais les spasmes reparurent au bout de quelques mois. GROSS.

2. VERTIGES. — Vertiges, le matin, avec vue trouble et sensation de sécheresse dans les yeux. — Vertige en élevant le bras pour descendre quelque chose d'en haut. — Vertige en se redressant au lit, ou en se couchant. — Vertige le soir, en étant assis tranquillement et en se baissant. — *Vertiges avec mal à la tête*, surtout avant les règles. — Vertige après le repas. — *Vertiges fréquens avec accès de peur et d'angoisse*, tremblement et espèce de paralysie. — Vertige précédé de faiblesse, avec envie de vomir. — HERING. — *Vertige avec défaillance, nausées*, congestion à la tête et saignement de nez. JAHR.

3. APOPLEXIE. — Un homme de constitution apoplectique bien prononcée, ayant eu auparavant des

berté de souligner souvent les symptômes qui, dans le cas dont il s'agit, nous ont paru avoir indiqué le médicament d'une manière particulière, lors même que ni Hering ni les auteurs de ces observations ne les ont distingués. (JAHR.)

accès de manie , et qui, depuis huit mois, était malade à la suite d'une attaque d'apoplexie, éprouva, dans le mois de juin, des vertiges avec envie de dormir le jour, suivies d'une nouvelle mais légère attaque d'apoplexie, qui se manifesta le soir vers six heures et se répéta encore vers neuf heures. — Ayant pris une dose d'*hyosc.*, il tomba dans un sommeil profond avec ronflement, et eut le lendemain, vers quatre heures du matin, une troisième attaque beaucoup plus grave que les précédentes. Une dose de *bell.* parut améliorer son état, lorsque vers huit heures une quatrième attaque encore plus grave se déclara avec les phénomènes suivans :

Le malade, quoique immobile, veut absolument quitter le lit ; parole difficile et balbutiante ; pupilles se dilatant de temps en temps. Ayant pris un lavement d'eau pure, le malade demande d'aller à la selle, et, à peine assis, l'attaque redouble de force. *La tête fut tirée DU CÔTÉ GAUCHE, ainsi que les muscles de la face et de la bouche ; face rouge foncé avec tressaillemens violens des muscles ; tressaillemens convulsifs des bras et des jambes, d'abord seulement DU CÔTÉ GAUCHE, puis des deux côtés, mais plus fort DU CÔTÉ GAUCHE, avec extensions saccadées de tout le corps, face pâle et rouge-bleuâtre comme d'un froid violent, et écume à la bouche. Au bout de cinq à six minutes, les convulsions s'apaisent, le malade se met à souffler, aspirant l'air à pleine bouche, de manière que chaque expiration se fait en soufflant, et comme s'il y avait quelque chose à rejeter en de-*

hors. Pouls petit et *intermittent*; pupilles fixes et immobiles. — *Lach.* 3/30, mis entre les lèvres du malade, et, une demi-heure après, la respiration d'un bouchon humecté de *lach.* 30, le rétablirent bientôt, de manière qu'au bout de quelques heures il demanda du tabac à priser et manifesta de l'appétit. Au bout de trois jours, il fut en état de sortir et de se promener. — (Depuis le premier accès il y avait, en outre, yeux injectés, pouls variable; les convulsions apparaissaient subitement, et ne cessaient que peu à peu; peu avant et après les accès, le malade avait sa pleine connaissance; pendant les accès, les urines s'échappaient involontairement, et *après, elles étaient claires comme de l'eau*; la peau était sèche, la chaleur des pieds naturelle.) HERING.

4. APOPLEXIE. — Un curé, âgé de soixante-dix ans et atteint d'hydrothorax, fut soulagé par quelques doses d'*arsen.* et de *seneg.*, au point qu'il respira avec plus de facilité et qu'il put passer les nuits, étant couché au lit et ayant le thorax élevé. Mais tout d'un coup il eut une attaque d'apoplexie qui menaça sa vie. On lui ordonna *lach.* 30; mais la demeure du malade étant éloignée, sa famille avait, dans l'intervalle, fait appeler un autre médecin, par l'ordre duquel le malade fut saigné. La saignée étant faite, on administra cependant *lach.* selon la prescription; mais l'attaque d'apoplexie se répéta au bout de quelques jours, et laisse un bras (du côté gauche? HERING), ainsi que la langue, dans un état de paralysie. Le malade n'avait pas son entière connaissance et

balbutia des paroles indistinctes. Lach. 3/30, employé de nouveau, fut suivi d'un succès complet; la paralysie disparut, la connaissance revint, et une autre attaque, qui sans doute se serait terminée par la mort, n'apparut point. GROSS.

5. APOPLEXIE. — Le malade se plaint de douleurs et de faiblesse; il gémit, croit devoir mourir, et ne sait plus ce qu'il dit; en même temps, déchirement dans la tête, chaleur et rougeur de la face, anorexie, soif modérée; respiration faible, oppressée, avec élanemens dans le côté droit de la poitrine; envie fréquente d'uriner et strangurie; puis, après des attaques répétés, le troisième jour : chaleur dans la tête avec sueur à l'extérieur, *mouvemens convulsifs de l'œil et de la paupière DU CÔTÉ GAUCHE; mouvemens involontaires de la mâchoire inférieure; PARALYSIE DE TOUT LE CÔTÉ GAUCHE DU CORPS; main froide et comme morte; IMPOSSIBILITÉ D'AVALER et de parler, avec PÉRIL DE SUFFOCATION. Lach. 30* rétablit le malade. — JOURNAL HOMŒOP. DE HERING.

6. AFFECTION CÉRÉBRALE. — *Lach.* donné dans la dernière période d'une *hydrocéphale aiguë*, fit disparaître LES CONVULSIONS DU CÔTÉ GAUCHE, mais elles s'empirèrent du côté droit; les mains devinrent bleues et les poings se fermèrent; *l'écume à la bouche disparut*, mais le strabisme s'aggrava. Les accès débutèrent par une légère rougeur des joues qui augmenta jusqu'au rouge ardent; puis convulsions à la face et dans le pharynx. HERING.

7. CÉPHALALGIE. — *Maux de tête quotidiens* (après

la grippe), avec lassitude dans tous les membres, *comme partant de la poitrine*, envie de dormir et anorexie. GROSS.

8. CÉPHALALGIE. — Pression au front, après un refroidissement; vers le soir, pulsations violentes, avec envie de vomir et même vomissement verdâtre, mauvais goût de la bouche, anorexie. En outre, de temps en temps, élancemens dans le front, traversant la tête jusqu'à l'occiput, avec secousses déchirantes dans les bras et les jambes. La nuit, surtout étant couché tranquillement, RENVOIS D'AIR QUI AGGRAVENT LES SOUFFRANCES, face rouge avec *traits exprimant l'angoisse*, inquiétude, mécontentement, jactation et changement continuuel de position (en se couchant tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre); *le malade parle rapidement* et OUBLIE PRESQUE IMMÉDIATEMENT CE QU'IL VIENT DE DIRE. En même temps il craint des accès de tétanos, tels qu'il les a eus déjà plusieurs fois depuis qu'il s'est relevé de la scarlatine. — Immédiatement après une dose de *lach.*, aggravation; puis, bientôt amélioration, et rétablissement de la santé au bout de quelques jours. BEHLERT (école de HERING).

9. CÉPHALALGIE. — Mal de tête violent, *revenant TOUTES LES NUITS vers deux heures, avec battement de cœur*, congestion de sang à la tête, pulsations excessives et vomissement. (Chez une femme âgée de quarante ans et qui n'avait jamais eu d'enfans.) GROSS.

10. CÉPHALALGIE. — Mal de tête excessif, sur-

tout au front, *avec battement de cœur*, nausées, frissons et stupéfaction ; en même temps, fréquemment douleurs de poitrine et lassitude par tout le corps (à la suite d'une fièvre gastrique). GROSS.

11. CÉPHALALGIE. — Mal à la tête et aux dents, avec frisson, chaleur et lourdeur des jambes. Une dose de *lach.* 30 fit disparaître le mal pour vingt-quatre heures, puis il revint avec soif inextinguible et frissons tellement violents que le malade ne put pas se réchauffer. Une seconde dose de *lach.* 3/30 guérit d'une manière durable. GROSS.

12. CÉPHALALGIES DIVERSES. — Tête entreprise, avec douleur sourde, et inaptitude aux travaux intellectuels. *Congestion de sang à la tête.* HERING. JAHR. — Mal de tête dans l'occiput, tous les matins. HERING. — Mal à la tête très-fatigant, *chaque après-midi.* HG. — *Mal de tête par la chaleur du soleil.* GROSS. JAHR. — Mal de tête par suite de congestion et de constipation. (*Crotalus* 5/24). HERING. — Maux de tête violents, surtout aux tempes, et principalement le matin, comme si le crâne allait éclater. HERING. — Serrement douloureux au front, depuis onze ans, survenu à la suite de la suppression du lait, chez une femme de quarante ans. *Lach.* 31, 2 doses. JAHR. — Mal de tête au dessus des yeux, *passant rapidement jusqu'à l'occiput, soulagé par des renvois.* HERING. — Pulsations dans la tête, à chaque pas, en montant l'escalier, *plus fortes à l'œil gauche, et passant rapidement dans le globe et dans l'occiput.* HERING. — Pulsations et battemens dans

la tête, à chaque mouvement, avec térébration au vertex, nausées et envie de vomir. HERING. — Mal de tête avec scintillement devant les yeux et envie de vomir. GROSS. — Mal de tête, avec envie de vomir, au printemps. HERING.

13. CHEVEUX. — Les cheveux qui commençaient à tomber devinrent plus solides et plus nombreux, par l'usage réitéré de *lach.* administré alternativement avec le *mercure* ; pendant la grossesse. WESSELHOEFT.

14. FACE. — Les joues pâles deviennent rouges, pas l'usage du *crotalus*. WALLACE. — *Lachesis* guérit : TEINT JAUNÂTRE AVEC JOUES ROUGES COMME DU CINABRE, à la suite de maladies chroniques ; ainsi que : teint décoloré le matin, avec petites veines rouges, rougeur circonscrite et couleur de minium aux joues avec nez rouge, à la suite d'affections mercurielles et syphilitiques, chroniques. HERING.

15. ÉRYSIPELE A LA FACE. — Un érysipèle à la face, qui revenait souvent, fut arrêté dès le début, par *crotal.* 3/24. GROSS. — Un autre érysipèle avorta également promptement, par *lach.* GROSS. — Un érysipèle à la face, d'une grande étendue, se guérit, au bout de trois jours, au point que la malade, peut, sans aucun danger, s'exposer au grand air. GROSS. — Tous les ans, ou souvent à la suite d'un refroidissement, d'abord douleurs et brûlement dans les membres, puis, gonflement subit du visage, la nuit, avec prurit violent, et sensation aux yeux comme s'ils devaient sortir de la tête ; ensuite, peau

gercée, dartreuse, avec suintement corrosif; en même temps, *soif, fièvre et grande affluence de rêves.* HERING.

16. ERUPTIONS ET DARTRES A LA FACE. — Tannes, rougeur et boutons à la face, à la suite d'un érysipèle; beaucoup améliorés par *lach.* HERING. — Une ancienne dartre avec des croûtes épaisses, dans la région des favoris, disparut après quelques doses de *lach.* GROSS. — Des dartres faciales répercutées reparurent en abondance après l'usage de *lach.* HERING. — Boutons à la face, au printemps, avec mal à la tête, nausées et selles irrégulières; chez de jeunes filles. HERING.

17. OPHTHALMIES. *Douleurs brûlantes dans les yeux,* guéries par quelques doses de *crotalus* 3/24, administrées de 8 en 8 jours. GROSS. — Ophthalmie, avec un gros faisceau de veines injectées, partant de l'angle interne de l'œil et s'étendant vers la cornée et au-delà. Après une dose de *puls.*, l'œil fut, le lendemain, tout rouge; deux doses de *lach.*, administrées dans de courts intervalles, améliorèrent rapidement; mais le mal revint au bout de quelque temps, comme auparavant. WESSELHOEFT. — Violente inflammation de L'ŒIL GAUCHE (après l'abus de la *bellad.* ?), avec photophobie excessive, douleur violente au front qui fait presque perdre la raison, et petit ulcère sur la cornée; *lach.* 3/30, une seule dose, apaisa la violence de l'inflammation au bout de 24 heures, et suffit pour la guérison complète. JAHR. — Douleurs d'excoriation et de brûlure aux bords des

paupières, avec sclérotique comme ecchymosée, et aggravation surtout le soir et le matin; en même temps, sensation de chaleur intolérable, avec congestion à la tête, rougeur de la face, ENVIE DE DORMIR et *aggravation de la rougeur et des congestions APRÈS LE SOMMEIL*. WESSELHOEFT.—Un cheval, âgé de 8 ans, avait L'ŒIL GAUCHE troublé *après le moindre effort*; en outre, transpiration facile, poils longs, *diarrhée continuelle de matières non digérées*, boulimie et voracité, *forte soif*, coliques fréquentes, disposition à trébucher sur un chemin un peu difficile. *Lach.* administré après *chin.* le guérit. GEIST.

18. OREILLES. — Plaques excoriées et croûtes derrière les oreilles. GROSS. — Une sensation excessivement désagréable, *s'étendant depuis les oreilles jusqu'au cou*, et qui était survenue à la suite d'une dose de *carb. veg.*, disparut par *lach.* HERING. — Le cérumen blanc redevint jaune. HERING. — *Sécheresse des oreilles* fut guérie ou améliorée par *lach.*, mais dans un cas le cérumen devint ensuite blanc. HERING. — *Obturation et sécheresse des oreilles*, avec petites pelli-cules blanches en dedans, et cérumen trop pâle, dur et en trop petite quantité, disparut par *lach.*, mais le résonnement produit par chaque bruit un peu fort, dans les oreilles, et qui existait en même temps, ne disparut pas. HERING. — Bruissement dans les oreilles à chaque bruit un peu fort, avec sensation comme si quelque chose qui serait placé en avant dans l'oreille s'y remuait. HERING.

19. NEZ. Un bouton chronique, rouge et mou,

au haut du nez, s'agrandit d'abord et devint ensuite beaucoup plus petit. HELFFRICH. — Croûtes dans les narines. HERING. GROSS. JAHR. — *Lach.* donné contre un violent mal de tête produisit un écoulement abondant de pus et de sang par les narines ; après quoi le mal de tête cessa. HERING. — *Ozène*, chez une jeune fille qui du reste se portait bien. Le *merc.* avait été employé en vain, mais *natrum carb.* avait, un an auparavant, fait cesser le mal pour long-temps. *Lach.* le fit disparaître également pour quelque temps. WESSELHOEFT. — Dans l'*ozène*, *lach.* fait toujours quelque bien, mais il ne suffit pas pour le guérir ; *merc.*, administré après *lach.*, est souvent suivi d'un grand succès. JAHR.

20. BOUCHE. — Gonflement de la face interne de la lèvre inférieure, au point de ne pouvoir ouvrir la bouche. HERING. — Crampe de la mâchoire, de la langue et de la gorge, chez une femme sujette à des attaques de catalepsie. Guérison par *lach.* 30. *respir.* et plus tard 3° en *solution*. — Parole difficile, avec impossibilité de prononcer certaines paroles ; aphonie, voix nasillarde et parole indistincte, avec sensation dans la gorge comme si elle était très-gonflée. En continuant de parler, le mal augmente au point que la voix devient tout-à-fait nasillarde, et finit par s'éteindre. AGGRAVATION CHAQUE APRÈS-MIDI, et le soir, quand le mal de gorge dont le malade est atteint s'améliore. HERING. — Bouche et palais excoriés, avec brûlement dans la gorge et une espèce de salivation ; en même temps, faiblesse intellectuelle,

chronique, manque de mémoire et confusion fréquente en écrivant. HERING. — Sécheresse dans la bouche, qui force à boire constamment. HERING. — Sécheresse et sensation d'excoriation dans la bouche. — En avalant, sensation comme si la langue était roide et immobile. HERING.

21. ODONTALGIE. — Mal aux dents, avec frissons, mal à la tête, soif et lourdeur des jambes. GROSS. — Mal aux dents, lancinant et pulsatif, suivi de saignement des dents; saignement fréquent et facile des gencives, même en ne faisant que les toucher; les douleurs alternent avec élancemens dans les oreilles, douleurs dans le front, pulsation au dessus des yeux, qui sont tellement douloureux, que le malade ne peut pas voir du tout. Les douleurs sont d'autant plus violentes que les règles sont faibles. HELFFRICH.

22. MAUX DE GORGE. — L'expectoration muqueuse, tenace et d'un goût salé, devint jaunâtre et facile à détacher. HERING. — Renâchement de mucosités. HERING. — Angine avec gonflement du voile du palais, au point que la luette paraît serrée au milieu. BRAUNS. — Chez une jeune fille trop peu abondamment réglée et sujette à des attaques d'épilepsie, *lach.* guérit la sensation étrange (d'un gonflement?) dans la gorge, qui précédait ordinairement les accès, sans cependant empêcher le retour des accès. HERING. — Sensation de sécheresse dans la gorge, au dessus du larynx, *jusque dans les oreilles*, SURTOUT EN AVALANT, avec *besoin fréquent d'ava-*

ler, mais sans soif ni salivation; le mal revient souvent subitement pour toute une journée; il s'aggrave au grand air, s'AMÉLIORE APRÈS LE REPAS, et alterne avec obturation du nez (coryza sec). HERING.

— Sensation de sécheresse dans la gorge, seulement du côté gauche, et s'étendant, en haut, jusque dans les narines, et en bas, jusque dans la poitrine.

HERING. — Sécheresse dans la gorge, du côté droit.

HERING. — Sensation de sécheresse dans la gorge, N'OCCUPANT QUE DE PETITES PLACES CIRCONSCRITES.

HERING.

23. MAUX DE GORGE (suite). — Au côté droit de la gorge, entre l'amygdale et la racine de la langue, sensation comme s'il y avait une petite pelli-cule sèche, faisant mal comme si on la touchait ou comprimait, AVEC BESOIN CONTINUEL D'AVALER; parfois aussi, sensation comme si toutes les parties de la bouche étaient excoriées et les dents agacées par de forts acides; amélioration du mal après avoir bu (surtout de l'eau froide,) ou en humectant la bouche. — Après la première dose de *lach.*, amélioration pour plusieurs jours; puis nouvelle aggravation, et, au bout de 10 jours, toute la bouche comme brûlée, avec amélioration du mal le matin en se levant, et aggravation dans le courant de la journée, et surtout le soir et la nuit; en même temps, du côté droit, tantôt au palais, tantôt à la racine de la langue, tantôt à d'autres endroits, sensation comme s'il y avait là quelque chose qui dût être avalé, avec besoin continuel d'avaler; petites

plaques ulcérées dans la gorge; *amélioration du mal en mangeant* et en avalant; sécheresse dans la gorge, aggravée en respirant, améliorée en humectant la bouche; sensation d'érosion par toute la poitrine, depuis la gorge jusqu'au creux de l'estomac; de temps en temps, forte oppression de poitrine; enrrouement, toux et sensation dans la poitrine, comme après avoir beaucoup toussé. — Après une 2^e dose de *lach.*, donnée après midi: *amélioration*, le lendemain, *du côté droit*, MAIS AGGRAVATION DU CÔTÉ GAUCHE, avec douleur en avalant, et sensation d'érosion. Après une 3^e dose, prise sans l'avis du médecin, *nouvelle aggravation* du côté droit, avec besoin continu d'avaler, ce qui cependant semble augmenter le mal; en mangeant, douleur d'érosion ou sensation comme s'il y avait quelque obstacle dans la gorge; amygdales gonflées, rouges et plissées; palais, bouche et langue très-sèches. — Une dose de *bellad.* 30. *respir.*, soulagea promptement. — Huit semaines après, il se présenta d'autres phénomènes, savoir: sensation d'érosion dans la gorge, sans besoin d'avaler, mais aggravée en avalant des alimens et surtout *en avalant à vide*; douleur surtout à un endroit du côté droit où l'on sent une glande engorgée et dure; en même temps et surtout après avoir avalé, titillation dans la gorge qui excite la toux; la toux est très-forte par accès, avec accumulation d'eau dans la bouche; l'appétit disparaît souvent subitement. — Ce fut *hep. sulf.* qui guérit promptement le reste. — HERING,

Nota. L'observation précédente est une preuve de l'affinité de *lach.*, *bell.* et *hep. sulf.*, et nous démontre en même temps que les symptômes d'une maladie qui reparaissent après une amélioration, prennent la forme du dernier médicament administré. HERING.

Nota 2. Cette observation du sieur HERING est d'une haute importance, et nous avons eu plusieurs fois l'occasion de faire des observations tout-à-fait semblables à l'égard de beaucoup d'autres médicamens. Souvent, et surtout lorsqu'on a donné UNE SEULE dose d'un médicament pour plusieurs semaines, il survient, après un temps de mieux plus ou moins long, une nouvelle aggravation, qui, d'une manière bien prononcée, porte le caractère du dernier médicament. Cependant, quelque semblable que cette aggration paraisse tant aux symptômes du dernier médicament qu'à ceux de l'ancienne maladie, l'observateur exercé apercevra constamment quelques nuances (fût-ce même les plus légères), qui lui indiqueront un des plus proches parens du dernier médicament. Savoir bien choisir dans un de ces momens, c'est souvent se mettre à même de guérir des maladies assez opiniâtres par 2, 3 médicamens.

JÄHR.

24. MAUX DE GORGE (suite). — Douleur d'exco-riation, chronique, dans l'œsophage, en avalant les alimens. BUTE. — *Ulcères d'origine mercurielle (ou syphilitiques?) au palais et dans la gorge*, avec sensation formicante, irritation à la toux et douleur violente en avalant des alimens et surtout des alimens solides (durs), acides ou sucrés. HERING. — D'autres ulcères, au palais et à la gorge, devinrent moins fétides, et la sécrétion de pus diminua immédiatement, HERING.

25. MAUX DE GORGE (suite). — La gorge paraît comme fermée, du côté droit, comme s'il y avait là un gonflement; AGGRAVÉ PAR LA PRESSION. HERING. — Sensation comme s'il y avait quelque chose d'épais dans la gorge, et comme si elle était sèche, surtout du côté droit, avec AGGRAVATION PAR LA PRESSION, difficulté d'avaler, surtout pour les boissons, qui facilement sortent par les narines; aggravation du mal, *le matin en s'éveillant*, et même CHAQUE FOIS APRÈS AVOIR DORMI, LE JOUR; amélioration après midi, moment où la parole devient difficile. *Le temps humide aggrave le mal*, et produit en outre des douleurs dans le dos. HERING. — Sensation comme si une mie de pain s'était arrêtée dans la gorge, avec BESOIN CONTINUEL D'AVALER, amélioré un peu en renâclant. MATLAK. — Sensation, comme si en mangeant quelque chose s'était arrêté dans la gorge. HERING. — Sensation comme s'il y avait un morceau d'éponge, ou des nodosités, ou un arête de poisson dans la gorge, avec BESOIN CONTINUEL D'AVALER et douleur en avalant à vide. HERING. — Sensation dans la gorge, comme s'il y avait une nodosité de la grosseur d'une noix; la nodosité paraît adhérente, force à renâcler et fatigue beaucoup surtout en avalant à vide; alors elle passe d'en haut en bas comme si elle était tournée. A la suite d'une dose de *lach.*, le malade renâcla un peu de sang, après quoi le mal disparut. HERING.

26. MAUX DE GORGE (suite). — Sensation, de temps en temps, comme si une masse ronde re-

montait de l'estomac ET S'ARRÊTAIT A LA GORGE, DANS LA FOSSETTE DU COU, AVEC PÉRIL DE SUFFOCATION; accumulation fréquente d'eau à la bouche; goût acide; sensation d'érosion dans la gorge; arrière-bouche COULEUR DE CINABRE; langue parsemée de papilles élevées, fendillée, et couverte, ainsi que la bouche et les lèvres, de plaques rouges, excoriées; lèvre inférieure gonflée, au point de ne pouvoir ouvrir la bouche. En avalant les alimens, sensation d'érosion, et DOULEURS DEPUIS L'OREILLE JUSQUE DANS LA GORGE, ou depuis la gorge jusqu'aux oreilles; APRÈS LE REPAS, DOULEURS DANS LA GORGE. En même temps, douleur continuelle dans le creux de l'estomac et le ventre; lourdeur dans l'épigastre après chaque repas; estomac faible au point de ne pouvoir rien supporter; *nausées fréquentes* AVEC RENVOIS; sensation de faiblesse dans la poitrine, et forte faiblesse générale. Chez un individu à TEINT JAUNÂTRE, avec joues et nez jaune rougeâtre; verrues à la face, éphélides, CHEVEUX ROUGES. — Guérison des maux de gorge par *lach*. HERING.

27. MAUX DE GORGE. — Au fond de la gorge, tumeur longue et étroite, se dirigeant, comme un cordon, du bas en haut, avec sensation *comme si quelque chose s'était arrêté dans la gorge*, et besoin d'avalier, ce qui, cependant, est fort difficile et presque impossible. *Mal de gorge qui fait que les boissons sortent par les narines*. HERING. — (Un chien hydrophobe, à qui l'eau produisait des convulsions et qui fut mordu par un serpent, eut la tête gon-

flée et tomba dans de nouvelles convulsions, après quoi la rage cessa; au bout de quelques heures, il but de l'eau. ARCHIVES DE STAPF. — Souvent aussi on a fait mordre des chiens enragés, sans obtenir la guérison. L'hydrophobie que produit le *lach.* n'est en général caractéristique que pour les hommes. HERRING.

28. MAUX DE GORGE. — Constriction de la gorge, qui semble resserrée au milieu comme un sablier, avec BESOIN CONTINUEL D'AVALER et *déglutition impossible*; cou continuellement en mouvement de rotation, langue et lèvres sèches, articulations maxillaires roides, pupilles dilatées, et si fortement convulsées en haut qu'elles disparaissent; parole précipitée; voix rauque et faible; face rouge, chaude et bouffie; extrémités froides. La malade était une jeune fille âgée de dix-huit ans, et déjà à l'âge de la puberté elle était tombée dans un état de manie, dont ensuite elle avait été guérie, à quelque irrégularité près dans la menstruation. Quant à l'état actuel de la malade, on ne saurait mieux le décrire qu'en disant qu'elle ressemblait à un serpent mourant et sifflant; elle était tout aussi méchante et perfide; elle blessa une servante en l'attaquant à l'improviste, et toutes ses idées roulaient sur les moyens de faire du mal. Guérison du *mal de gorge*, par *lach.* LINGEN.

Nota. Dans l'observation précédente, on peut voir ce qui est la ressemblance des symptômes du médicament, à ceux de l'organisme malade. Ce

dont il s'agit dans le choix d'un médicament, n'est point que telle ou telle sensation que le malade éprouve se retrouve à la lettre et AVEC LA MÊME EXPRESSION (!!) dans la pathogénésie du médicament ; ce n'est pas non plus que la même lésion organique y soit observée de la même manière ; C'EST LE PORTRAIT ENTIER , NON DE L'ORGANE , MAIS DE L'ORGANISME MALADE , dont les traits caractéristiques doivent se retrouver dans les traits caractéristiques qui constituent le portrait du médicament. Les symptômes d'un médicament ou d'une maladie, pris isolément, doivent nécessairement et souvent induire en erreur, et, en réalité, ils ne devraient jamais être considérés que comme des moyens INDISPENSABLES d'arriver, par leur étude, à se former une idée, souvent impossible à rendre par des mots, mais néanmoins assez claire et précise, du CARACTÈRE TOTAL du médicament. JAHR.

29. AFFECTIONS EXTERNES DU COU. — Douleur dans la fossette du cou, comme par un coup que le malade y aurait reçu. HERING. — *Sensibilité excessive du cou au contact, la malade doit l'avoir constamment libre, et ne peut même y supporter le contact de la couverture du lit, ni les rubans de son bonnet.* HERING. — En pressant le cou le moins possible, sensation comme si les yeux devaient sortir de la tête. HERING. — Nodosités du cou, ça et là, qui sont, comme tout le cou, douloureusement sensibles à la pression. HERING. — *Ulcères à l'extérieur du cou.* HERING.

30. ENGORGEMENT DES GLANDES. — Engorgement

d'une glande au côté droit du cou, près de l'oreille. GROSS. — Une femme d'une constitution scrofuleuse, au teint pâle, eut, au côté droit du cou, des tumeurs qui finirent par s'ouvrir et former des abcès et des ulcérations semblables à des fistules ou comme si les parties étaient rongées; cependant sans douleur. Au bras gauche il y avait un ulcère pareil. En même temps, douleur au fond de la gorge et derrière la fossette du cou, plus forte en buvant qu'en mangeant. Au bout de quatre jours, après une dose de *lach.*, le mal de gorge s'était amélioré, à une sensation près, *comme si, en arrière, dans la gorge, il y avait une pellicule qui empêchât la déglutition, surtout en buvant.* Le onzième jour, tous les ulcères au cou étaient fermés, mais il restait encore quelque sensation dans la gorge. Au bout de trente-trois jours, la malade eut une sensation dans la gorge comme si elle était vide et que le pharynx eût disparu, avec un peu de douleur, *besoin fréquent d'avaler* et salivation. Des doses réitérées de *lach.* rétablirent la malade entièrement (1). HERING. —

(1) En comparant l'observation ci-dessus avec celle du n° 24, on verra aisément pourquoi dans l'un des cas il fallut avoir recours à d'autres médicamens pour finir la guérison, tandis que dans celui-ci la répétition du même médicament suffit. C'est que, dans le premier cas, il y avait *aggravation avec de légères nuances dans les symptômes*; mais dans le dernier, au contraire, il y avait constamment *amélioration*, et les symptômes qui persistaient indiquaient toujours l'emploi de *lach.*.*.

JÄHR.

* En un mot c'est que dans un cas il y avait *spécificité absolue* et dans l'autre, seulement *spécificité relative*.

M.

Plusieurs autres cas d'ulcères au cou furent guéris encore plus promptement. HERING. — *Scrofules américains*. HERING. — Quantité de nodosités rouges, semblables aux boutons des ivrognes, dans la peau au dessus du cou, avec ulcération, disparurent par *lach.*; mais des nodosités semblables restèrent à la face. WOHLFAHRT. — (Contre des goîtres, on a employé autrefois des vipères ou la chair de serpent, ou bien la peau en forme de collier. HERING.)

31. DÉFAUTS DU GOUT. — Mauvais goût de la bouche, après avoir mangé. BEHLERT. — Goût salé et acide des mucosités et de la salive, *disparaissant après avoir mangé*. HERING. — Goût acide dans la bouche et dans la gorge, disparaissant après le repas. HERING.

32. DÉFAUTS D'APPÉTIT. — Le malade ne peut pas attendre pour manger, la faim le tourmente et lui ronge l'estomac. HERING.

33. DYSPEPSIE. — Après chaque repas, malaise, flatuosités, nausées, anxiété, inquiétude et inaptitude à la méditation, jusqu'à ce que des renvois s'établissent. Chez un homme âgé de trente ans, qui avait souffert de cette dyspepsie depuis plusieurs années, et fait usage des bains les plus réputés et des conseils des médecins les plus célèbres, sans cependant y avoir trouvé de soulagement, quelques doses de *lach.* 3/30, prises tous les quatre jours, réglèrent la digestion et lui procurèrent une sensation de bien-être que depuis long-temps il

n'avait pas connue. GROSS. — Après chaque repas, régurgitation des alimens. HERING. — Après chaque repas un peu copieux, lourdeur. HERING.

34. — VOMISSEMENT, RAPPORTS, NAUSÉES, etc. — Envie de vomir le matin, étant couché au lit, puis vomissement de mucosités et de bile, avec augmentation de la soif. Chez une femme enceinte. BEHLERT. — Vomissement et diarrhée, avec pincement au front, le matin en se levant. Immédiatement après une dose de *lach.* 3/30, le malade eut envie de vomir et d'aller à la selle, mais sans résultat ; plus tard, vomissement complet, et ensuite, bien-être. GROSS. — La nuit, renvois d'air avec aggravation des douleurs. HERING. — SOUFFRANCES QUI SONT SOULAGÉES PAR DES RENVOIS ; le malade se trouve fort mal quand les renvois manquent. HERING.

35. SOUFFRANCES DES IVROGNES. — Un homme exposé à l'influence des couleurs métalliques, et s'étant accoutumé à l'usage de l'eau-de-vie, ne fut plus en état de s'en passer, malgré la meilleure volonté. Les souffrances furent : douleur sourde au vertex ; vertiges surtout après s'être baissé ; accès de chaleur au visage ; lancements picotantes à la face et surtout aux yeux, se dirigeant du dedans en dehors, suivies d'inquiétude dans l'estomac et de tremblement des mains ; *apparition de tous ces maux le matin* ; torpeur dans les membres, avec impossibilité d'écrire, le matin, avant d'avoir bu ; nausées, renvois et coliques au point que le malade ne peut presque pas prendre son déjeuner ; puis renâchement de

mucosités et vomissement de glaires, après quoi il se trouvait ordinairement soulagé. En outre, nez et joues rouges, urines rouges et rares, avec douleurs dans les aines; goût douceâtre dans la bouche, et manque d'haleine après chaque effort. Le malade était un homme trapu, d'un tempérament vif et chaud. Malgré cela, *nux vom.* ne produisit aucun effet sur lui, puisqu'il ne pouvait absolument se passer entièrement de l'eau-de-vie. Mais après deux doses de *lach.*, toutes ses souffrances intestinales disparurent, quoiqu'il continuât à faire usage de l'eau-de-vie et de la camomille. HERING.

Nota 1. La similitude des effets du venin des serpens avec ceux des substances narcotiques a déjà été remarquée par d'autres auteurs; les expérimentations pures, faites avec ce venin, ont également mis en évidence cette similitude, surtout avec les suites éloignées des boissons spiritueuses. L'usage salutaire de ces boissons contre les suites de la morsure des serpens parut confirmer cette ressemblance et justifia l'administration du *lachesis* dans le cas ci-dessus, *quoique la plupart des symptômes de ce cas N'EUSSENT PAS ÉTÉ SEMBLABLES à ceux qui jusqu'alors étaient connus comme appartenant au lachesis.* L'IDENTITÉ DES INDICATIONS PRINCIPALES (et du caractère total du médicament, JAHR), EST CHOSE PLUS IMPORTANTE QUE LA SIMILITUDE DES SYMPTÔMES SECONDAIRES. (HERING.)

Nota 2. Le *lach.* mérite toujours d'être consulté quand le malade a de la peine à se défaire de sa mauvaise habitude; car souvent il ôte même tout-à-fait le penchant à l'ivrognerie. Le *mercure* et le *soufre* paraissent du reste jouir de la même propriété, et encore plus l'*acid. sulf.* Quant au venin des serpens, il est assez remarquable que, dans quelques pays de l'Allemagne,

il existe l'opinion que , pour dégoûter les ivrognes de l'eau-de-vie , on n'aurait qu'à leur donner à boire de l'eau-de-vie dans laquelle on aurait fait mourir un serpent. (JAHR.)

36. GASTRALGIE. — Pression rongeanle dans l'estomac , améliorée par le manger, mais reparaissant quelques heures après le repas et aggravée au fur et à mesure que l'estomac se vide. Deux doses de *lach.*, prises le soir, suffirent pour guérir. HERING. — Douleurs d'estomac , avec battement de cœur ?

37. GASTRALGIE (suite). — Pression lourde comme par un fardeau, dans l'estomac , après le repas ; flatuosités incarcérées, avec souffrances soulagées par des renvois ou l'émission de vents , AGGRAVATION DU MAL APRÈS LA SIESTE ; constipation. Le mal , soulagé par *lach.*, revint cependant plus tard, mais sous une autre forme, savoir : la pression s'aggrave jusqu'à faire vomir des matières bilieuses, avec goût métallique, sécheresse et érosion dans la bouche et accumulation d'une salive muqueuse , écumeuse et de couleur claire. Ce fut *merc.* 3o qui le guérit alors. HERING. (Voy. 24, les deux notes.)

38. DYSPEPSIE AVEC AUTRES SOUFFRANCES. — Plénitude douloureuse dans l'estomac, qui rend très-triste avec faiblesse, surtout dans les genoux ; immédiatement après le repas , amélioration ; mais quelques heures après , apparition de beaucoup de souffrances. En outre, renvois fréquents, surtout le matin, avec sensation d'érosion dans l'estomac et l'épigastre ; régurgitation d'une eau acide et brûlante , surtout avant le repas , et souvent avec quel-

ques restes des alimens ingérés; fréquemment, goût acide, désagréable, dans la bouche; appétit immodéré; forte soif; pulsation dans les artères au point que la tête en remue; tressaillemens dans les nerfs; selles dures; sommeil non réparateur; envie de dormir le jour, avec lourdeur dans le corps; *aggravation des souffrances par un temps humide*, ainsi que le matin et dans le repos. Dyspnée, surtout étant assis tranquillement, avec envie de bâiller sans le pouvoir; irritabilité nerveuse; aversion pour la conversation et la société. (Constitution leucophlegmatique, tempérament phlegmatique.)—Cinq doses de *lach.* suffirent pour guérir le mal; mais ensuite il survint : horripilations par chaque vent frais, avec froid et torpeur du nez, des lèvres, des mains et des pieds; tremblement des mains et érosion au palais. Ce fut *bell.* qui enleva ce reste de souffrances; mais plus tard elles revinrent. HERING.

39. HÉPATITE. — Le *lach.* promet beaucoup dans l'hépatite, surtout chez les ivrognes, puisque la morsure de ce serpent la produit aussi bien que l'abus des boissons alcooliques. L'eau-de-vie est souvent l'antidote contre les suites de la morsure, et par conséquent il y a similitude entre ces deux causes (comp. 35). Il y a encore d'autres conséquences semblables, par rapport aux maladies des pays marécageux et des pays chauds, la fièvre jaune, etc. Des étés chauds, les pays marécageux, la colère, des calculs biliaires, la suppression d'une hémorrhagie habituelle et surtout du flux hémorrhoi-

dal, lésion mécanique du cerveau, le passage de la fièvre intermittente à l'érysipèle, et autres causes pareilles, sont toutes en rapport de similitude avec le venin des serpens. HERING (comparez aussi 28).

40. RAMOLLISSEMENT DU FOIE. -- Quoique les symptômes locaux de cette maladie ne se trouvent, jusqu'ici, que vaguement observés, il est toujours probable que *lach.* puisse y être utile. Les souffrances de la partie veineuse du cœur et la sensibilité à la moindre pression, symptôme caractéristique de cette maladie, se trouve, d'une manière non moins caractéristique, dans les symptômes du *lach.*, et peut-être encore dans ceux du *spigelia*, médicament qui n'est utile que dans les souffrances de la partie veineuse du cœur, attendu qu'il agit, en général, de préférence sur les veines et sur les vaisseaux sanguins du cerveau. HERING.

41. ABCÈS HÉPATIQUES. Dans les abcès hépatiques on pourra presque toujours compter sur l'efficacité du *lach.*, vu que la guérison de cette maladie a déjà été obtenue tant de fois par les parens de ce médicament, tels que *merc.*, *hep.*, *bell.*; et que *lach.* surpasse tous ces médicamens en fait d'efficacité dans les suppurations internes. HERING.

42. COLIQUES ET SOUFFRANCES ABDOMINALES. Sur une petite place circonscrite, immédiatement au dessous du creux de l'estomac, pression très-désagréable et qui coupe la respiration, surtout une heure après chaque repas (fait le soir); soulagée par des renvois. — Immédiatement au dessous du creux de l'esto-

mac, sensation comme si quelque chose y palpait. BEHLERT. — Douleurs au travers du ventre, après chaque marche. HERING. — Tranchées le matin et après chaque repas, au printemps. HERING. — Une ascite, à la suite de saignées abondantes, chez une personne atteinte d'hypertrophie du cœur, diminua par l'influence du *lach*. HERING. — Le gros ventre chez une jeune fille diminua par *lach*. GROSS.

43. FLATUOSITES. — Souffrances par des flatuosités, à la suite de diarrhées muqueuses; les vents tourmentent beaucoup, se promènent dans le ventre, et descendent jusqu'à l'anus où ils produisent du tenesme, sans sortir; puis envie d'aller à la selle, suivie d'une selle muqueuse entremêlée parfois de matières fécales et émission des flatuosités. En même temps, goût amer de la bouche et des alimens; langue chargée d'un enduit jaunâtre et épais. Deux doses de *lach*. prises dans la matinée, et dans l'intervalle de trois heures, guérèrent le mal ce soir même. (Avant de souffrir des maux précédens, la malade avait : selles fréquentes, comme du blanc d'œuf, floconneuses et mêlées de serum et d'écume, alternant avec des évacuations normales ou de matières fécales. Pendant ces selles il y avait : pression violente vers le fondement, comme tenesme ou douleurs d'enfantement, s'aggravant la nuit et cessant vers le matin; en outre encore, goût amer de la bouche, augmentant et rémittent au fur et à mesure des autres souffrances; soif d'eau; appétit fort et très-variable; renvois et émission de

flatuosités; humeur chagrine, avec envie de faire des reproches. Ce furent *sulf.* et *puls.* qui, en alternant, avaient soulagé cet état précédent). WESSELHOEFF.

44. DIARRHÉE. — Une diarrhée existant depuis long-temps, et revenant souvent vers le soir ou la nuit, avec faiblesse, borborygmes avant et pression après les selles, fut guérie par *lach.*, après avoir résisté à tous les autres remèdes. GROSS. — Diarrhée comme des œufs brouillés, avec écorchure de l'anus, mal à la tête et froid. GROSS. — Diarrhée après les repas. HERING. — Disposition à la diarrhée, pendant un temps chaud (par refroidissement?). HERING. — Selles liquides, avec des masses glissantes. HERING. — Relâchement du ventre alternant avec constipation. HERING. — Selles tenaces, comme de la poix. HERING. — Les selles avec des matières non digérées deviennent plus naturelles. GROSS.

45. CONSTIPATION. — Selle dure, comme la crotte de mouton; la selle est à la sortie de l'anus, mais, malgré tous les efforts, le malade ne peut en évacuer qu'une très-petite quantité. En outre, douleurs au dos et aux reins, ainsi qu'au dessus de la hanche gauche; douleur sourde dans la région de la vessie; cuisson et brûlement dans les yeux, surtout dans les paupières supérieures; douleur dans les yeux après avoir lu à lumière des bougies; froid glacial aux pieds et surtout à la plante des pieds, ou à la face externe de la jambe gauche. *Lach.* régla les selles. HERING. — Selles dures depuis de longues années.

HERING. — *Resserrement du ventre*, dans plus de dix cas. HERING. — Depuis six ans, point de selles sans purgatif, et dans un autre cas, depuis huit ans. HERING. — *Constipation invétérée, opiniâtre*. BUTE. — Constipation, sans nulle autre souffrance, chez des hommes robustes. HERING. — Selles sanguinolentes et purulentes, avec douleurs rongeantes, lancinantes et incisives, dans une tumeur dure dans le ventre. HERING.

46. CONSTIPATION (suite). Un vieillard eut par *lach.* les selles régulières ; mais au bout de quelques semaines, il eut une légère attaque d'apoplexie qui lui paralysa le côté *droit* du corps, et contre laquelle *lach.* resta inefficace. HERING. — Constipation de quinze jours, avec torpeur et insensibilité complète du rectum, et avec douleurs violentes d'estomac, mal à la tête, grande lassitude, inquiétude et signes d'aliénation mentale ; chez une femme âgée de soixante-dix ans, et qui en outre avait encore roideur de la langue et tremblement de la tête, comme restes d'une apoplexie antérieure. WOHLFARTH.

47. SOUFFRANCES DE L'ANUS ET DU RECTUM. Pression et affluence vers le rectum, aggravées, dans la position assise, jusqu'à produire une espèce de paralysie, au point que la malade ne peut se lever de son siège. Maladie existant depuis quatre ans chez une jeune femme de vingt-deux ans, et qui fut guérie par une seule dose de *lach.* Il y avait en outre encore : toux avec écoulement d'une salive filante ;

céphalalgie pressive, continuelle, et tranchées fréquentes, avec douleurs déchirantes dans le ventre.

BRAUNS. — Un petit bouton hémorroïdal à l'anus disparut peu de jours après la prise d'une dose de

lach. STAPP. — Boutons hémorroïdaux à l'anus et dans le rectum, avec douleurs violentes, brûlantes et cuisantes, depuis le matin jusqu'après midi, et plus fortes en étant debout; la position couchée soulage moins que la position assise; aggravation après avoir été à la selle; chez une femme dans l'âge critique, ayant les règles trop peu abondantes.

HERING. — Chez un homme hypochondriaque avec souffrances hémorroïdales, *lach.* exerça une influence très-avantageuse. WIEDENHORN.

48. AFFECTIONS DANS LES AINES. Dans la maladie suivante qui existait depuis longues années et qui pourra trouver sa place aussi bien ici qu'ailleurs, *lach.* avait une influence décidément puissante et bien-faisante. Chez une femme il se présenta, à une distance égale de la hanche droite et du nombril, une tumeur dure, de la grosseur d'un poing, avec douleurs violentes, brûlantes et pulsatives. Parfois l'induration remonte en haut, mais quand la malade marche, elle descend en bas, de manière qu'au dessus de l'aine elle est sensible et visible sous la forme d'un œuf. LES BATTEMENS DANS LA TUMEUR SONT ISOCHRONES DU POULS, avec une espèce de vibration, sensible, soit à la malade soit au contact de la main. En pressant dessus, il n'y a que peu ou point de douleur. Aggravation des souffrances après des émotions morales,

des mouvemens rapides et des efforts , moment où, dans la position couchée, les battemens sont visibles même à travers les habits, et la malade les sent jusqu'autour du nombril et dans le dos. Quand l'aggravation est forte, il y a un brûlement qui depuis la tumeur se répand en haut, dans le ventre, et en bas, dans la cuisse. En même temps, règles trop peu abondantes et beaucoup d'autres symptômes accessoires et consécutifs. — Après une dose de *lach.*, tous les signes morbides changèrent d'une manière frappante, il se déclara de la fièvre et une sensation toute nouvelle comme dans un membre endormi, avec lourdeur et pression vers le fondement. Puis, après l'usage d'*ars.* et de *nux vom.*, mais surtout après une dose de *plat.*, la malade sentit tout d'un coup une secousse déchirante, et évacua durant plusieurs jours de grandes quantités de pus et de sang par les selles, après quoi ses souffrances cessèrent et la guérison s'établit définitivement. HERING.

NOTA. Les esprits qui croient trouver leur salut dans les négations, diront que des choses semblables se passent sans le secours de l'art, mais il ne se glorifieraient pas peu s'ils étaient assez heureux d'obtenir de pareilles guérisons. Il ne faut que très-peu de connaissances en pathologie pour savoir apprécier de tels cas à leur juste valeur. HERING.

49. AFFECTIONS DANS LES AINES (suite). — Douleurs violentes, invétérées, incisives et tractives, au dessus de l'aine droite, jusque dans l'utérus et les parties génitales, et parfois aussi jusque dans la

poitrine et le cou, et insupportables dans la position couchée; aggravation le matin et après avoir marché; en respirant profondément, douleur incisive au dessous des côtés; ventre sensible à la pression; selles sanguinolentes et purulentes; dysuri, et règles trop peu abondantes et d'une couleur trop foncée. HERING.

50. SOUFFRANCES DANS LES AINES (suite). — Depuis quatre semaines, après avoir levé une charge et s'être baissée, douleur dans l'aine gauche, qui s'aggrave peu à peu, au point que la malade, après être restée couchée ou assise, a beaucoup de peine à se mettre en mouvement; la douleur est pressive, avec élancemens violens et subits, et la malade ne peut rester que sur le côté gauche, puisque, en se couchant sur le côté droit, elle a la sensation comme si un corps tombait de ce côté. La malade était une sexagénaire bien avancée, qui avait fait neuf couches et subi les traitemens allopathiques les plus absurdes contre différens maux, et entre autres aussi contre le tænia; elle était en même temps atteinte d'une disposition héréditaire à la goutte et souvent sujette à des douleurs dans les membres. — Deux doses de *lach.* 3/30 suffirent pour la rétablir de sa maladie actuelle. GROSS.

51. AFFECTIONS DES VOIES URINAIRES. — Un jeune homme, âgé de vingt ans, adonné aux boissons spiritueuses et aux plaisirs vénériens, et atteint d'une disposition héréditaire aux hémorrhôides, avait souvent souffert d'hémorrhôides vésicales, qui débu-

taient ordinairement par une douleur pressive violente dans la région de la vessie. Cette douleur pré-cursive revenant, une dose de *lach.* la fit disparaître sans que les hémorrhoides se manifestassent. GROSS.

52. ISCHURIE. — Ischurie chez un petit garçon de huit ans, avec des douleurs tellement violentes qu'elles forcent à crier. Le malade prétend qu'une boule roule dans la vessie et s'efforce de sortir par l'urètre; au bout de quelques heures, il était sans connaissance, la face gonflée et l'on vit le gonflement se mettre en rotation comme une boule. *Crotalus* 30, *respirat.* fit disparaître immédiatement toutes les souffrances. BRAUNS.

53. URINES MALADIVES. — Urines trop fréquentes et trop abondantes. HERING. — Urines troubles, couleur foncée, avec sédiment sablonneux, brun-rougeâtre et douleurs incisives, violentes, en urinant. HERING. — Pissement fréquent, mais urines rares, troubles, brunes et épaisses. HERING. — Urines abondantes, avec envie pressante d'uriner, et brûlement violent en urinant. HERING.

54. FONCTIONS SEXUELLES. — Une sorte d'impuissance: l'éjaculation pendant le coït tarde à venir et les érections cessent. HERING. — Manque d'érections le matin et après la sieste. HERING.

55. PARTIES VIRILES. — Douleur de contusion dans les testicules, aggravée en étant assis, et qui était survenue sans cause apparente. Après l'usage infructueux de *puls.* et de *digit.*, ce fut *lach.* qui guérit

cette souffrance. HELFFRICH. — Prépuce endurci comme un cartilage, au point qu'il ne peut être retiré, mais sans douleur. (Quelque temps auparavant, une dose de *syphilin*, donnée contre une syphilis occulte, avait produit un chancre, qui ensuite fut guéri par le mercure.) HERING.

56. PARTIES VIRILES. (suite) — Phimosis et dureté du prépuce après l'abus du mercure. *Lach.* améliora beaucoup et fit disparaître en même temps une glande inguinale engorgée ; des boutons sur la verge disparurent également, mais revinrent sur la face interne des cuisses. Un écoulement, comme une gonorrhée bâtarde (produit par des chancres à la face interne du prépuce?) diminua aussi, mais ensuite il survint : mal à la tête, douleurs aux genoux, envie de dormir le jour et difficulté de s'endormir le soir ; mais le malade se sentit plus fort. HERING. — Taches rouges sur le gland, revenant tous les quinze jours, avec douleurs ostéocopes, qui s'apaisent aussitôt que les taches apparaissent. *Lach.* guérit toutes ces deux affections. HERING.

Nota 1. Pour employer *lach.* avec succès contre des souffrances syphilitiques mercurielles, il faut qu'on ait guéri d'abord la syphilis, ou que (cas dont jusqu'ici il n'y a pas encore d'exemple) la syphilis soit guérie après. Car *lach.* est plutôt l'antidote du *mercure* que de la *syphilis*. Mais dans la plupart des maladies syphilitiques compliquées, *lach.* est de la première importance. HERING.

Nota 2. Un jeune homme, d'une constitution altérée et qui, un an auparavant, avait été infecté par une gale qu'il avait fait assez

souffrir, eut le malheur de contracter, lorsqu'il n'était pas encore entièrement rétabli, un chancre à la couronne du gland. Il se soumit de suite à un traitement homœopathique; mais les dernières atténuations du *mercure* qu'on lui administra ne firent qu'irriter son système nerveux, au point qu'il fallut avoir recours à des antidotes, tels que *nitr. acid.* et *hep. sulf.* Le chancre, en attendant, fit des progrès et se soucia si peu de ce qu'on faisait ailleurs, qu'au bout de 10 semaines il avait parcouru toutes ses périodes, et qu'au moment où nous vîmes le malade, le chancre avait presque entièrement perdu son aspect primitif et était au point de se transformer en ulcère indolent. Tout ce qui trahissait encore son origine, c'était sa forme *échancrée* et *ses bords taillés à pic*; mais le fond lardacé avait totalement disparu, et la couleur de l'ulcère était celle teinte rouge bleu foncé, qui caractérise les productions syphilitiques. En même temps le malade était couvert sur presque toute la partie inférieure du ventre, les cuisses et les avant-bras, de taches cuivrées de forme circulaire; au menton, ainsi qu'aux lèvres, il y avait des boutons ulcérés, et le front était le siège d'une large tache ulcérée en forme de demi-cercle, ou plutôt *en forme de cercle échancré*. En outre, il existait encore beaucoup de signes qui trahissaient avec évidence une syphilis constitutionnelle. Trois doses de *merc. viv.*, 3^e trituration, administrées de deux jours en deux jours, suffirent pour établir un travail actif de guérison, de manière que trois semaines après la dernière prise du mercure, l'ulcère, qui avait eu presque la largeur d'un pouce, était à peu près cicatrisé, l'état général et le moral améliorés, et que de tous les symptômes il ne restait qu'une petite tache au front, une petite plaie non cicatrisée à la couronne du gland, et les taches rondes, cuivrées au ventre et aux cuisses; mais ce fut là aussi que la guérison s'arrêta. Quelques nouvelles doses de *mercure* administrées de la même manière que les premières, fatiguèrent beaucoup le malade, sans avancer la guérison d'un

seul pas. Au contraire, il survint de nouveaux symptômes d'une nature équivoque, mais qui étaient tels que *lach.* nous parut indiqué. Nous en donnâmes au malade 2 doses 3/30, à prendre la seconde quatre jours après la première, et huit jours après la seconde dose, il était entièrement guéri; le reste du chancre, la dartre au front et les taches au ventre et aux cuisses, tout avait entièrement disparu, avec le reste des symptômes. JARR.

57. RÈGLES. — *Règles de trop courte durée, trop peu abondantes ou entièrement supprimées, et par suite beaucoup de souffrances*, SURTOUT DANS L'ÂGE CRITIQUE.

HERING. — *Règles supprimées pendant 5 ans reparaissent sous l'influence de lach., dans l'âge critique.* HERING.

— Contre les règles trop peu abondantes *lach.* se montre souvent efficace, surtout après l'usage infructueux de *sep.*, dans des cas où ce médicament paraît indiqué.

58. RÈGLES (suite). — Règles irrégulières, tardives et trop peu abondantes, avec maux de dents d'autant plus forts que les règles sont plus faibles; ou avec tenesme, selles sanguinolentes et purulentes; ou constipation avec brûlement et pression à travers le ventre jusque dans la gorge, épistaxis et beaucoup d'autres souffrances. Guéri par deux doses de *lach.*, entre lesquelles une dose de *con.* fut intercalée. HELFFRICH. — Règles irrégulières, avec froid glacial dans l'estomac et la poitrine; teint maladif. La malade était une personne âgée de 28 ans, d'une constitution très-épuisée. Guérison par la *vipère commune*, en teinture, une goutte de la 18°.

GAZETTE HOMŒOPATHIQUE.

59. RÈGLES (suite). — Chaque fois avant les règles, écoulement de quelques gouttes de sang par le nez. HERING. — Les règles, qui auparavant étaient douloureuses, apparaissent après une dose de *lach.*, sans spasmes ; mais le sang est visqueux et corrosif. Chez une jeune femme d'une constitution délicate et nerveuse, dont les règles étaient constamment trop peu abondantes et qui n'avait jamais eu d'enfants. GROSS. — Chaque fois, le premier jour des règles, douleurs violentes tantôt aux reins, tantôt dans le ventre, ou dans les hanches, comme si ces parties étaient brisées. GROSS. — Pendant les règles, douleurs violentes aux reins, comme des douleurs d'enfantement, mais beaucoup plus violentes. HERING.

60. LEUCORRHÉE. — Quinze jours avant les règles, fleurs blanches qui durent 8 jours, avec faiblesse et vertiges, puis huit ou trois jours avant les règles, écoulement muqueux, abondant, roidissant le linge et le teignant en jaune. Règles, en même temps, trop peu abondantes et de trop courte durée, mais apparaissant régulièrement. En outre, étant assise, après avoir marché, sensation de malaise et d'anxiété qui remonte à la tête et dans la poitrine, avec vertiges à faire tomber de côté ; LES VERTIGES SONT SOUVENT PRÉCÉDÉS DE LASSITUDE AVEC ENVIE DE DORMIR. Souvent le mal remonte à la poitrine avec pression sur le cou ; de là il va dans la gorge, où il produit des envies de vomir. Pendant les règles, déchirement et contraction dans le ventre, surtout après

avoir levé quelque fardeau ; pulsations dans la tête, et déchirement dans les mâchoires *jusque dans les oreilles* et les bras. De temps en temps, tête entreprise ; grande lassitude et fatigue, en marchant. — Guérison par des doses réitérées de *lach.*, avec le secours de quelques médicamens intermédiaires. HELFFRICH.

61. CORYZA. — Coryza avec écoulement muqueux abondant, yeux larmoyans, et toux. HERING. — Coryza pendant toute une journée, toutes les fois que le malade était obligé de parler en public. HERING. — Coryza incomplet, avec malaise, tête entreprise, etc. HERING.

62. LARYNX. — Sensation d'étranglement et de pulsation, entre le larynx et la poitrine. HERING. — Tous les matins, sensation dans le larynx et la trachée-artère, comme si ces parties étaient excoriées, avec accès d'une petite toux courte, qui rend le larynx douloureux et dure jusqu'à ce qu'il y ait expectoration de matières d'un goût âcre et acide ; après la toux, bruit dans la trachée-artère ; haleine courte comme si les voies aériennes étaient obstruées ; de temps en temps, douleur par toute la poitrine, en toussant et en respirant profondément ; parfois aussi, dyspnée, surtout après la marche ou un exercice quelconque. Bouche excoriée, comme dans le scorbut ; grande faiblesse nerveuse. Guérison complète par *tich.* alternant avec *bell.*, et, à la fin, une dose de *merc.* HERING.

63. LARYNX (suite). — La respiration bruyante et

difficile, dans une phthisie trachéale, s'améliora pour quelque temps par *lach.*, et l'expectoration se fit avec plus de facilité. GROSS. — Dans une phthisie laryngée et trachéale, *lach.* aggrava tous les symptômes, surtout ceux de la gorge, et fatigua beaucoup le malade, sans le soulager ensuite. Presque tous les symptômes, cependant, indiquaient *lach.*, à l'exception des suivans : *Aggravation la nuit et surtout après minuit ; amélioration vers midi et après midi, ainsi que dans le repos ; DISPOSITION A LA DIARRHÉE, jamais constipation ; PEAU BLANCHE, délicate ; LÈVRES ET JOUES ROUGES, avec constitution phthisique. Hep. sulf.,* donné après *lach.*, améliora l'état du malade. WESSELHOEFF.

64. TOUX. — Toux excitée par un *chatouillement au larynx*, avec une sorte de palpitation suffocante au palais ; aggravation de la toux vers le soir, avec enrouement et chaleur ; *toux le plus fort la nuit*, avec douleur d'excoriation au palais après avoir toussé ; palais rouge, comme enflammé, mais sans douleur en avalant, seulement avec *besoin fréquent d'avalier*, surtout vers le soir ; constamment, grande SÈCHERESSE DANS LE LARYNX, avec envie de boire souvent.

— Guérison par *lach.* administré après *bell.* HERING.

— Une toux sèche, *excitée par un chatouillement à l'entrée du larynx*, disparut par *lach.* GROSS. — Chatouillement dans le larynx, PAR SÈCHERESSE DANS LA GORGE, avec besoin de tousser et de boire souvent, ce qui cependant ne soulage point ; aggravation au grand air. HERING. — Toux excitée par un chatouil-

lement COMME PAR SÉCHERESSE dans le creux de l'estomac. HERING. — Petite toux chatouillante, avec beaucoup de souffrances prétendues nerveuses. *Lach.* guérit la toux, mais les autres souffrances restèrent. HERING.

65. TOUX (suite). — Toux violente, haletante, excitée par un chatouillement (dans des ulcères dans la gorge), avec vomiturition, déjection de tous les alimens après le repas, salivation et renâchement de mucosités; avant de pouvoir expectorer, LA TOUX FATIGUE LA MALADE COMME SI ELLE ALLAIT L'ÉTOUFFER. HERING. — TOUX PROVENANT D'ULCÈRES DANS LA GORGE. HERING. — Toux avec renâchement *comme s'il y avait quelque chose dans la gorge* QUI NE VOULUT POINT SE DÉTACHER, *et qui force à la déglutition.* HERING. — Toux avec renâchement et crachotement, tout à la fois, de manière à ne pas permettre de prononcer le moindre mot. HERING. — Toux excitée par la fumée du tabac. HERING.

66. Toux (suite). — Toux après s'être levé de la position couchée. HERING. — Toux seulement le jour, plus forte après le repas, ainsi qu'en marchant, en riant, et après avoir fumé du tabac; en toussant, douleur sous les hypochondres, aggravée par la pression.

67. Toux (suite). — Toux qui est provoquée par une irritation dans le creux de l'estomac, lequel est douloureux en toussant et au contact; *la toux est plus forte le matin jusqu'au déjeuner; puis amélioration et peu de toux dans le courant de la journée, ainsi*

que la nuit. AGGRAVATION PAR UN TEMPS CHAUD. En outre, expectoration difficile, jaunâtre, voix rauque et creuse, douleur sous le sternum et dans toute la poitrine; appétit assez bien; *mais après le repas, pesanteur à l'estomac*; SELLES SEULEMENT PAR DES PURGATIFS; règles normales, à la nouvelle lune, mais avec coliques. Les symptômes accessoires disparurent entièrement par *lach.*, et les symptômes principaux furent beaucoup améliorés. HERING.

68. TOUX (suite). — Vers la fin de l'an 1834, une affection laryngée avait affecté, dans les environs de *Bethlehem* en Amérique, plusieurs enfans et jeunes gens, depuis l'âge de quatre ans jusqu'à dix-huit. La maladie était caractérisée par UNE TOUX SÈCHE AVEC CRIS DE COQ, *comme dans le croup*. *Acon.*, *hep. sulf.* et *sulf.* furent donnés sans résultats; mais *lach.* guérit au bout de huit, douze heures, sans le secours d'aucun autre médicament. FREITAG.

69. TOUX (suite). Toux fatigante, qui revint tous les quarts d'heure, surtout *la nuit en se réveillant*, et *le matin, sèche*, ayant le son d'un vase cassé, avec envie de vomir et vomissement. *Lach.* apaisa la toux et établit l'expectoration. GROSS. — Une TOUX SÈCHE, fatigante, devint humide et cessa. GROSS. — L'EXPECTORATION DIFFICILE DEVIENT PLUS FACILE par *lach.* HERING.

70. TOUX (suite). — PETITE TOUX COURTE, parfois suffocante (et qui dure toute la nuit). HERING. — En toussant, sensibilité douloureuse au larynx, douleur déchirante au creux de l'estomac, brûle-

ment dans la profondeur du côté gauche de la poitrine, et douleur d'ulcération autour des dernières côtes. HERING.

71. POITRINE. — Dans la *phthisie pituiteuse*, *lach.* s'est souvent montré efficace. BRAUNS. — Chez un homme atteint de phthisie, l'expectoration devint plus facile, mais l'haleine devint plus courte pendant le mouvement, et la faiblesse augmenta. GROSS. — Dans une toux phthisique, par suite de dartres répercutées, *lach.* diminua l'expectoration et fit reparaître les dartres en grande quantité. HERING.

72. POITRINE (suite). — Le bouillon de vipères avait chez les anciens une grande réputation, tandis que les auteurs modernes ne lui attribuent que des qualités nuisibles. Ceux qui en font le plus de cas sont les médecins des pays où les vipères se trouvent en abondance. Ils racontent de nombreuses cures des maladies chroniques les plus graves et surtout des affections cutanées et DES MALADIES DE POITRINE *provenant d'un désordre dans les fonctions de la peau* ou du système lymphatique; ils donnent le bouillon de vipères contre des ulcérations internes, des scrofules, etc. THOUVENEL, *mém. sur les vertus des substances animales*, 1779.

73. POITRINE (suite). — *Pression sur la poitrine de manière à rétracter le dos, et suivie d'un violent battement de cœur qui, parfois, se fait sentir au dos; avant cet accès, engourdissement des phalanges des doigts.* — *En alternant avec ces accès : céphalagie pressive, sou-*

lagée étant levé, et précédée d'obscurcissement de la vue par un reflet bleu, avec bruissement dans la tête; le bruit est constamment insupportable au malade, qui, en outre, a souvent les mains gonflées et une espèce de tremblement des bras. — Une dose de *sulf.*, donnée au début du traitement, avait fait disparaître : vertiges à faire tomber du côté droit; règles irrégulières précédées de tranchées; élancemens dans les jambes en marchant; besoin fréquent de rétracter les cuisses. Mais quinze jours après, il s'était manifesté une pression lancinante dans le côté droit du ventre, avec élancemens dans le côté gauche; symptômes contre lesquels une seconde dose de *sulf.* resta sans succès. — Une seconde dose de *silic.*, administrée ensuite, ne guérit pas non plus les élancemens; mais elle améliora l'état général et fit disparaître : *a*, une sorte de dyspnée qui accompagnait la douleur de poitrine, avec la sensation comme si l'appartement était plein de fumée qui empêchât la respiration, et avec chaleur et soif; *b*, un déchirement tressaillant dans le côté droit du corps, surtout depuis le genoux jusqu'aux pieds; *c*, tiraillement dans les deux genoux, et surtout du côté droit, comme si l'on tirait la peau, avec élancemens. La période se régla en même temps entièrement, et le moral ainsi que le tremblement des bras s'améliorèrent; mais ensuite il survint : **PRESSION DANS LA GORGE EN LEVANT UN FARDEAU.** Ce nouveau symptôme indiquant *tach.*, une dose de ce médicament guérit tout le mal. BEHLERT. (Comp. n° 24.)

74. POITRINE. — Froid glacial dans l'intérieur de la poitrine et dans l'estomac, avec dysménorrhée. Guéri par la teinture de vipère. ARCHIVES DE STAPF. — Elancemens dans le côté droit de la poitrine et dans le dos, en se baissant. HELFFRICH.

75. SOUFFRANCES ASTHMATIQUES. — Le soir, étant couché au lit, la moindre chose qui se place devant le nez ou la bouche, gêne la respiration au point que le malade craint d'être suffoqué. HERING. — Chez un homme atteint d'hydrothorax, *lach.* soulagea les souffrances asthmatiques de beaucoup. HERING. — La malade ne peut rester couchée, la nuit, sans péril de suffocation; la poitrine lui semble trop pleine et elle doit se défaire de tous ses habits pour prendre haleine. De temps en temps elle a la nuit meilleure, mais alors elle doit rester couchée sur le côté gauche, ayant le thorax levé et la main posée sous la tête. HERING.

76. SOUFFRANCES ASTHMATIQUES (suite). — Un homme âgé de soixante-dix ans, et d'une constitution pléthorique, avait, depuis des années, des accès d'asthme qui à certaines époques venaient journellement, et souvent sans cause appréciable. *Alors il se réveille vers minuit, avec constriction de la poitrine, respiration lente, difficile et sibilante, impossibilité de rester couché, et besoin de rester assis ayant le thorax penché en avant.* Souvent aussi les accès venaient le matin au réveil, et surtout quand le malade se redressait subitement dans le lit. La pre-

mière nuit, après une dose de *lach.*, l'accès fut beaucoup moins fort que les précédens; la seconde nuit il manqua entièrement et ne vint pas même lorsque le malade se leva subitement de son lit. (*Nota.* La guérison fut, il est vrai, rapide; mais, le malade ayant une forte disposition à l'hydrothorax, il reste à savoir si elle pourra être radicale. GROSS.)

77. — SOUFFRANCES ASTHMATIQUES (suite). — Chez un autre sexagénaire également atteint d'hydrothorax, *lach.* soulagea de beaucoup *la toux violente*, *la dyspnée* et *le gonflement des pieds*, de manière que le malade pouvait bien plus facilement parler et marcher. Mais le soulagement ne se soutint point, et l'hydrothorax poursuivit sa marche fatale jusqu'à la fin. Dans plusieurs autres cas d'hydrothorax, *lach.* procura également du soulagement, mais jamais il ne guérit radicalement. Les symptômes soulagés s'aggravant de nouveau, *lach.* eut beaucoup moins d'influence sur la maladie. Il est possible que cela tienne à ce que l'hydrothorax atteint le plus souvent des individus âgés, dont la vitalité est déjà trop affaiblie pour produire une réaction soutenue. GROSS. — Nous avons fait la même observation dans d'autres cas; ce ne fut que rarement que *lach.* soulagea d'une manière remarquable. Dans presque tous les cas les malades avaient auparavant fait abus des médicamens les plus violens. Du reste, nous avons vu cette maladie se développer aussi chez de jeunes gens, surtout à *Surinam*, et à la suite d'excès

sexuels. Une autre fois aussi chez un petit garçon atteint d'une lésion organique du cœur. HERING.

78. SOUFFRANCES ASTHMATIQUES (suite). — Chez un vieillard atteint d'hydrothorax, quelques doses de *crotalus* 5/30 soulagèrent de beaucoup, mais seulement pour quelque temps, *l'oppression de poitrine, qui ne permettait pas au malade de rester couché la nuit, elles réglèrent la digestion et produisirent des selles naturelles*. GROSS. — Ce soulagement, quoique seulement passager, est néanmoins de la plus haute importance, non seulement parce qu'il nous apprend les médicamens à l'aide desquels nous pourrions guérir ou prévenir des maladies semblables dès le début, mais aussi parce que tout soulagement obtenu de cette manière relève le moral; tandis que, dans les soulagemens que produit l'ancienne école, le moral est ou exalté outre mesure, ou déprimé. HERING.

79. SOUFFRANCES ASTHMATIQUES (suite). — Un jeune homme âgé de vingt ans et d'une constitution faible, étant allé habiter un pays plus froid, se refroidit par un temps humide et froid. A la suite de ce refroidissement, le coryza dont le malade était atteint s'arrêta, et il survint une sorte de *dyspnée avec toux et expectoration difficile*. Ces souffrances se manifestaient fréquemment après le repas, *souvent aussi la nuit, au réveil*, avec manque total d'haleine, et quelquefois encore elles venaient *le matin*. En outre, la respiration était constamment très-gênée; quoique

le malade eût une grande disposition à transpirer, un médecin lui fit prendre des sudorifiques, mais sans résultat. Quelques doses de *lach.* produisirent une grande amélioration, de manière que le malade ne sentit sa respiration gênée qu'après avoir beaucoup ri, et en se promenant le soir, dans les brouillards, au bord de la mer (Baltique). Quelques nouvelles doses de *lach.* firent disparaître aussi ce reste de son mal. Plus tard, il se refroidit de nouveau, et présenta ensuite les symptômes suivans : Tous les MATINS, EN SE RÉVEILLANT, accès d'asthme avec ou sans toux, mais suivi, au bout de cinq à quinze minutes, d'expectoration de mucosités tenaces, et ensuite soulagement de la poitrine. En outre, élancemens entre les omoplates ET SURTOUT VERS LE CÔTÉ GAUCHE, à chaque aspiration profonde; coryza continu, accès de mal à la tête, anorexie, selles tardives, sommeil agité, yeux très-ternes, et souvent vers le soir, une espèce de fièvre avec pouls fort et veines enflées. Ce fut également par quelques doses de *lach.* que toutes ces souffrances disparurent. GROSS.

80. SOUFFRANCES ASTHMATIQUES (suite). — Dyspnée avec toux. GROSS. — Haleine courte après une marche et un exercice quelconque. HERING. — Haleine courte et étouffement en marchant, avec toussotement. HERING. — Haleine courte après tout effort surtout des mains, ce qui fatigue beaucoup et promptement le malade. HERING. — Haleine très-courte, dès que la démangeaison s'apaise; chez un homme

atteint de la gale. HERING. — Dans un cas de souffrances asthmatiques par suite de l'abus de l'iode, *lach.* produisit beaucoup de souffrances, contre lesquelles *bell.* restait sans influence (comme dans beaucoup d'autres cas d'affections laryngées et pulmonaires produites par *lach.*). *Phosph. ac.* ne soulagea que l'haleine courte; mais *hep. sulf.* 3 améliora beaucoup. Il survint, à la suite de ce médicament, des panaris et des vésicules rongeantes, opiniâtres, et les souffrances pulmonaires disparurent presque totalement. HERING. — Haleine courte après avoir mangé. HERING.

(Suite dans un numéro prochain.)

DE L'INFLUENCE DU PHYSIQUE MALADE SUR LE MORAL ,

CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE DE LA THÉRAPEUTIQUE
HOMŒOPATHIQUE ;

Par le docteur GASTIER.

Le génie est un sens particulier , une faculté de plus départie par la nature à certains hommes privilégiés , qui découvre à leur vue ou soumet à leur intelligence des choses qui échappent à la vue ou à l'intelligence commune. C'est une lumière qui semble donner pour eux de la transparence aux objets, en éclairer toutes les faces, jusqu'à leur composition intime ; un fanal intérieur qui assure et dirige leur marche au milieu des ténèbres où s'égarent les pas incertains des autres. C'est , dirai-je encore , comme une puissance divinatrice qui , dans toutes choses conduit, arrête et fixe à propos leur attention, et qui , sur les divers objets de nos communes et journalières recherches , leur révèle des propriétés ou des rapports que nul autre n'avait vus ou soupçonnés avant eux. Il semble que les conceptions du génie , pures émanations de l'esprit divin , soient pour le monde autant d'enseignemens précieux dont il importe de ne rien laisser perdre , et que les moindres

aperçus qui nous viennent d'une source aussi élevée doivent être recueillis et conservés religieusement comme renfermant , au moins en germe, des vérités utiles au progrès de la science et de l'esprit humain. Tel était chez les anciens leur respect pour ces natures supérieures , qu'ils confondaient dans un même culte avec leurs divinités les hommes de génie qu'ils croyaient en communication directe avec elles.

Pour ne citer qu'un seul exemple de cette puissance divinatrice du génie , parmi le grand nombre de ceux que nous fournirait l'histoire des sciences, Newton, d'un coup d'œil dérobé aux sujets les plus ordinaires de ses méditations, avait entrevu à la clarté de son génie, dans le diamant confondu jusques-là parmi les métaux, un corps combustible.... et, un siècle plus tard l'infortuné instaurateur de la chimie moderne démontrait par la voie de l'analyse la vérité de cet aperçu du philosophe de Lincoln. Sur la fin de sa longue carrière le même philosophe, à la clarté du même flambeau, aperçut, sans pouvoir, à cause de son grand âge, en faire l'objet spécial de ses recherches, le rôle important que le fluide électrique devait remplir dans la plupart des phénomènes de la nature; et la longue suite d'expériences et de travaux divers dont l'étude de ces phénomènes a été l'objet depuis, ne tarda pas à mettre hors de doute cette vérité, la plus générale et la plus féconde peut-être de toutes celles qu'a pu nous révéler l'observation.

Au même titre et avec le même respect je voudrais qu'on conservât dans la science le précepte de Hahnemann qui recommande dans le tableau thérapeutique des maladies l'exposition la plus exacte de l'état moral ; et , dans l'appropriation au cas morbide de l'agent pathogénétique , l'homœopathicité la plus rigoureuse des *symptômes moraux*. Je crois donc, en conséquence, que, dans les expériences ou épreuves pathogénétiques nouvelles qu'on tentera sur l'action de nouveaux agens, comme dans la répétition des expériences déjà faites, on ne saurait apporter trop de soins à l'exposition de l'état moral, quelque mobile ou variable qu'il paraisse chez les divers sujets sous l'influence des mêmes agens, quelque fugitives et difficiles à saisir que puissent sembler les nuances de cet état et les différences qui doivent motiver et justifier les indications thérapeutiques ou les appropriations homœopathiques auxquelles elles conduisent. Si ce travail était jamais exécuté avec toute la précision nécessaire pour l'exactitude des applications thérapeutiques qu'on en pourrait faire, l'étude de cette partie de l'histoire pathogénétique des médicamens serait assurément la plus importante ; à ce point peut-être que celui qui en posséderait la connaissance exacte pourrait, sur cette seule donnée, et se bornant à cette seule appropriation, obtenir des succès incomparablement plus sûrs et plus nombreux que ceux qu'on tenterait, s'il était possible, par l'homœopathie sans égard à l'appréciation de l'état moral. Or, dans une

pratique qui exige la connaissance toujours présente d'une multitude de détails que leur nombre et leur diversité portent vers la recherche des moyens d'en abrégér l'étude, on conçoit tout ce que la pratique, sans rien perdre en précision, acquiert de facilité par cette simplification.

Nous n'avons point pour but en ce moment la démonstration de cette importante proposition dont la science dans son état présent, aussi bien que nos propres observations pratiques, ne sauraient nous fournir les moyens. Ce sujet n'est encore pour nous qu'un objet de recherches que des succès récents recommandent de plus en plus à notre attention. Signaler de nouveau après Hahnemann, et recommander d'une manière plus particulière et plus explicite aux expérimentateurs ce précepte de notre maître; lui donner pour base quelques considérations qui le motivent et fixent plus spécialement l'attention sur les moyens de s'y conformer et de réaliser tout ce qu'il renferme de bon et d'utile; c'est tout ce que nous nous proposons aujourd'hui.

L'un des plus éminens génies du siècle dernier a dit : *le style est tout l'homme*. Fondé sur le même principe, et avec plus de raison encore, nous dirons, nous, *la pensée est tout l'homme*. En effet, la pensée est l'homme nu, comme le style l'homme habillé. Or il n'est vêtement si exactement approprié qu'il soit aux formes qu'il recouvre, qu'il n'en altère un peu la pureté, qu'il n'en cache ou n'en dissimule plus ou moins l'exacte réalité. La pensée,

son caractère, sa teinte et ses nuances diverses, procèdent de sentimens affectifs qui eux-mêmes ont leur source dans les modifications diverses de l'organisme : en sorte qu'il est aussi présumable qu'il paraît logique, que l'état moral révèle et résume l'état physique. Toutes les modifications de notre état moral dans ses nuances les plus diverses et les plus fugitives ; depuis le simple équilibre ou balancement régulier harmonique des diverses actions encéphaliques nécessaire à tout être organisé pour veiller et satisfaire *par lui-même* aux besoins de sa conservation ; état que, dans l'esprit de la nature, dans le vœu ou le but de la création, nous devons considérer comme l'état véritablement normal ; depuis cet état dont notre condition sociale et les exigences de cette condition ont plus ou moins modifié, altéré, déplacé les bases naturelles et primitives, jusqu'à l'*extase*, dernier terme où le sens moral, dans son exaltation exagérée, touche aux premiers degrés de la folie dont il n'est réellement séparé que par la ligne conventionnelle que la société a tirée entre ces deux états (1), jusqu'à la perversion la plus com-

(1) On peut prévoir, en effet, ce que deviendrait, abandonné à lui-même, le savant, le philosophe qui, détourné par ses recherches et ses méditations profondes des soins vulgaires auxquels est cependant liée notre existence ; si, par un artifice bien nécessaire, d'autres êtres, lui venant en aide, n'étaient chargés de veiller pour lui à sa conservation et de rétablir ainsi l'équilibre dans cet état d'aberration et de véritable aliénation de ses facultés à un usage peu en rapport avec le but réel de sa nature.

plète du sens moral et de l'intelligence ; toutes les nuances intermédiaires à ces états extrêmes sont, le plus ordinairement, non le résultat d'une constitution organique innée ou d'une lésion idiopathique directe de l'encéphale , mais le fait d'une irritation sympathique ou même de la plus simple déviation anormale des modificateurs morbides ou pathogénétiques, auxquels peuvent être soumis, dans l'exercice de leurs fonctions , les diverses pièces de notre organisme ; fait, si l'on veut, toujours réfléchi par le cerveau, sa source immédiate, sous les nuances ou formes diverses plus ou moins tranchées sous lesquelles il nous apparaît, mais dont l'origine première , ou les mille racines dont il s'alimente , émane des divers systèmes organiques dont les impressions vont en définitive se résumer dans la perception et dans les manifestations morales nées dans le cerveau de ces impressions perçues. Ainsi les opinions de tous les auteurs d'une certaine portée qui ont fait une étude spéciale des lésions consistant dans une altération quelconque du sens moral , depuis Darwin, qui, dégagé des entraves du méthodisme, a porté, quoi qu'en ait dit Pinel, sur cette matière les plus larges comme les plus saines vues de la physiologie, jusqu'à Pinel le classificateur, qui, en cette circonstance comme en tant d'autres, a , dans un esprit tout systématique, rapproché ce qui est si distinct dans la nature, et séparé ce qui y est si étroitement confondu ; depuis le docteur Falret, qui concevait hors de l'influence et de l'action spé-

cial du cerveau , diverses affections mentales , ayant pour promoteurs , comme pour sièges , quelques uns des organes abdominaux , thoraciques ou pelviens , jusqu'à Broussais , qui devait naturellement réduire aux seules sympathies gastro-intestinales , mais réclamer , du moins pour elles , la part qui revient ou peut revenir aux diverses affections dans la production des altérations de l'état moral , jusqu'au docteur Georget enfin , dont l'exclusivisme absurde rapporte tout au cerveau , et qui , dans son rigorisme impitoyable , refuse même aux organes digestifs cette faible part revendiquée par Broussais en leur faveur ; toutes les opinions , dis-je , quelle que soit leur dissidence sur la source immédiate des émanations morales , s'accordent sur ce point , que le cerveau , promoteur exclusif ou non de ces émanations , est seul l'organe d'où elles surgissent dans l'état où elles s'offrent à notre observation : ainsi le fait essentiel qu'il nous importe de fixer ici , à savoir , les modifications diverses apportées à l'état moral par les diverses lésions dont les organes peuvent être atteints , n'en est pas moins positif et implicitement avoué par tous ces auteurs ; car nul n'a nié que le cerveau , où retentit , où est perçue toute sensation , de quelque part qu'elle arrive , ne puisse être plus ou moins sensiblement modifié par celles qui lui viennent par la voie des nerfs ou des sympathies générales , des dérangemens anormaux des autres organes. Et puis d'ailleurs , par quelque voie que se manifeste l'influence de l'état morbide sur le mo-

ral ; de quelque manière que nous arrive l'expression ou la manifestation de cette influence ; que la teinte variable dont s'empreint le moral selon l'organe affecté , son siège et sa nature , selon le caractère de l'affection , sa cause , son mode et son degré , provienne directement de l'organe lui-même , ou que les couleurs de cette teinte se préparent et s'élaborent dans le cerveau , cette influence dont la démonstration est tout ce qui nous importe ici , dans l'une comme dans l'autre opinion , conserve sa réalité et son importance.

Or, de même que l'altération mentale et ces divers états vésaniques, sorte de délire chronique, nés dans le cours des maladies, sont le fait sympathique de lésions ayant pour siège quelqu'un des viscères abdominaux, pelviens, thoraciques, etc., de même peuvent-ils résulter de l'action pathogénétique , de diverses substances agissant sur ces viscères *de la même manière* , et pouvant dès-lors fournir ou devenir le remède homœopathique à ces lésions. J'ai dit de la même manière, c'est-à-dire , selon l'interprétation la plus plausible des phénomènes moraux dans les maladies, produisant *sympathiquement* et non par une action spéciale directe sur le cerveau , les effets moraux à noter pour l'appropriation thérapeutique. De toute part les remarques abondent pour constater en dedans ou en dehors des limites de l'état normal cette influence morale des modificateurs de notre organisme : voyez, indépendamment de l'action spéciale des modificateurs, les situations

remarquablement différentes où nous place sous ce rapport un simple retard dans la satisfaction d'un besoin important ; le fait de la satisfaction elle-même ; le dépassement plus ou moins considérable de la mesure normale dans cette satisfaction ; voyez le caractère particulier des diverses vésanies selon les tissus affectés , les organes ou appareils d'organe de la lésion desquels elles émanent ; les affections des tissus cellulaire , vasculaire , dermoïde , nerveux , glanduleux , etc. , celles du cœur , du poumon , de l'estomac , des intestins , du foie , des organes génitaux , etc. , n'offrent-elles pas , sous le rapport moral , des différences saillantes auxquelles seules on pourrait reconnaître la source ou le siège du mal ? La spécialité de la lésion tenant au genre de modification éprouvé par l'organe est encore et surtout une source abondante de variété dans les états moraux qui accompagnent ces lésions spéciales. C'est dans cette catégorie nombreuse qu'il faut placer les effets moraux inséparables des effets pathogénétiques des divers agents dont nous pouvons éprouver l'action ; effets indépendans , bien entendu , de l'action spéciale idiopathique de ces agents sur l'organe des perceptions lui-même. Toutes ces distinctions , pour former l'une des plus importantes données ou indications de la thérapeutique , exigeraient en pathologie une étude toute nouvelle et spécialement dirigée vers cet objet ; et , en pathogénésie , la distinction attentive des effets moraux directs ou idiopathiques des effets sympathiques , les seuls évidemment qui puissent ,

dans notre opinion , révéler et résumer l'état physique d'où ils émanent. La raison des rapports du physique et du moral devant nécessairement être la même dans les lésions que nous offre l'étude de la pathologie et dans celles qui résultent des épreuves pathogénétiques des divers modificateurs à l'action desquels nous nous soumettons , puisque dans les deux circonstances , ce sont les mêmes organes qui reçoivent l'action morbide et pathogénétique ; les mêmes qui transmettent ces actions , et le même organe enfin qui en perçoit l'impression ; n'est-il pas déjà évident en principe que l'identité ou l'analogie de ces effets moraux conduit à la reconnaissance d'une analogie semblable dans les effets des causes morbides et des agens pathogénétiques, c'est-à-dire dans les modifications organiques ou vitales, probablement semblables , d'où ces effets moraux procèdent ? Et ne semble-t-il pas que cette analogie comparée doive offrir en thérapeutique homœopathique toutes les conditions d'appropriation curative ; à ce point du moins de justifier l'attention particulière dont l'étude de ces rapports deviendrait l'objet ?

Si nous ne craignons de donner trop d'étendue à cet article et de nous écarter de l'objet spécial que nous nous y sommes proposé, nous poursuivrions dans la recherche de son principe et de son mode de production la démonstration du fait que nous venons, après Hahnemann, recommander à l'attention de nos confrères. Cette extension au but dans lequel nous devons ici nous renfermer nous reporterait à la considération

de l'électricité développée en nous par l'état morbide, comme par toute puissance pathogénétique, et devenant, selon le système d'organe qui en devient ainsi le foyer, selon son mode et son degré de développement dans ce système, selon son mode différent d'émission et de transmission, etc., etc., la source ou cause occasionnelle de développement des divers phénomènes moraux de l'état morbide. Peut-être même verrions-nous comme conséquence du même principe, se lier aux considérations que nous en avons déduites aujourd'hui, le brillant phénomène de l'*intelligence supérieure*, le prodige des créations extraordinaires de l'imagination, genre convenu de perfection sous la loi sociale qui nous régit, consistant dans le développement outre mesure de la plus importante, de la plus distinguée, de la plus noble, comme on dit, de nos facultés; perfection que nous serions, sous l'autorité des faits pathologiques qui le constatent, obligés de confondre jusqu'à un certain point, comme autant d'accidens anormaux, avec les diverses déviations de l'état moral proprement dit, tout en reconnaissant cependant l'heureux privilège dont jouissent parmi nous *ces maladies* d'un singulier genre, et les titres qu'ont à nos justes hommages ceux d'entre nous qui s'en trouvent investis par quelque accident de la vie ou par quelque altération constitutionnelle et congéniale (1). Tout ainsi que nous reconnaissons chez

(1) Une remarque, dont le fond est vrai, semble avoir consacré comme une vérité, qui cependant admet bien des

les végétaux, comme le revêtement d'une nature supérieure, certains phénomènes anormaux de végétation dont l'origine est la même sans doute, à savoir : le développement extraordinaire d'un végétal placé dans un sol fécondé par de fréquentes décharges électriques ou par le dégagement abondant du même fluide par la décomposition des matières animales et végétales se combinant à la matière inorganique du sol, dans la formation de l'humus; *le perfectionnement*, le doublement des fleurs et des fruits par les procédés divers de mutilation des végétaux connus sous les noms de boutures, d'entes, de marcottes, ou qui n'ont pas reçu de nom particu-

exceptions, le danger, pour l'organisme en général, d'un grand développement de l'intelligence chez les enfans. *Il a trop d'esprit*, dit-on de certains; *il ne vivra pas*. L'événement ne justifie que trop souvent ce dicton vulgaire. La raison, c'est que l'état morbide, cette influence funeste sous laquelle se développe l'état moral dans ces cas, poursuivant ses ravages au-delà du point où il n'était qu'un excitant favorable au développement des facultés intellectuelles, finit par consommer la ruine de ces petits prodiges intellectuels, qu'une disposition congéniale particulière du cerveau prédisposait aussi sans doute à cet accident; car il y a telle organisation de l'encéphale d'où toute la puissance de la cause occasionnelle la plus spéciale ne parviendrait pas à faire jaillir la moindre étincelle. J'ai en ce moment soumis à mes soins un enfant de neuf ans qui promet aux sciences en général un sujet prodigieux si l'affection strumeuse, sous l'influence de laquelle s'est évidemment développée l'étonnante intelligence de cet enfant, est à propos, par nous, arrêtée dans ses progrès funestes.

lier, mais qui procèdent d'un genre d'excitement absolument analogue, etc., etc.

Ce retentissement général, ou mieux, ce résonnement sur un ton varié, selon l'impression qui l'a fait naître, de toute sensation, dans le cerveau, organe des perceptions; cette modification plus ou moins sensible, plus ou moins tranchée, mais toujours réelle nécessairement, qu'impriment à la teinte ordinaire de nos idées, dans le rapport de notre organisation et de notre idiosyncrasie, les divers modificateurs à l'action desquels peut être soumis notre organisme, est donc, en thérapeutique homœopathique, l'un des plus importants côtés pratiques de la science, et l'un des plus dignes de fixer notre attention et nos études. Nous avons eu, en notre particulier, de fréquentes occasions de constater au profit de nos malades l'importance de cette considération; et, bien que nous connaissions toute la difficulté attachée à l'exacte appréciation des effets moraux des médicamens et à leur utile appropriation aux divers cas morbides qui les présentent, cette difficulté ne portant point atteinte au principe dont la question seule nous occupe jusqu'ici, nous n'en sommes pas moins fondés à voir dans le rapport de l'état normal, expression abrégée, mais fidèle, de l'état physique, avec les effets pathogénétiques semblables du médicament, le point de mire que doit constamment se proposer le praticien pour le succès de l'appropriation homœopathique, quelle que soit d'ailleurs la richesse des autres rapports

analogiques dont il puisse s'aider pour rendre son appropriation la plus complète que possible. Mais lorsque nous nous trouvons réduits à cette seule indication, combien est précieuse alors la ressource qu'elle nous présente ! Or ces cas ne sont pas rares si l'on songe au mutisme désespérant de certains malades auxquels leur état ne permet pas de donner les détails nécessaires pour former le tableau thérapeutique des symptômes de leur maladie ; au silence de quelques autres , parmi lesquels sont les petits enfans en général, et cette classe nombreuse vouée tout entière aux travaux du corps les plus pénibles ; aux rapports diffus, erronés , plus ou moins incomplets ou inexacts , qui sont tout ce que nous pouvons à grand' peine obtenir de beaucoup d'autres encore. Dans ces circonstances, j'ai été plusieurs fois heureusement avisé de reporter toute mon attention sur l'état moral. Cet état est facilement apprécié par les personnes qui entourent le malade ; et , à la rigueur, à défaut de celui-ci , leurs observations réunies aux nôtres peuvent , en bien des cas , nous diriger utilement dans le choix du médicament le mieux approprié sous ce rapport. Entre autres exemples de succès que j'ai obtenus par cette manière de procéder, il en est deux tout récents qui m'ont semblé d'autant plus remarquables que, bien que les malades qui me les ont fournis fussent parfaitement dans le cas de me procurer sur leur état tous les renseignemens désirables et qu'ils me les eussent donnés tels , j'avais successivement employé

pour l'un et l'autre divers médicamens sans résultat, même palliatif, un peu durable. Parmi ces malades était une jeune dame de vingt-un ans, mariée depuis trente mois, et depuis vingt-huit en proie à une suite de maux qui l'ont soumise aux soins de toutes les notabilités médicales de notre province, lesquelles se sont perdus, pendant plus de deux ans, à fixer le *caractère* et le *siège* de cette maladie, comme moi, pendant six semaines, à dresser le tableau thérapeutique de ses symptômes, et à chercher en vain, d'après ce tableau, l'agent médicamenteux le mieux approprié, faute d'une appréciation suffisante de l'altération qu'offrait le moral de cette intéressante malade.

Son état était le suivant : constitution physique lymphatique et molle; caractère et expression générale de la physionomie : bonté, douceur, timidité; cheveux châtain clair, très-fins; teint peu coloré, peau blanche, d'un bel éclat; maigreur relative considérable, quoique d'un embonpoint fort ordinaire encore. Rien, au rapport de la malade, ne peut faire croire chez elle à un état psorique. Son mal remonte, à quelques semaines près, à l'époque de son mariage, ayant, avant, constamment joui d'une parfaite santé. Toutes les fonctions digestives, à part un peu de constipation habituelle, se sont toujours bien faites; et la malade pouvait, sans aggraver ni hâter l'invasion de ses souffrances, qui commençaient de dix à onze heures du soir constamment, dîner aussi complètement qu'elle voulait sur

les cinq heures. Le symptôme principal et qui, dans son plus grand état de violence, absorbait complètement tous les autres, était une douleur atroce, disait la malade, au bas-ventre, région iliaque gauche, avec sentiment d'ardeur, tension, gonflement, sensibilité extrême de toute cette région, à laquelle ne participait nullement la région opposée. Coïncidence d'une douleur déchirante, *paralysante*, à la région sacrée tout entière, et suivant dans ses cours et son développement la douleur abdominale. Sentiment d'un feu ardent dans le canal vulvo-utérin, sans existence d'un état leucorrhéique remarquable. Urine chaude, cuisante même, à l'émission. Toussolement ou petite toux sèche, courte, quelquefois crampoïde, avant-coureur ordinaire des grandes douleurs. Depuis son mariage, comme avant, la malade a été exactement réglée en dépit de ces souffrances, qui prenaient un nouveau degré d'intensité à l'époque de l'invasion des mois et pendant leur durée. Quelquefois une douleur, toujours beaucoup moins intense que celle de l'aine, se prolongeait en dehors de la cuisse, du côté malade, et, dans ce cas, un mouvement fébrile accompagnait les symptômes ci-dessus, mouvement caractérisé par un peu plus de soif, plus de chaleur à la peau, un peu de fréquence dans le pouls, sans dureté toujours; accroissement de l'irritabilité ordinaire à la malade, de ses angoisses habituelles et de ses gémissements, dont l'expression déchirante et la persistance, en dépit de tous les *calmans* donnés sans

obtenir le moindre calme, avaient fait désertier d'après de la malade tous les médecins qui m'y avaient précédé. A tous ces symptômes, *dans les momens de relâche* qu'ils laissaient quelquefois pendant le jour à la malade, *comme dans leur plus grand état de violence*, j'ajouterai ce symptôme moral ou cet effet moral de l'ensemble de symptômes précités, empreints sur tous les traits de la malade comme dans toutes ses paroles : humeur constamment chagrine, inquiétude reportée sur un temps à venir, affectant la malade à la manière d'une idée fixe tout-à-fait, qui la rendait insensible à toute parole d'espoir et de consolation fondée même sur une évidente amélioration de son état présent.

Les médecins allopathes auprès desquels on avait promené la malade et dont les consultations fort curieuses m'ont été remises, l'avaient considérée, les uns, comme atteinte d'un *squirrhe sec* du col de la matrice, fondés sur ce que cette partie était le siège d'un sentiment de chaleur très-vive et de douleurs au plus léger contact sans écoulement leucorrhéique remarquable; les autres, comme affectée d'*ovarite* du côté gauche, fondés sur l'état de tension, de gonflement très-douloureux de cette région chez cette malade, sur la persistance régulière des mois et l'absence d'écoulement pouvant justifier l'irritation de l'un des points de la muqueuse vulvo-utérine. L'un des médecins consulté *ne vit dans tout cela* que de l'*intermittence*, que l'état intermittent, que le *génie intermittent* à combattre; d'où, force

quina et quinine fut administré avec grand dommage, pendant près d'un mois. D'autres enfin, ayant égard à cette circonstance, que j'ai omise dans l'exposé ci-dessus, parce que je voulais la rappeler à l'occasion de mon traitement sous l'influence duquel elle est devenue beaucoup plus prononcée, à savoir : que le gonflement douloureux à la région iliaque gauche avait, au rapport peu précis toutefois de la malade, été aussi senti par elle, à droite, avec amendement alors des symptômes du côté gauche; et, considérant dès-lors que l'affection n'avait rien de fixe et de permanent quant au siège, ne virent dans cette maladie qu'un *état nerveux*, et résumèrent par le mot *hystérie*, leur jugement sur la nature du mal. Quoi qu'il en fût de ces diverses étiologies, le traitement des uns et des autres avait échoué, et, la situation de la malade devenant de jour en jour plus grave et plus intolérable, je fus appelé à lui donner mes soins. A ma première visite qui eut lieu sur le minuit, dans le but d'effacer, s'il était possible, l'influence des médicamens divers sous l'action desquels la malade était encore, non moins que dirigé par le rapport analogique entre les symptômes morbides et ceux du remède, je donnai d'abord *camphora* à plusieurs reprises à la dose d'une fraction de goutte chaque fois. L'effet en fut tout au plus palliatif dans le moment; car la crise revint semblable la nuit suivante, l'état de la malade ayant, pendant le jour, été le même, à peu près, que de coutume. Après avoir, avec aussi peu

de succès, et dans les mêmes vues, donné le lendemain, par cuiller de quart d'heure en quart d'heure, une goutte de teinture de *musc*, solution dans l'eau filtrée, atténuation trentième ; j'administrai successivement les jours suivans, à des intervalles suffisans pour en constater exactement l'effet, *tycopod.*, *valeriane*, *urias magnesiæ*, *conium mac.* Sous l'action de ces remèdes l'état général de la malade devint meilleur. Mais c'était au jugement des personnes qui l'entouraient, bien plus qu'à son propre jugement, que cet amendement existait. Quant à moi, je n'avais remarqué qu'une chose importante pendant l'administration de ces remèdes ; c'est que l'appareil des symptômes abdominaux spécialement fixés jusque-là du côté gauche, se porta alternativement à droite et à gauche, et même sembla plus particulièrement occuper le côté droit. Au siège et à l'intensité près de la douleur, celle-ci (et j'entends par-là l'ensemble des symptômes cruraux et vulvo-utérins qui s'y rattachaient) était donc demeurée la même à peu près, et la malade et ses entours qui avaient compté sur un succès éclatant, immédiat, de l'application du traitement homœopathique, commençaient à désespérer de ce moyen dans lequel ils avaient placé toutes leurs espérances. C'est alors que je me déterminai, tout en recherchant dans le choix de nos remèdes la plus exacte appropriation sous le rapport des symptômes physiques proprement dits, à porter mon attention plus spécialement vers les symptômes tirés de l'état moral. Dans cette

disposition, je flottai un moment indécis entre deux médicamens, et donnai d'abord *Bryonia*, une goutte quatrième dilution, dans trois onces d'eau, à prendre par cuiller, deux chaque soir pendant trois jours *au besoin*. N'habitant point près de cette malade, on n'eut point égard à ma restriction, et la prescription fut exécutée telle quelle, bien que l'heureux effet du remède se fût fait sentir le premier jour même de son emploi. Le succès de cette médication, du reste, fut si complet et si rapide, que la malade put, moins de quinze jours après, partir pour Londres, où elle jouit d'une bonne santé, nonobstant la vie active qu'elle y mène.

L'autre malade qui vient de m'offrir un exemple remarquable de l'importance majeure de la considération du moral pour fixer l'appropriation homœopathique du remède, est un homme de quarante-huit ans, depuis plusieurs années dans une sorte d'état vésanique, caractérisé principalement par une *extrême indécision* dans les résolutions qu'il exprimait, lui, par ces mots : *Impatience intérieure*. Cette disposition qui faisait essentiellement le fonds de sa vésanie, était telle, qu'il lui est, par exemple, mainte fois arrivé de renoncer à un travail entrepris et poursuivi avec peine, au moment même de son achèvement; de faire, au terme d'un long voyage important par son objet, et pendant lequel il avait été agité de la même indécision relativement au motif qui le lui avait fait entreprendre, retourner sa voiture et renoncer, pour l'instant du moins,

à ce voyage, alors que quelques minutes encore lui eussent suffi pour l'achever et en réaliser l'objet. Cet homme, qu'une telle disposition rapprochait de l'idiotisme, passait généralement pour fou. Il n'était qu'*imbécile* dans l'exacte et rigoureuse acception du mot, avec une teinte d'hypochondrie. Il ne divaguait point s'il n'était obligé de prendre une décision sur un objet. Du reste, au physique, à part un peu de lenteur dans ses digestions dont il suivait et pouvait en tout instant indiquer le progrès, il se portait bien; et le seul fait anormal que présentât sa santé et qu'il importe ici de noter, était une constipation habituelle fort ancienne et quelquefois poussée bien loin. Je venais depuis peu d'expérimenter pour la deuxième fois le nitrate d'argent, et d'être de nouveau frappé de cet effet remarquable dans l'action de cette substance de produire cet état d'inquiétude intérieure, ce malaise moral de l'irrésolution. J'avais déjà, sans succès, employé pour ce malade bien des substances. La pensée me vint alors de tenter sur lui l'emploi homœopathique du nitrate d'argent. Mais cette substance, parmi ses effets pathogéniques, en a un autre également très-prononcé, c'est de produire sans coliques, borborigmes, ni douleur quelconque, un dévoiement dans les premiers instans de l'ingestion de cette substance. Cependant, d'après l'analogie des symptômes moraux du malade, avec ceux de même espèce produits par le nitrate d'argent, je me déterminai, nonobstant *cette* sorte de contre-indica-

tion (1), à administrer cette substance dans ce cas. Je donnai à ce malade trois globules, huitième dilution, d'abord à sec ; puis, pendant trois jours consécutifs, à partir du lendemain même des globules, une cuiller chaque matin de la solution dans trois onces d'eau, de trois autres globules semblables. Son action, des plus heureuses, amena un amendement prompt dans la situation de ce malade, dont elle dégagea à la fois la tête et le ventre des embarras qui empêchaient dans l'une et l'autre le libre exercice de leurs fonctions respectives. La puissance morale de ce malade n'a point assurément été élevée à un haut degré qu'il n'est pas dans les conditions de son organisation d'atteindre; mais la modification produite par le médicament a été tout ce qu'on pouvait se promettre de son action.

Je ne suis point en mesure, par un nombre convenable d'observations de recommander comme une indication suffisante en général, cette analogie dans les symptômes moraux ; mais j'ai de puissantes raisons pour regarder aujourd'hui cette considération comme la plus importante de toutes et de croire encore pour l'avenir à une extension de cette importance, lorsque l'attention des praticiens dirigée

(1) Je dis *cette sorte* de contre-indication, par pure concession aux opinions régnant encore. Dans les remarques que je me propose de publier sur les effets primitifs et secondaires ou de réaction des médicaments, je dirai de quelle importance réelle est, à mon avis, cette prétendue pierre d'achoppement de l'homœopathie pratique.

sur ce point, y aura par de nouveaux faits, répandu de nouvelles lumières. Tout ce que je puis dire pour le moment, c'est que j'ai été souvent dans le cas de remarquer que des lésions différant plus ou moins par leurs autres symptômes, dans lesquelles le moral se montrait affecté d'une manière semblable, trouvaient un remède assuré dans la substance qui, indépendamment de la similitude de ses autres effets pathogénétiques avec les autres symptômes morbides, présentait dans ses effets moraux, une exacte analogie avec les symptômes moraux offerts par la maladie. Dans le travail important que nous promet notre savant collègue Jahr, et dont il vient de publier une belle préface dans un numéro précédent de ce journal, travail dont j'ai eu la pensée il y a cinq ans, mais dont la réalisation est venue échouer devant les difficultés de ma position isolée et le sentiment de mon insuffisance, la considération qui fait le sujet de cet article devrait donc occuper une place essentielle. Nous la lui recommandons à ce titre; le rapport entre les effets moraux des médicamens et les symptômes morbides de même nature étant, évidemment et sans contredit, comme pathognomonique et caractéristique, le trait le plus remarquable et le plus important à noter dans la physionomie comparée de l'état morbide et de l'agent curatif approprié à cet état. A la vérité, dans l'état présent de la science, quelque précieux que soient les élémens que la pathogénésie met pour cela à notre

disposition, il est fort douteux que l'on puisse satisfaire sous ce rapport à toutes les exigences de la pratique; mais ce qu'il importe surtout d'examiner, c'est le principe, afin de l'admettre s'il y a lieu, et de lui subordonner les observations ultérieures.

JOURNAUX ALLEMANDS.

OBSERVATIONS CLINIQUES,

Par le docteur MULLER. (*Hygea*.)

1° Typhus chez un homme. Sujet de trente-deux ans, malade depuis plusieurs semaines; deuxième période de la maladie; traité allopathiquement¹, il devint excessivement faible. Amaigri, expression effarée, yeux fixes, luisans, tache rouge-luisante, circonscrite, sur les joues; pulsations fortes des carotides, langue sèche, noire-brunâtre; le ventre n'était ni enflé ni dur, mais sensible au toucher dans la région ombilicale. Diarrhée, aqueuse rougeâtre toutes les 1 à 2 heures. Le malade était étourdi avec demi-sommeil alternant avec délire; respiration difficile; plus malade le soir que le matin.

Il prit toutes les trois heures *Bry.* i gtt. i, et *Ars.* 8 gtt. i. Il eut bientôt un sommeil réparateur, une sueur générale s'établit, et la diarrhée diminua; il se montra des éruptions miliaires au dos et aux extrémités. Au bout de cinq jours, il ne prit que *Ars.* 8 gtt. i seul, le matin et le soir; trois jours après, seulement le soir. Dix jours plus tard, gué-

raison complète. Durée du traitement dix-huit jours.

2° Typhus avec hémorrhagie des intestins chez une femme.

Sujet de trente-quatre ans, quatre enfans, bien réglée. Affaissement, goût amer dans la bouche, frissons avec chaleur fugace, céphalalgie violente, pressive, au dessus du front et à l'occiput; douleurs brûlantes dans le ventre et aux reins; ventre enflé, douleurs brûlantes au toucher, au dessous du nombril. Constipation, langue épaisse, chargée d'un enduit jaune-sale, l'épiderme sec, chaud; sommeil rare, inquiet, troublé par des rêves effrayans. Pas d'appétit.

Bry. 2 gtt. i, quatre fois par jour, pendant quatre jours. Après, exaspération violente avec douleurs atroces aux reins, ventre plus dur, plus enflé et plus douloureux. *Nux vom.* 2 gtt. toutes les deux heures. La nuit suivante, évacuation de deux litres de sang noir, en partie caillé, en partie liquide, par l'anus, suivie d'évanouissement, mais quelques heures, après appétit et sommeil. Le lendemain, même évacuation, mais moindre en quantité, suivie de diminution de tous les symptômes. *Nux vom.*, 4 gtt. i, quatre fois par jour. Pendant les deux jours suivans, trois évacuations pareilles, mais moindres et mêlées d'excrémens. Sommeil, ensuite selles régulières. Pendant la semaine suivante *Nux vom.* tous les deux jours, suivi de guérison complète (1).

(1) Le traitement, de quelque succès qu'il ait été cou-

OBSERVATIONS CLINIQUES

Par le docteur FIELITZ. (*Gazette génér. hom.*)

L'auteur, après avoir fait des réflexions très-justes sur l'utilité de l'olfaction, communique les cas suivants. Il se sert de globules nouvellement imbibés ou de la teinture même pour faire flairer les malades, et soutient que des globules séchés depuis long-temps ne remplissent que très-imparfaitement le but qu'on se propose.

1° Un homme de quarante ans, très-impressionnable, souffrait de douleurs violentes et d'insomnie, par suite d'un abcès à la gencive accompagné d'un gonflement de la joue. Quand les douleurs cessèrent, une céphalalgie violente les remplaça, qui le priva du sommeil et l'exaspéra de telle sorte qu'il pouvait à peine supporter son mal. Il avait une sensation dans le cerveau comme si celui-ci était déchiré par les serres d'un aigle, et souffrait d'une forte congestion de sang à la tête. Le soir il prit *Bellad.* 1/12. Ce médicament n'ayant produit aucune amélioration, mais au contraire les douleurs et l'inquiétude ayant augmenté, on lui fit respirer des globules fraîcheronné, est, quant aux doses, entièrement allopathique; des doses plus petites auraient amené la guérison d'une manière bien plus douce. Sans l'évacuation d'une aussi énorme quantité de sang, la femme aurait indubitablement succombé, et l'on ne conçoit pas qu'en présence de la première exacerbation signalée par l'auteur après l'emploi de *Bryon.*, il donne *Nux* à la même dose.

M.

ment imbibés de *Bryon*. 6. Immédiatement après, sans qu'il eût la moindre envie de dormir, il fut pris par des accès de bâillement spasmodique, se répétant chaque minute, et tellement violent qu'il semblait qu'en lui arrachait la mâchoire. Le bâillement augmenta beaucoup les douleurs dans la joue, mais tous ses efforts pour s'en rendre maître furent vains. L'auteur lui fit alors sentir *Ignatia* 6, et le bâillement cessa dans l'instant, mais la céphalalgie ne tarda pas à reparaitre. Le malade respira encore *Bryonia*, et la céphalalgie cessa pour faire place, à son tour, au bâillement, et ainsi de suite, de sorte qu'il était curieux de voir le combat entre ces deux antidotes. Vers le matin, la céphalalgie devint plus violente et fut accompagnée de nausées. Le malade sentit *Scpia* 6. Après une demi-heure, diminution, sommeil, et au réveil tous les symptômes avaient disparu.

2° Un jeune homme de vingt et quelques années, habitué à boire beaucoup de bière, fut atteint, dans le mois de décembre, d'une pneumonie à un degré tel qu'on ne le voit, heureusement, que bien rarement. La révolution dans l'organisme était des plus violentes; pouls dur, grand, comme le canon d'une plume; visage rouge écarlate; toux courte avec expectoration de sang; points dans la poitrine à chaque respiration; dyspnée au plus haut degré. Il ne fut pas saigné, mais il prit *Aconit.*; pendant deux jours même état, le troisième jour diminution et sueur abondante. — *Bryonia*. La nuit après, jactation, il jeta ses couvertures parce que la sueur l'in-

commodait, imprudence qu'il paya le quatrième jour par une diarrhée aqueuse avec excitation nerveuse menaçante. *Ac. phosph.*, et le cinquième jour *Phosph.* firent disparaître la diarrhée, puis aggravation des affections de la poitrine avec délire. *Bryon.* Le septième jour, fièvre nerveuse, perte de connaissance; visage bouffi, rouge foncé; pulsations des carotides; peau brûlante; pouls rapide, dur; délire furieux; veut sortir du lit, fait des mouvemens violens avec les bras, ne reconnaît plus les siens. *Bellad.* 12, puis *Bellad.* 6 gutt. j, dans de l'eau, toutes les trois heures une cuillère à bouche. Aggravation pendant la nuit suivante, il terrasse ses quatre gardiens et saute hors du lit. A minuit plus calme, il devient plus pâle (*moins rouge*), commence à dormir, mais se réveille toutes les dix minutes; accès d'étouffement, met la main au cou; il semble à ceux qui le surveillent que le cou du malade est comme étranglé; il crie, fait des efforts rapides et pénibles pour respirer un peu d'air, gargouille comme quelqu'un qui va étouffer et demande continuellement à boire (1), le tout à moitié privé de connaissance. Quand il se met sur son séant, l'accès diminue; la langue et toute l'arrière-bouche sont sèches. A peine est-il endormi, que les accès reparaissent et même plus fréquemment. On voyait très-bien que des accès de strangulation spasmodique dans le cou étaient la cause de ces paroxysmes. Après minuit, dans un danger de mort pressant, on fit flairer au malade

(1) Que dire en faveur des fortes doses en présence d'aggravations de semblables ?

Hyosc. 6 tinct., et toute cette scène fut promptement finie. Il dormit jusque vers le matin, où il prit (ou sentit) encore *Hyosc.* 6.; il reprit alors tout-à-fait connaissance. L'affection nerveuse était finie, ainsi que l'inflammation de poitrine. Le quatorzième jour de la maladie, il put quitter le lit.

Il semble que le docteur Fielitz ait eu tort d'attendre un danger de mort pressant pour administrer *Hyosc.*, qui aurait fait autant s'il avait été employé plus tôt. Peut-être M. Fielitz ne connaissait-il pas encore la puissance de l'olfaction, et ne fit-il sentir ce médicament au malade que pour faire quelque chose, hasard qui aurait alors contribué à attirer son attention vers cette manière importante de l'administration de nos médicaments.

3° Un garçon qui avait eu la grippe, en 1831, resta depuis ce temps plus impressionnable qu'auparavant. Depuis quelques jours il croyait voir sur tous les murs le portrait de son grand-père. Une dose de *Stramon.* n. fit cesser cette vision dès le jour même.

Du catarrhe vésical (docteur SCHROEN). — Homme, soixante ans, sain d'ailleurs. Toutes les heures envie inutile d'uriner avec tranchées violentes dans la région de la vessie et brûlement dans l'urètre, émission des urines par gouttes, pression continue après. Urines visqueuses, troubles, dont un tiers sédiment visqueux, *Can.*, *canth.*, *merc.*, *stann.*, *lycop. petrol.* furent donnés en vain. *Sulphur* fit cesser le mal en

peu de temps, sauf un peu de sédiment visqueux dans l'urine.

Femme de soixante ans. Envie d'uriner continue, douloureuse, avec émission douloureuse de peu de gouttes; après, traction le long du trajet des urètres; envies d'uriner trente à quarante fois pendant vingt-quatre heures; urines troubles avec sédiment blanc, visqueux. *Sulphur* guérit en quinze jours.

Le même catarrhe, mais aigu, chez trois jeunes femmes. Tranchées dans la région ombilicale, se propageant vers les ovaires; envie d'uriner avec émission de peu d'urines visqueuses; après, douleurs comme pour l'enfantement le long du trajet des urètres, jusque dans les cuisses; brûlure dans l'urètre; urines toutes les heures; douleur continue à l'hypogastre; selles fréquentes avec tranchées et tenesmes; le soir fièvre. *Colocynthis* guérit promptement.

Même catarrhe, cas observé à Paris. — Jeune femme de trente-deux ans, très-impressionnable, sujette aux affections nerveuses, leucorrhée. Envie d'uriner trois à quatre fois par heure, émission des urines quelquefois par gouttes, quelquefois en abondance, toujours avec brûlement violent dans l'urètre. Urines, rouge foncé, troubles, visqueuses avec sédiment abondant de couleur rouge-gris. Tranchées, douleurs comme pour l'enfantement, sensation comme si l'utérus était renversé. Avant les urines, inquiétude, sueur chaude, tressaillements; après, accès de convulsions, sueur froide,

puis frissons alternant avec chaleur. Insomnie à cause des douleurs. Elle avait été traitée allopathiquement par une tisane de graines de chanvre, pendant huit jours, mais le mal allait croissant. *Colocynthis* 30 dans douze cuillerées d'eau la guérit en trois jours. Huit jours après, le brûlement de l'urètre revint après que la malade eut mangé du fromage fort. Une cuillerée de ce médicament suffit pour le faire disparaître.

Miliaire de porcelaine (ESSERA), après l'emploi du baume de copahu.

Le docteur Lehmann, à Torgau, ayant été appelé chez un jeune officier qui avait eu pres que toutes les maladies dès l'enfance, le trouva dans l'état suivant :

Face pâles, chairs plutôt flasques que fermes; tout le corps couvert d'un exanthème miliaire qui s'était montré d'abord sur la face, surtout au front, puis sur le dos des mains, et ensuite sur les autres parties du corps. Cet exanthème était parvenu en huit heures jusqu'à l'éruption complète sans être accompagné d'autres symptômes que d'un brûlement douloureux à la peau, de quelques douleurs légères dans la gorge, sans aucun gonflement ni des tonsilles, ni des voiles du palais, et d'une sensation comme si une sueur forte devait éclater, sueur qui, d'après le dire du malade, s'était montrée aussitôt qu'il s'était mis au lit. Fièvre aucune, ni soif, ni le moindre dérangement de l'appétit. Cet exanthème consistait en taches séparées, fortement circonscri-

tes , un peu élevées , de couleur rouge-écarlate , comme des piqûres de punaises. Les taches n'étaient contingentes et confluentes qu'aux oreilles et sur le dos des mains. Au bout de six jours la rougeur de l'exanthème se perdit entièrement ; mais la peau était sur ces endroits tachée en brun jaunâtre comme les taches hépatiques. La desquamation n'eut lieu qu'aux oreilles, dont l'épiderme se détacha peu à peu en petites écailles comme du son. Après quatre semaines, on vit encore distinctement les taches brunes sur la peau, surtout quand le malade était exposé au froid ou qu'on comprimait les veines des bras comme avant une saignée. Quand il restait au lit ou dans une chambre chauffée , on ne voyait plus aucune trace de l'exanthème.

Le docteur Lehmann le regarda comme une miliaire de porcelaine bénigne.

Ce ne fut qu'après que l'exanthème eut entièrement disparu , que le malade avoua avoir eu une gonorrhée. Il avait pris d'abord des cubèbes et ensuite le baume de copahu à 150 gouttes par jour. Cinq jours après la première dose de ce médicament , la gonorrhée avait disparu , mais deux jours après , n'ayant plus pris de copahu , il vit éclater l'exanthème. Lorsque celui-ci avait à peine cessé , la gonorrhée apparut de nouveau. Il n'y a pas de doute que cette exanthème ne fût pareil à ceux qu'ont observés Romhild , Gross , Heim , Levenstein , Eck et d'autres après l'emploi du baume de copahu.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION.	1
Clinique médicale ; par le docteur Chargé.	11
Observation clinique ; par le docteur Léon-Simon.	29
Analyse de l'ouvrage du docteur Rau ; par le docteur Molin.	44
Discours du député Wolff.	62
Guérisons par l'or ; par le docteur Gastier.	81
Cours de médecine homœopathique ; par le docteur Léon- Simon.	115
Phthisie pulmonaire ; par le docteur Molin.	126
Discours du député Wolff (suite et fin).	142
Maladies vénériennes ; par le docteur Laburthe.	157
Études sur la matière médicale ; par G.-H.-G. Jahr.	161
Observation clinique ; par le docteur Petros.	195
<i>Nux moschata.</i>	201
Clinique homœopathique ; par le docteur Curie.	241
Trois observations d'anthrax ; par le docteur Gastier.	268
Cours de médecine homœopathique ; par le docteur Léon-Simon (suite et fin).	289
Dialogue entre un docteur allopathe et un homœopathe ; par le docteur Crépu.	301
VARIÉTÉS.	319
Études sur la matière médicale ; par G.-H.-G. Jahr.	325
Clinique homœopathique ; par le docteur Curie.	363
I.	32

VARIÉTÉS.	372
Études sur la matière médicale (suite).	405
De l'influence du physique sur le moral ; par le docteur Gastier.	453
Journaux allemands.	476

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.